

Histoires d'Immortels

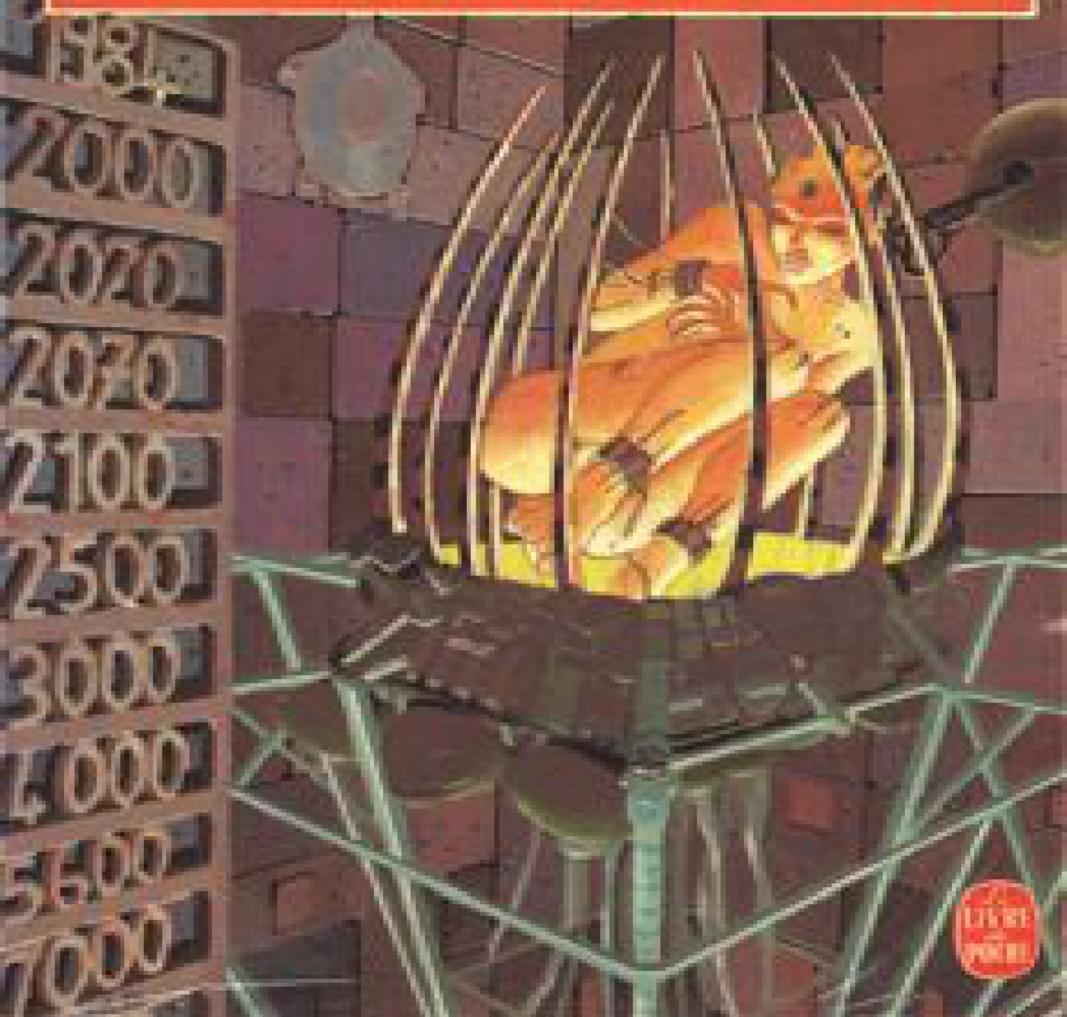
nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES D'IMMORTELS



PRÉFACE

LE TERMINUS ET APRÈS

Aux trépassés

La science-fiction a créé bien des personnages d'immortels. Elle n'a pas créé le thème de l'immortalité, qu'elle doit à la théologie ; celle-ci de son côté l'a hérité de la mythologie, et c'est à cette Grande Mère de l'Imagination qu'il faut remonter si nous voulons avoir quelque chance d'éclaircir le débat.

Nous partirons de la *Genèse*. Ce n'est pas la seule source possible, mais la S.-F. lui doit tant qu'à notre avis elle s'impose.

Le problème de l'immortalité s'est posé dès la création du monde. On sait que le texte biblique en donne deux versions, partiellement contradictoires. Nous partirons de la plus ancienne, dite « du Yahviste » (*Genèse*, 2, 4-25) ; non qu'elle nous paraisse plus « vraie » que l'autre, mais parce qu'elle nous livre un état plus archaïque de la tradition, donc plus propice aux comparaisons avec les mythologies du voisinage et au dévoilement des enjeux littéraires. Sur les enjeux métaphysiques, nous essaierons de ne pas trop nous prononcer ; disons seulement que nous nous sentons libre de toute espèce d'obédience.

Voici en peu de mots un résumé du mythe. Yahvé Dieu crée successivement l'homme, les arbres du jardin d'Éden, les animaux et la femme⁽¹⁾. Les arbres ont été créés pour que l'homme puisse en manger les fruits ; il lui est cependant interdit de toucher à « l'arbre de la connaissance » ; sinon il mourra « certainement ». N'oublions pas ce *certainement*.

Quant aux animaux, ils sont créés pour que l'homme puisse les nommer : Dieu se charge d'inventer les choses, l'homme est le maître des mots⁽²⁾. La principale limite du langage, c'est que l'homme ne peut pas se nommer lui-même ; il n'a pas, si l'on ose dire, de preuve ontologique de son existence verbale ; il ne trouve pas d'« aide assortie ». Ce que voyant, Yahvé Dieu l'endort et en tire de quoi faire la femme. L'homme se réveille et, sans reconnaître encore son identité à lui, appelle *femme* la créature supplémentaire ; « car, dit-il, elle fut tirée de ma chair ». C'est pourquoi,

ajoute le texte, l'homme et la femme « deviennent une seule chair » ; Yahvé Dieu les a faits tels qu'ils puissent s'unir. Pourtant ils n'en éprouvent pas le besoin dans l'immédiat : ils sont nus et n'ont pas honte, ce qui veut dire qu'ils ne se désirent pas. Comment d'ailleurs l'homme transmettrait-il un nom qu'il n'a toujours pas ? Le paradis terrestre ignore l'amour comme la mort.

Le récit de la chute (*Genèse*, 3) présente lui aussi quelques particularités à retenir. Notons d'abord la promesse du serpent à la femme : « Vous serez comme des dieux. » Elle le croit, les deux humains mangent le fruit défendu et ils découvrent qu'ils sont nus ; en d'autres termes, ils découvrent le désir. Et le châtiment arrive : à la femme, Yahvé Dieu annonce qu'elle enfantera, et que son désir en fera l'esclave de l'homme ; à l'homme, il prédit qu'il sera l'esclave du travail et qu'il mourra. La menace se concrétise : les humains sont condamnés à se féconder entre eux, à féconder la terre en la cultivant et à mourir. Ils découvrent à la fois la reproduction et le dépérissement.

On nous pardonnera de déceler quelques ambiguïtés dans la stratégie de Yahvé Dieu. L'arbre de la connaissance n'est pas la seule particularité du jardin ; le Seigneur y a aussi placé « l'arbre de vie ». Le texte signale la chose en passant, sans l'assortir d'aucun interdit. Plus tard, cependant, nous apprenons que Yahvé Dieu redoute que l'homme, mis en appétit par sa première transgression, « n'étende maintenant la main, ne cueille aussi l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours ! » Le serpent avait raison, le Seigneur se reconnaît vulnérable à l'homme : « Le voilà devenu comme nous puisqu'il connaît le bien et le mal ! » On comprend mieux la prédiction : « Tu mourras certainement. » Ce *certainement* vaut un *peut-être*. Si notre père à tous avait été plus vif, le fruit de l'arbre de la connaissance lui aurait donné l'idée de goûter à l'arbre de vie avant le retour de Yahvé Dieu, et il serait devenu immortel. La créature serait l'égal du créateur. On comprend que celui-ci l'ait chassée loin de l'arbre de vie, et qu'il ait posté des chérubins en faction à l'entrée du jardin ! À notre avis, ce n'est pas Frankenstein qui est l'émule de Dieu ; c'est bien plutôt l'Être Suprême qui est le précurseur du téméraire baron.

L'homme et la femme ont laissé passer leur chance de devenir des dieux. Pourtant ils se retrouvent nantis d'un substitut d'immortalité – la sexualité – avec une contrepartie : l'obligation de mourir. On s'interroge sur les mobiles de Yahvé Dieu, qui les a modelés de telle sorte qu'ils puissent s'unir et a laissé au fruit défendu le soin de faire passer le courant entre eux. Comment ne pas soupçonner que même cette immortalité de l'espèce paraît excessive à celui qui la concède ? Toujours est-il que le Seigneur prend la précaution d'enfiler des habits à l'homme et à la femme avant de les chasser, ce qui ne les empêche pas de coucher ensemble à la sortie du jardin ; du coup l'homme donne à la femme un nouveau nom : Ève, parce qu'elle sera « la mère de tous les vivants ».

La suite montre l'importance des généalogies. Arrêtons-nous à la seconde (*Genèse*, 5), qui en dix générations nous conduit d'Adam à Noé. Ces gens

deviennent de plus en plus précoces : Adam a Seth à 130 ans⁽³⁾ ; Seth a son fils aîné à 105 ans ; puis nous passons à 90, 70 et enfin 65 ans, ce qui en dit long sur les progrès de la lascivité. D'ailleurs le Yahviste ne manque pas de souligner que « les fils de Dieu trouvèrent que les filles des hommes leur convenaient et prirent pour femmes toutes celles qu'il leur plut » (6,2). Les effets de ce comportement ne tardent pas à se faire sentir : Adam a vécu 930 ans, Seth 912, et les suivants 905, 910 et 895 ; on échappe mal à l'impression que le déclin de la longévité compense les progrès de la précocité. Alors les patriarches contre-attaquent : Yéred, à la sixième génération, a son premier fils à 162 ans ; ses successeurs augmentent la mise, jusqu'à Noé qui ne procrée qu'à 500 ans. Ils en sont récompensés, dans l'immédiat, par une longévité généralement supérieure à celle d'Adam, puis par le choix de Noé et des siens comme seuls humains dignes de survivre au déluge. Yahvé Dieu, en bon gestionnaire, limitera désormais la longévité des hommes à 120 ans (6,3) ; en contrepartie, il leur concède une maturation sexuelle beaucoup plus rapide. Les mortels n'auront plus à montrer la patience imperturbable d'un Noé. C'est que la modeste immortalité collective qui leur a été laissée est désormais contingentée par des mesures contraceptives.

Ce magnifique récit, fondement de notre culture, prend plus de relief encore quand on le compare à des états plus anciens du mythe – ou de mythes apparentés – tels qu'on les trouve dans la littérature chaldéenne.

D'abord, la Bible accuse le contraste entre l'humanité et la divinité. Ailleurs, les dieux sont immortels mais non éternels, et *l'Épopée de la création*, à Babylone, évoque le chaos primordial où « nul dieu n'était encore apparu, n'avait reçu ni de nom, ni de destin. » La vision édénique des commencements s'applique aux dieux comme aux hommes, mieux peut-être, à en juger par le poème sumérien *Enki et Ninursag*. L'histoire se passe au pays de Tilmun, où le dieu Enki et sa femme, la « vierge pure », forment le « couple unique » endormi dans le désert. Enki, c'est l'eau douce, et il féconde successivement une série de déesses qui sont autant de plantes utiles ; en fin de compte, c'est Ninursag elle-même qui donne à son époux d'autres plantes vivrières, puis médicinales. Les hommes n'existent pas encore : le paradis est à la fois surdivinisé et sursexualisé. Un autre poème, *Enki et l'organisation du monde*, nous apprend comment le dieu assigne à diverses régions une fonction productive : à Tilmun, évidemment, revient l'agriculture.

La mythologie suméro-accadienne fait des dieux les acteurs uniques de ce qui se passe avant le commencement des temps. Comment, dès lors, éviter de les humaniser un peu ? *Enki et l'organisation du monde* nous fait assister à une division du travail non seulement entre les régions, mais entre les dieux. De là l'extraordinaire situation décrite dans *Enki et Ninmah*⁽⁴⁾ : les dieux inférieurs travaillent la terre et creusent des canaux ; seuls les dieux supérieurs ne font rien : Enki dort, sauf quand on lui demande d'inventer quelque chose. Et justement les dieux inférieurs en ont assez de travailler : c'est à leur demande qu'Enki conçoit l'homme (« afin que sur lui retombe le service des

dieux, pour qu'ils se reposent », précise *l'Épopée de la création*). Il en confie l'exécution à une déesse spécialisée, Aruru. Le procédé utilisé varie d'une version à l'autre, mais toujours elle se sert de la glaise du sol, comme dans la Genèse. À titre d'exemple, on citera ici *l'Épopée de Gilgamesh* :

Elle imagina en elle une image du dieu Anu ;
Elle mouilla ses mains, elle pétrit
Un bloc d'argile, en modela les contours,
Et façonna le preux Enkidu.

Signalons qu'Anu est l'ancêtre commun de tous les dieux, et concluons que l'art de faire les hommes n'a guère changé⁽⁵⁾. Cependant certaines variantes ne manquent pas d'intérêt : au début du poème accadien d'*Atrahasis*, l'argile est délayée dans le sang d'un dieu dont l'homme reçoit le nom et l'esprit. Ce dieu en meurt, mais du coup l'homme, après sa mort, reçoit l'immortalité partielle réservée aux fantômes. Ces mythes ne sont pas exactement superposables ; ils laissent malgré tout entrevoir un fonds commun qui pourrait s'exprimer ainsi : l'homme a en lui quelque chose de divin ; il a même quelque chose d'immortel.

Allons plus loin. À la fin d'*Enki et Ninmah*, les dieux fêtent la création de l'homme par un grand banquet. Ninmah force un peu sur la bière et lance un défi à son époux : elle fabriquera six hommes ratés ; à lui de leur trouver une utilité. Enki gagne six fois de suite : l'avorton deviendra fonctionnaire, l'aveugle barde ; la femme stérile sera prostituée, l'androgynisme travesti à la cour du roi, etc. Après quoi le dieu façonne un vieillard proche de sa fin et défie Ninmah de lui assigner une fonction ; elle n'y arrive pas. Les vieillards ne sont bons à rien. Telle est l'origine de la sénilité et peut-être de la mort (car il y a un commencement à tout)⁽⁶⁾.

La suite, nous la trouvons dans la deuxième partie d'*Atrahasis*. Les dieux n'ont plus rien à faire, mais les hommes ne sont pas assez mortels : ils travaillent, prolifèrent et se développent au point que les dieux inférieurs, restés avec eux sur terre, commencent à les trouver gênants. Le roi des dieux, Enlil, leur dépêche tour à tour l'Épidémie, la Famine et le Déluge, non pour les anéantir, mais pour diminuer leurs effectifs. Contrairement à Yahvé, il ne porte pas l'ombre d'un jugement moral sur nos ancêtres. À chaque tentative, Enki⁽⁷⁾ prévient son protégé, le Noé chaldéen, surnommé Atrahasis, « Supersage ». La distinction entre Enki le créateur et Enlil le maître du monde rend les choses plus claires que dans le texte biblique, où Yahvé, assumant tous les rôles, est plus ou moins amené à se contredire en sauvant d'une main ce qu'il détruit de l'autre. C'est à l'instigation d'Enki que Supersage construit l'arche et vit une aventure qui a manifestement servi de modèle à la Genèse. Quant aux dieux inférieurs, ils sont épouvantés par le Déluge et montent au ciel d'Anu où ils s'accroupissent comme des chiens⁽⁸⁾. À l'issue du drame, Enlil est stupéfait de retrouver des survivants ; il se montre néanmoins

beau joueur et transporte⁽⁹⁾ Supersage et sa femme dans un lieu mystérieux situé « aux bouches des fleuves⁽¹⁰⁾ » où ils jouiront de l'immortalité comme les dieux. La terre sera désormais réservée aux hommes, mais des mesures malthusiennes sont prises comme dans le texte biblique : il y aura des femmes stériles, des religieuses vouées à la chasteté et, grâce à la démons Pasittu, une grosse mortalité infantile.

Dès lors, la condition humaine est à peu près fixée : mort pour l'individu, immortalité vulnérable pour l'espèce. On peut cependant rêver d'en sortir. Trois voies s'offrent à ceux qui veulent transgresser l'ordre des dieux : monter au ciel d'Anu ; voyager jusqu'aux bouches des fleuves, où survit Supersage ; descendre au séjour des fantômes. Tels seront les thèmes des grandes gestes héroïques.

La mythologie suméro-accadienne conserve le souvenir de deux hommes qui ont tenté de monter au ciel. Le premier, Etana, se fait véhiculer par un aigle et tombe de son haut, à la manière d'Icare. Le second, Adapa, est mieux conseillé par Enki – toujours ce rusé personnage ! – et arrive à ses fins, on ne sait trop comment ; il est assez avisé pour ne pas manger la nourriture empoisonnée offerte par Anu ; alors... on le précipite sur terre. Les dieux ont abandonné la terre aux hommes, ils tiennent à garder le ciel pour eux.

C'est *l'Épopée de Gilgamesh* qui nous raconte le voyage au pays de Supersage. Gilgamesh est roi d'Uruk et, à ce titre, voué à devenir l'époux terrestre d'Ishtar, qui est à la fois la planète Vénus et la déesse de la ville. Il porte en lui la trace de l'indécision première entre l'immortel et le mortel :

Deux tiers de son corps sont d'un dieu, le troisième est d'un homme.
Un héros déjà cité, Enkidu, rêve qu'il l'affronte en combat singulier :

« Alors je l'ai enlacé comme on enlace une épouse... »
Une entremetteuse propose d'organiser une rencontre :
« Tu l'aimeras comme un autre toi-même. »

La lutte a lieu, et en effet Enkidu vaincu devient le meilleur ami de Gilgamesh. Ils tuent ensemble plusieurs monstres, y compris un taureau suscité par Ishtar jalouse (Gilgamesh n'a pas hésité à la traiter de courtisane, ce qui est d'ailleurs exact). C'en est trop : Enlil décide la mort d'Enkidu. Gilgamesh se désole à la vue du cadavre :

Il entoure son ami de ses bras comme on fait d'une fiancée,
Il rugit de douleur comme un lion,
Comme une lionne à qui l'on a enlevé son petit.

Du coup, il décide de chercher l'immortalité pour lui-même et part en quête de Supersage. Il rencontre un arbre fabuleux, puis les eaux de la mort. Enfin il atteint la demeure de l'immortel, qui à demi-mot lui fait comprendre

qu'il n'échappe pas tout à fait à la condition humaine :

« Les dieux ont décidé de notre mort et de notre vie,
Mais ils n'ont pas fait connaître le jour de notre mort. »

Supersage, décidé à renvoyer Gilgamesh, se contente de lui donner des vêtements neufs⁽¹¹⁾ ; puis, cédant aux supplices de sa femme, il se laisse fléchir et indique à Gilgamesh la plante qui rend immortel, l'équivalent chaldéen de l'arbre de vie. Aussitôt le héros la cueille et lui donne un nom : « le-vieillard-redeviendra-jeune-homme ». Il est décidé à la rapporter à Uruk pour la faire partager à ses compatriotes, mais... un serpent la lui dérobe et s'enfuit. Ici un scénariste pervers pourrait imaginer le serpent arrivant dans le jardin d'Éden avec sa plante, et ce qui s'ensuit. Mais la suite de l'épopée montre Gilgamesh abattant l'arbre où le serpent avait fait son nid, et utilisant une partie du bois pour faire un présent à Ishtar. Il a enfin compris.

En résumant cet extraordinaire poème, nous avons volontairement mis l'accent sur certaines composantes homosexuelles implicites. La déesse Ishtar est une courtisane à qui on ne fait pas d'enfants. Les jeux de mains virils avec Enkidu n'en produisent pas davantage. Tout cela n'est pas si éloigné des premières pages de la Genèse, centrées sur les rapports masculins (à commencer par ceux d'Adam et de Yahvé) et où Ève n'est guère mieux traitée qu'Ishtar dans *l'Épopée de Gilgamesh*. N'oublions pas le texte biblique déjà cité, et où les hommes sont dits *filz de Dieu* tandis que les femmes sont remises à leur place comme filles des hommes. La féminité est un pis-aller ; le Yahviste s'y résigne, non l'auteur inconnu de *l'Épopée de Gilgamesh*. Mais celui-ci ne triche pas avec la logique de son choix ; il sait qu'au terme de l'histoire il y a la mort de la lignée ; la seule chance de survie est l'immortalité personnelle. Quand Supersage donne des vêtements à Gilgamesh, il n'est pas si loin de Yahvé Dieu ; le poème décrit complaisamment, à maintes reprises, la beauté physique du héros. L'immortalisation par les prouesses guerrières, dûment évoquée, ou par la transfiguration artistique, dont le poème est le signe tangible, appellent un élargissement mythique. La mémoire des hommes n'est pas seule en cause : jusqu'à la fin des temps, Narcisse se mirera dans les eaux de la fontaine.

Gilgamesh, quant à lui, s'en tient à ce narcissisme conciliant qui admet l'autre à condition qu'il soit un peu semblable ; à la fin de l'épopée, il demande accès aux enfers, et les dieux, cédant à sa prière, font revenir pour quelques heures l'esprit d'Enkidu. Celui-ci décrit la « vie » du monde souterrain, la terre, la poussière, l'obscurité, les cadavres rongés par les vers et les âmes faibles comme un soupir : telle est la part d'immortalité personnelle réservée aux hommes. La mythologie grecque admet aussi qu'on peut communiquer avec les images des morts, soit en les évoquant comme le fait Ulysse, soit en descendant chez eux à la manière d'Orphée. La mythologie suméro-accadienne, plus prudente, réserve cette dernière entreprise aux dieux ; encore

manquent-ils y perdre leurs pouvoirs(12). Quant à l'évocation des morts, c'est précisément l'opération réussie par Gilgamesh ; une réussite qui fait mesurer l'échec de tout le reste. Les derniers vers du poème donnent le ton :

« Qu'est-il devenu, celui dont le corps est à l'abandon à travers la plaine ?

— Il n'en reste rien pour être en repos, et pas même une ombre au fond des enfers.

— Qu'est-il devenu, celui dont l'esprit n'a laissé personne pour lui rendre un culte ?

— Il n'a pour se nourrir que le fond des marmites et les restes des plats qu'on jette à la rue. »

On conviendra que peu d'épopées se terminent sur des mots pareils !

Nous ne voudrions pas trop verser ici dans l'herméneutique : les théologiens s'en sont chargés pour nous. Mais que leurs discours sont donc banals, comparés à la richesse foisonnante et à la merveilleuse ambiguïté des mythes !

Le premier travail a été d'inventer l'immortalité de l'âme. On pourrait le croire facile, tant cette notion est courante aujourd'hui ; pourtant il prit des siècles. Les dieux suméro-accadiens mangeaient, s'habillaient, s'abritaient tout comme nous ; ils s'aimaient, fondaient des familles. Ils ne différaient des hommes que sur deux points : d'un côté, des pouvoirs et un savoir extraordinaires ; d'autre part, l'immortalité. Or certains hommes – les magiciens – étaient réputés détenir des pouvoirs et un savoir extraordinaires ; et l'on sait que tous les morts laissent une ombre – ou plutôt un souffle, une *psychè* – qui survit sous la terre ; la *psychè* des magiciens gardait sûrement des pouvoirs ; il était prudent de la nourrir, de l'habiller, de l'honorer pour se la rendre favorable. C'est ainsi que les tombes des pharaons, puis celles des héros grecs furent régulièrement honorées. Le culte des morts se démocratisa chez les Athéniens, qui célébrèrent tous les citoyens tombés pour la patrie(13). Cependant les croyances sur l'au-delà restèrent ce qu'elles étaient, et Platon montre Socrate raillant ses interlocuteurs « en proie à la crainte enfantine que le vent ne souffle effectivement sur l'âme(14) quand elle sort du corps pour l'éparpiller et la dissiper, surtout quand l'instant de la mort survient non par temps calme mais par une forte brise(15) ». Socrate a été condamné à mort par les citoyens d'Athènes ; il leur montrera qu'un philosophe est plus qu'un simple citoyen, et qu'il peut accueillir la mort non seulement avec courage, mais avec sérénité. Il ne va pas seulement dans le monde souterrain, ni même – quoi qu'il en dise(16) – dans cette province du monde souterrain réservée aux héros morts, aux « Bienheureux » ; toute l'œuvre de Platon suggère que le corps est une prison et que la mort est pour l'âme l'occasion d'échapper à cette geôle et de rejoindre un séjour immatériel où elle sera enfin heureuse. Le Socrate de Platon ne descend pas vraiment chez les morts ; comme Adapa, il monte au ciel d'Anu ; et il paraît sûr d'y être bien accueilli,

ce qui en dit long sur son arrogance.

Une démesure d'un autre genre se manifeste dans le thème de la résurrection des morts, qui s'infiltre dans la Bible après le Yahviste. Il apparaît d'abord comme une revanche du peuple d'Israël contre ses persécuteurs : les livres d'*Ézéchiél* (VI^e siècle) et de *Daniel* (II^e siècle) annoncent que les morts se relèveront *ensemble*, et que les bourreaux pourraient bien alors devenir les victimes. Sous cette première forme, la résurrection ne contredit pas la vieille croyance au séjour souterrain des âmes : « Beaucoup de ceux qui dorment dans le sol poussiéreux se réveilleront, ceux-ci pour la vie éternelle, ceux-là pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle(17) ». Cette renaissance collective promise aux combattants (qu'ils soient vainqueurs ou vaincus) devient avec le Christ une renaissance individuelle promise à tous ; sa propre résurrection annonce la résurrection universelle annoncée par *l'Apocalypse*. Des contradicteurs sournois évoquent devant lui le cas de cette femme qui avait eu sept maris, morts les uns après les autres ; qui épousera-t-elle à la fin des temps ? Et Jésus de répondre : « À la résurrection, on ne prend ni femme, ni mari ; mais on est comme des anges dans le ciel(18). » C'est le retour au jardin d'Éden.

La résurrection des corps n'était pas très facile à concilier avec l'immortalité de l'âme. L'espérance chrétienne, si fortement exprimée dans *l'Apocalypse*, revient à tout miser sur un retour futur à l'Éden perdu ; Platon est plus ambitieux, et entrevoit pour l'homme une chance de se dépasser lui-même et d'accéder progressivement à la perfection divine. Ce n'est pas vraiment l'utopie tout de suite ; c'est tout de même le paradis à l'horizon. Les théologiens bataillèrent ferme avant d'arriver à un compromis acceptable, et qui, comme il arrive souvent, réduit les deux espérances à leur plus petit commun dénominateur. Peu à peu, la philosophie grecque a intoxiqué les Pères de l'Église ; il s'est toujours trouvé des gens pour dire que l'immortalité de l'âme est démontrable par la raison seule et ne dépend pas de l'autorité de la révélation, ce qui revient à poser Socrate en rival du Christ. Et l'immortalité de la chair ? C'est là qu'il faut vraiment croire. Saint Augustin pèse ses mots quand il écrit : « Dieu fit à la foi une si grande grâce que par elle la mort, qui est le contraire de la vie, est devenue un moyen de passer à la vie(19). » Une telle phrase se prête à bien des lectures, surtout si l'on songe que le texte de la *Genèse* n'emploie jamais le mot *immortalité* mais le mot *vie* (comme le font très souvent les poèmes suméro-accadiens).

La réflexion sur l'immortalité tire toutes ses obscurités de la notion même de mort ; tantôt conçue comme négation de la vie, tantôt décrite comme une propriété de la vie. La première hypothèse va de soi ; arrêtons-nous un instant sur la seconde. Les philosophes grecs se représentent notre univers comme le lieu du changement ; certains changements sont des naissances, d'autres sont des morts, mais au total il y a plus de mort que de naissance. Aristote, pourtant plus prudent que Platon, va jusqu'à dire que « tout changement est par nature extatique(20) ». On pourrait y voir une prémonition du principe

d'entropie. Saint Augustin préfère en retenir les implications morales : « C'est une mort que de ne pas être ce qu'on fut(21). » Les humanistes inverseront les valeurs et chanteront la joie de renaître différent ; Goethe lancera son *meurs et deviens*. Reste que la mortalité a envahi le cours du temps, devenant la mutabilité, l'instabilité. Du coup la paix dans le jardin originel pourrait se définir comme du non-temps ; pas l'immortalité à proprement parler, mais quelque chose comme l'éternité(22). Pour saint Grégoire le Grand, la faute a fait glisser l'homme dans le marécage de la temporalité (*in lubrico temporalitatis*)(23) ; on songe à Héraclite s'écriant que tout coule, et à ceux qui autour de nous, selon une récente métaphore, « pédalent dans la choucroute ». Le désir d'immortalité est peut-être un désir d'arrêter le temps physique, comme l'utopie est un désir d'arrêter l'histoire.

Ce syndrome n'est pas propre aux religions monothéistes. Il participe d'un mouvement plus vaste, où l'homme moderne est forcément impliqué, même quand c'est un athée endurci. Elisabeth de Fontenay a parfaitement commenté l'incommentable lettre de Diderot à Sophie Volland, où le philosophe commence sur les cimes de la réflexion la plus générale : « Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu et vivra sans fin. La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent vous vivez en masse, et que dissous, épars en molécules dans vingt ans d'ici, vous vivrez en détail. » Bon, disons-nous, la voilà bien, l'inversion des valeurs : le théologien voyait la mort partout dans la vie, l'athée voit la vie partout dans la mort. C'est de bonne guerre ! Mais écoutez la suite : « O ma Sophie, il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous sentir, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous quand nous ne serons plus, s'il y avait dans nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun, si je devais, dans la suite des siècles, refaire un tout avec vous, si les molécules de votre amant dissous avaient à s'agiter, à s'émouvoir et à rechercher les vôtres éparses dans la nature ! Laissez-moi cette illusion, elle m'est douce ; elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous. » Ici la pirouette finale (l'idée de Diderot est rétrogradée au rang d'*illusion*) ne saurait donner le change. Ce qui se camouflait derrière la théorie, c'était le fantasme. Combien de chrétiens ont mieux parlé du désir de résurrection ? Combien ont mieux exprimé le désir tout court ?

La science-fiction a suivi l'essor de la science, et sa position n'est pas sans rappeler celle de Diderot : l'optimisme technologique lui permet de rêver, mais le rêve est très proche du mythe et les mythes fourmillent de questions théologiques. Peu de thèmes de S.-F. véhiculent autant de lointains problèmes que celui de l'immortalité.

De tous les désirs qui se font jour en S.-F., le plus modeste et le plus plausible est dans doute la longévité. Les médecins s'emploient quotidiennement à le satisfaire, et l'on peut imaginer une victoire totale de la santé sur les maladies, allongeant la vie humaine bien au-delà de ce que nous pouvons espérer actuellement. James Blish, dans *Aux hommes, les étoiles*

(1954), émet l'idée qu'un tel résultat ne serait pas nécessairement une fin en soi, mais un moyen de faciliter les voyages interstellaires, que la physique relativiste nous invite à prévoir très longs. Mais si le corps humain est programmé pour mourir, la médecine n'est pas seule en cause : Robert Heinlein, dans *Les Enfants de Mathusalem* (1941), admet que l'on peut accroître la longévité par sélection génétique. Ici l'optimisme technologique se nuance de considérations moins souriantes : les humains moyens sont jaloux des sélectionnés, ceux-ci se protègent par un secret rigoureux et finissent par quitter la Terre pour explorer l'espace. Eux aussi.

L'espace favorise la longévité, surtout la longévité relative. Grâce au paradoxe de Langevin, les astronautes ont le privilège de vieillir moins vite que les autres ; ce qui ne va pas sans inconvénients, comme on le voit avec *Les Parias* de Poul Anderson(24) et avec *La Dernière fois* (dans le présent volume). La vie des astronautes est encore allongée si l'on fait jouer l'animation suspendue, comme il advient dans 2001 et *La Planète des singes*. Mais ce thème déborde largement l'emploi qui en est fait dans les voyages intersidéraux ; en fait, il est apparu dans des livres comme *L'An 2440* de Sébastien Mercier (1771) ou *Quand le dormeur s'éveillera* de Wells (1899) où il n'est qu'un moyen de projeter des hommes d'aujourd'hui dans l'avenir. Le désir d'immortalité s'y insinue progressivement, surtout quand les progrès de la cryogénisation, dans les années 60, donnent à des gens l'idée de se faire congeler au moment de leur mort pour attendre en paix la découverte de l'immortalité, qui leur permettra de conjurer le destin. Clifford Simak a utilisé l'idée dans *Eterna* (1967) et René Barjavel dans *La Nuit des temps* (1968).

Il est clair que ce sont là des hors-d'œuvre : en reculant l'horloge de la mort, on ne l'empêche pas de sonner ; et en attendant l'immortalité, on reconnaît qu'on ne la détient pas. Quand on la trouve, elle apparaît d'emblée comme un fléau. La légende du Juif errant sert de modèle à une longue série d'histoires comme *The Mortal Immortal* de Mary Shelley (1834), où l'on voit que l'immortalité accordée à une seule personne ne lui apporte que solitude. Simone de Beauvoir, dans *Tous les hommes sont mortels* (1946), décrit son héros comme « malade d'immortalité » ; après la fin de l'humanité, il vivra seul en compagnie d'une souris blanche. L'immortalité est moins mal vécue dans *Qu'est-il arrivé au caporal Cuckoo ?* de Gerald Kersh(25) et *L'Homme tortu*, qu'on lira dans ce volume. Il arrive aussi que la damnation soit un mystère pour le damné (*Invariant*) ou qu'elle laisse place à une chance de salut (*Nous ferons route ensemble*). Mais dans ce dernier cas, le salut lui-même recèle un piège.

L'horizon se referme un peu plus quand l'immortalité est collective. Karel Capek dans *L'Affaire Makropoulos* (1923) et Barjavel dans *Le Grand Secret* montrent qu'une société d'immortels affronterait des problèmes économiques insolubles. Henry Kuttner dans *Vénus et le Titan* (1947) et Frederick Pohl dans *La Promenade de l'ivrogne* (1960) mettent l'accent sur le naufrage social pour eux, l'immortalité est à la mort ce que la guerre froide est à la guerre

chaude. À court terme, on y gagne ; à long terme, on est toujours perdant. Et l'immortalité se joue toujours à long terme. Quand les gens répètent indéfiniment leurs vaines tentatives de suicide, il y a un problème...

Le contexte théologique ? Il n'est pas difficile à détecter, dès lors qu'on veut bien s'en donner la peine. Dans *Le Prix à payer*, il est manifeste que seul Celui d'en bas peut proposer l'immortalité à l'homme. Quant à Celui d'en haut, il a peut-être été généreux en condamnant l'homme au travail et à la mort *en même temps* : telle est la leçon de *Quelque chose pour rien*. Dans *La Suite au prochain rocher* apparaît la force du désir qui traverse le présent sans s'arrêter pour plonger dans l'avenir ; il y a là quelque chose qui évoque Adam et Ève après la chute. La nostalgie de l'Éden perdu ressort dans *Play Back* ; mais *Le Dernier fantôme* se présente un peu comme l'histoire du dernier homme à qui on retire la dernière femme, et qui, au moment de plonger dans le non-temps, s'aperçoit que ce n'est pas drôle. L'immortalité de l'âme n'a pas que des avantages... sauf bien entendu si on a la chance de retourner vraiment à l'Éden primordial en perdant ses souvenirs, ce qui est réalisé (très partiellement) dans *Invariant*.

Mais l'immortalité vécue, la condamnation à perpète, est une brouille comparée au supplice de la résurrection. Le problème est posé par Balzac dès *L'Élixir de longue vie* (1830) : on peut savoir comment on meurt, on n'est jamais sûr de savoir comment on se réincarnera. Des cerveaux en bocaux attendent vainement des corps dans *Matières grises* de William Hjortsberg (1971) et *Immortels en conserve* de Michael Coney (1973) ; celui de *Descente au pays des morts* a eu plus de chance, il a même la chance d'ignorer ce qui lui est *réellement* arrivé... Celui de *Service funèbre* se voit offrir un corps mécanique ; pas plus que les autres, il ne comprend que la résurrection implique un résurrecteur, et que le « renaissant » n'est plus le maître du jeu. Arthur Clarke, dans *La Cité et les astres* (1956), imagine une civilisation où toutes les informations reçues par un corps humain sont stockées dans des banques de données ; non seulement les individus sont immortels, mais ils peuvent changer de corps et même de souvenirs. Tout le problème est de savoir si on est encore le même homme quand on change de souvenirs ; à lire *Le Chemin de croix des siècles*, il semble bien que cet excès de liberté se ramène encore à un esclavage.

Ce qui se dessine dans la résurrection, c'est la dissolution de l'autonomie individuelle, de la personnalité. Les difficultés s'aggravent quand la renaissance est assurée à travers une division ou une multiplication du moi. La division, nous la voyons à l'œuvre dans *Descente au pays des morts* de William Tenn comme dans *Le Vicomte pourfendu* d'Italo Calvino, où les deux moitiés d'un individu sont maintenues en vie avant qu'il ne soit reconstitué en totalité. La multiplication est assurée entre autres par le clonage, dernier moyen de transmettre la vie quand on est stérile – que la stérilité soit infligée par le destin (dans *Hier, les oiseaux* [1976] de Kate Wilhelm) ou qu'elle soit décidée en toute liberté par la victime (dans *La Dernière fois*). Il y a aussi les

transmetteurs de matière, initialement utilisés comme moyens de transport instantanés, et qui deviennent dans *Lune fourbe* d'Algys Budrys (1960) des duplicateurs, capables tout à la fois de tuer et de rendre fou. La multiplication, c'est la répétition ; et la répétition, c'est la mort.

Le cycle de la résurrection n'est pas moins riche de consonances théologiques que le cycle de l'immortalité perpétuelle. Le changement est extatique – au sens où l'entend Aristote – chez Conway, Kuttner, Selling et Tenn. Il cesse de l'être dans *Partenaire mental* parce que le transformé n'oublie aucune transformation ; d'où il ressort que Dieu, qui sait tout, est peut-être le plus à plaindre. C'est pratiquement le sujet du *Dernier train pour Kankakee*. Toutes ces nouvelles débordent de réincarnations. Mais les plus désespérantes sont peut-être *Les Vitanuls* et *La Substitution*, qui suggèrent qu'une réincarnation appelle une désincarnation, que la création d'un corps peut entraîner le naufrage d'un esprit. L'espérance apocalyptique est un leurre. Le paradis pour tous à la fin des temps, c'est purement et simplement une anti-utopie !

Pourtant la S.-F. n'est pas toujours désespérante. Un souffle authentiquement épique et surhumain anime certains de ses ténors, absents de ce recueil parce qu'ils ont surtout traité de l'immortalité dans des romans. Dans les années 40, A.E. Van Vogt multiplie les mutants à haute longévité, les monstres immémoriaux, les dieux amnésiques, les héros qui se réincarnent après chaque mort et se demandent pourquoi : « Ce n'est pas une immortalité figée, écrit Patrice Duvic, qui serait dans sa permanence une autre image de la mort. Une première étape en somme, nécessaire mais non suffisante, de la transformation de l'homme et de l'humanité(26). »

Un peu plus tard, Philip José Farmer s'interroge sur l'étrange destin de l'humanité qui a reçu en même temps le sexe et la mort. *Le Fleuve de l'éternité* nous fait assister à la résurrection de tous les hommes de tous les temps et à leur vie simultanée dans un au-delà dont la création ne sera expliquée qu'au terme de la quête. Elle apparaît très vite, au contraire, dans *La Saga des hommes-dieux*, où les surhommes de la fin des temps, devenus immortels, ont créé des univers-jouets où ils se conduisent comme des enfants gâtés – et mortellement dangereux. L'immortalité les rend fous, l'amnésie les délivre. Il y a beaucoup d'ambiguïté dans ces romans nourris de mythologie : Farmer est à la fois un moraliste, qui pense qu'il ne faut pas abuser des pouvoirs extraordinaires, et un artiste, qui tient par-dessus tout à en jouer.

À la génération suivante, Roger Zelazny radicalise le thème de l'homme-dieu ressuscité et privé de ses souvenirs dans *Royaumes d'ombres et de lumière* (1969) et *L'Ile des morts* (1970). Une catastrophe cause la mort de beaucoup, mais bloque le vieillissement d'un homme dans *Toi l'immortel* (1966). Les immortels deviennent maîtres du monde dans *Seigneur de lumière* (1967). Même le clonage cesse d'être un morcellement, les nouveaux clones héritant des souvenirs de leurs prédécesseurs, dans *Aujourd'hui nous changeons de visage* (1972). Eux aussi, bien entendu, dominent le monde.

L'idée que nous nous acheminons vers une civilisation terminale, où l'immortalité sera conquise et la liberté perdue, où l'apothéose individuelle entraînera un naufrage cosmique, n'a cessé de se renforcer depuis vingt ans dans la S.-F., parallèlement au puissant courant de critique de la société contemporaine qui a occupé le devant de la scène. Même un Michael Moorcock, qui se moque des immortels voués à l'ennui et de leurs vains efforts pour trouver du nouveau, consacre quatre volumes au cycle des *Danseurs de la fin des temps* (1972-1976). En fin de compte ils perdent la partie, le temps se grippe et l'univers se désagrège. Les hommes ont maîtrisé l'immortalité, l'éternité leur reste inaccessible.

Ce qui se fait jour dans ces épopées, c'est la toute-puissance du désir qui va jusqu'à son terme et se consume en atteignant les limites du concevable, qui sont aussi les limites du désirable et les limites de la S.-F. Le désir et la mortalité, c'est tout un. De la naissance au trépas, nous courons beaucoup, nous n'avancions guère ; et toute la S.-F. se ramène à *l'Épopée de Gilgamesh*. Finalement, l'homme a besoin de redevenir l'enfant qui est en lui, comme le montrent ici *Les Circuits de la Grande Évasion* ; il a besoin de redevenir l'animal qui est en lui, comme on le voit dans *Jouvence* de Huxley (1939) ; et il a besoin de mourir, parce que c'est la mort qui entretient le changement et par là même la vie. Fredric Brown, de façon imprévue, s'exprime en vrai contemporain de Van Vogt dans la *Lettre à un phénix*, qui résume tout : la vraie résurrection, c'est la naissance ; la vraie immortalité, c'est la mort(27).

Jacques Goimard.

NEUF CENTS GRAND-MÈRES

par R. A. Lafferty

L'immortalité, voilà un sujet sérieux. C'est notre sort qui est en jeu, n'est-ce pas ? Et du sérieux au tragique, il n'y a qu'un pas, qui sera franchi maintes fois au cours de ce recueil. Raison de plus pour ne pas se laisser aller : à l'entrée du volume, c'est ce vieux plaisantin de Lafferty qui nous attend en embuscade. Avec une histoire qui se déroule dans les étoiles. Pour le moment, les hommes ne sont pas trop sûrs de devenir immortels un jour. Mais il peut leur arriver de rencontrer des immortels au cours de leurs voyages. Ce qui se passera alors ? Rien de plus facile à prévoir : les voyageurs seront très intéressés. Certains pour des raisons éthiques, d'autres pour des raisons bassement commerciales. Reste à savoir ce qu'en penseront leurs hôtes...

CERAN Swicegood était un jeune agent des Aspects Spéciaux. Il était prometteur, mais comme tous ceux des Aspects Spéciaux, il avait une manie agaçante. Il posait perpétuellement la même question : Comment Tout Cela A-t-Il Commencé ? Tous portaient des noms impressionnants, sauf Ceran. Roc Brisemec, Huckle Lève-le-cœur, Fracasse-Berg, George Sang, Manion Mets-les (quand Mets-les disait « Mets-les », on les mettait), Trent Grabuge. Ils étaient censés être des durs, et ils avaient choisi des noms de durs. Seul Ceran avait gardé le sien – au grand mépris de son chef, Brisemec.

« Personne ne peut devenir un héros avec un nom comme Ceran Swicegood ! vociférait Brisemec. Pourquoi ne prends-tu pas Shannon Tempête ? En voilà un bon. Ou Ducran Caboulot, ou Mâchefer Balafre, ou Tranche-lard ? C'est à peine si tu as jeté un coup d'œil à la liste des suggestions.

— Je garde le mien », répondait toujours Ceran, et là il faisait une erreur. Un nouveau nom fait parfois sortir une nouvelle personnalité. C'était le cas de George Sang. Bien que la toison qui ornait la poitrine de George fût un implant, cette greffe et son nouveau nom avaient transformé en homme l'enfant qu'il était. Ceran eût-il adopté le nom héroïque de Ducran Caboulot

que ses gloussements d'indécision et ses fureurs velléitaires auraient pu faire place à des ambitions et à des colères dignes d'un homme.

Ils étaient tous descendus sur le gros astéroïde Proavitus – une sphère qu'on entendait presque tinter des espèces sonnantes et trébuchantes qu'elle pourrait rapporter. Et les hommes endurcis qui composaient l'Expédition connaissaient leur affaire. Ils signèrent des gros contrats sur les rouleaux d'écorce veloutée qu'utilisaient les indigènes, non sans les reproduire sur leurs propres bandes magnétiques. Ils impressionnèrent, enjôlèrent, intimidèrent même quelque peu les frêles habitants de Proavitus. Ils avaient trouvé là un marché substantiel qui comportait des débouchés dans les deux sens – de quoi les faire saliver. Il y avait en outre une masse de curiosités locales qui pourraient se prêter au commerce de luxe.

« Tout le monde a fait de grosses affaires, sauf toi, reprocha Brisemec à Ceran le troisième jour, d'une voix où crépitait un tonnerre tempéré de bienveillance. Même les Aspects Spéciaux sont censés rapporter leur part. Notre charte nous impose d'emmener l'un de vos membres pour donner une touche culturelle à la chose, mais rien ne vous oblige à en rester là. Le but de nos expéditions, Ceran, c'est de nous tailler la part du lion – nous n'en faisons pas un secret. Mais si la queue du lion peut prendre un petit tour culturel, voilà qui coupe court aux réclamations. Et si ce petit tour de queue peut nous rapporter un bénéfice quelconque, alors nous en sommes bigrement contents. As-tu pu découvrir quelque chose sur les poupées vivantes, par exemple ? Elles peuvent avoir une valeur à la fois culturelle et marchande.

— Les poupées vivantes semblent faire partie d'un contexte beaucoup plus profond, dit Ceran. Il y a tout un ensemble de choses à tirer au clair. La clef en est peut-être l'affirmation des Proavitoï selon laquelle ils ne meurent pas.

— Je pense qu'ils meurent plutôt jeunes, Ceran. Tous ceux qui sortent et traînent un peu partout sont jeunes. Ceux qui ne quittent pas leurs maisons et que j'ai pu rencontrer ne sont que moyennement âgés.

— Alors où sont leurs cimetières ?

— Ils doivent brûler les vieux quand ils meurent.

— Où sont les crématoires ?

— Peut-être qu'ils jettent les cendres, ou qu'ils volatilisent entièrement leurs restes. Ils n'ont probablement aucune vénération pour leurs ancêtres.

— Certains indices prouvent au contraire que toute leur culture est fondée sur une vénération excessive des ancêtres.

— Tu trouveras, Ceran. C'est toi l'homme des Aspects Spéciaux. »

Ceran parlait à Nokoma, son homologue proavitoï en tant que traducteur. Tous deux étaient des experts, ce qui leur permettait de se rencontrer à mi-chemin entre leurs langues respectives. Nokoma appartenait vraisemblablement au sexe féminin. Il y avait une certaine douceur chez les deux sexes des Proavitoï, mais les hommes de l'Expédition croyaient avoir enfin réussi à les différencier.

« Cela vous dérangerait-il que je vous pose des questions directes ?

demanda Ceran en l'abordant ce jour-là.

— Bien sûr que non. Comment j'apprendrai le parler autrement que parlant ?

— Certains Proavitoï disent qu'ils ne meurent pas, Nokoma. Est-ce vrai ?

— Comment ce serait pas vrai ? S'ils meurent, ils sont pas là pour dire ils meurent pas. Oh, je plaisante, je plaisante. Non, nous mourons pas. C'est coutume étrangère idiote que nous voyons aucune raison d'imiter. Sur Proavitus, créatures inférieures sont seules à mourir.

— Aucun de vous ne meurt ?

— Mais non. Pourquoi quelqu'un voudrait faire exception ?

— Alors, que faites-vous quand vous devenez très vieux ?

— Nous faisons de moins en moins. Nous manquons énergie de plus en plus. C'est pas pareil pour vous ?

— Bien sûr. Mais où allez-vous quand vous devenez extrêmement vieux ?

— Nulle part. Nous restons chez nous. Voyage est pour les jeunes et ceux des années actives.

— Essayons en partant de l'autre bout, dit Ceran. Où sont votre père et votre mère, Nokoma ?

— Quelque part dehors. Ils sont pas vraiment vieux.

— Et vos grands-pères et grand-mères ?

— Quelques-uns sortent encore. Les plus vieux restent à la maison.

— Essayons autrement. Combien avez-vous de grand-mères, Nokoma ?

— Je pense que j'ai neuf cents grand-mères à la maison. Oh, je sais que c'est pas beaucoup, mais nous sommes la branche cadette. Certains membres du clan ont beaucoup plus d'ancêtres dans leurs maisons.

— Et tous ces ancêtres sont vivants ?

— Comment pourraient-ils être ? Qui voudrait garder des choses pas vivantes ? Et sinon, comment seraient-ils des ancêtres ? »

Ceran commençait à se trémousser d'excitation.

« Pourrais-je les voir ? bégaya-t-il.

— Il serait peut-être pas très sage pour vous de voir les plus vieux, le prévint Nokoma. C'est une chose déconcertante pour les étrangers, et nous l'évitons. Mais quelques dizaines d'eux, vous pourrez voir, bien sûr. »

Il vint alors à l'esprit de Ceran qu'il touchait peut-être à ce qu'il avait cherché toute sa vie. Il fut saisi d'une sorte de frénésie anticipée.

« Nokoma, ce serait la découverte de la clef ! s'écria-t-il d'une voix aiguë. Si aucun de vous n'est jamais mort, c'est donc que toute votre race est encore vivante !

— Bien sûr. C'est comme si vous comptez des fruits. Vous n'en ôtez aucun, vous les avez tous.

— Mais si les premiers d'entre eux sont encore vivants, ils connaissent peut-être leur origine ! Ils doivent savoir comment tout a commencé ! Le savent-ils ? Le savez-vous ?

— Oh non, pas moi. Je suis trop jeune pour le Rite.

— Mais qui le sait ? Quelqu'un le sait-il ?
— Oh, oui. Tous ceux qui sont vieux savent comment ça a commencé.
— À quel âge ? À combien de générations au-dessus de vous le savent-ils ?
— Dix, pas plus. Quand j'aurai dix générations d'enfants, j'irai aussi au Rite.

— Le Rite, qu'est-ce que c'est ?
— Une fois l'an, les vieilles gens vont voir les très vieilles gens. Ils les réveillent et leur demandent comment tout a commencé. Les très vieilles gens leur racontent le commencement. C'est un grand moment. Oh, si vous saviez comme ils gloussent et comme ils rient ! Ensuite, les très vieilles gens retournent à leur sommeil pour un an. Comme ça, ça passe aux autres générations. C'est le Rite. »

Les Proavitoï n'étaient pas des humanoïdes. Ils étaient encore moins des « faces-de-singes », selon l'expression devenue courante dans le jargon des explorateurs. Ils se tenaient debout, ils étaient emmaillotés et vêtus de longues robes, et on supposait qu'ils cachaient deux jambes sous leurs vêtements. Pourtant, comme le disait Brisemec, « pour ce qu'on en sait, ils ont peut-être des roulettes ».

Ils avaient des mains remarquablement fluides qu'on aurait pu dire « pleines de doigts ». Ils pouvaient manier des outils ou utiliser leurs mains comme des outils parmi les plus complexes.

George Sang était persuadé que les Proavitoï étaient toujours masqués, et que les hommes de l'Expédition n'avaient jamais vu leurs visages. Il affirmait que les visages apparents étaient des masques rituels, qu'aucune partie du corps des Proavitoï n'était jamais apparue aux humains, sinon ces mains remarquables qui étaient peut-être leurs véritables visages.

Les hommes réagirent avec une hilarité cruelle quand Ceran essaya de leur expliquer la grande découverte qu'il était sur le point de faire.

« Le petit Ceran est toujours aussi obsédé par les mystères du commencement, railla Brisemec. Ceran, cesseras-tu jamais de demander ce qui est venu d'abord, de l'œuf ou de la poule ?

— J'aurai bientôt la réponse, siffla Ceran. C'est une occasion unique. Quand j'aurai découvert comment ont commencé les Proavitoï, j'aurai peut-être le fin mot du pourquoi du comment tout a commencé. Tous les Proavitoï sont encore vivants, depuis la toute première génération.

— Ta naïveté dépasse l'entendement, gémit Brisemec. On dit qu'un homme a mûri quand il est devenu capable de supporter les imbéciles avec bienveillance. Bon Dieu, j'espère ne jamais en arriver là. »

Mais deux jours plus tard, ce fut Brisemec qui vint entreprendre Ceran Swicegood pratiquement sur le même sujet. Brisemec s'était livré de son côté à quelques réflexions, et il avait fait quelques découvertes.

« Tu es l'homme des Aspects Spéciaux, Ceran, dit-il, et tu n'as pas orienté tes recherches sur le bon aspect.

— Que veux-tu dire ?

— Peu m'importe comment ils ont commencé. L'essentiel, c'est qu'il peut ne pas y avoir de fin.

— Ce que j'ai l'intention de découvrir, c'est le commencement, dit Ceran.

— Espèce d'idiot, est-ce que tu ne comprends rien ou quoi ? Quelle est la chose unique que possèdent les Proavitoï, au point que nous ne savons pas si elle relève de leur science, de leur nature ou du hasard pur et simple ?

— Ah, leur chimie, j'imagine.

— Bien sûr. Ici, la chimie organique est une science adulte. Les Proavitoï connaissent toutes les connexions, tous les inhibiteurs et tous les stimulants. Ils sont capables de faire croître, rétrécir, raccourcir ou prolonger à volonté. Ces gens-là me paraissent stupides ; on dirait qu'ils doivent toutes leurs facultés à l'instinct. Mais ils les ont, c'est le principal. Grâce à elles, nous pourrions devenir les rois des univers en matière de spécialités pharmaceutiques, puisque les Proavitoï ne voyagent pas et qu'ils n'ont aucun contact extérieur. Ces choses-là peuvent faire et défaire n'importe quoi. Je soupçonne même les Proavitoï de pouvoir réduire les cellules, et d'avoir encore d'autres aptitudes.

— Non, jamais ils ne pourraient réduire les cellules. À présent, c'est toi qui dis des inepties, Brisemec.

— Peu importe. Leurs trucs rendent déjà absurde la chimie conventionnelle. Avec la pharmacopée qu'on pourrait glaner ici, un homme ne serait plus obligé de mourir. C'est bien le dada que tu as enfourché, non ? Mais tu l'as enfourché à rebours, avec ta tête du côté de la queue. Les Proavitoï prétendent qu'ils ne meurent jamais.

— Ils en ont l'air tout à fait sûrs. S'ils mouraient, ils seraient les premiers à le savoir, comme dit Nokoma.

— Quoi ? Ces créatures auraient-elles le sens de l'humour ?

— D'une certaine façon.

— Enfin, Ceran, tu ne comprends pas l'importance de tout ça !

— Je suis jusqu'à présent le seul à le comprendre. Ça signifie que si les Proavitoï ont toujours été immortels comme ils l'affirment, les plus vieux d'entre eux sont encore vivants. Par eux, je pourrai sans doute apprendre comment leur espèce – et peut-être toutes les espèces – ont commencé. »

Brisemec se livra alors à la pantomime du bison agonisant. Il s'arracha les cheveux et faillit se décoller les oreilles. Il se mit à piaffer et à trépigner en beuglant : « Je me fous de la façon dont ça a commencé, espèce de crétin ! Ça n'a peut-être pas de fin » Il beugla si fort que les collines lui renvoyèrent en écho :

« Je me fous... espèce de crétin. »

Ceran se rendit à la maison de Nokoma, mais sans elle et sans son

invitation. Il y alla quand il savait qu'elle n'était pas chez elle. C'était un acte sournois, mais les hommes de l'Expédition étaient entraînés à la sournoiserie.

En l'absence de mentor, il découvrirait plus facilement la vérité à propos des Neuf Cents Grand-Mères et des rumeurs qui couraient sur les poupées vivantes. Il découvrirait ce que faisaient les vieilles gens s'ils ne mouraient pas, et s'ils savaient comment ils étaient nés au début. Il comptait sur la politesse innée des Proavitoï pour faciliter son intrusion.

La maison de Nokoma se trouvait parmi un groupe d'habitations au sommet d'une grande colline aplatie, l'acropole de Proavitus. Bien qu'artistement bâties, c'étaient des maisons de terre qui avaient l'air de pousser sur la colline et d'en faire partie.

Ceran gravit les chemins dallés en lacet et entra dans la maison que Nokoma lui avait montrée un jour. Il entra furtivement, et se trouva en présence de l'une des neuf cents grand-mères avec qui personne n'avait besoin d'être furtif.

La grand-mère était assise ; elle était petite et lui souriait. Ils parlèrent sans trop de difficulté, mais moins facilement qu'avec Nokoma, qui pouvait rencontrer Ceran à mi-chemin entre les deux langues. À l'appel de la grand-mère, un grand-père entra, qui sourit à Ceran de la même façon. Ces deux aïeux étaient un peu plus petits que ceux des Proavitoï qui étaient dans leurs années d'activité. Ils avaient un air bienveillant et serein. La scène dégageait une atmosphère qu'on aurait presque pu qualifier d'odeur – assez agréable, somnolente, chargée de réminiscences, presque mélancolique.

« Ceux qui sont plus vieux que vous sont-ils ici ? demanda Ceran d'une voix vibrante.

— Ils sont si nombreux, si nombreux, qui peut savoir combien ils sont ? » dit la grand-mère. Elle appela d'autres grand-mères et d'autres grands-pères, plus vieux et plus petits qu'elle-même. Certains ne dépassaient pas la moitié de la taille des Proavitoï actifs – petits, somnolents, souriants.

Ceran savait maintenant que les Proavitoï n'étaient pas masqués. Plus ils étaient vieux, plus leurs visages prenaient de caractère et d'intérêt.

Seuls, les Proavitoï actifs, qui n'avaient pas encore atteint leur maturité, pouvaient laisser place au doute. Aucun masque n'aurait pu refléter le calme souriant de ce grand âge. La matière à l'étrange texture formait leurs vrais visages.

Vieux et amicaux, faibles et ensommeillés, il devait y en avoir une bonne douzaine de générations, en remontant jusqu'aux plus vieux et aux plus petits.

« Quel est l'âge des plus vieux ? demanda Ceran à la première grand-mère.

— Nous avons coutume de dire que tous ont le même âge, puisque tous sont éternels, lui répondit la grand-mère. Ils n'ont pas vraiment tous le même âge, mais il est indélicat de leur demander leur âge.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'un homard, leur dit Ceran avec un frisson, c'est une créature qui se laisse bouillir sans sourciller si on chauffe son eau avec une lenteur suffisante. Il ne s'en inquiète pas, car il ne sait pas à partir

de quel moment la chaleur devient dangereuse. Ici, la progression est la même pour moi. Avec vous, je glisse d'un degré à l'autre sans que ma crédulité en soit alarmée. Je suis en danger de croire n'importe quoi à votre sujet si je le reçois à petites doses, et c'est ce qui se passe. Je crois à votre présence et à votre façon d'être, simplement parce que je vous vois et que je peux vous toucher. Tant pis, je serai donc bouilli comme un homard avant d'avoir pu faire machine arrière. Y en a-t-il ici des plus vieux que ceux que je vois ? »

La première grand-mère fit signe à Ceran de la suivre. Ils descendirent une rampe qui s'enfonçait dans le sol vers une partie plus ancienne et probablement souterraine de la maison.

Des poupées vivantes ! Il y en avait des rangées entières sur les étagères, d'autres assises dans de petits fauteuils à l'intérieur de leurs niches. Toutes avaient effectivement la taille des poupées, et il y en avait des centaines.

Beaucoup s'étaient réveillées à leur entrée. D'autres se réveillaient quand on leur parlait ou qu'on les touchait. Elles étaient d'une incroyable ancienneté, mais leur regard et leur attention témoignaient de leur pleine conscience. Elles souriaient et s'étiraient d'un air ensommeillé, non comme l'auraient fait des humains, mais comme auraient pu le faire de très vieux chiots. Ceran leur parla, et ils se comprirent de façon surprenante.

« Homard, homard, se dit Ceran, l'eau a dépassé le seuil dangereux ! Et je sens à peine la différence. Si tu en crois tes sens, tu finiras par être bouilli vivant dans ta crédulité. »

Il savait maintenant que les poupées vivantes étaient bien réelles et qu'elles étaient les ancêtres vivants des Proavitoï.

Beaucoup des petits êtres commençaient déjà à se rendormir. Leur éveil était de courte durée, mais il semblait en aller de même pour leur sommeil. Plusieurs des momies vivantes s'éveillèrent une seconde fois alors que Ceran se trouvait encore dans la pièce. Elles s'éveillaient rafraîchies par leur petit somme, désireuses de bavarder à nouveau.

« Vous êtes incroyables ! » s'écria Ceran. Tous les petits êtres, jusqu'aux plus petits et aux plus petits que les plus petits, sourirent et rirent pour témoigner leur assentiment. Bien sûr, qu'ils l'étaient. Tous les êtres bons, où que ce soit, sont toujours incroyables, et y en avait-il jamais eu autant d'assemblés en un même lieu ? Mais Ceran était insatiable. Une pleine salle de miracles ne lui suffisait pas.

« Il faut que je suive le fil aussi loin que je pourrai ! s'écria-t-il avidement. Où se trouvent ceux qui sont encore plus vieux ?

— Il y en a de plus vieux, et d'encore plus vieux, et de plus vieux encore que ceux-là, dit la première grand-mère, et d'autres qui sont trois fois plus vieux, mais il serait peut-être sage de ne pas chercher à être trop sage. Vous en avez assez vu. Les vieilles gens ont sommeil. Remontons là-haut. »

Remonter, sortir de là ? Il n'en était pas question. Il vit des passages et des rampes qui s'enfonçaient au cœur même de la grande colline. Il y avait des

mondes entiers de salles autour de lui et sous ses pieds. Ceran continua de descendre, et qui aurait pu l'arrêter ? Pas des poupées, ni des êtres bien plus petits que des poupées.

Brisemec s'était une fois comparé à un vieux pirate s'ébattant dans le flot de ses richesses. Ceran était le Jeune Alchimiste sur le point de découvrir la Pierre Philosophale elle-même.

Il descendit les rampes, traversant des siècles et des millénaires. L'atmosphère qui l'avait frappé aux niveaux supérieurs s'était maintenant transformée en une véritable odeur – ensommeillée, à demi oubliée, souriante, mélancolique et assez forte. C'est ainsi qu'est l'odeur du temps.

« Y en a-t-il ici de plus vieux que vous ? demanda Ceran à une petite grand-mère qu'il tenait dans le creux de sa main.

— De si vieux et si petits que je pourrais les tenir dans ma main », dit la grand-mère. La façon dont elle s'exprimait, Ceran le savait de Nokoma, était la forme la plus pure et la plus ancienne de la langue de Proavitus.

Les êtres devenaient de plus en plus petits et de plus en plus vieux à mesure que Ceran traversait les salles. Il était maintenant un homard bouilli, sans aucun doute. Il était obligé de tout croire : il le voyait et le sentait. Une grand-mère grosse comme un roitelet bavarda, rit et hocha la tête en affirmant qu'il y en avait de bien plus vieux qu'elle, puis elle se rendormit au milieu d'un hochement de tête. Ceran la remit dans sa niche. Le mur ressemblait à une ruche, pleine de milliers d'autres générations miniaturisées.

Évidemment, il n'était plus maintenant dans la maison de Nokoma. Il se trouvait au cœur de la colline qui supportait toutes les maisons de Proavitus, et ceux-là étaient les ancêtres de tous les habitants de l'astéroïde.

« Y en a-t-il d'encore plus vieux que vous ? demanda Ceran à une petite grand-mère qu'il tenait sur le bout de son doigt.

— Plus vieux et plus petits, répondit-elle, mais vous approchez de la fin. »

Elle s'était rendormie, et il la remit à sa place. Plus ils étaient vieux, plus ils dormaient.

Ceran avait atteint le sol rocheux, sous les racines de la colline. Il avait pénétré dans des passages taillés à même le roc, mais ces tunnels ne devaient être ni très nombreux ni très profonds. Il eut une soudaine frayeur : les êtres allaient devenir si petits qu'il serait incapable de les voir ou de leur parler, et qu'il manquerait ainsi le secret du commencement.

Nokoma ne lui avait-elle pas dit que toutes les vieilles gens connaissaient le secret ? Bien sûr. Mais il voulait l'entendre des plus vieux d'entre eux. Il le saurait, maintenant, d'une façon ou d'une autre.

« Qui est le plus vieux ? Est-ce la fin ? Est-ce le commencement ? Réveillez-vous ! Réveillez-vous ! cria-t-il quand il fut assuré d'avoir atteint la salle la plus basse et la plus ancienne.

— Est-ce le Rite ? » demandèrent certains en s'éveillant. Ils étaient plus petits que des souris, pas plus grands que des abeilles, peut-être plus anciens que les unes et les autres.

« C'est un Rite spécial, leur dit Ceran. Racontez-moi ce qu'il y avait au commencement. »

Quelle était cette rumeur – trop ténue, trop dispersée pour être un bruit ? On aurait dit qu'un milliard de microbes étaient en train de rire. C'était l'hilarité des petites choses qui se réveillaient pour vivre un grand moment.

« Quel est le plus vieux de tous ? demanda Ceran, déconcerté par ce rire. Qui est le plus vieux et le premier ?

— Je suis la plus vieille, l'ultime grand-mère, dit gaiement l'un des petits êtres. Tous les autres sont mes enfants. Êtes-vous aussi l'un de mes enfants ?

— Bien sûr, dit Ceran, et un petit rire incrédule jaillit en voltigeant de la multitude.

— Alors vous êtes l'ultime enfant, car vous ne ressemblez à aucun autre. Si vous l'êtes, c'est que la fin est aussi drôle que le commencement.

— Comment était-ce au commencement ? geignit Ceran. Vous êtes la première. Savez-vous comment vous avez commencé à exister ?

— Oh, oui, oui », dit en riant l'ultime grand-mère. L'hilarité des petites choses devenait maintenant un véritable bruit.

« Comment cela a-t-il commencé ? demanda Ceran, gambadant et sautillant d'excitation.

— Oh, la façon dont les choses ont commencé, c'était une telle plaisanterie que vous ne le croiriez pas, gazouilla la grand-mère. Une farce, une farce !

— Racontez-moi la plaisanterie, alors. Si une farce a engendré votre espèce, racontez-moi cette farce cosmique.

— Racontez-la vous-même, tintinnabula la grand-mère. Si vous êtes l'un de mes enfants, vous faites partie de la plaisanterie. Oh, c'est trop drôle pour le croire. Comme c'est bon de se réveiller, et de rire avant de se rendormir. »

Tonnerre vert de la frustration ! Arriver si près du but et se faire barrer la route par une abeille gloussante !

« Ne vous rendormez pas ! Dites-moi tout de suite comment les choses ont commencé ! cria Ceran d'une voix perçante en prenant l'ultime grand-mère entre le pouce et l'index.

— Ceci n'est pas le Rite, protesta la grand-mère. Pour le Rite, vous devez essayer pendant trois jours de deviner ce que c'était, et pendant ce temps-là nous rions en disant : *Non, non, non, c'était neuf fois plus drôle que ça. Cherchez encore.*

— Je ne vais pas chercher pendant trois jours ! Dites-le-moi tout de suite, ou je vous écrase, menaça Ceran d'une voix frémissante.

— Je vous regarde, vous me regardez, et je me demande si vous le ferez », dit tranquillement l'ultime grand-mère.

N'importe lequel des gros durs de l'Expédition l'aurait fait – il l'aurait écrasée, puis il en aurait écrasé d'autres, jusqu'à ce qu'on lui révèle le secret. Si Ceran avait adopté une personnalité et un nom plus féroces, il en aurait fait autant. S'il avait été Ducran Caboulot, il l'aurait fait sans le moindre scrupule. Mais Ceran Swicegood en était incapable.

« Dites-le-moi, implora-t-il sur un ton d'agonie. Toute ma vie, j'ai essayé de savoir comment les choses ont commencé, comment tout a commencé. Et vous le savez !

— Nous le savons. Oh, c'était tellement drôle, quand tout a commencé. Quelle plaisanterie ! Une farce si idiote, si bouffonne, si grotesque ! Personne ne pourrait le deviner, personne ne pourrait le croire.

— Dites-le-moi ! Dites-le-moi ! » Ceran était blême et hystérique.

« Non, non, vous n'êtes pas de mes enfants, s'esclaffa l'ultime grand-mère. C'est une farce trop comique pour qu'on la raconte à un étranger. Nous ne voudrions pas insulter un étranger en lui racontant une chose aussi drôle, aussi incroyable. Les étrangers peuvent mourir. Pourrais-je prendre sur ma conscience d'avoir fait mourir de rire un étranger ?

— Dites-le-moi ! Insultez-moi ! Faites-moi mourir de rire ! » Mais Ceran faillit mourir de pleurer, dévoré par la frustration tandis qu'un million d'êtres gros comme des abeilles riaient, chahutaient et gloussaient :

« Oh, c'était tellement drôle, quand tout a commencé ! »

Et ils riaient, riaient, et continuaient à rire... jusqu'à ce que Ceran Swicegood se mît à pleurer et à rire tout à la fois. Puis il se glissa hors de la maison et regagna le vaisseau en riant encore. Au voyage suivant, il changea de nom, devint Ardent la Foudre et régna pendant quatre-vingt-dix-sept jours sur une île enchanteresse dans la mer de M-81, mais ceci est une autre histoire, beaucoup moins plaisante.

Traduit par JACQUES POLANIS.

Nine Hundred Grandmothers.

© Galaxy Publishing Corp., 1966.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

QUELQUE CHOSE POUR RIEN

par Robert Sheckley

Qu'on puisse considérer l'immortalité comme une broutille, voilà qui passe l'entendement. Nous sommes dans un monde où tout se paie, et la demande sociale d'immortalité est très forte (au moins chez ceux qui n'ont pas encore lu ce volume). Une civilisation avancée, qui détiendrait le secret de la vie éternelle, ne manquerait pas d'en calculer le prix, et de le faire payer. Mais comme nous sommes chez Sheckley, vous devinez qu'il y aura une surprise. Et qu'elle sera très drôle pour tout le monde – sauf naturellement pour le héros de cette histoire.

AVAIT-il vraiment entendu une voix ? Il n'en était pas certain. Reconstituant cela un moment plus tard, Joe Collins sut qu'il gisait alors sur son lit, trop fatigué pour retirer de la couverture ses souliers imbibés d'eau. Il regardait le réseau de craquelures du plafond, suivant du regard l'eau qui s'en écoulait lugubrement goutte à goutte.

Ce devait être arrivé à ce moment-là. Collins avait surpris un éclair de métal près de son lit et s'était assis. Il y avait une machine sur le plancher, là où aucune machine n'aurait dû se trouver.

En ce premier moment de surprise, Collins pensa qu'il avait entendu une voix qui disait : « Déposez-le ici. Très bien, ça ira. »

Il ne pouvait pas être sûr de la voix. Mais la machine était indéniablement là.

Collins s'agenouilla pour l'examiner. Elle avait environ un mètre carré de surface et elle bourdonnait faiblement. Elle était grise, sans caractère et absolument lisse, mis à part un bouton rouge et une plaque de cuivre fixée au centre. La plaque indiquait : UTILISEUR CLASSE A, SÉRIE AA-1256432. ATTENTION ! CETTE MACHINE NE PEUT ÊTRE UTILISÉE QUE PAR DES PERSONNES DE CLASSE A !

Il n'y avait ni boutons de réglage, ni cadrans, ni interrupteurs, aucun des accessoires que Collins associait aux machines. Il n'y avait que la plaque de

cuivre, le bouton rouge et le bourdonnement.

« D'où venez-vous ? » demanda Collins. L'Utilisateur Classe A continua à bourdonner. Collins ne s'était pas réellement attendu à une réponse. Assis sur le bord de son lit, il regardait pensivement la machine. Une question se posait maintenant à lui – qu'en faire ?

Il toucha le bouton rouge avec circonspection, conscient de son manque d'expérience en ce qui concernait les machines qui tombaient de nulle part. S'il appuyait dessus, est-ce que le plancher allait s'entrouvrir ? Est-ce que des petits hommes verts allaient tomber du plafond ?

Après tout, il avait un petit peu moins que rien à perdre. Il opéra une légère poussée sur le bouton.

Rien ne se passa.

« Très bien, faites quelque chose », dit Collins, assez désappointé. L'Utilisateur se contenta de continuer à bourdonner doucement.

Oh, après tout ! Honest Charlie lui donnerait au moins un dollar pour le métal. Il se leva et essaya de soulever l'Utilisateur. En vain. Il essaya encore, développant toute sa force, et ne réussit qu'à décoller un angle de la machine du plancher. Il la laissa retomber et s'assit sur le lit, en respirant lourdement.

« Vous auriez dû envoyer deux hommes pour m'aider », dit Collins, s'adressant à l'Utilisateur. Le bourdonnement se mit immédiatement à augmenter et la machine se mit à vibrer.

Collins concentra son attention sur elle, mais rien ne se passa. Mû par une impulsion, il tendit le bras et enfonça du poing le bouton rouge.

Deux hommes à la solide carrure se matérialisèrent, vêtus d'habits de travail grossier. Ils jaugèrent l'Utilisateur d'un regard professionnel. L'un d'eux dit : « Grâce à Dieu, c'est le petit modèle. Le gros est difficile à arracher du sol.

— Mieux vaut encore la carrière de marbre », dit l'autre.

Ils regardèrent Collins, qui leur rendit leur regard. Finalement, le premier homme dit : « Okay, Mac. Nous n'allons pas passer toute la journée ici. Où est-ce que vous voulez qu'on le mette ?

— Qui êtes-vous ? demanda Collins d'une voix croassante.

— Les déménageurs. Est-ce que nous ressemblons à des danseuses ?

— Mais d'où venez-vous ? Et pourquoi ?

— Nous sommes des employés de la Société de Déménagement Powha Minile, dit l'homme. Et nous sommes ici parce que vous voulez des déménageurs. C'est pas plus compliqué que ça. Et maintenant, où est-ce que vous voulez qu'on le mette ?

— Allez-vous-en, dit Collins. Je vous rappellerai plus tard. »

Les déménageurs haussèrent les épaules et disparurent. Durant plusieurs minutes, Collins regarda l'endroit où ils s'étaient trouvés. Puis il posa les yeux sur l'Utilisateur Classe A, qui s'était remis à bourdonner doucement. Un Utilisateur ? Il pouvait donner à la chose un bien meilleur nom.

Une Machine à Exaucer les Souhaits.

Collins n'était pas particulièrement choqué. Quand le miraculeux advient, seules les mentalités stupides, prosaïques, sont incapables de l'admettre. Collins n'était certainement pas de ceux-là. Il avait un excellent arrière-plan pour l'accepter.

La majeure partie de son existence s'était passée à désirer, à espérer, à prier pour que quelque chose de merveilleux lui arrive. Au collège, il avait rêvé de pouvoir s'éveiller un jour en connaissant ses leçons sans avoir passé des heures fastidieuses à les apprendre. Dans l'armée, il avait désiré que quelque sorcière ou quelque djinn le fasse monter en grade et lui donne la charge de la chambrée, au lieu de l'obliger à suivre l'entraînement comme le premier soldat venu.

Une fois démobilisé, Collins avait fui le travail, pour lequel il se sentait psychologiquement inapte. Il avait dérivé de-ci de-là, espérant que quelque personne fabuleusement riche se déciderait à modifier son testament en sa faveur, lui abandonnant *Tout*.

Il ne s'était jamais réellement attendu à ce que quelque chose arrive. Mais il était préparé lorsque cela arriva.

« J'aimerais avoir mille dollars en petites coupures sans marque », dit-il prudemment. Quand le bourdonnement se fit plus fort, il appuya sur le bouton. En face de lui apparut une grosse liasse de billets froissés de un, cinq et dix dollars. Ils n'étaient pas craquants, mais c'était indubitablement de l'argent.

Collins en prit une poignée qu'il lança en l'air, et il les regarda voleter merveilleusement et se poser sur le plancher. Il s'allongea sur son lit et commença à faire des plans.

Tout d'abord, il emmènerait la machine hors de New York, peut-être même hors de l'État – jusqu'à un endroit où il ne serait pas gêné par des voisins curieux. Le ministère des Finances ne plaisante pas avec ce genre de choses. Peut-être, après s'être organisé, émigrerait-il en Amérique centrale ou...

Il y eut un bruit suspect dans la pièce.

Collins sauta sur ses pieds. Un trou était en train de s'ouvrir dans le mur, et quelqu'un essayait de se faufiler par l'ouverture.

« Hé ! Je ne vous ai rien demandé ! » dit Collins, s'adressant à la machine.

Le trou s'élargit. Un homme grand et gros, au visage rougeaud, s'y engagea jusqu'à mi-corps, poussant coléreusement pour l'agrandir encore.

À ce moment, Collins se rappela que les machines ont habituellement des propriétaires. Celui qui possédait une Machine à Exaucer les Souhaits ne devait pas prendre du bon côté le fait de la voir disparaître, et il irait jusqu'au bout pour la récupérer. Il ne cesserait probablement pas de...

« Protège-moi ! » cria Collins à l'adresse de l'Utilisateur, et il appuya sur le bouton rouge.

Un petit homme chauve vêtu d'un pyjama criard apparut, bâillant d'un air

ensommeillé.

« Je suis Sanisa Leek, du Service de Protection du Mur Temporel, dit-il en se frottant les yeux. Que puis-je faire pour vous ? »

— Faites sortir ce type d'ici ! » cria Collins. L'homme à la face rougeaude, qui agitait sauvagement les bras, s'était presque complètement extrait du trou dans le mur.

Leek fouilla dans sa poche de pyjama et en ramena un morceau de métal brillant. L'homme au visage rougeaud cria : « Attendez ! Vous ne comprenez pas ! Cet homme... »

Leek pointa son morceau de métal. L'homme à la face rougeaude poussa un cri et disparut. Un moment plus tard, le mur avait repris son aspect normal.

« Est-ce que vous l'avez tué ? demanda Collins.

— Bien sûr que non, dit Leek en remettant le morceau de métal dans sa poche. Je l'ai simplement fait virer de bord et renvoyé dans son glommatch. Il n'essaiera plus de *cette* manière.

— Vous voulez dire qu'il tentera autre chose ? demanda Collins.

— C'est possible, dit Leek. Il peut essayer un micro-transfert, ou même une Stimulation. » Il jeta un regard aigu à Collins. « C'est votre Utilisateur, n'est-ce pas ? »

— Bien sûr, répondit Collins, qui se mit à transpirer.

— Et vous êtes un Classe A ?

— Naturellement, dit Collins. Si je ne l'étais pas, que ferais-je d'un Utilisateur ?

— Ne vous fâchez pas », dit Leek d'une voix endormie. Il secoua doucement la tête. « Qu'est-ce que vous pouvez vous balader, vous, les A ! Je suppose que vous êtes revenu ici pour écrire un livre d'histoire ? »

Pour toute réponse, Collins se contenta de sourire d'une manière énigmatique.

« Bon, maintenant je m'en vais, dit Leek en bâillant généreusement. Je suis sans cesse sur la brèche, nuit et jour. Je serais mieux dans une carrière. »

Il disparut au milieu d'un bâillement.

La pluie continuait à battre le plafond. Collins se retrouva à nouveau seul, avec la machine.

Et avec mille dollars en petites coupures éparpillés sur le plancher.

Il tapota affectueusement l'Utilisateur. Ces Classes À l'avaient belle ! Vous désirez quelque chose ? Vous le demandez et vous pressez un bouton. Il n'y avait aucun doute que son propriétaire légitime l'avait perdu.

Leek avait dit qu'il était possible que l'homme essaie d'entrer par un autre moyen. Quel moyen ?

Oh, après tout, qu'est-ce que ça pouvait faire ! Collins ramassa les billets en sifflotant. Aussi longtemps qu'il aurait la Machine à Exaucer les Souhaits en sa possession, la vie serait belle.

Les quelques jours qui suivirent amenèrent quelques changements dans les

biens et possessions de Collins. Avec l'aide de la Powha Minile Movers, il fit sortir l'Utilisateur de l'État de New York et, dans un endroit peu fréquenté des Adirondacks, il se rendit acquéreur d'une montagne de taille moyenne. Une fois le titre de propriété en poche, il marcha jusqu'au centre de son domaine, à plusieurs milles de l'autoroute. Les deux déménageurs traînaient l'Utilisateur derrière lui. Ils suaient abondamment et juraient d'une manière monotone tout en se frayant un passage à travers les broussailles denses.

« Posez-le ici et décampez », ordonna Collins. Sa confiance en lui avait considérablement augmenté durant ces derniers jours.

Les déménageurs poussèrent un profond soupir et s'évanouirent. Collins jeta un regard autour de lui. De tous côtés, aussi loin qu'il pouvait voir, s'étendait une forêt touffue de bouleaux et de pins. L'air était doux et humide. Des oiseaux gazouillaient joyeusement au sommet des arbres et occasionnellement un écureuil bondissait d'une branche à l'autre.

La nature ! Il avait toujours adoré la nature. C'était l'endroit rêvé où construire une maison vaste et impressionnante, avec une piscine, des courts de tennis et – pourquoi pas ? – un petit aérodrome.

« Je veux une maison », dit fermement Collins, en appuyant sur le bouton rouge.

Un homme vêtu d'un strict complet gris d'homme d'affaires et portant un pince-nez apparut. « Oui, monsieur, dit-il, en louchant vers les arbres, mais vous devriez être plus précis. Voulez-vous quelque chose de classique – un bungalow, une résidence, un château, un palais ? Ou quelque chose de primitif, genre igloo ou hutte ? Puisque vous êtes un A, vous pourriez peut-être choisir quelque chose d'ultra-moderne, par exemple une Demi-Façade, ou un Moderne Agrandi, voire une Miniature Encastree.

— Hein ? dit Collins. Je ne sais pas. Que suggérez-vous ?

— Une petite résidence, dit l'homme avec vivacité. C'est habituellement par ça qu'ils commencent.

— Ah oui ?

— Bien sûr. Plus tard, ils émigrent vers un pays au climat chaud et font construire un palais. »

Collins désirait poser d'autres questions, mais il s'abstint de le faire. Tout marchait si facilement.

Ces gens pensaient qu'il était un A, et le véritable propriétaire de l'Utilisateur. Il n'y avait aucune raison de les détromper.

« Occupez-vous de tout cela, dit-il à l'homme. – Oui, monsieur, dit l'homme. C'est ce que je fais habituellement. »

Tout le reste du jour, Collins demeura allongé sur un divan, buvant des boissons glacées, tandis que la Maxima Olph Construction Company matérialisait les fournitures et bâtissait sa maison.

C'était une résidence de quelque vingt pièces que Collins considéra comme des plus modestes étant donné les circonstances. Elle était bâtie avec

les meilleurs matériaux, à partir d'un projet de Mig de Degma. La décoration intérieure était de Towige, la piscine de Mula et les jardins classiques de Vieren.

Quand vint le soir, tout était achevé, et la petite armée de travailleurs emballa son matériel et disparut.

Collins permit à son chef de lui préparer un dîner léger. Ensuite, il s'assit dans son living-room vaste et frais pour réfléchir à tout ce qui était arrivé. Non loin de lui se trouvait l'Utiliseur, qui bourdonnait légèrement.

Collins prit un cigare, en renifla l'arôme et l'alluma. Tout d'abord, il rejeta toutes les explications surnaturelles. Il n'y avait ni diables ni démons impliqués dans cette affaire. Sa maison avait été bâtie par des êtres humains ordinaires, qui riaient, juraient et sacraient comme des êtres humains. L'Utiliseur n'était rien de plus qu'un gadget scientifique, qui fonctionnait selon des principes qu'il ne comprenait pas et qu'il ne se souciait d'ailleurs pas de comprendre.

Se pouvait-il que la machine provînt d'une autre planète ? Certainement pas. On ne lui aurait pas appris l'anglais uniquement pour qu'elle puisse le comprendre, lui, Collins.

L'Utiliseur devait provenir du futur de la Terre. Mais comment ?

Collins se laissa aller en arrière et tira sur son cigare. Il arrive que des accidents se produisent, réfléchit-il. Pourquoi l'Utiliseur n'aurait-il pas simplement glissé dans le passé ? Après tout, cela pouvait créer quelque chose à partir de rien, et c'était là que le problème devenait plus compliqué.

Quel merveilleux avenir cela doit être, songea-t-il. Des Machines à Exaucer les Souhaits ! Quelle civilisation splendide ! Tout ce qu'on avait à faire, c'était de penser à quelque chose, et hop ! le souhait était réalisé. Un jour peut-être réussiraient-ils à éliminer le bouton rouge, et il n'y aurait plus aucun travail manuel à accomplir.

Évidemment, il lui faudrait faire très attention. Il y avait toujours le propriétaire de la machine – et aussi les autres A – et ils essaieraient de la lui reprendre. Il s'agissait probablement d'une caste héréditaire.

Du coin de l'œil, il capta un mouvement. L'Utiliseur s'était mis à trembler comme une feuille au grand vent.

Collins se leva et, fronçant les sourcils d'un air menaçant, s'approcha de la machine. Un faible nuage de vapeur l'enveloppait, comme si elle surchauffait.

Se pouvait-il qu'il l'eût poussé au-delà de ses limites ? Peut-être qu'avec un seau d'eau...

Puis il remarqua que les dimensions de l'Utiliseur s'étaient considérablement réduites. Il ne mesurait plus qu'un demi-mètre carré de surface et continuait à rétrécir sous ses yeux.

Le propriétaire ! Ou les A, peut-être. Sans doute s'agissait-il là du micro-transfert auquel Leek avait fait allusion. Si Collins ne faisait pas quelque chose rapidement, la machine allait devenir de plus en plus petite avant de se réduire à néant.

« Service de Protection Leek » cria-t-il. Il pressa le bouton et retira vivement sa main. La machine était brûlante.

Leek apparut dans un coin de la pièce, vêtu d'une culotte et d'une chemise de sport, et tenant à la main un club de golf. « Est-ce que je dois être dérangé chaque fois que je...

— *Faites quelque chose !* » cria Collins, le bras tendu vers l'Utilisateur, qui ne mesurait plus maintenant que quelques centimètres carrés et avait pris une teinte rouge sombre.

« Il n'y a rien que je puisse faire, dit Leek. Ma licence ne concerne que le Mur Temporel. Adressez-vous aux gens du Micro-Contrôle. » Il souleva son club de golf et disparut.

« Micro-Contrôle », dit Collins en tendant la main vers le bouton. Il la retira vivement. L'Utilisateur ne mesurait plus maintenant que quelques centimètres de côté, et sa teinte avait viré au rouge cerise. Il apercevait à peine le bouton, qui était devenu de la dimension d'une épingle.

Collins fit le tour de la machine puis, empoignant un coussin, lui assena un coup de poing.

Une jeune fille au nez chaussé de lunettes à monture de corne apparut, un bloc-notes à la main, le crayon en l'air.

« Avec qui désirez-vous prendre rendez-vous ? demanda-t-elle calmement.

— Donnez-moi vite de l'aide ! rugit Collins, regardant son précieux Utilisateur devenir de plus en plus minuscule.

— Mr. Vergon est parti dîner, dit la jeune fille, en mordillant pensivement son crayon. Il s'est déphasé et je ne puis le joindre.

— *Qui pouvez-vous atteindre ?* » Elle consulta son bloc.

« Mr. Vies se trouve actuellement dans le continuum de Dieg, et Mr. Elgis est en Europe paléolithique, occupé à des recherches archéologiques. Si vous êtes réellement pressé, je vous conseille de vous adresser au Contrôle des Points de Transfert. C'est une petite Société, mais...

— Le Contrôle des Points de Transfert. D'accord. Vous pouvez disposer. » Collins tourna toute son attention vers l'Utilisateur et se mit à taper dessus avec le coussin brûlé. Rien ne se passa. La machine ne mesurait plus maintenant qu'un demi-centimètre carré, et Collins réalisa que le coussin n'avait pas été capable d'enfoncer le bouton devenu presque imperceptible.

Pendant un instant, il envisagea de laisser faire les choses. Peut-être le moment était-il venu. Il pourrait vendre la maison et le mobilier et se trouver toujours en bonne position. Non ! Jusqu'alors il n'avait exprimé aucun désir important ! Personne ne lui prendrait la machine sans qu'il y ait lutte.

Il se força à garder les yeux ouverts tandis qu'il frappait le bouton devenu blanc avec un index rigide.

Un vieil homme maigre et pauvrement vêtu apparut, tenant à la main ce qui ressemblait à un œuf de Pâques vivement colorié. Il le jeta sur le sol. L'œuf éclata. Une fumée orange s'en échappa, qui fut aspirée directement par

le minuscule Utilisateur. Un grand nuage de fumée enveloppa la machine, étouffant presque Collins. L'Utilisateur se mit aussitôt à augmenter de volume et, au bout d'une minute, apparemment intact, il avait repris sa taille normale. Le vieil homme eut un bref hochement de tête.

« Nous ne sommes pas une compagnie puissante, dit-il, mais nous sommes dignes de confiance. » Il hocha à nouveau la tête et disparut.

Collins crut entendre une lointaine exclamation de colère.

En tremblant, il s'assit sur le plancher en face de la machine. Sa main droite avait des pulsations douloureuses.

« Soigne-moi », murmura-t-il entre ses lèvres desséchées, et il appuya sur le bouton avec son autre main.

Le bourdonnement de l'Utilisateur s'accrut un moment, puis il s'éteignit.

La douleur quitta le doigt de Collins et, le regardant, il vit qu'il ne présentait aucune trace de brûlure – pas même une petite cicatrice montrant qu'elle avait existé.

Il se servit une copieuse rasade de brandy et alla directement se coucher. Cette nuit-là, il rêva qu'il était pourchassé par une gigantesque lettre A, mais il ne se souvenait de rien lorsqu'il s'éveilla le lendemain matin.

Il fallut à Collins moins d'une semaine pour se rendre compte que construire sa maison au milieu des bois était précisément la chose à ne pas faire. Il lui fallait payer toute une armée de gardes pour écarter les touristes, et aussi les chasseurs qui insistaient pour camper dans ses jardins classiques.

En outre, les services du fisc commençaient à s'intéresser d'un peu trop près à ses affaires.

Mais surtout, Collins s'aperçut qu'en réalité, il n'était pas tellement amoureux de la nature. Les oiseaux et les écureuils, c'est très bien, mais on peut difficilement les considérer comme des interlocuteurs. Les arbres, même très ornementaux, sont de bien pauvres compagnons de boisson.

Collins décida qu'au fond de son cœur, il était un citoyen.

En conséquence, avec l'aide de la Société de Déménagement Powha Minile, de la Société de Construction Maxima Alph, du Bureau de Transportation Instantanée Jagton, et grâce à une grande quantité d'argent remis à qui il fallait, Collins émigra vers une petite république d'Amérique centrale. Là, où le climat était plus chaud et l'impôt sur le revenu inexistant, il se fit construire un palais élégant et fastueux. Il le fit compléter avec les accessoires usuels, chevaux, chiens, paons, serviteurs, personnel d'entretien, gardiens, musiciens, troupes de danseuses et tout ce qui convient à un palais. Il lui fallut deux semaines pour simplement l'explorer.

Tout alla très bien pendant quelque temps.

Un matin, Collins s'approcha de l'Utilisateur, avec l'intention vague de demander quelque chose – une voiture de sport ou, peut-être, un troupeau de bétail à pedigree. Il se pencha vers la machine grise et tendit le doigt vers le bouton rouge...

Pendant un moment, Collins pensa qu'il avait des troubles visuels, et il décida presque de cesser de boire du champagne avant le petit déjeuner. Il fit un pas en avant et tendit à nouveau la main.

L'Utilisateur l'esquiva adroitement et sortit de la pièce.

Collins se précipita derrière lui, tout en maudissant son propriétaire et les A. C'était sans doute cela l'animation dont avait parlé Leek – le propriétaire s'était arrangé de quelque manière pour doter la machine de mobilité. Cela n'avait pas d'importance. L'essentiel était de la rattraper, d'appuyer sur le bouton et de demander les gens du Contrôle de l'Animation.

L'Utilisateur traversa rapidement un hall, serré de près par Collins. Un valet, qui astiquait un bouton de porte en or massif, les regarda bouche bée.

« Arrêtez-le ! » cria Collins.

Le valet tenta maladroitement de se placer sur le chemin de l'Utilisateur. La machine l'évita avec grâce et fonça en direction de la porte d'entrée principale.

Collins manœuvra rapidement un interrupteur et la porte se ferma avec un claquement.

L'Utilisateur ralentit un instant puis, reprenant de la vitesse, il passa au travers de la porte. Une fois à l'air libre, il dévala les marches du perron, tressauta sur un tuyau d'arrosage, reprit son équilibre et se dirigea vers les champs.

Collins courut derrière lui. S'il pouvait seulement s'en rapprocher...

Soudain, l'Utilisateur fit un bond en l'air. Il y demeura en suspension durant un bon moment, puis il retomba sur le sol. Collins plongea vers le bouton.

La machine l'évita en faisant un écart puis, après avoir pris un léger élan, elle bondit à nouveau en l'air. Elle demeura une nouvelle fois immobile à dix mètres au-dessus de sa tête. Au bout d'une minute, elle se mit à dériver puis, dérapant soudain, bascula et dégringola brutalement sur le sol.

Collins s'y était préparé. Il feinta, puis sauta sur le bouton. L'Utilisateur réagit en s'écartant, mais pas suffisamment vite.

« Contrôle de l'Animation ! » rugit Collins d'une voix triomphante.

Il y eut une petite explosion, et l'Utilisateur s'immobilisa docilement. Il semblait n'y avoir plus aucune trace d'animation en lui.

Collins s'essuya le front et s'assit sur la machine. La situation devenait de plus en plus délicate. Il valait mieux qu'il exprime quelque souhait important, avant qu'il soit trop tard.

En succession rapide, il demanda cinq millions de dollars, trois puits de pétrole en plein rendement, un studio de cinéma, une santé parfaite, vingt-cinq danseuses supplémentaires, l'immortalité, une voiture de sport et un troupeau de bêtes à pedigree.

Il crut entendre un ricanement et regarda derrière lui. Il n'y avait personne en vue.

Lorsqu'il se retourna, l'Utilisateur avait disparu. Il demeura immobile, les yeux écarquillés. Au bout de quelques secondes, *lui-même* s'évanouit.

Quand il ouvrit les yeux, il vit qu'il se trouvait debout en face d'un bureau. De l'autre côté était assis le gros homme à la face rougeaude qui avait essayé quelque temps auparavant de pénétrer dans sa chambre. L'homme ne donnait pas l'impression d'être en colère. Il avait plutôt l'air résigné, mélancolique même.

Collins demeura là un moment en silence, navré que tout soit fini. Le propriétaire de la machine et les A l'avaient finalement coincé. Mais ç'avait été magnifique tant que cela avait duré.

« Eh bien, dit Collins sans ambages, vous avez récupéré votre machine. Qu'est-ce que vous voulez de plus ? »

— Ma machine ? dit l'homme à la face rougeaude en le regardant avec incrédulité. Ce n'est pas ma machine, monsieur. Pas du tout. »

Collins le fixa droit dans les yeux. « N'essayez pas de me faire marcher, monsieur. Vous autres A, vous voulez garder votre monopole, hein ? »

L'homme à la face rougeaude posa la feuille de papier qu'il tenait à la main. « Mr. Collins, dit-il avec raideur, mon nom est Flign. Je suis un agent de l'Union Protectrice des Citoyens, un organisme sans but lucratif dont la mission consiste à protéger les individus tels que vous des erreurs de jugement qu'ils peuvent commettre.

— Vous voulez dire que vous ne faites pas partie des A ?

— Vous êtes victime d'un malentendu, monsieur, dit Flign sur un ton de dignité tranquille. La catégorie A ne constitue pas un groupe social, comme vous semblez le croire. C'est simplement une classification se rapportant au crédit.

— Une quoi ? demanda doucement Collins.

— Une classification relative au crédit. » Flign jeta un regard à sa montre. « Nous n'avons pas beaucoup de temps, aussi serai-je aussi bref que possible. Nous vivons à une époque de décentralisation, Mr. Collins. Nos affaires, nos industries et nos services sont disséminés à des distances considérables à travers l'espace et le temps. La Corporation d'Utilisation constitue un chaînon essentiel. Elle pourvoit au transfert des marchandises et des services d'un point à un autre. Est-ce que je me fais comprendre ? »

Collins hocha la tête.

« Le crédit est naturellement un privilège accordé automatiquement. Mais un jour ou l'autre, il faut bien que l'on paie ce que l'on doit. »

Cela ne plaisait pas du tout à Collins. *Payer* ? Cet endroit n'était pas aussi civilisé qu'il l'avait pensé. Personne ne lui avait parlé de paiement. Pourquoi amenaient-ils cela sur le tapis maintenant ?

« Pourquoi n'a-t-on pas essayé de m'arrêter ? demanda-t-il d'un ton désespéré. On devait pourtant bien savoir que je n'ai pas de classification de crédit. »

Flign secoua la tête. « La classification de crédit est une suggestion, pas une loi. Dans tout monde civilisé, l'individu est maître de ses propres

décisions. Je suis vraiment désolé, monsieur. » Il regarda à nouveau sa montre et tendit à Collins la feuille de papier qu'il était en train de lire lorsque Collins était apparu devant lui. « Voulez-vous jeter un coup d'œil à cette facture et me dire si elle est correcte ? »

Collins prit le papier et lut :

Un palais avec ses accessoires 450 000 000

Service de la Maxima Olph Movers 111 000

122 danseuses 122 000 000

Une santé parfaite 888 234 031

Il parcourut rapidement le reste de la liste. Le total s'élevait à un peu plus de dix-huit milliards de crédits.

« Attendez une minute ! cria Collins. On ne peut pas m'obliger à payer cela ! L'Utilisateur est tombé dans ma chambre accidentellement.

— C'est précisément ce que je vais tenter de leur faire comprendre, dit Flign. Qui sait ? Peut-être se montreront-ils conciliants. Cela ne coûte rien d'essayer. »

Collins eut l'impression que la pièce se mettait à osciller autour de lui. Sous ses yeux, le visage de Flign commença à s'estomper.

« C'est le moment, dit Flign. Bonne chance. » Collins ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, il était debout au milieu d'une plaine désolée, en face d'une rangée de montagnes déchiquetées. Un vent froid fouettait son visage et le ciel avait la couleur de l'acier.

Un homme en haillons se tenait près de lui. « Tenez, dit-il à Collins en lui tendant un pic de terrassier.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un pic, expliqua patiemment l'homme. Et là-bas, il y a une carrière d'où vous, moi et un certain nombre d'autres allons extraire du marbre.

— Du marbre ?

— Bien sûr. Il y a toujours des idiots pour désirer des palais, dit l'homme en grimaçant. Vous pouvez m'appeler Jang. Nous allons être ensemble pour un bon bout de temps. »

Collins cligna des yeux d'un air stupide. « Combien de temps ?

— Calculez vous-même dit Jang. Le tarif est de cinquante crédits par mois jusqu'à ce que la dette soit éteinte. »

Le pic échappa des mains de Collins. Ils ne pouvaient pas lui faire ça ! La Corporation d'Utilisation devait avoir maintenant réalisé son erreur ! Ils avaient commis une faute en laissant la machine glisser dans le passé. Est-ce qu'ils ne s'en rendaient pas compte ?

« C'est une erreur ! gémit Collins.

— Non, il n'y a pas d'erreur, dit Jang. Ils sont à court de main-d'œuvre, et ils recrutent un peu partout pour s'en procurer. Venez. Après les premiers mille ans, vous n'y penserez plus. »

Collins commença à suivre Jang vers la carrière. Soudain, il s'arrêta.

« Les premiers mille ans ? Je ne vivrai pas aussi longtemps !

— Bien sûr que si, affirma Jang. Vous avez obtenu l'immortalité, non ? »

Oui, il l'avait obtenue. Il en avait formulé le souhait, juste avant qu'ils récupèrent la machine. Ou bien avaient-ils repris la machine après qu'il l'eût désirée ?

Collins se souvint de quelque chose. C'était étrange, il ne se rappelait pas avoir vu l'immortalité mentionnée sur la liste que Flign lui avait présentée.

« Combien m'ont-ils facturé l'immortalité ? » demanda-t-il.

Jang le regarda et se mit à rire. « Ne soyez pas naïf, mon vieux. Vous devriez déjà avoir compris. » Il se remit en marche vers la carrière, suivi de Collins. « L'immortalité, ils ne la font pas payer. Ils l'accordent *pour rien*. »

Traduit par MARCEL BATTIN.

Something for nothing.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LE PRIX À PAYER

par Algis Budrys

Dans la nouvelle qu'on vient de lire, il y avait un sacré choc en retour. Le pacte est plus loyal quand ceux qui le concluent savent d'avance à quoi ils peuvent s'attendre. Et puis l'immortalité ne peut pas avoir de valeur marchande en pleine fin du monde. Mais il y a quelquefois des clauses un peu dures. Et on n'a pas forcément le choix...

ILS étaient trois. Le premier était gros, le second était maigre et le troisième était très vieux. Ils étaient assis derrière un grand bureau ; il y avait devant eux des bloc-notes couverts de gribouillages et des crayons. Ils échangeaient des notes tout en interrogeant le prisonnier.

C'était le plus vieux qui parlait le plus souvent et la mort, déjà, frémissait dans sa voix.

« Votre nom ? »

L'horrible bossu tout de gris vêtu, assis sur une inconfortable chaise de bois, leur adressa un regard flamboyant.

« Je n'en ai pas », grommela-t-il.

Ses mains aux doigts noueux étaient posées sur ses genoux. Même au repos, sa mâchoire saillait. Pour le moment, ses muscles contractés faisaient de petites boules derrière ses oreilles, son cou épais se tendait en avant et ses dents étaient découvertes. « Vous êtes obligé d'avoir un nom.

— Je ne suis obligé à rien du tout. Donnez-moi une cigarette. »

Le gros homme murmura dans un soupir :

« Vous en aurez une si vous nous dites votre nom.

— Rumpelstiltskin (28) », fit le bossu d'une voix sifflante. Et il tendit la main. « La cigarette... »

Le maigre fit glisser de l'autre côté de la table un étui en argent. Le bossu s'en empara d'un geste vif, prit une cigarette dont il arracha le filtre d'un coup de dents avant de le recracher avec un mouvement sec de la tête. Il fourra l'étui dans sa tunique et décocha au maigre un regard indigné. « Du feu... »

Le maigre s'humecta les lèvres, fourragea dans sa poche et en sortit un briquet d'argent assorti à l'étui à cigarettes. Mais le vieillard posa la main sur la sienne.

« C'est moi qui dirige cet entretien. Je suis le Président.

— Il y a trop longtemps que vous l'êtes. Du feu ! »

Réduit à l'impuissance, le Président lâcha la main de l'homme maigre. Le briquet glissa à son tour sur le bureau. Le bossu alluma l'extrémité déchiquetée de sa cigarette et relança le briquet avec un sourire dépourvu de gaieté. Le maigre baissa les yeux sur l'objet mais il ne fit pas mine de le reprendre.

« Je ne suis pas aussi vieux que vous, dit le Président. Vous êtes plus âgé que n'importe qui.

— Que vous dites.

— Les archives en font foi. On vous a trouvé en 1882 dans le gouvernement de Minsk et l'on vous a conduit auprès du tsar. Vous ne lui avez rien dit de plus que vous ne nous en direz et l'on vous a enfermé dans un cachot sans lumière ni chauffage pour vous faire parler. On vous en a sorti en 1918, on vous a interrogé, et votre silence vous a valu d'être à nouveau traité de la même façon. En 1941, vous avez été présenté à une commission d'enquête. En 1956, vous avez été envoyé dans un camp de travail à Vorkouta. En 1963, une autre commission d'enquête s'est occupée de vous, à Berlin, cette fois. Il ressort de l'ensemble des documents vous concernant que vous en avez plus appris sur le compte de ceux qui vous ont interrogé qu'eux-mêmes n'en ont appris sur vous. »

Le bossu sourit à nouveau. « A égale π r2. *Judex ergo cum sedebit, quidquid latet apparebit, nil inultum remanebit.*

— Ne vous donnez pas de coups de pied, fit doucement le maigre.

— En 1967, poursuivit le Président, vous avez été conduit à Genève. En 1970, vous avez trouvé asile chez les moines bénédictins de Berne et vous êtes resté avec eux pendant presque toute la durée de la Guerre des Sept Décades. Maintenant, vous êtes ici. Vous êtes ici depuis huit mois et vous avez été bien traité. »

Le bossu écrasa sa cigarette à même le bureau d'acajou verni.

« Nous avons besoin de vous, dit le maigre. Vous devez nous aider.

— Je ne dois rien du tout. »

Le bossu sortit l'étui de sa tunique pour en extraire une nouvelle cigarette qu'il décapita d'un coup de dents. « Du feu », ordonna-t-il sans lâcher l'étui.

Le maigre lui lança le briquet. Le bossu alluma la cigarette et rendit le briquet, puis il l'écrasa et en prit une troisième. « Du feu. » L'homme maigre lui renvoya le briquet et le bossu émit un ricanement d'allégresse.

Le Président fit soudain un geste et le maigre écarta les lourds rideaux qui voilaient les fenêtres.

La pièce s'illumina à la lueur des incendies que, par moments, obscurcissait l'ambre des volutes de fumée. « C'est partout la même chose.

Nous ne pouvons pas éteindre les feux. Mais si nous savions comment vous avez réussi à franchir le brasier de l'Europe »

Le bossu eut un sourire rusé. Il avala la braise de sa cigarette puis considéra chacun des trois hommes avec un air de profonde satisfaction.

« Je vous écartèlerai avec des chaînes et des crochets, fit le gros d'une voix douce.

— Jadis, j'étais grand et j'étais droit, dit le bossu.

— Au nom du Ciel ! s'exclama le Président. Nous ne sommes plus qu'une centaine de survivants !

— Que voulez-vous ? demanda le maigre. De l'argent ? Des femmes ? »

Le bossu saisit l'étui à cigarettes et l'écrasa entre ses paumes, puis le lança sur le bureau. Alors, il se rassit et sourit. « Je vais vous dire comment avoir la vie sauve.

— Que voulez-vous en échange ? haleta l'homme maigre.

— Rien ! répondit le bossu en pouffant. Rien. Je vais vous le dire par bonté d'âme.

— Eh bien, parlez, s'écria le gros. Parlez !

— Attendez ! » C'était le Président que l'inquiétude faisait bégayer. « Attendez... Cette chose, ce procédé... Ce traitement... Nous transformera-t-il en nous faisant devenir comme vous ? »

Le bossu éclata de rire. « Oui. Il vous transformera. Intérieurement et extérieurement. »

Le Président enfouit son visage dans ses mains. Enfin, il adressa un geste d'impatience au maigre. « Fermez les rideaux ! Vite ! » L'émoi qui l'habitait rendait sa voix gutturale.

Mais le gros l'obligea à se lever et le maintint de force devant la fenêtre ouverte. « Regardez, lança-t-il avec rudesse. Regardez ! »

Au bout d'un moment, le Président bredouilla : « Soit. Parle, bossu. »

À ces mots, le bossu sauta à bas de sa chaise et bondit sur le bureau qu'il piétina, en poussant à pleins poumons une clameur triomphale. Ses bottes égratignaient le plateau verni et dispersaient les blocs griffonnés. Les crayons voltigeaient dans tous les coins de la pièce et force fut aux trois hommes d'attendre que le bossu se fût calmé.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

The price.

Mercury Publications, 1960.

© Éditions Opta, pour la traduction.

NOUS FERONS ROUTE ENSEMBLE

par Mack Reynolds

Ici l'immortalité est acquise, et l'on n'a plus de droit d'entrée à payer. Le problème est désormais la survie de l'immortel dans un monde où – quelle qu'en soit la cause – il est seul de son espèce. Car on peut être biologiquement immortel et historiquement vulnérable aux mêmes calamités que les autres. On peut aussi avoir une stratégie, et s'assigner à soi-même une mission historique ; celle, par exemple, d'utiliser ce pouvoir pour en maîtriser d'autres. Dans ce cas, il faut être prudent. Très, très prudent. Le jeu des forts, c'est de ne pas montrer leur force.

MARTIN Wendle laissa sa conduite intérieure Jaguar au bas de la colline et poursuivit le chemin à pied jusqu'au cottage de la crête. À mi-côte, il s'immobilisa pour réfléchir. Ce n'était qu'une mince affaire pour un homme hanté de tels rêves, de tels horizons. Ou se trompait-il ? Pourquoi avait-il dépensé autant de temps ? Son haussement d'épaules était fort humain et son sourire un peu forcé. Il reprit son ascension.

Son léger coup à la porte obtint une réponse presque immédiate.

« Le professeur est ici ? » s'enquit-il.

Le domestique hésita. « Avez-vous rendez-vous, monsieur ? »

Martin Wendle se contenta de le regarder. « Veuillez répondre à ma question. »

Le serviteur céda. « Le Professeur Dreistein est dans son bureau, monsieur. »

Wendle lui remit son chapeau et sa canne. « Merci », dit-il.

Il s'arrêta à l'entrée de la retraite du mathématicien et examina la pièce avant de faire connaître sa présence. C'était bien le repaire d'un savant, et d'un homme. Le mobilier confortable invitait à s'étaler dessus ; il devait bien supporter le frottement des chaussures et les brûlures de cigarettes. Un petit bar roulant dans un coin, plusieurs pots à tabac, quelques râteliers de pipes. Des tableaux aux murs Wendle reconnut un Rivera, un Grand Wood, un

Bellows, un Marin.

Près du feu, dans un lourd fauteuil, Hans Dreistein se tenait affalé, et au-dessus de son livre ne se distinguaient que sa célèbre crinière blanche et le sommet de son front, d'une hauteur anormale. Devant lui, sur le tapis, la tête reposant sur les pattes, un chien noir monstrueux, unique spécimen de sa race, restait vautré.

Le chien ouvrit les yeux et émit une faible protestation.

Martin Wendle prit la parole : « Professeur Dreistein ? »

Le savant jeta un coup d'œil par-dessus le volume et regarda l'homme debout devant lui... la haute silhouette, le visage à la Lincoln, les vêtements immaculés, un air d'autorité presque arrogant.

Hans Dreistein marqua sa page d'un doigt, redressa le torse et fronça les sourcils. Il commença : « J'avais pourtant donné ordre à Wilson... »

Martin Wendle l'interrompit : « Ce qui m'amène est trop important pour y mêler une personne insignifiante. Il est indispensable que je passe une demi-heure en votre compagnie. »

Le chien gronda de nouveau.

Hans Dreistein lui lança : « Assez, garçon. Tais-toi, garçon. » Il s'adressa ensuite à son visiteur : « J'ai un emploi du temps extrêmement chargé, monsieur. Cette retraite est ma seule possibilité d'évasion et de détente, étant donné les maux de l'âge qui me tourmentent, et me permet également de me livrer à de longues études et recherches. »

Le visiteur occupa un fauteuil en face du vieillard. « Mon temps est tout aussi précieux que le vôtre. Je n'ai nullement l'intention de le gaspiller. » Il regarda le chien. Puis il hocha la tête et reporta son attention sur son hôte involontaire. « Vous connaissez bien la vie du philosophe et moine anglais, Roger Bacon ? »

Le mathématicien poussa un soupir, corna une page dans son livre et le déposa sur la table basse près de lui. Il ferma les yeux et dit : « Né en 1215, mort à près de quatre-vingts ans. Formé à Oxford et à Paris, docteur ès lettres, il entra dans l'ordre des franciscains, puis s'établit à Oxford où il se spécialisa en alchimie et en optique. Jugé pour crime de sorcellerie en 1277, il passa en prison quinze ans d'une vie par ailleurs bien remplie. »

L'âge avait rendu frêle la voix de Hans Dreistein, mais elle avait conservé sa fameuse pointe d'humour. « Un individu des plus intéressants, acheva-t-il. Mais quel rapport peut avoir cet ancien philosophe avec cette intrusion, monsieur... ? »

Le visiteur répondit : « Martin Wendle. Il vous intéressera sans doute d'apprendre que Bacon était un mutant... un Homo Superior. Un des premiers dont nous ayons trouvé trace. »

Les sourcils blancs en broussaille se haussèrent. « Quel malheur qu'il ait prononcé ses vœux. »

La voix de Wendle se fit distante mais cinglante. « Un grand malheur, Professeur. Je ne m'occupe pas d'imbécillités, monsieur, comme vous allez le

voir. »

Le mathématicien l'examina pendant un long moment, finit par se lever et se dirigea vers le petit bar. « Un verre, M. Wendle ?

— Non, merci. »

Tout en se servant, le savant reprit : « J'ai découvert que, contrairement à la croyance populaire, l'alcool... euh... correctement dosé... peut être d'un grand secours à l'homme épris de science.

— Ce n'est pas mon sentiment.

— Vraiment ? » Le Professeur Dreistein regagna son fauteuil. Le chien l'avait suivi des yeux pendant ses déplacements. « Et maintenant, monsieur ? Cette demi-heure de mon temps que vous réclamez ? »

Le professeur avala une gorgée. « J'ai toujours apprécié l'histoire de Bacon, sa légende... et le mythe.

— L'histoire ne commence qu'avec Bacon. Vous savez naturellement qu'il a consacré une part considérable de sa vie à rechercher la pierre philosophale et l'élixir de longue vie.

— Il partageait les erreurs des autres alchimistes de son temps. »

Martin Wendle secoua la tête. « Vous commentez vous-même une erreur d'interprétation. Roger ne s'occupait nullement de feux follets. »

Le professeur but encore un peu. Ses yeux pétillaient. « J'oubliais que vous m'avez affirmé que c'était un Homo Superior. En conséquence, disons qu'il a découvert son élixir de longue vie et sa pierre philosophale. »

Wendle adopta un ton tranchant : « Professeur, vous ne nieriez pas aujourd'hui la possibilité d'atteindre ces deux buts des alchimistes d'hier... la vie éternelle et la transmutation des métaux. »

Le professeur sourit aussitôt. « Touché ! dit-il. Toutefois, cela se passait il y a sept cents ans, mon ami.

— Et Bacon était un Homo Superior, et si vous continuez à m'interrompre, il me faudra vous prendre plus d'une demi-heure de votre précieux temps. » Sur quoi le professeur resta silencieux, sans cependant cesser de sourire, et Wendle reprit : « À ma connaissance, Bacon n'a jamais réalisé la transmutation des métaux, et, à la vérité, ne s'est peut-être jamais rendu compte qu'il avait réussi à vaincre la mort... Comprenez... il a été emprisonné avant d'avoir mené ses expériences jusqu'à leur fin. Lorsqu'il a été libéré, on lui avait torturé l'esprit au point qu'il n'a jamais pu remonter à sa puissance antérieure. »

En dépit de lui-même, le professeur se sentait intéressé. Au moins était-ce là du nouveau et si la chair du professeur avait vieilli, son cerveau était resté jeune.

Martin Wendle poursuivit : « Maintenant, je dois faire une digression. Professeur, vous êtes-vous déjà demandé ce qu'il arriverait si un chimpanzé était doté de la longévité de l'homme ?

— Je crains de ne plus bien vous suivre ?

— Considérez que l'homme n'est pas mûr, n'est pas en mesure de se

débrouiller tout seul avant l'âge d'environ quatorze ans. À cet âge, la plupart de nos mammifères ont eu le temps de mûrir, de devenir séniles et de mourir. Mais avez-vous remarqué combien le chimpanzé est plus développé que l'humain entre deux et quatre ans ?

— C'est un fait bien connu », admit le professeur. Il ne voyait pas le rapport de ces observations avec le sujet essentiel.

« Longtemps avant que l'enfant humain ait laissé de côté ses jouets, le chimpanzé a terminé son cycle complet de vie. Mais supposons qu'on lui donne la longévité humaine ! Imaginons que nous lui conférions une période de croissance intellectuelle de quarante à cinquante ans !

— Je vois, dit le savant. Vous prétendez que Bacon a injecté son élixir à un chimpanzé et... »

Wendle secouait négativement sa tête longue et anguleuse. « Non, ce n'est qu'un exemple pratique, parce que l'on reconnaît universellement les capacités du chimpanzé. Bacon s'est servi de son chien, Diable – un animal qui était lui-même le produit d'expériences de mutation – pour ses expérimentations. »

Le professeur retrouvait son intérêt. « Et il en a prolongé la vie à la durée de celle d'un humain ? »

L'autre répondit à voix basse : « Beaucoup plus que cela, Professeur. Bacon a fait don à son favori de la vie éternelle. »

Les sourcils broussailleux se haussèrent de nouveau.

Wendle ne tint nullement compte de ce scepticisme, cette fois, et continua son discours : « Nous devons encore prendre une tangente. Considérez l'homme et le chien, Professeur. À travers les âges, depuis les temps les plus reculés. Depuis l'époque des cavernes il y a toujours eu l'homme et le chien, Professeur. En termes d'espèces, c'est ce que l'on peut qualifier de relations symbiotiques. »

Le Professeur Dreistein laissa pendre la main pour caresser la tête de la noire et laide brute sur le tapis devant lui.

Wendle reprit : « Mais admettons que cet ami de l'homme de toujours ait été en mesure de développer son intelligence au point de pouvoir analyser, puis – naturellement – juger son partenaire à travers les millénaires. Comment croyez-vous que l'homme apparaîtrait sous l'analyse d'un tel chien ? »

Le sourire forcé du professeur revint sur son visage. « Vous savez, déclara-t-il, je suis heureux de votre visite. C'est très agréable. Je crois que je vais me resservir un verre. C'est à la fois reposant et stimulant. »

Il se leva et alla jusqu'au bar. « Vous ne voulez pas vous joindre à moi ? Certain ?

— Tout à fait certain. » L'autre suivait son sujet.

« Un tel chien trouverait vite son maître insuffisant.

Imaginez l'animal. Peut-être son quotient d'intelligence ne serait-il pas égal à celui de l'humanité – je n'en suis pas sûr – mais au cours de sept siècles, ses connaissances *cumulatives* dépasseraient celles de tout homme qui ait jamais vécu. »

Hans Dreistein retourna dans son fauteuil avec un verre qu'il venait de remplir. « Et vous avez le sentiment que cet hypothétique... euh... Canis Superior, dirons-nous, estimerait l'homme insuffisant, hein ? »

— Comment pourrait-on en douter un seul instant ? Ne pouvez-vous concevoir son développement au cours des siècles ? D'abord la surprise et la peine ; puis le dégoût, le mépris. Et alors ? Alors l'idée qu'il est nécessaire de renverser cette créature, la plus arrogante, la plus cruellement destructrice de toutes celles de la Terre. »

Le professeur manqua s'étouffer sur son verre.

« Une révolution ! crachota-t-il tout en riant.

— Exactement ! dit Wendle, qui ne riait pas.

— Alors pourquoi ce fameux chien de Bacon ne l'a-t-il pas accomplie... comment s'appelait-il, déjà ?

— Diable.

— Pourquoi Diable n'a-t-il pas fait sa révolution ? » Le laid visage de Martin Wendle était pensif, son regard lointain. « Je n'en ai pas la certitude, mais je suis d'avis qu'il a deux buts à atteindre d'abord.

— Qui sont ?

— Pour commencer, il lui faut redécouvrir certaines des réussites de Bacon en matière de mutation voulue, ainsi que la formule de l'élixir, de façon à pouvoir l'inoculer à d'autres animaux, ou au moins à d'autres chiens. Sinon, après la révolution, comme vous dites, la vie animale retournerait à la jungle pour attendre un nouveau maître, sans plus. »

Le professeur s'amusait tant qu'il en devenait enthousiasmé. « Et le second but ? » demanda-t-il.

Wendle répondit : « La révolution doit attendre que l'autre don suprême de la nature à l'homme soit périmé. » Il se pencha en avant, pour donner de l'emphase à ses paroles : « La main est un instrument sans prix aux débuts du développement d'une société. Mais quand nous en serons venus au point où même une simple patte pourra presser le bouton où pousser le commutateur nécessaire pour mettre en marche la machine la plus compliquée, alors et vraiment, l'homme ne sera plus nécessaire. »

L'alcool et l'amusement intellectuel faisaient étinceler les yeux du Professeur Dreistein. « Sensationnel ! s'écria-t-il. Nous voici donc avec ce Diable immortel de Roger Bacon, qui s'efforce de redécouvrir l'élixir de vie et qui attend l'instant où la machinerie industrielle de l'homme sera si perfectionnée électroniquement que la simple patte pourra remplacer la main. »

Martin Wendle observa gravement : « Il ne se contente pas d'attendre, Professeur, il stimule les progrès de l'homme pour hâter la venue du jour. Je vous ai déjà dit que j'ai consacré bien des années à cette étude. Léonard et Galilée, entre autres dans le passé ; plus récemment, Newton, Priestley, Faraday, Marconi... et même Edison. J'ai trouvé les preuves qu'il avait vécu chez chacun d'eux à tour de rôle.

— Oh, voyons donc ! Ceci tourne à la grosse farce. J'imagine votre fameux Diable murmurant ses conseils à l'oreille de... »

Martin Wendle le coupa d'une voix très lente : « Il semblerait qu'il y ait des indices de pouvoirs télépathiques. Peut-être que, tout à fait à l'insu de ses... euh... *maîtres*, Diable était capable de guider leurs intérêts, leurs études. »

Le professeur reposa brusquement son verre. Il cligna les paupières en examinant son interlocuteur, et tout amusement avait disparu de ses yeux. Il finit par dire : « Les fondements de mes plus grandes découvertes ont toujours été des éclairs d'inspiration... » Ses yeux se portèrent du visiteur sur le chien noir étalé sur le tapis. « Mais tout cela est absolument insensé ! »

Le chien se dressa, les poils du dos hérissés. Dans l'esprit des deux hommes apparut la pensée : *Je vais devoir vous tuer. Vous en rendez-vous compte ?*

Le professeur sombra dans un silence de stupeur, bouche bée.

Martin Wendle secoua la tête. Pour la première fois, Dreistein saisit la beauté et la dignité infinies de la triste laideur du visage à la Lincoln. « Non, Diable », dit-il. Puis, après un temps : « Il y a longtemps que je te cherche, tu sais. »

Le chien gronda sourdement et la pensée vint : *Je suis forcé de te tuer. Comment as-tu appris ?*

« Tu te souviens de ton premier maître, Diable ? Tu te souviens de Roger Bacon ? »

Je n'oublierai jamais le maître. Il n'était pas comme les autres hommes.

« Ce n'était pas un homme, Diable. Regarde-moi dans les yeux. »

Les poils se rabattirent. La tête perdit trois centimètres de sa hauteur agressive. Les yeux s'adoucirent, interrogateurs. Le bout de la queue s'agita.

Martin Wendle reprit : « Je t'ai cherché longtemps, Diable. C'est une piste longue et pénible et solitaire... celle qui mène à un monde meilleur. L'Homo Sapiens avait besoin de son chien pour l'aider à parvenir aussi loin qu'il est arrivé ; et la route sera plus facile pour l'Homo Superior s'il marche côte à côte avec le Canis Superior. Allons, viens, Diable.

Oui, maître. Nous ferons route ensemble.

Quand ils furent sur le seuil, Diable tourna la tête pour regarder par-dessus sa puissante épaule le professeur.

Ne t'en soucie pas, lui transmit Martin Wendle en télépathie. *Ni lui ni son serviteur ne se souviendront de nous demain matin.*

Diable poussa un profond soupir de satisfaction et le suivit en trottinant, la queue battante, droite, gauche, droite, gauche.

Traduit par BRUNO MARTIN.

And thou beside me.

© Mercury Press for the Magazine of Fantasy and Science Fiction, 1953.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

L'HOMME TORTU

par L. Sprague de Camp

L'immortel solitaire a généralement le vif désir de ne pas se faire remarquer. Pour un animal, rien de plus facile. Pour un homme, c'est quelquefois moins simple. D'autant plus que l'hypothèse de Mack Reynolds ne se vérifie pas toujours : il peut arriver que l'immortel ne soit pas un surdoué. Certaines particularités l'obligent à trouver des supercheries, qui habituellement réussissent dans la vie quotidienne. Tout le problème est de ne pas tomber sur des gens compétents. Mais si par malheur la chose vous arrive, il ne vous reste plus qu'à jouer une compétence contre une autre. Et que le meilleur gagne !

LE Professeur Matilda Saddler vit l'homme pour la première fois le 14 juin 1956 au soir, à Coney Island. Le congrès de printemps de la Branche Atlantique de l'Association Américaine d'Anthropologie venait de se terminer et le Pr Saddler avait déjeuné avec deux de ses collègues, Blue de l'Université Columbia et Jeffcott de Yale. Elle laissa entendre qu'elle n'avait jamais visité Coney Island et qu'elle comptait s'y rendre cet après-midi même.

Elle proposa à Blue et à Jeffcott de l'accompagner mais ils esquivèrent l'invitation.

La regardant s'éloigner, Blue de Columbia ricana : « La Femme Sauvage du Wichita. Je me demande si elle est encore en chasse de mari ? » C'était un homme fluët avec une barbiche et une touche d'insolence dans l'expression.

« Elle en a eu combien, déjà ? demanda Jeffcott de Yale.

— Trois jusqu'à maintenant. Je ne sais pas pourquoi, de tous les savants, ce sont les anthropologues qui mènent les vies les plus désordonnées. Ce doit être à force d'étudier la morale et les mœurs de tous ces peuples différents, ils finissent par se demander : « Si les Esquimaux peuvent le faire, pourquoi pas moi ? » Pour moi, je suis assez vieux pour être à l'abri du danger, Dieu merci.

— Je n'ai pas peur d'elle », assura Jeffcott. Il abordait la quarantaine et avait l'air d'un paysan mal à l'aise dans ses habits du dimanche. « Mon

mariage est indestructible.

— Ouais ? Vous auriez dû connaître Stanford de son temps. On ne pouvait même plus traverser le campus en sécurité entre Tuthill qui pourchassait toutes les femelles et Saddler tous les mâles. »

Le Pr Saddler dut employer la force pour se frayer un chemin hors du métro car les adolescents qui s'entassaient sur les quais de la Station Stilwell Avenue de la ligne B.M.T. sont probablement les gens les plus grossiers du monde, à la possible exception des Dobus du Pacifique. Ce n'était pas grand-chose pour elle. C'était une grande femme solidement bâtie qui avait dépassé la trentaine mais conservait la forme grâce aux rigueurs des études sur le terrain. De plus, certaines remarques ineptes dans l'article de Swift sur l'acculturation chez les Indiens Arapaho avaient excité son tempérament combatif.

Descendant Surf Avenue vers Brighton Beach, elle regarda les stands sans en essayer aucun, préférant concentrer son attention sur les types humains qui ne rechignaient pas à la consommation et sur les autres types humains qui empochaient leur argent. Elle tenta pourtant sa chance dans un stand de tir mais trouva que descendre des chouettes d'aluminium de leur perchoir à l'aide d'un 22 long rifle était trop facile pour être vraiment amusant. Du tir à longue portée avec une carabine de l'armée, voilà ce qu'elle aimait.

Le stand suivant aurait pu être considéré comme une attraction secondaire s'il y avait eu une attraction principale. Les habituels calicots hauts en couleur proclamaient le caractère unique du veau à deux têtes, de la femme à barbe, d'Arachné la femme-araignée et autres merveilles. La pièce de résistance était Ungo-Bungo le féroce homme-singe, dont la capture au Congo avait coûté vingt-sept vies humaines. L'image montrait un énorme Ungo-Bungo écrasant un Nègre impuissant dans chacune de ses mains tandis que d'autres essayaient de jeter un filet sur lui.

Le Pr Saddler avait beau savoir que le féroce homme-singe se révélerait être un Caucasien ordinaire avec des poils artificiels collés sur la poitrine, une impulsion malicieuse la poussa à aller voir. Elle se dit qu'elle y trouverait peut-être matière à plaisanter avec ses collègues.

L'aboyeur à la voix de tambour y alla de sa harangue. Le Pr Saddler devina à son expression qu'il avait mal aux pieds. La femme tatouée la laissa indifférente puisque ses décorations n'avaient visiblement aucune signification culturelle à la différence de ce qui se passe chez les Polynésiens. Quant à l'ancien Maya, le Pr Saddler trouva d'un goût douteux qu'on puisse ainsi exhiber un pauvre idiot microcéphale. Les talents d'avaleur de feu et de prestidigitateur du fakir Yogi n'étaient pas si nuls.

Un rideau masquait la cage d'Ungo-Bungo. Au moment approprié, il y eut des grondements et le bruit d'une chaîne cognée contre du métal. La voix de l'aboyeur monta d'un cran : « ...Mesdames, Messieurs, le seul et unique Ungo-Bungo ! » Le rideau s'écarta.

L'homme-singe était accroupi au fond de sa cage. Il laissa tomber sa

chaîne, se redressa et traîna les pieds vers le devant de la cage. Il agrippa deux des barreaux et se mit à les secouer. Ils étaient convenablement déchaussés et vibrèrent de façon alarmante. Ungo-Bungo fit un rictus aux clients, montrant des dents jaunes et régulières.

Le Pr Saddler regarda attentivement. Ça, c'était quelque chose d'inédit dans le genre homme-singe. Ungo-Bungo faisait dans les un mètre cinquante mais il était massif avec des épaules larges et comme bossues. Au-dessus et au-dessous de son maillot de bain bleu, une épaisse masse de poils grisonnants lui faisaient une fourrure depuis le sommet du crâne jusqu'aux chevilles. Ses bras courts aux muscles saillants se terminaient par des grosses mains aux doigts spatulés. Son cou s'inclinait légèrement vers l'avant, de sorte que vu de face, il ne semblait pas avoir de cou du tout.

Son visage – eh bien, le Pr Saddler se dit qu'elle connaissait tous les types d'hommes et tous les monstres produits par d'éventuels dérèglements glandulaires, mais elle n'avait jamais vu de visage comme celui-là. C'était une face profondément ridée. Le front fuyait en oblique depuis les sourcils des arcades démesurées jusqu'à la ligne de la courte chevelure. Le nez épaté n'était pourtant pas celui d'un singe. C'était une version raccourcie de l'épais nez crochu des Sémites, le nez « juif ». Une lèvre supérieure longue et pendante formait le bas du visage d'où le menton était pratiquement absent. Et cette peau jaunâtre semblait bien appartenir naturellement à Ungo-Bungo.

Le rideau se referma.

Le Pr Saddler sortit avec les autres mais paya une autre entrée et fut vite de retour. Elle ne prêta aucune attention à l'aboyeur mais se mit en bonne place devant la cage d'Ungo-Bungo avant l'arrivée du reste de la foule.

Ungo-Bungo répéta sa performance avec une précision mécanique. Le Pr Saddler remarqua qu'il claudiquait lorsqu'il s'approchait pour secouer ses barreaux et que, sous le matelas des poils, la peau laissait voir plusieurs longues cicatrices décolorées.

Il lui manquait la dernière jointure de l'annulaire gauche. Elle nota certaines particularités des proportions de la face antérieure de la jambe et de la cuisse, du bras et de l'avant-bras, et des grands pieds plats tournés vers l'extérieur.

Le Pr Saddler paya une troisième entrée. Une idée tentait de se faire jour dans son cerveau : elle était folle ou c'était l'anthropologie physique qui ne tournait plus rond ou il y avait quelque chose. Mais elle savait que si elle agissait de façon raisonnable, c'est-à-dire rentrait à la maison sans s'occuper de rien, l'idée continuerait à la tarauder.

Après la troisième visite, elle s'adressa à l'aboyeur : « Je crois que votre M. Ungo-Bungo est un vieil ami à moi. Pourriez-vous faire que je puisse le rencontrer lorsqu'il aura fini ? »

L'aboyeur s'abstint de tout sarcasme. Son interlocutrice n'était visiblement pas une... enfin pas le genre de femme qui demande à voir les types après le travail.

« Lui, dit-il, son nom c'est Al Gaffney, Clarence Aloysius Gaffney. C'est bien lui que vous voulez voir ? »

— Euh, oui.

— C'est certainement possible. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Il a encore quatre tours à faire avant la fermeture. Il faut que je demande au patron. » Il disparut derrière un rideau et elle l'entendit crier : « Hé, Morrie ! » Puis il reparut. « C'est d'accord. Morrie dit que vous pouvez attendre dans son bureau. Première porte à droite. »

Morrie était trapu, chauve et hospitalier. « Mais oui, grasseya-t-il en agitant un cigare. Content de rendre service, mademoiselle Saddler. Un instant, je vais en parler à l'imprésario de Gaffney. »

Il passa la tête au-dehors. « Eh, Pappas ! Il y a une dame qui veut parler à ton homme-singe. J'ai dit une *dame*. O.K. »

Il revint vers elle pour se lancer dans un discours sur les difficultés qui assaillent l'industrie de l'exhibition des monstres. « Regardez ce Gaffney, par exemple. C'est le meilleur homme-singe sur le marché : tous ces poils sont vraiment à lui ; et le pauvre type a vraiment une tête pareille. Vous pensez que les gens y croient ? Mais non ! Je les entends quand ils s'en vont raconter que les poils sont collés sur lui et que tout ça, c'est du truqué. C'est déprimant. » Il hocha la tête et tendit l'oreille. « Ce grondement-là, ce n'est pas les montagnes russes ; il va pleuvoir. J'espère que ce sera fini demain.

Vous ne croiriez pas combien une pluie peut faire tomber les recettes. Si on faisait une courbe, ça donnerait ça. » Son doigt décrivit une ligne horizontale dans l'air puis plongea brusquement pour décrire les effets de la pluie. « Mais comme je vous le disais, les gens ne savent pas apprécier ce qu'on fait pour eux. Il ne s'agit pas seulement d'argent. Je me considère comme un artiste. Un créateur. Un spectacle comme celui-là doit avoir un équilibre et des proportions juste comme n'importe quel autre... »

Une demi-heure devait s'être écoulée lorsqu'une voix lente et profonde se fit entendre vers la porte : « Quelqu'un voulait me voir ? »

L'homme-singe était là. En vêtements de ville, avec le col de son imperméable remonté et le bord de son chapeau enfoncé, il avait presque l'air humain, encore que le vêtement ne soit visiblement pas adapté à ses grandes épaules tombantes. Il avait un bâton de marche épais et noueux avec une boucle de cuir en guise de poignée. Un petit homme brun s'agitait nerveusement derrière lui.

« Ouais, confirma Morrie, interrompant sa conférence. Clarence, mademoiselle Saddler. Mademoiselle Saddler, voici M. Gaffney, un de nos plus grands artistes.

— Enchanté, dit l'homme-singe. Voici mon imprésario, M. Pappas. »

Le Pr Saddler exprima le souhait de pouvoir s'entretenir avec M. Gaffney. Elle formula sa demande avec tact : une qualité indispensable lorsqu'il s'agit de s'immiscer dans les affaires personnelles des coupeurs de têtes Naga, par exemple.

L'homme dit qu'il serait ravi de prendre une tasse de café en compagnie de mademoiselle Saddler ; il y avait un petit bar assez proche pour qu'ils puissent l'atteindre sans se mouiller.

Ils se mirent en route et Pappas leur emboîta le pas, de plus en plus nerveux. L'homme-singe prit la parole : « Va donc te coucher, John. Ne t'inquiète pas pour moi. » Il sourit au Pr Saddler. L'effet aurait été angoissant pour n'importe qui d'autre qu'une anthropologue. « À chaque fois que je rencontre quelqu'un, il croit que c'est un autre imprésario qui essaye de m'acheter. » Il parlait un américain ordinaire avec une trace d'accent irlandais dans sa façon de baisser la voix pour prononcer certaines voyelles. « J'ai demandé au notaire qui a dressé le contrat de faire en sorte que je puisse partir pratiquement sans préavis. »

Pappas les quitta, toujours soupçonneux. La pluie avait quasiment cessé. L'homme marchait d'un bon pas en dépit de sa claudication. Ils croisèrent une femme qui promenait un fox-terrier tenu en laisse. Le chien renifla dans la direction de l'homme et selon toutes apparences, il devint fou : il se mit à aboyer furieusement en bavant. L'homme raffermi sa prise sur sa canne massive et dit calmement : « Vous feriez mieux de le retenir, madame. » La femme s'éloigna vivement. « Ils ne m'aiment pas, commenta Gaffney. Les chiens, je veux dire. »

Ils s'installèrent à une table et commandèrent deux cafés. Lorsque l'homme-singe ôta son imperméable, une forte odeur de parfum bon marché assaillit le Pr Saddler. Il produisit une pipe au fourneau sculpté dans un bois noueux qui s'accordait bien à sa personne, exactement comme le bâton de marche. Le Pr Saddler remarqua que les yeux profondément enfoncés sous tes arcades proéminentes étaient couleur de noisette.

« Eh bien », dit-il de son grondement traînant. Elle commença ses questions.

« Mes parents étaient Irlandais, répondit-il. Mais je suis né au sud de Boston – voyons, il y a de cela quarante-six ans. Je peux vous fournir un extrait d'acte de naissance : Clarence Aloysius Gaffney, 2 mais 1910. » Cette déclaration sembla lui procurer une gaieté secrète.

« L'un ou l'autre de vos parents avait-il votre type physique inhabituel ? »

Il fit une pause avant de répondre. Il semblait que ce fût chez lui une coutume. « Euh, euh. Tous les deux, oui. Les glandes, je suppose.

— Sont-ils nés tous deux en Irlande ?

— Ouais. Comté de Sligo. » Encore la mystérieuse gaieté.

Elle se tut un instant. « Monsieur Gaffney, est-ce que ça vous ennuerait que je prenne des photos de vous et effectue certaines mesures ? Vous pourriez vous servir des photographies dans votre métier.

— Peut-être. » Il but une gorgée. « Aïe ! Gazooks, que c'est chaud !

— *Quoi ?*

— Le café est trop chaud.

— Mais avant ça, qu'est-ce que vous avez dit ? »

L'homme eut l'air embarrassé. « Ah, le « gazooks ! » J'ai... heu... connu autrefois un homme qui avait l'habitude de dire ça.

— Monsieur Gaffney, je suis un savant et je n'essaye pas de vous soutirer quoi que ce soit pour mon profit. Vous pouvez être franc avec moi. »

Il y eut dans son regard quelque chose de lointain et d'impersonnel qui donna au Pr Saddler des frissons le long de l'échine. « Vous voulez dire que je l'ai pas été jusqu'à maintenant ?

— Oui. Lorsque je vous ai vu, j'ai eu l'impression nette qu'il devait y avoir quelque chose d'extraordinaire dans votre origine et je le pense toujours. Maintenant, si vous pensez que je perds la tête, vous me le dites et nous laissons tomber le sujet. Mais je veux en avoir le cœur net. »

Il prit son temps pour répondre. « Ça dépend », dit-il. Il y eut une autre pause. Puis il reprit : « Dans vos relations, est-ce qu'il y a un chirurgien de premier ordre ?

— Mais... oui, je connais Dunbar.

— Le type qui porte une blouse pourpre pour opérer ? Celui qui a écrit : *Dieu, l'Homme et l'Univers* ?

— Oui. C'est un homme sympathique en dépit de ses manières théâtrales. Pourquoi ? Que voulez-vous de lui ?

— Pas ce que vous croyez. Je suis satisfait de mon... heu... type physique inhabituel. Mais j'ai quelques anciennes blessures, des os cassés qui ne se sont pas remis proprement et que je voudrais faire arranger. J'ai quelques milliers de dollars à la caisse d'épargne, mais je connais le genre de tarif que ces types encaissent. Si vous pouviez faire les arrangements nécessaires...

— Mais oui, je suis sûre que c'est possible. En fait, je peux vous le garantir. J'avais donc raison ? Et vous... »

Elle hésita.

« Je mentais ? Euh, euh. Mais souvenez-vous que je peux toujours apporter la preuve que je suis Clarence Aloysius Gaffney si c'est nécessaire.

— Mais qui êtes-vous donc en fait ? »

Il y eut un autre silence ; plus long. Puis l'homme parla : « Je peux bien vous le dire. Mais souvenez-vous que dès que vous commencerez à le répéter, vous mettrez votre réputation professionnelle entre mes mains.

« Pour débiter, je ne suis pas né dans le Massachusetts. Je suis né dans le Haut-Rhin, près de Mommenheim et, pour autant que les chiffres soient exacts, quelque cinquante mille ans avant Jésus-Christ. »

Le Pr Saddler se demanda si elle était tombée sur la chose la plus importante jamais vue en anthropologie ou si cet homme bizarre faisait du baron de Münchhausen une vérité d'Évangile.

Il parut deviner ce qu'elle pensait. « Je ne peux pas le prouver naturellement. Mais si vous pouvez arranger cette opération, je me moque que vous me croyiez ou non.

— Mais... mais... *Comment* ?

— Je crois que c'est la foudre. Nous étions sortis pour tenter de rabattre

des bisons vers une fosse. C'est alors que ce gros orage a éclaté et les bisons ont foncé dans la mauvaise direction. Nous avons renoncé et cherché un abri. Et tout ce dont je me souviens après, c'est de m'être retrouvé allongé par terre, mouillé jusqu'aux os par la pluie, avec le reste du clan autour de moi, à gémir qu'ils avaient offensé les dieux de la tempête et que les dieux s'étaient vengés sur un de leurs meilleurs chasseurs. Ils n'avaient *jamais* dit cela de moi auparavant. C'est curieux comme on n'est jamais apprécié à sa vraie valeur tant qu'on est en vie.

« Mais en fait, j'étais bien vivant. J'ai accusé le coup pendant quelques semaines, mais à part le choc, je n'avais rien sauf des brûlures sous la plante des pieds. Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé, mais j'ai lu il y a peut-être deux ans que des savants ont localisé la machinerie qui contrôle le remplacement des tissus dans la moelle épinière longue. Je crois que la foudre a agi sur ma moelle longue et a accéléré son rythme. Enfin, je n'ai jamais vieilli après ça. Physiquement, tout du moins. Et à l'exception de ces fractures dont je vous ai, parlé, j'ai toujours environ trente-cinq ans ; nous n'étions pas très précis pour ces choses-là. J'ai l'air plus âgé actuellement, parce que les traits d'un visage se creusent forcément après quelques milliers d'années et aussi parce que nous avons toujours eu les cheveux gris aux pointes. Mais je peux toujours plier un *Homo Sapiens* ordinaire en accordéon si j'en ai envie.

— Vous êtes donc... vous voulez dire que – vous êtes en train de me raconter que...

— Que je suis un homme de Neandertal ? *Homo Neandertalensis* ? C'est exact. »

La chambre d'hôtel de Matilda Saddler était quelque peu encombrée entre l'homme-singe, le glacial Blue, le rustique Jeffcott, le Pr Saddler elle-même et Harold McGannon l'historien. McGannon était un petit homme impeccable au teint rose qui avait plus l'air d'un directeur de banque de Manhattan que d'un professeur. À cet instant, son visage exprimait la fascination. Le Pr Saddler éclatait de fierté ; le Pr Jeffcott avait l'air intéressé mais déconcerté ; et le Pr Blue l'air ennuyé. (Il avait commencé par refuser de se déplacer.) L'homme-singe, installé dans le meilleur fauteuil, tirait sur sa pipe boucanée et semblait passer un bon moment.

McGannon posait des questions : « Eh bien, M. Gaffney ? Car je suppose que ce nom vous convient aussi bien qu'un autre.

— En quelque sorte, répondit l'homme-singe. Mon nom originel était quelque chose comme « Faucon d'Argent », mais depuis lors j'ai connu des centaines de noms. Difficile de s'inscrire dans un hôtel sous le nom de Faucon d'Argent sans attirer l'attention. Et c'est une chose que j'essaie absolument d'éviter.

— Pourquoi ? » demanda McGannon.

L'homme regarda ses auditeurs comme on regarde des enfants qui font semblant d'être idiots. « Je n'aime pas les histoires. La meilleure façon de les

éviter est de ne pas attirer l'attention. C'est pour cela que je fais ma malle et change de coin tous les dix ou quinze ans. Les gens pourraient se demander pourquoi je ne vieillis pas.

— Un mythomane », marmonna Blue. Le mot était à peine audible ; mais l'homme-singe l'entendit.

« Vous êtes bien libre de votre opinion, Pr Blue, dit-il d'un ton affable. Le Pr Saddler me rend un service et, en retour, j'ai accepté de répondre à toutes vos questions. Je dis bien toutes. Je me fiche complètement que vous me croyiez ou non. »

McGannon se hâta de poser une nouvelle question. « Comment se fait-il que vous ayez un extrait d'acte de naissance, puisque vous avez déclaré que vous étiez en mesure d'en fournir un ?

— Oh, j'ai connu un type qui s'appelait Clarence Gaffney. Il s'est fait tuer dans un accident et j'ai pris son nom.

— Aviez-vous une raison particulière pour choisir une identité irlandaise ?

— Êtes-vous Irlandais, M. McGannon ?

— Pas assez pour me vexer.

— Bien, je n'aurais pas voulu vous offenser. C'est mon meilleur atout. Il y a des Irlandais avec une lèvre supérieure dans le genre de la mienne. »

Le Pr Saddler intervint. « Je voulais vous en parler, Clarence. » Elle mit une chaleur particulière dans le prénom. « On a émis l'hypothèse que votre peuple se soit mêlé avec le mien lorsque nous avons envahi l'Europe à la fin du Moustérien. On a pensé que le vieux peuple noir, la « old black breed » de la côte ouest de l'Irlande avait peut-être du sang néanderthalien dans ses veines. »

L'homme-singe eut un léger sourire. « Euh... oui et non. Il n'y a eu aucun mélange à l'âge de pierre, pour autant que je sache. Mais ces Irlandais à la lippe pendante sont là par ma faute.

— Comment ça ?

— Croyez-moi ou non, mais au cours des cinquante derniers siècles, il s'est trouvé des femmes de votre espèce pour qui je n'étais pas un objet de dégoût. Ce furent le plus souvent des unions stériles. Mais au seizième siècle, je suis allé vivre en Irlande. On brûlait trop de gens pour sorcellerie dans le reste de l'Europe à mon goût. Et il y avait une femme. Cette fois-là, le résultat a été tout un troupeau d'hybrides – de mignons petits diables le vieux peuple noir est ma descendance.

— Qu'est-il arrivé à votre race, alors ? demanda McGannon. A-t-elle été exterminée ? »

L'homme haussa les épaules. « En partie. Mais nous n'étions pas du tout portés sur la guerre. Et les hommes longs, comme on les appelait, ne l'étaient pas non plus. Certaines tribus d'hommes longs nous considéraient comme du gibier, mais la plupart nous tenaient strictement à l'écart. Je pense qu'ils avaient autant peur de nous que nous avions peur d'eux. Des sauvages aussi primitifs sont plutôt pacifiques. Il faut travailler si dur en étant si peu

nombreux qu'il n'y a pas de raisons de se faire la guerre. Cela vient plus tard, avec l'agriculture et l'élevage, lorsqu'il y a quelque chose à piller.

« Je me souviens qu'une centaine d'années après la venue des hommes longs, il y avait encore des hommes de Neandertal dans mon coin. Mais ils se sont éteints petit à petit. Je crois que c'est parce qu'ils ont perdu toute ambition. Les hommes longs étaient primitifs, mais ils étaient quand même à cent coudées au-dessus de nous si bien que nos façons et nos coutumes en paraissaient ridicules. À la fin, nous nous sommes contentés de survivre en mendiant aux abords des campements des hommes longs. Je crois qu'on peut dire que nous avons été tués par un complexe d'infériorité.

— Que vous est-il arrivé à vous, personnellement ? demanda McGannon.

— Oh, j'étais devenu un dieu pour mon peuple à ce moment-là et, naturellement, je les représentais dans tous les contacts avec les hommes longs. J'en suis venu à très bien connaître les hommes longs et ils n'ont pas refusé de me prendre avec eux après la fin de mon propre clan. Deux cents ans ont suffi pour qu'ils oublient l'existence de mon peuple et ils me prenaient pour un bossu ou un infirme. J'étais devenu imbattable au lancer et je n'avais donc pas de problèmes pour manger. Lorsque le métal a été découvert, je m'y suis mis et finalement, je suis devenu forgeron. Si vous mettiez tous les fers que j'ai posés en un seul tas, vous auriez... enfin, vous auriez un sacré tas de fers.

— Est-ce que vous boitez à cette époque-là ? continua McGannon.

— Euh, euh. Je me suis cassé la jambe au néolithique. Je suis tombé d'un arbre et j'ai dû remettre l'os moi-même parce que j'étais parti tout seul ce jour-là. Pourquoi demandez-vous ça ?

— Vulcain, souffla McGannon.

— Vulcain ? répéta l'homme. Ce n'était pas un dieu grec ou quelque chose comme ça ?

— Si, c'était le dieu boiteux, le forgeron.

— Vous voulez dire que les gens ont eu cette idée en me voyant ? C'est intéressant. Mais malheureusement, il est un peu tard pour vérifier. »

Blue se pencha en avant et dit sèchement : « M. Gaffney, aucun homme de Neandertal ne pourrait avoir une conversation aussi agréable. On le voit au faible développement des lobes frontaux du cerveau et à l'attache des muscles de la langue. »

L'homme-singe eut un nouveau haussement d'épaules : « Vous pouvez en penser ce que vous voulez. Mon clan me trouvait exceptionnellement intelligent ; et puis on finit toujours par apprendre quelque chose en cinquante mille ans. »

Le Pr Saddler intervint : « Parlez-leur de vos dents, Clarence. »

L'homme sourit largement : « Elles sont fausses, évidemment. Mes propres dents m'ont duré un bon bout de temps, mais elles ont fini par s'user au cours du paléolithique. Une troisième dentition m'a poussé, mais elle s'est usée aussi. J'ai donc été obligé d'inventer la soupe.

— *Quoi ?* » C'était Jeffcott, taciturne jusque-là. « J'ai dû inventer la soupe pour ne pas mourir de faim. Vous savez, le système du-plat-en-écorce-sur-pierres-chaudes. Mes gencives sont devenues particulièrement résistantes après ça, mais je n'étais pourtant pas capable de mâcher les choses vraiment coriaces. Et après quelques milliers d'années, j'en ai eu assez des soupes et de la nourriture liquide en général. Avec l'arrivée du métal, j'ai commencé à essayer les dentiers. Je suis finalement arrivé à en faire de très réussis. Avec des dents en ambre dans une monture de cuivre. On pourrait dire que j'ai aussi inventé les dentiers, en quelque sorte. J'ai souvent essayé de les vendre, mais ça n'a jamais vraiment pris avant les années 1750. Je vivais à Paris à cette époque-là et je m'étais monté une affaire coquette avant d'être obligé de partir. »

Il tira un mouchoir de sa poche intérieure et s'essuya le front. Blue fit la grimace lorsque la vague de parfum l'atteignit.

« Eh bien, monsieur l'Homme des Cavernes, commença-t-il d'un ton sarcastique, comment trouvez-vous notre âge des machines ? »

L'homme des cavernes ignora le ton de la question.

« C'est pas mal. Il s'y passe beaucoup de choses intéressantes. Le plus moche, c'est les chemises.

— Les chemises ?

— Euh, euh. Essayez seulement de trouver des chemises de 52 de col avec des manches « Garçonnet ». Je dois les faire faire sur mesure. C'est presque aussi difficile avec les chapeaux et les chaussures. Je fais du 63 de tour de tête et du 52 de pointure. » Il jeta un coup d'œil à sa montre. « Je dois retourner à mon travail de Coney. »

McGannon bondit. « Quand pourrais-je vous revoir, M. Gaffney ? J'ai beaucoup de questions à vous poser. »

L'homme-singe lui expliqua. « J'ai mes matinées libres. Je travaille de 14 heures à 24 heures avec deux heures de pause-repas. Les syndicats font respecter l'horaire, vous savez.

— Parce qu'il y a un syndicat pour les gens du cirque ?

— Évidemment ; mais ils appellent ça une guilde : ils se prennent pour des artistes, vous comprenez. »

Blue et Jeffcott regardèrent l'homme-singe et l'historien gagner lentement la station de métro. Blue prit la parole : « Pauvre Mac ! Je l'avais toujours pris pour un type sensé. Et regardez comme il a mordu à l'hameçon de ce Gaffney ; il a même avalé la ligne !

— Je ne serais pas aussi catégorique, dit Jeffcott en fronçant les sourcils. Il y a quelque chose d'étrange dans cette affaire.

— Quoi ! aboya Blue. Ne me dites pas que vous aussi vous avalez cette histoire de cinquante mille ans ? Un homme des cavernes qui se parfume ? Bon Dieu !

— N-non, dit Jeffcott. Pas les cinquante mille ans. Mais ce n'est pas non

plus un banal cas de paranoïa ou de simple mensonge. Et le parfum est logique, s'il dit la vérité.

— Hein ?

— Question d'odeur corporelle. Saddler nous a dit que les chiens ne peuvent pas le souffrir. Il doit avoir une odeur différente de nous. Nous sommes tellement habitués à la nôtre que nous ne nous en rendons même plus compte à moins de fréquenter quelqu'un qui ne se lave pas pendant des mois. Mais nous pourrions percevoir la sienne s'il ne la déguisait pas. »

Blue renifla furieusement. « Vous allez bientôt le croire, oui. C'est un cas de pathologie glandulaire évident et il a inventé cette histoire comme prétexte. Tout ce faux-semblant de détachement est du pur bluff. Venez, allons manger. Dites donc, vous avez remarqué la façon dont Saddler le regardait à chaque fois qu'elle disait « Clarence » ? Je me demande ce qu'elle s'est mis dans la tête de faire avec lui ? »

Jeffcott réfléchit. « Ça se devine. Et s'il dit la vérité, je crois qu'il y a quelque chose contre ça dans le *Deutéronome*. »

Le grand chirurgien se faisait un devoir d'avoir l'air d'un grand chirurgien y compris le pince-nez et la lavallière. Il agita les radios vers l'homme-singe, montrant tel ou tel endroit.

« Nous allons commencer par la jambe, dit-il. Si nous prenions rendez-vous pour mercredi prochain ? Lorsque vous serez remis de cette intervention, nous attaquerons l'épaule. »

Gaffney n'y voyait pas d'inconvénients et il quitta la clinique privée du chirurgien de sa démarche traînante pour retrouver McGannon dans la voiture. Il lui décrivit le futur plan des opérations et lui expliqua qu'il avait pris ses dispositions pour quitter son travail au dernier moment.

« Ce sont les deux points principaux, expliqua-t-il. J'aimerais bien me remettre à la boxe professionnelle, mais je ne peux pas avec cette épaule qui m'empêche de lever le bras gauche.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? » demanda McGannon.

L'homme ferma les yeux pour réfléchir. « Attendez, je mélange tout parfois. Il y a des gens qui mélangent tout à cinquante ans, alors vous pouvez imaginer quels sont mes problèmes. »

« En 42 avant Jésus-Christ, je vivais en Gaule avec les Bituriges. Vous vous souvenez que César avait mis le siège devant Alésia ; Werkinghétorich – Vercingétorix pour vous – était bloqué dedans, et la Confédération des Gaules avait levé une armée de renfort sous la direction de Caswallon.

— Caswallon ? »

L'homme eut un petit rire. « Wercaswallon, je veux dire. Caswallon était un Breton, n'est-ce pas ? Je les confonds toujours.

« Bref, je me suis retrouvé engagé, et engagé de force parce que je n'avais pas la moindre intention de m'en mêler. Ce n'était pas *ma* guerre, en fait. Mais ils me voulaient parce que je pouvais bander un arc trois fois plus lourd que

les autres.

« Lors de l'attaque finale contre les fortifications de César, ils m'ont envoyé en avant-garde avec d'autres archers pour servir de couverture à leur infanterie. Enfin, c'est ce qui était prévu. Dans la réalité, je n'ai jamais vu un tel bourbier de ma vie. Et avant même que je sois à portée de tir, je suis tombé dans une des chausse-trappes dissimulées des Romains. J'ai eu de la chance de ne pas m'empaler sur le pieu, je me suis seulement cogné sur le côté et j'ai eu une épaule démise. Ce qui n'était d'ailleurs pas vraiment mieux parce que les Gaulois étaient tellement occupés à fuir la cavalerie germaine de César qu'ils n'avaient pas le temps de s'occuper des blessés. »

L'auteur de *Dieu, l'Homme et l'Univers* regarda pensivement son patient s'éloigner. Il demanda à son principal assistant : « Qu'est-ce que vous en pensez ?

— La même chose que vous, dit l'assistant. J'ai examiné ces radios avec le plus grand soin : ce squelette n'est pas celui d'un être humain.

— Hum-hum, fit Dunbar. Si c'est exact, ce n'est donc pas un être humain, n'est-ce pas ? Hum... Vous voyez ce qui se passerait s'il lui arrivait quelque chose... »

L'assistant eut un sourire compréhensif. « Évidemment, il y a toujours la S.P.A.

— Inutile de les déranger pour ça. Hum. » Il pensait : *Tu n'as pas fait d'étincelles ces derniers temps : rien de retentissant dans les journaux depuis un an. Mais si tu publiais une description anatomique détaillée d'un homme de Neandertal, ou si tu trouvais le secret du fonctionnement de sa moelle épinière, hum-hum, naturellement, il faudrait être prudent...*

« Allons manger au musée de l'Homme, dit McGannon. Il y a là-bas des gens qui veulent vous connaître.

— O.K., gronda lentement l'homme-singe. Mais je dois aller à Coney ensuite. C'est mon dernier jour. Demain, Pappas et moi allons chez l'avocat mettre fin au contrat. C'est vache pour le pauvre John, mais je l'avais prévenu dès le début.

— Je suppose que nous pourrions venir vous poser des questions pendant votre convalescence ? Parfait. Avez-vous jamais visité le musée, à propos ?

— Bien sûr, dit l'homme de Neandertal. J'ai de la culture, voyons.

— Qu'est-ce que vous avez... heu... pensé des vitrines de la salle de l'Évolution de l'Homme ?

— Elles sont très bien. Il y a cependant une petite faute dans une des peintures murales. La deuxième corne du rhinocéros à fourrure devrait être plus inclinée en avant. Je pensais leur écrire à propos de ça. Mais vous savez comment c'est. Ils auraient dit : « Qui êtes-vous au fait ? » et j'aurais dit : « Euh-euh », « Encore un dingue », auraient-ils dit.

— Et les images et les bustes d'hommes du paléolithique ?

— Excellent. Mais il y a des détails plutôt bizarres. Ils nous montrent

toujours avec des peaux de bêtes drapées autour des reins. En été, nous n'en portions pas ; en hiver, nous les mettions sur les épaules, là où ça sert à quelque chose.

« Et ils montrent les hommes longs, que vous appelez les hommes de Cro-Magnon, impeccablement rasés. Je me souviens qu'ils avaient tous des moustaches. Avec quoi se seraient-ils rasés ?

— Je crois, dit McGannon, qu'ils ne mettent pas de barbe aux bustes pour... heu... pour mettre en valeur la forme du menton. Avec une barbe, ils se ressembleraient tous, Neandertal ou Cro-Magnon.

— Ah, c'est pour ça ? Ils devraient le préciser sur les notices. » L'homme se frotta le menton, ou ce qui lui en tenait lieu. « J'aimerais que les barbes reviennent à la mode. J'ai l'air beaucoup plus humain avec une barbe. Je n'ai pas eu de problèmes au seizième siècle, comme tout le monde portait barbe et moustache.

« C'est un des moyens qui me permettent de me souvenir des dates, les barbes et les coupes de cheveux. Je me souviens lorsqu'une charrette que je conduisais vers Milan s'est renversée et que quatre sacs de farine ont crevé. C'était certainement au seizième siècle, parce que tous les types qui se sont précipités pour la ramasser avaient de la barbe. Non – attendez – c'était peut-être au quatorzième. Là aussi, c'était une période de barbes.

— Pourquoi, pourquoi n'avez-vous pas tenu de journal ? » demanda McGannon avec un gémissement d'exaspération.

L'homme-singe eut un haussement d'épaules caractéristique. « Et traîner six malles de papiers à tous mes déménagements ? Non merci.

— Je... heu... je ne pense pas que vous pourriez me dire ce qui s'est vraiment passé entre Richard III et les Princes dans la Tour ?

— Bien sûr que non. J'étais presque toujours un pauvre forgeron ou un fermier. Je ne m'approchais pas des puissants. J'avais renoncé à toute idée d'ambition bien avant ça. J'y étais bien obligé, étant si différent des autres. Si mes souvenirs sont bons, le seul roi que j'ai bien vu, c'est Charlemagne lorsqu'il a fait un discours à Paris. C'était un type grand et costaud avec des moustaches de Père Noël et une voix grinçante. »

Le matin suivant, McGannon et Gaffney avaient un rendez-vous avec Svedberg au musée, après quoi McGannon le conduisit chez l'homme de loi au troisième étage d'un vieil immeuble de bureaux miteux de la Cinquantième Ouest. James Robinette tenait à la fois de l'acteur de cinéma et du rongeur. Il jeta un coup d'œil à sa montre et dit à McGannon : « Nous n'en aurons pas pour longtemps. Si vous voulez rester, j'aimerais bien déjeuner avec vous. » La vérité est qu'il ne se sentait pas tellement rassuré à l'idée d'être laissé seul avec son étrange client, ce monstre de foire ou je ne sais quoi, avec son corps en forme de barrique et sa voix traînante.

Lorsque les arrangements légaux furent terminés, l'homme-singe raccompagna son ex-imprésario à Coney Island pour y prendre ses affaires et Robinette dit : « Pfof ! Je l'ai d'abord pris pour un idiot avec la tête qu'il a,

mais il n'y avait rien d'idiot dans sa façon d'éplucher les clauses de ce contrat. Vous auriez pu croire que ce sacré contrat valait des millions. Qui est-il en fait ? »

McGannon lui raconta ce qu'il savait.

Les sourcils de l'homme de loi dessinèrent un V. « Et vous croyez ce baratin ?

— Oui. Et le Pr Saddler y croit aussi. Et Svedberg du musée. Ce sont deux experts dans leur domaine. Saddler et moi l'avons interrogé et Svedberg l'a examiné sur le plan physique. Mais c'est une simple opinion. Fred Blue est toujours persuadé que c'est un bobard ou un genre de démente. Nous ne pouvons rien prouver à coup sûr.

— Pourquoi pas ?

— Eh bien... heu... comment allez-vous prouver qu'il était ou n'était pas vivant cent ans auparavant ? Prenons un exemple : Clarence dit qu'il faisait fonctionner une scierie à Fairbanks, en Alaska, en 1906 et 1907 sous le nom de Michael Shawn. Comment prouver qu'il y avait ou non un dirigeant de scierie à cette époque ? Et si on tombe sur un document prouvant l'existence d'un Michael Shawn, comment être certain que lui et Clarence sont bien la même personne ? Il n'y a pas une chance sur mille qu'il y ait une photographie ou une description détaillée qui puisse nous servir de contre-épreuve. Et ce serait pratiquement impossible de retrouver quelqu'un qui se souvînt de lui à cette époque.

« D'un autre côté, Svedberg a examiné le visage de Clarence et a déclaré qu'aucun être humain n'a jamais eu d'arcades zygomatiques comme ça. Mais lorsque j'ai dit ça à Blue, il a proposé d'apporter des photographies montrant un crâne pratiquement semblable. Je sais ce qui se passera : Blue dira que les arcades sont quasiment semblables et Svedberg dira qu'elles sont nettement différentes. Et on n'en sera pas plus avancés. »

Robinette songea : *Il paraît sacrément intelligent pour un homme-singe.*

« Ce n'est pas vraiment un homme-singe. La branche de Neandertal est un rameau différent du tronc principal de l'évolution humaine ; ils étaient plus primitifs sous certains aspects et plus avancés sous d'autres. Clarence n'est pas rapide mais il finit toujours par arriver à la bonne réponse. Je suppose qu'au départ il était – heu... – brillant pour quelqu'un de son espèce. Et il a le bénéfice d'une expérience considérable. Il nous connaît. Il nous perce à jour, nous et nos faux-semblants. » Le petit homme rose plissa le front. « J'espère qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux. Il transporte une incroyable quantité d'informations sans prix dans sa grosse tête. Sans prix. Pas tant sur les questions de guerre et de politique ; il s'est toujours tenu à l'écart de ce genre de choses par prudence. Mais sur les petites choses, comment vivaient et comment pensaient les gens il y a des milliers d'années. Il mélange quelquefois les époques, mais finit toujours par s'y retrouver si on lui laisse le temps.

« Il va falloir que je mette la main sur Pell, le linguiste. Clarence connaît

des douzaines de langues anciennes, comme le gotique ou le gaulois. J'ai été capable de le sonder pour certaines, comme le bas-latin ; c'est une des choses qui m'ont convaincu. Et il y a les archéologues et les psychologues.

« J'espère seulement qu'il ne va pas se passer quelque chose qui lui ferait peur. Nous ne le retrouverions jamais. Je ne sais pas. Entre un savant femelle folle de son corps et un chirurgien fou de publicité – je me demande comment il va s'en sortir... »

Gaffney entra innocemment dans la salle d'attente de la clinique de Dunbar. Il repéra comme d'habitude le siège le plus confortable et s'y carra voluptueusement.

Dunbar était debout devant lui. Ses yeux perçants luisaient par anticipation sous le pince-nez. « Il n'y aura qu'une petite demi-heure d'attente, M. Gaffney, dit-il. Nous sommes pratiquement fin prêts. Je vais vous envoyer Malher ; il s'occupera de vous. » Les yeux de Dunbar parcoururent avec amour la silhouette contrefaite de l'homme de Neandertal. Quels fascinants secrets n'allait-il pas découvrir une fois qu'il en explorerait l'intérieur ?

Malher fit son apparition ; c'était un jeune homme plein de santé. M. Gaffney avait-il besoin de quelque chose ? L'homme réfléchit comme d'habitude avant de répondre pour laisser à sa massive machinerie mentale le temps de s'ébranler. Une impulsion fugitive le poussa à demander à voir les instruments qui allaient être utilisés sur lui.

Malher avait ses instructions, mais ça, c'était une demande suffisamment innocente. Il sortit et revint bientôt avec un plateau rempli d'instruments d'acier brillant. « Vous voyez, dit-il, on appelle ça des scalpels... »

L'homme demanda : « Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Oh, ça c'est une des inventions personnelles du patron. Pour atteindre le cervelet.

— Le cervelet ? Qu'est-ce que ça fait là ?

— Eh bien, c'est pour atteindre votre heu... ce doit être une erreur et... »

Des petites rides se contractèrent autour des étranges yeux noisette. « Ah ouais ? » Il revit le regard de Dunbar et se souvint de sa réputation générale. « Dites-moi, pourrais-je utiliser votre téléphone quelques instants ?

— Quoi... eh bien, je suppose... euh, pourquoi est-ce que vous voulez téléphoner maintenant ?

— Je désire appeler mon avocat. Vous y voyez une objection ?

— Non, non, naturellement. Mais il n'y a pas de téléphone ici.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? » Gaffney quitta son siège et marcha vers l'instrument bien visible sur une table. Mais Malher fut plus rapide que lui et s'interposa.

« Cet appareil ne fonctionne pas. Il est en panne.

— Je ne peux pas essayer ?

— Non, non, il ne marche pas, il n'a pas été réparé, je vous dis ! »

L'homme étudia le jeune docteur quelques instants. « Bon, alors, je vais en

chercher un qui fonctionne. » Il fit un pas vers la porte.

« Hé, vous ne pouvez pas sortir maintenant ! cria Malher.

— Ah oui ? regardez donc !

— Hé ! » C'était maintenant un véritable hurlement. Comme par magie, d'autres blouses blanches apparurent. Derrière elles, on voyait le grand chirurgien. « Soyez raisonnable, M. Gaffney, disait-il. Il n'y a aucune raison pour que vous sortiez maintenant, savez-vous ? Nous allons nous occuper de vous dans quelques instants.

— Aucune raison, hein ? » Le large visage de l'homme pivota sur son cou et ses yeux noisette firent le tour de la pièce. Toutes les issues étaient bloquées. « Je m'en vais.

— Attrapez-le ! » cria Dunbar.

Les blouses blanches avancèrent. L'homme mit les mains sur le dossier d'une chaise. La chaise tourbillonna et devint une tache confuse lorsque les hommes en blanc refermèrent leur cercle. Des morceaux de chaise volèrent dans toute la pièce et tombèrent avec un bruit sec caractéristique des petits morceaux de bois. Lorsque l'homme cessa ses mouvements de tourbillon, il ne lui restait plus qu'une brisure de bois dans chaque main et un des assistants était hors de combat, tandis qu'un autre s'appuyait contre le mur, le visage décoloré, soutenant son bras cassé.

« Allez-y ! » hurla Dunbar dès qu'il put se faire entendre. La vague blanche se referma sur Gaffney, puis se brisa. Gaffney était toujours debout et il tenait le jeune Malher, par les chevilles. Il écarta les jambes pour mieux prendre appui et se mit à balancer des coups de massue avec le corps de Malher qui glapissait, dégageant peu à peu la voie vers la porte. Il se tourna, fit tourner autour de sa tête comme un fléau d'armes le corps, maintenant inconscient, du jeune homme et l'envoya bouler comme un projectile. Ses assaillants s'écroulèrent comme des quilles inextricables.

Il en restait encore un. Sur l'ordre de Dunbar, l'assistant sauta sur Gaffney. Celui-ci avait sorti sa canne du porte-parapluie du vestibule. Le bout noueux passa en trombe près du nez de l'assistant. L'assistant fit un bond en arrière et s'inscrivit sur la liste des blessés. La porte d'entrée claqua puis il y eut un rugissement profond : « Taxi !

— En avant ! glapit Dunbar. À l'ambulance, vite ! »

James Robinette était assis dans son bureau au troisième étage du vieil immeuble délabré de la Cinquantième Rue, occupé à penser ce que pensent les hommes de loi dans leurs moments de détente.

Il se posait des questions sur ce client bizarre, le monstre de cirque ou homme préhistorique, qui était venu le voir deux jours avant en compagnie de son imprésario. Un type au corps de barrique, à l'air idiot et qui parlait dans un raclement traînant.

Quoiqu'il n'y ait certainement rien eu d'idiot dans la façon méticuleuse dont il avait examiné ces clauses. On aurait cru que ce satané contrat valait

des millions !

Il y eut un bruit de grands pieds précipités dans le couloir, puis un cri indigné de Mlle Spevak de l'autre côté de la cloison et le client bizarre se retrouva juste devant le bureau de M. Robinette, haletant.

« Je suis Gaffney, grommela-t-il entre deux hoquets. Vous vous souvenez de moi ? Je crois qu'ils m'ont suivi jusqu'ici. Ils seront là dans un instant : j'ai besoin de votre aide.

— Qui ça « ils » ? De qui s'agit-il ? » Robinette grimaça sous l'assaut du fichu parfum.

L'homme-singe déballa précipitamment tous ses malheurs. Il en était en plein récit lorsqu'on entendit de nouvelles protestations de Mlle Spevak et le Dr Dunbar suivi de quatre assistants, envahirent le bureau.

« Il est à nous, dit Dunbar, les lunettes étincelantes.

— C'est un homme-singe, dit l'assistant au coquard.

— C'est un fou dangereux, dit l'assistant à la lèvre fendue.

— Nous sommes venus le chercher », dit l'assistant au pantalon déchiré.

L'homme-singe écarta les jambes et brandit son bâton par le petit bout comme une batte de base-ball.

Robinette ouvrit le tiroir de son bureau et en retira un gros pistolet. « Un mouvement dans la direction de M. Gaffney et je me sers de ça. L'usage de la violence est légitime lorsqu'il s'agit de prévenir un crime, un enlèvement dans le cas présent. »

Les cinq hommes eurent un recul. Le Dr Dunbar dit : « Il ne s'agit pas d'un enlèvement. On ne peut enlever que les personnes, vous savez. Ce n'est pas un être humain et je peux le prouver. »

L'assistant au coquard ricana : « S'il veut être protégé, qu'il s'adresse à un garde-chasse, pas à un avocat.

— Ça, c'est ce que vous pensez, dit Robinette. Vous n'êtes pas avocat. Selon la loi, il est humain.

Même les sociétés, les idiots et les enfants à naître sont des personnes aux yeux de la loi, et il paraît sacrément plus humain que tout ça.

— Alors, c'est un fou dangereux, dit Dunbar.

— Ah oui ? Et où est votre mandat d'internement ? Les seules personnes qualifiées pour en demander un sont a) des proches parents et b) des fonctionnaires publics chargés du maintien de l'ordre. Vous n'êtes ni l'un ni l'autre. »

Dunbar reprit d'une voix obstinée : « Il est devenu amok dans ma clinique et m'a presque tué deux de mes hommes. Je suppose que ça nous donne quelques droits quand même ?

— Bien sûr, dit Robinette. Le droit d'aller au commissariat le plus proche et de porter plainte. »

Il se retourna vers l'homme-singe. « Nous entamons une petite affaire au civil contre eux, Gaffney ?

— Ça va, je n'ai rien, répondit l'individu susnommé dont le phrasé retrouva

sa lenteur coutumière. Je veux simplement être certain que ces types me foutent la paix.

— O.K. Écoutez, Dunbar, encore un seul geste hostile et nous portons plainte contre vous pour arrestation sans motif officiel, coups et blessures, tentative de rapt, association de malfaiteurs et conduite de nature à troubler l'ordre public. Nous obtiendrons le maximum. Et il y aura une poursuite en dommages et intérêts pour coups, atteinte aux droits civils, mise en danger de mort et de blessures, menaces et quelques autres babioles qui me viendront certainement à l'idée plus tard.

— Vous ne réussirez jamais à prouver ça, cracha Dunbar. Tous les témoins sont de mon côté.

— Ah oui ? Et comme le grand Evan Dunbar aurait bonne mine en se défendant contre de telles accusations ! Les dames qui se délectent de vos bouquins pourraient bien se dire que vous n'êtes peut-être pas exactement le chevalier à la brillante armure qu'elles croient. Nous pourrions faire de vous le clown du siècle et vous le savez.

— Vous détruisez la possibilité d'une grande découverte scientifique, Robinette.

— Au diable la science ! Mon devoir est de protéger mon client. Maintenant, disparaissez avant que j'appelle un flic. » Sa main gauche eut un mouvement suggestif vers le téléphone.

Dunbar se raccrocha à un dernier espoir. « Humm. Vous avez un permis pour cette arme ? »

— Et comment ! Vous voulez le voir ? »

Dunbar soupira. « Pas la peine. Je m'en doutais. » Sa plus grande chance de gloire lui filait entre les doigts. Il gagna mélancoliquement la porte.

Gaffney prit la parole : « Si cela ne vous ennuie pas, Dr Dunbar, j'ai laissé mon chapeau chez vous et j'aimerais que vous le renvoyiez à M. Robinette ici présent. J'ai beaucoup de mal à trouver des chapeaux à ma taille. »

Le Dr Dunbar le regarda sans un mot et sortit suivi de ses séides.

Gaffney fournissait à l'homme de loi des détails supplémentaires lorsque le téléphone sonna. Robinette répondit : « Oui... Saddler ? Oui, il est ici... Votre Dunbar allait l'assassiner pour le disséquer... D'accord. » Il se tourna vers l'homme-singe. « Votre amie, le Pr Saddler, vous cherche. Elle arrive.

— Héraclès ! gémit Gaffney. Je m'en vais.

— Mais vous ne voulez pas la voir ? Elle téléphonait du coin de la rue. Si vous sortez maintenant, vous allez tomber sur elle. Comment a-t-elle su que vous étiez ici ?

— Je lui avais donné votre numéro. Je, suppose qu'elle a dû essayer à la clinique et chez ma logeuse et qu'elle a appelé chez vous en dernier recours. Cette porte communique avec l'extérieur, n'est-ce pas ? Bon, lorsqu'elle va rentrer par la porte principale, je vais sortir par celle-ci. Et je ne veux pas que vous lui disiez où je suis parti. Content de vous avoir connu, M. Robinette.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Vous n'allez pas vous enfuir

maintenant ? Dunbar est hors d'état de nuire et vous avez des amis. Je suis votre ami.

— Et comment que je vais décamper ! Trop de vagues. J'ai traversé tous ces siècles sans accroc parce que j'ai évité les histoires. J'ai baissé ma garde avec le Pr Saddler et suis allé voir le chirurgien qu'elle m'a recommandé. Il commence par méditer de me couper en morceaux pour voir comment je fonctionne. Si cet instrument de chirurgie cérébrale ne m'avait pas donné l'alerte, je serais dans du formol à l'heure qu'il est. Ensuite, il y a une bagarre et j'ai encore eu de la chance de ne pas tuer un ou deux de ces internes et de me faire inculper de meurtre. Et maintenant, Matilda me court après avec un intérêt plus qu'amical. Je sais ce que ça veut dire lorsqu'une femme vous regarde d'une certaine façon en vous appelant « mon cher ». Ça ne me gênerait pas si ce n'était pas exactement le genre de personne qui se retrouve tôt ou tard dans les histoires. Ça finit toujours par des ennuis. Vous ne pensez tout de même pas que j'aime les ennuis, non ?

— Mais écoutez, Gaffney, vous vous échauffez pour un rien et...

— Tsst ! » L'homme de Neandertal prit sa canne et gagna la porte de derrière sur la pointe des pieds. Lorsque la voix claire du Pr Saddler résonna dans le bureau de Mlle Spevak, il s'éclipsa discrètement. Il refermait la porte derrière lui lorsque le savant entra dans le bureau de Robinette.

Matilda Saddler avait le cerveau vif. Robinette avait à peine eu le temps d'ouvrir la bouche qu'elle se précipitait vers la seconde porte en criant « Clarence ! »

Robinette entendit le martèlement des pieds dans l'escalier. Ni le poursuivi, ni la poursuivante n'avaient attendu le vieil ascenseur grinçant. Regardant par la fenêtre, il vit Gaffney sauter dans un taxi. Matilda Saddler s'élança à pied derrière le taxi, en criant : « Clarence, reviens ! » Mais la circulation était fluide et la poursuite, par conséquent, désespérée.

Ils eurent pourtant encore une fois des nouvelles de l'homme de Neandertal : trois mois plus tard, Robinette reçut une lettre qui contenait, à son immense étonnement, dix billets de dix dollars. Le feuillet unique de la lettre était tapé à la machine, y compris la signature :

Cher Monsieur Robinette,

Je ne connais pas exactement le montant de vos honoraires, mais j'espère que la somme ci-jointe couvrira les services que vous m'avez rendus au mois de juillet dernier.

Depuis mon départ de New York, j'ai occupé plusieurs emplois. J'ai été homme de peine (comme on dit) à Chicago, puis lanceur de base-ball dans une petite équipe. J'ai déjà gagné ma vie en assommant des lapins à coups de pierres et je suis encore capable de lancer correctement. Et je ne suis pas non plus trop mauvais quand il s'agit de balancer un bâton dans le genre d'une batte de base-ball. Mais mon infirmité me rend trop lent pour que je puisse

faire carrière dans le base-ball. J'ai maintenant un emploi dont je ne peux vous révéler la nature, car je ne tiens pas à être retrouvé. Ne vous attachez pas au cachet de la poste. Je ne vis pas à Kansas City, mais j'y ai un ami qui a posté la lettre pour moi.

Toute ambition serait absurde pour un homme dans ma situation. Je me satisfais d'un travail qui m'assure le nécessaire et me permet d'aller de temps en temps au cinéma et d'avoir quelques amis avec qui je peux boire une bière.

Je regrette d'avoir dû quitter New York sans dire adieu au Dr Harold McGannon qui a été très bien avec moi. J'aimerais que vous lui expliquiez la raison de mon brusque départ. Vous pouvez le joindre par l'intermédiaire de l'Université Columbia.

Si Dunbar vous a fait parvenir mon chapeau comme je le lui avais demandé, envoyez-le-moi, s'il vous plait, à Kansas City, poste restante. Mon ami le prendra pour moi. Dans la ville où je vis, il n'y a pas un seul magasin qui ait des chapeaux à ma taille.

Avec mes meilleurs sentiments, je reste Votre sincèrement dévoué.

*Faucon d'Argent,
alias Clarence Aloysius Gaffney.*

Traduit par FRANÇOISE SERPH.

The Gnarly Man.

© Smith and Smith Publications, Inc. 1939 et L Sprague de Camp, 1966.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

LA SUBSTITUTION

par Gene Wolfe

Nous avons commencé ce recueil par cinq histoires pleines d'humour. Nous n'en tirons nulle vanité, mais le lecteur voudra bien reconnaître que ce n'était pas précisément facile. Voici maintenant une nouvelle très différente par l'écriture mais qui, sur le fond, ne manque pas de ressemblances avec la précédente : l'immortel réussit fort bien à passer inaperçu ; et s'il lui faut une identité, il est capable de se substituer à des gens qui disparaissent. Au besoin, il peut provoquer des disparitions lui-même. Comment ? Toute la question est là. Mais soyez prévenus : vous risquez de vous la poser encore à la fin de cette nouvelle.

QUICONQUE trouvera ces papiers sera, je le suppose, stupéfait de la stupidité de leur auteur : comment ne pas s'étonner qu'il les ait mis sous une pierre plutôt que dans une boîte à lettres, un meuble-classeur, ou même dans la pierre angulaire d'un édifice, comme il est traditionnel de le faire ? Réfléchissez pourtant : n'est-il pas plus sage de déposer pareil document dans les entrailles d'une grotte bien sèche ? Et c'est ce que j'ai fait.

Car si une demeure répond à tout ce qu'on en attend, l'avenir en fera un reliquaire à sauvegarder. En revanche, si les fils de vos enfants jugent qu'elle ne vaut pas la peine d'être conservée, jugeront-ils que les lettres de ses bâtisseurs valent d'être lues ? Et pourtant ses pierres sont un lieu de dépôt plus sûr qu'un meuble-classeur. Répondez sincèrement : connaissez-vous un seul cas de papier qu'on ait relu après l'avoir classé, sauf lorsqu'un rond-de-cuir le sort du dossier où il est numéroté ? Qui se soucie de telles paperasses ?

Il est une grosse tortue au bec de pierre crochu qui se ferme en claquant ; elle gîte sous la berge de cette rivière, et lorsque les oiseaux aquatiques ont leur nichée printanière, elle nage sous les oisillons, plus furtive qu'une ombre. Parfois, lorsqu'elle les prend par la patte, ils lui jettent un regard ; ils ont donc en eux plus de vie que les feuilles sur lesquelles se refermerait la mâchoire de fonte d'une boîte à lettres.

Avez-vous jamais observé comme elle est prompte à se refermer dès que vous retirez la main ? Vous ne pouvez écrire *Le Futur* sur une enveloppe : cette adresse serait barrée et remplacée par la mention *Bureau des rebuts*.

En tout cas j'ai une histoire à raconter ; et une histoire non racontée est une manière de crime.

Je servais dans l'armée de Corée lorsque mourut mon père. C'était avant l'invasion des forces du Nord, et j'étais censé aider un capitaine à faire un cours de démolition aux soldats du ROK. L'armée m'accorda une permission pour raison de famille lorsqu'un télégramme de l'hôpital de Buffalo m'informa de la gravité de son état. Tout cela se fit sans perte de temps, en tout cas de ma part, mais il mourut tandis que je survolais le Pacifique. Après un coup d'œil jeté dans son cercueil, où un tissu de soie bleue montait jusqu'à ses joues brunes durement sculptées et s'entassait sur ses épaules de travailleur, je retournai en Corée. Ayant perdu mon père, j'étais maintenant sans famille, et ma vie en fut transformée.

Il serait vain de m'étendre sur ce qui m'advint ensuite, vous trouverez tout cela dans les actes du conseil de guerre. Je fus l'un de ceux qui restèrent en Chine après la guerre, et je ne fus ni le premier, ni le dernier à me raviser et à regagner mon pays. Je fus aussi l'un de ceux qu'on traduisit en justice ; disons que certains de mes camarades de captivité n'ont pas le même souvenir de ces événements. Je ne vous demande pas d'approuver ma conduite.

Dans ma prison du fort Leavenworth je me mis à remuer de vieux souvenirs antérieurs à la mort de ma mère ; je revoyais mon père courber un gros clou de ses doigts ; c'était à Cassonsville et j'allais cinq jours par semaine à l'école de l'Immaculée Conception. Nous partîmes, je crois, le mois précédant mon entrée en seconde.

Une fois libéré, je décidai d'y retourner, pour revoir ce patelin avant de chercher un emploi. Je possédais quatre cents dollars que j'avais placés avant la guerre dans le compte de dépôts du Combattant, et, croyez-moi, je savais comment vivre à bon marché. Ce sont des choses qu'on apprend en Chine.

Je voulais voir si le Kanakessee coulait toujours d'un cours aussi paisible, et si les gosses avec qui j'avais joué à la balle s'étaient mariés et quelles têtes ils avaient maintenant. Il me semblait – comment dire ? – avoir été amputé de ce passé lointain de ma vie, et je voulais retourner voir ce morceau manquant. Je revoyais tous mes camarades : le gros lard qui avait du mal à articuler mais qui riait de tout, j'avais oublié son nom ; notre lanceur au base-ball, Ernie Cotha, un garçon de ma classe avec des dents saillantes et des taches de rousseur, sa sœur, qui jouait en milieu de terrain quand nous n'avions personne d'autre sous la main, et elle avait la manie de fermer les yeux jusqu'au moment où la balle frappait le sol devant elle ; Peter Palmieri, qui réussissait souvent à nous communiquer sa passion, jouer aux Vikings ou autres jeux du même acabit ; sa grande sœur Maria qui du haut de ses treize ans exerçait sur nous une autorité maternelle. Et quelque part au second plan évoluait un autre Palmieri, Paul, qui n'était encore qu'un bébé nous suivant

partout et observant de ses grands yeux bruns tout ce que nous faisions. Il devait avoir à peu près quatre ans en ce temps-là ; il n'ouvrait jamais la bouche mais nous pensions que c'était une vraie peste.

Je n'eus pas de mal à m'éloigner du Kansas en auto-stop. Si la chance continuait à me sourire, je pouvais espérer passer la nuit suivante à Cassonsville. Mais voilà qu'on commença à me faire grise mine alors que j'étais posté à la porte d'un bistrot à hamburgers, à la jonction de la route d'État et de la grande autoroute fédérale. Cela faisait près de trois heures que je levais le pouce lorsqu'un type me fit monter dans sa Ford familiale. Marmonnant « merci », je jetai mon sac de déserteur sur le siège arrière, et puis, regardant le conducteur de plus près, je le reconnus immédiatement : c'était Ernie Cotha. Il avait pourtant dû subir un traitement, car ses dents ne faisaient plus saillir sa lèvre supérieure. Il dut encaisser mes blagues avant d'arriver à me remettre, et puis ce furent de vraies retrouvailles de camarades de classe heureux de parler du bon vieux temps.

Nous passâmes devant un petit bonhomme qui se tenait pieds nus au bord de la route, et Ernie me dit :

« Tu te rappelles comme Paul se fourrait toujours dans nos pattes, alors un jour nous lui avons donné un shampoing à la bouse de vache ? Le lendemain tu m'as dit que tu t'étais fait incendier à cause de ça par la mère Palmieri. »

Et aussitôt cet événement, que j'avais oublié, me revint à la mémoire.

« Tu sais, dis-je, c'était une honte de traiter ainsi cet enfant. Nous étions ses idoles, et nous le lui faisions payer.

— Ça ne lui a pas fait de mal, dit Ernie. Si tu le voyais maintenant... Je parie qu'il ne ferait qu'une bouchée de nous deux.

— Sa famille n'a pas quitté Cassonsville ?

— Bien sûr que non. »

Ernie avait mordu sur le bas-côté de la route et cet écart souleva une giclée de poussière et de gravier.

« Personne ne quitte la ville, reprit-il, cessant un moment de regarder la route. Tu savais que Maria est maintenant l'infirmière du vieux docteur Witte ? Ses parents ont un petit motel près du champ de foire. Tu veux que je te dépose là, Pete ? »

Il m'assura que les prix étaient raisonnables et j'acceptai son idée : il fallait bien que je couche quelque part. Nous fîmes ensuite une dizaine de kilomètres en silence, puis Ernie reprit la parole.

« Tu te rappelles ta grande bataille contre Maria au bord de la rivière ? Tu voulais attacher un caillou à une grenouille pour la jeter à la flotte, et Maria voulait t'en empêcher. Pour une bagarre, c'était une bagarre.

— Ce n'était pas Maria, lui dis-je, c'était Peter.

— Tu divagues ! Ça doit remonter à une vingtaine d'années, et Peter n'était même pas né.

— Tu dois confondre avec un autre Peter. Je parle de Peter Palmieri, le frère de Maria. »

Ernie me fixa si longuement que je craignis qu'il ne nous expédie dans le fossé.

« C'est de lui que je parle, moi aussi, dit-il, mais le petit Peter est un môme de huit ans, peut-être neuf. C'est à Paul que tu penses, ajouta Ernie, après un bref coup d'œil à la route ; mais c'est avec Maria que tu t'es bagarré ; Paul tenait encore à peine sur ses jambes. »

Nous retombâmes dans le silence pendant quelques minutes, ce qui me laissa le temps de me remémorer notre corps à corps au bord de l'eau. Quatre ou cinq d'entre nous s'étaient dirigés vers l'endroit où nous amarriions la barque qui nous servait à gagner notre île rocheuse au milieu du lit de la rivière. Nous voulions jouer aux pirates ou à un jeu de ce genre, mais l'embarcation avait rompu ses amarres et disparu. Peter avait essayé de nous mobiliser pour aller à sa recherche vers l'aval ; en vain, car nous avions tous la flemme. C'était une de ces chaudes journées d'été où la poussière flotte dans l'air, si bien qu'on pense au battage du blé. Ayant réussi à attraper une grenouille, j'eus l'idée de faire une expérience.

Je me rappelai alors un détail qui donnait raison à Ernie, en tout cas partiellement. Maria avait essayé de m'en empêcher et je l'avais frappée à l'œil avec une pierre. Mais ce n'était pas là la grande bagarre. Peter avait voulu venger Maria et c'est avec lui que j'avais roulé à terre avec des grognements, toutes griffes dehors, essayant de m'assurer une prise sur son corps à la peau glissante de sueur parmi les herbes piquantes. Ernie avait eu raison de dire que Paul n'était encore qu'un bébé et que je m'étais battu avec Maria ; mais c'est Peter qui en fin de compte m'avait obligé à couper la corde qui liait la patte de la grenouille et à la libérer. Côte à côte, nous avons regardé la petite bête verte regagner la rivière en sautillant et puis, lorsqu'il ne lui resta qu'un dernier saut à faire pour retrouver ce bien précieux : la sécurité, j'avais bondi et, rapide comme l'éclair, je l'avais transpercée de mon couteau de scout à large lame, la clouant sur le sol boueux.

Le motel des Palmieri s'appelait Cassonsville Tourist Lodge : dix cottages blancs, et une maison avec un café qui faisait saillie sur la façade et portait une grande enseigne avec ce seul mot : EAT l'ordre que donnait Bouddha à la sauterelle.

Maman Palmieri, et j'en fus surpris, me reconnut aussitôt et me couvrit de baisers. Elle avait à peine changé. Ses cheveux grisonnaient aux tempes, mais ailleurs étaient restés d'un noir brillant ; elle avait toujours été corpulente et ne l'était pas davantage. Peut-être avait-elle perdu un peu de sa solidité. Quant à papa Palmieri, je ne crois pas qu'il me reconnut, mais il m'adressa un de ses rares sourires.

C'était un petit homme brun, philosophe, avare de paroles, et je suppose que n'importe qui, à première vue, aurait décidé que c'était un ménage où la femme porte la culotte. La vérité, c'est que la maman considérait son homme comme infaillible dans toute situation critique. Et, dans la pratique, c'était la vérité ou à peu près ; il avait la patience inépuisable et le bon sens

inébranlable d'un bourricot sicilien – toutes les qualités qui ont fait de ce petit animal résistant le compagnon idéal des moines errants et des combattants du désert.

Les Palmieri voulaient me donner la chambre de Maria (qui, assistant à un vague congrès d'infirmières à Chicago, ne devait rentrer qu'à la fin de la semaine) ; j'étais leur hôte et ils insistèrent pour que je prenne mes repas avec eux. Je cédaï sur ce dernier point, mais je tins à louer une chambre ; ils m'en demandèrent cinq dollars la nuit en me jurant que c'était le plein tarif. Nous étions encore en train de causer à bâtons rompus comme toujours en pareille circonstance lorsque Paul entra.

Je ne l'aurais pas reconnu si je l'avais rencontré dans la rue, mais il m'inspira une sympathie immédiate ; c'était un grand brun sérieux qui était parfaitement inconscient – et sans doute pour toujours – de la beauté de son profil.

Une fois les présentations accomplies, la maman commença à s'inquiéter du dîner et à se demander si Peter allait bientôt rentrer. Paul la rassura : en sortant de la ville, il avait vu l'enfant marcher au milieu d'une bande de gosses ; il lui avait offert de le ramener en voiture mais Peter avait décliné cette offre.

Il y avait dans les paroles de Paul un je-ne-sais-quoi qui me donna la chair de poule. Ernie avait affirmé que Peter était plus jeune que Paul, et ce dernier confirmait ce point de vue. Il portait un chandail de collégien et il avait cette manière mal assurée de faire l'important, propre aux adolescents qui veulent se poser en hommes ; pourtant il semblait parler d'un garçon beaucoup plus jeune que lui-même.

Au bout d'un moment, nous entendîmes claquer la contre-porte et résonner des pas rapides. Peter apparut tel que je n'avais cessé, j'en fus alors conscient, de me le représenter. C'était bien Peter, et il pouvait avoir huit ans. Ce n'était pas simplement un autre gosse au type italien ; c'était Peter en personne, avec son menton en galoche et ses yeux noirs. Il ne parut pas se souvenir de moi et la mamma fit valoir que peu de femmes étaient capables, comme elle-même, de mettre au monde d'aussi beaux garçons à l'âge de cinquante ans. Je me couchai de bonne heure.

Naturellement, j'avais été tout tendu, au long de la soirée, à l'idée que ces gens pourraient montrer, par quelque allusion, qu'ils étaient au courant de mon affaire ; mais au moment de m'endormir, je pensais à Peter, qui, à vrai dire, n'avait cessé d'occuper mon esprit.

Le lendemain était un samedi, et comme Paul était libre – il avait un emploi pour l'été comme en ont les étudiants – il offrit de me promener dans la ville en voiture. Il avait une Chevrolet 54 qu'il avait rafistolée en grande partie lui-même et dont il n'était pas peu fier.

La visite de Cassonsville fut rapidement exécutée, car il y a peu de chose à voir, et je priai Paul de m'emmener à l'île où nous avions joué quand nous étions petits. Il nous fallut faire quinze cents mètres à pied parce que la route

s'éloigne de la rivière à cet endroit, mais le sentier que nous avions tracé était toujours là. Les sauterelles, dans les herbes desséchées, s'envolaient par vagues devant nos pas.

Lorsque nous atteignîmes la rive, Paul me dit « C'est bizarre, généralement il y a là un petit bateau que les gosses utilisent pour aller dans l'île. »

Se portant sur l'île, mon regard y découvrit un canot amarré à un buisson au bord de l'eau, le même, semblait-il, que celui qui nous avait servi pendant mon enfance, peut-être était-ce effectivement le même. Mais ce qui m'intéressait, c'était l'île. Elle était sensiblement plus proche du rivage ; en fait le Kanakessee était beaucoup plus étroit que dans mes souvenirs, mais cela n'avait rien de surprenant puisque tout à Cassonsville, y compris la ville elle-même, me paraissait plus petit. Et pourtant, chose étonnante, l'île me semblait plutôt plus grande. Elle se gonflait au centre en une éminence qui était presque une colline et qui descendait en pente douce vers l'amont pour se relever en un à-pic dominant la rivière, tandis qu'elle traînait vers l'aval une longue bande de terrain vague. Près de deux hectares en tout.

Au bout de quelques minutes, nous vîmes un garçon dans l'île, et Paul lui demanda en hurlant de nous amener le bateau. Il s'exécuta et, prenant les avirons, Paul nous conduisit à l'île. Je craignais que la petite embarcation ne chavirât sous notre poids ; l'eau silencieuse était à deux centimètres du bord malgré les efforts de l'enfant pour alléger le canot en l'écopant au moyen d'un bidon rouillé.

Nous trouvâmes dans l'île trois autres garçons, dont Peter. Il y avait des épées fichées en terre, faites de lames de bois sur lesquelles étaient clouées d'autres lames plus petites. Je voyais Peter tel qu'il était lorsque j'avais le même âge, et cela m'incita à examiner le visage des autres garçons pour voir si je pourrais les identifier à certains de mes anciens camarades. Mais non, c'étaient des enfants ordinaires, sans plus. Comment faire comprendre ce que je ressentais ? Je me trouvais trop grand ici pour y être réel, malvenu en ce seul endroit où j'avais envie de me trouver. Peut-être était-ce dû à l'attitude des enfants : maussades, furieux de voir leur jeu interrompu et craignant d'être tournés en ridicule. Peut-être était-ce parce que chaque arbre, chaque rocher, chaque buisson, chaque fourré de ronces m'était familier, toujours le même, bien que j'en eusse, auparavant, perdu le souvenir.

Vue de la rive, l'île m'avait paru plus proche et pourtant plus grande que je ne me la rappelais. Et maintenant, inexplicablement, je trouvais plus large le bras qui la séparait de la rive. L'illusion était si étrange que, donnant à Paul une tape sur l'épaule, je lui dis :

« Je parie que tu n'arrives pas à jeter un caillou d'ici jusqu'à la berge.

— Qu'est-ce que tu paries ? me dit-il avec un large sourire.

— Il ne pourra pas, dit Peter. Ni lui, ni personne. »

Peter était le premier des garçons à parler autrement qu'en marmonnant.

De toute façon, j'avais décidé de payer l'essence à Paul ; si donc, lui dis-je, il gagnait son pari, je ferais faire le plein à mes frais à la première station-

service.

Le caillou dessina un arc de cercle et fila si loin qu'on eût dit une flèche plutôt qu'une pierre, puis retomba enfin dans l'eau en faisant floc. J'évaluais à une dizaine de mètres la distance séparant son point de chute de la rive.

« Tu vois, dit Paul, je t'avais bien dit que j'y arriverais.

— J'ai cru la voir tomber à l'eau, répliquai-je.

— Tu devais avoir le soleil dans les yeux, insista Paul sur un ton péremptoire. Le caillou est tombé sur l'autre rive à plus d'un mètre du bord. »

Ramassant une autre pierre, il la lançait d'une main à l'autre en homme sûr de lui.

« Si tu veux, je recommence. »

Je n'en crus pas mes oreilles. Paul ne m'avait pas fait l'impression d'un homme capable de tricher pour gagner un pari. Je me tournai vers les garçons. Généralement rien ne vous enflamme plus à cet âge que ces histoires de paris ou de récompenses, mais ils ne nous avaient pas pardonné notre intrusion et restèrent muets. Et pourtant tous regardaient Paul avec le mépris profond qu'un enfant normal éprouve à l'égard d'un parieur indélicat.

« O.K., dis-je, tu as gagné. »

À la demande, un garçon nous ramena à la rive.

Une fois en voiture, Paul m'annonça qu'un match de base-ball de série A se jouait au chef-lieu du comté, et nous nous y rendîmes. Mes yeux étaient fixés sur le terrain, mais à la fin de la partie, je n'aurais su dire si le score final était vingt à cinq ou match nul. Sur le chemin du retour, je fis faire le plein à mes frais.

Nous rentrâmes à l'heure du souper et, après ce repas, nous nous installâmes dans la véranda, papa Palmieri, Paul et moi-même, pour y boire des canettes de bière. Nous parlâmes base-ball un moment, puis Paul se retira. Et j'évoquai de vieux souvenirs devant son père : le petit Paul qui tourniquait autour de nous, ses aînés, ma lutte avec Peter à propos de la grenouille, et là, j'escomptais qu'il me corrigerait.

Mais il n'en fit rien. Lassé de son long silence, je lui dis :

« Qu'y a-t-il ? »

Il ralluma son cigare et répondit :

« Tu es au courant de tout. »

Ce n'était pas une question. Je répliquai qu'en réalité je n'étais au courant de rien, mais que je commençais à craindre pour ma raison. Il me dit alors :

« Tu veux savoir ? »

Sa voix était tout à fait mécanique, malgré sa pointe d'accent italien. Je m'empressai d'acquiescer.

« La mamma et moi, nous sommes venus ici de Chicago quand Maria était encore bébé, tu le savais ? »

Je lui dis que j'en avais entendu parler.

« J'ai un bon boulot, c'est pour ça que nous sommes venus dans cette ville. Contremaître à la briqueterie. »

Je le savais aussi. Il avait déjà cet emploi du temps où j'étais gosse à Cassonsville.

« Nous avons loué une petite maison blanche de Font Street et déballé notre barda. Nous avons même acheté du neuf. Tout le monde savait que j'avais un bon job ; j'étais bien considéré. Nous étions là depuis quelques mois, et voilà qu'un soir, en rentrant du boulot, je trouve la mamma et notre bébé avec ce garçon inconnu. Elle tenait la petite Maria sur ses genoux et lui disait : « Regarde, Maria, c'est ton grand frère. » Je croyais qu'elle avait perdu la tête ou qu'elle voulait me faire une farce. Et ce soir-là au dîner, les enfants se sont comportés comme si la chose était parfaitement naturelle.

— Qu'avez-vous fait ?

— Rien. Neuf fois sur dix, c'est la meilleure chose à faire. Attendre et ouvrir l'œil. Lorsqu'il est l'heure d'aller au lit, le garçon va se coucher dans une petite chambre du haut qui devait rester inutilisée. Il y trouve tout ce qu'il faut, un lit de camp, des vêtements dans le placard, des livres de classe. La mamma m'a vu jeter un coup d'œil dans sa piaule et m'a dit qu'il faudrait lui procurer un vrai lit.

— La mamma était-elle seule à... ? »

Palmieri alluma un autre cigare. Je remarquai alors que la nuit tombait et que nous parlions plus bas que d'habitude.

« Tout le monde pareil, dit papa Palmieri. Le lendemain après le travail, je vais voir les bonnes sœurs de l'école. Je leur décris le gars, espérant qu'elles sauraient me dire d'où il sortait.

— Et alors ?

— Alors, elles m'ont dit : "Oh, vous êtes le papa de Peter Palmieri ? Quel garçon charmant !" Et tout le monde est comme ça... Tiens, ajouta Palmieri après un long silence, dans la première lettre que mon père m'écrit d'Italie, il dit : "Comment va notre petit Peter ?"

— Et les choses en restent là ? »

Le vieil homme acquiesça.

« Peter reste avec nous, et c'est un bon petit garçon – plus gentil que Paul ou Maria. Mais il ne grandit pas. Après avoir été le grand frère de Maria, il est son frère jumeau, puis son petit frère. Bientôt il sera trop jeune pour être le fils de la mamma, notre fils, et je pense qu'il nous quittera. Personne, à part toi et moi, n'a jamais rien remarqué d'anormal. Tu jouais avec mes enfants quand tu étais petit ?

— Oui. »

Nous restâmes dans la véranda environ une demi-heure, mais nous n'avions plus envie de parler, ni l'un ni l'autre. Papa Palmieri ajouta seulement, au moment où je pris congé de lui :

« Encore une chose. Par trois fois, je me suis fait donner de l'eau bénite par le prêtre et je l'ai versée sur lui dans son sommeil. Rien ne se produit : ni ampoules sur la peau, ni hurlements, rien. »

Le lendemain dimanche, ayant mis ce que j'avais de plus présentable, une

chemise de sport blanche et un pantalon de plage bien coupé, je me fis conduire en ville par un camionneur qui avait fait une halte matinale au motel pour y prendre un café. Je savais que les sœurs de l'Immaculée Conception seraient toutes à l'église pour assister aux premiers offices, mais comme je voulais m'éclipser avant que les Palmieri ne mettent le grappin sur moi pour m'emmener avec eux, il fallait que je file de bonne heure. Après avoir tué trois heures de temps à flâner en ville, où tout était fermé, je me rendis au petit couvent et sonnai la cloche.

Une jeune sœur que je n'avais jamais vue me conduisit à la Mère supérieure, qui n'était autre que sœur Leona, ma maîtresse du cours élémentaire. Elle n'avait pas tellement changé ; les religieuses ne changent guère, peut-être parce qu'elles se cachent les cheveux et ne se maquillent pas. En tout cas je la reconnus au premier coup d'œil comme si je venais d'être son élève ; quant à elle, je ne crois pas qu'elle réussit à me remettre, et pourtant je lui dis qui j'étais. Mes explications terminées, je la priai de me laisser consulter ce qui concernait Peter Palmieri dans les archives de l'école, mais elle s'y refusa. J'avais mon idée ; je voulais savoir si les sœurs n'avaient pas par hasard tout un fichier avec des renseignements sur chaque élève remontant à une vingtaine d'années ou davantage ; mais j'eus beau supplier, hurler et, de guerre lasse, menacer la Mère supérieure, elle demeura inébranlable : les dossiers de chaque élève étaient confidentiels et ne pouvaient être montrés à personne sans le consentement des parents.

Je changeai alors de tactique. Je me rappelais parfaitement que notre classe avait été photographiée quand j'étais au cours moyen. J'avais même un souvenir précis de cette journée, de la chaleur torride, du photographe qui plongeait sous sa toile noire puis en ressortait, semblable à une religieuse courbée en deux quand il avait l'œil au viseur. Je demandai à sœur Leona la permission de regarder cette photo. Elle hésita une minute, puis accepta et fit apporter par la jeune sœur un gros album qui, me dit-elle, contenait toutes les photos de groupe faites depuis la fondation de l'école. Je la priai de me montrer celle de la première année du cours moyen pour l'année 1944 ; elle feuilleta l'album et la trouva.

Nous étions rangés par files alternées de garçons et de filles, ce qui confirmait mes souvenirs. Chaque garçon était entre deux filles mais avait un garçon devant lui et derrière lui. Peter, j'en étais certain, avait posé juste derrière moi, me dominant d'une marche dans la classe en gradins, et sans pouvoir me rappeler leurs noms, je reconnaissais parfaitement les visages des filles qui m'encadraient.

La photo était un peu jaunie et je fus frappé d'y voir une école beaucoup plus neuve que celle devant laquelle j'étais passée en allant au couvent. Je pus retrouver l'endroit où j'avais posé, à l'avant-dernier rang, séparé par deux élèves de notre maîtresse sœur Thérèse, mais mon visage n'y était pas. Derrière mes deux voisines apparaissait, tout petit sur la photo, le visage brun anguleux de Peter Palmieri. Derrière lui, personne ; devant lui, Ernie Cotha. Je

parcourus la liste des noms figurant au bas de la photo ; le sien y était, mais non le mien.

Je serais bien en peine de dire en quels termes je pris congé de sœur Leona et comment je sortis du couvent. Tout ce que je me rappelle, c'est d'avoir arpenté les rues de la ville, presque désertes en ce dimanche matin, jusqu'au moment où mon regard fut attiré par l'inscription s'étalant sur la façade de l'imprimerie du journal. J'étais aveuglé par la réverbération du soleil sur les lettres d'or et la fenêtre de verre blanc ; pourtant je distinguais deux silhouettes d'hommes se déplaçant à l'intérieur. Je cognai sur la porte à coups de pied, et l'un des hommes finit par m'ouvrir et me faire entrer dans l'imprimerie où régnait une forte odeur d'encre. Je ne reconnaissais aucun des deux hommes, mais les presses silencieuses, bien huilées, attendant au fond de la pièce, n'avaient pas changé depuis le jour où j'étais venu là avec mon père pour faire passer une petite annonce en vue de revendre notre maison.

J'étais trop fatigué pour ergoter avec ces gens-là. J'avais perdu, au couvent, une partie de moi-même, et je sentais un fond de café amer dans mon ventre vide.

« Écoutez-moi, s'il vous plaît, dis-je. Dans cette ville est né un garçon répondant au nom de Pete Palmer. Il est resté à l'Est quand on a fait l'échange des prisonniers à Panmunjom, et il est passé en Chine communiste pour y travailler dans une usine de textile. À son retour, il a été incarcéré. Il avait changé de nom après avoir quitté Cassonsville, mais ça n'a pas d'importance ; on a dû lui consacrer pas mal de texte parce que c'était un gars d'ici.

Puis-je consulter les numéros d'août et septembre 1959 dans votre collection ? Vous voulez, bien ? »

Ils se regardèrent puis me dévisagèrent. L'un était un vieil homme avec un dentier mal ajusté et une visière verte de reporter cinématographique ; l'autre un gros type qui n'avait pas l'air commode, avec des yeux ternes au regard stupide. Finalement le vieux répondit :

« Il n'y a jamais eu de natif de Cassonsville qui soit allé chez les communistes. Je risquerais pas d'oublier une chose comme ça.

— S'il vous plaît, laissez-moi regarder. »

Il haussa les épaules et me dit :

« Cinquante cents de l'heure pour consulter la collection, et défense de rien arracher ni rien emporter. Compris ? »

Je lui donnai deux pièces de vingt-cinq cents et il m'emmena aux archives. Rien, absolument rien. Rien non plus sur l'échange de prisonniers de 1953. Je voulus remonter à l'annonce de ma naissance, mais la collection n'allait pas au-delà de 1945 ; les numéros antérieurs, me dit le vieux, avaient brûlé dans l'incendie de l'ancienne imprimerie.

Je sortis et restai un moment au soleil. Puis je regagnai le motel, pris mon sac et me rendis à l'île. Il n'y avait pas d'enfants cette fois ; l'endroit était solitaire et très paisible. Après avoir fureté un moment, je découvris cette grotte vers le sud, et je m'étendis sur l'herbe pour fumer mes deux dernières

cigarettes en écoutant le bruit de la rivière et en regardant le ciel. Je fus soudain conscient que le jour baissait ; il était temps, pensais-je, de rentrer. Lorsqu'il fit trop sombre pour distinguer le bord de la rivière, je pénétrai dans la grotte pour y passer la nuit.

Je crois pouvoir dire qu'en réalité j'avais su dès l'abord que je ne quitterais jamais plus l'île. Le lendemain matin je détachai le canot pour le laisser filer à la dérive, sachant pourtant que les enfants le trouveraient accroché à quelque souche au ras de l'eau et qu'ils le ramèneraient.

Je vis comment ? On m'apporte des choses, et j'attrape pas mal de poisson – parfois même, l'hiver, en brisant la glace. Et puis il y a sur cette île quantité de mûres et de noix. Je médite beaucoup, et si on fait ça comme il faut, cela vaut mieux que toutes ces choses dont mes visiteurs disent qu'ils ne pourraient pas se passer.

Vous serez peut-être surpris, mais des quantités de gens viennent me parler. Ils m'apportent qui des hameçons, qui une couverture, qui un sac de pommes de terre, et certains d'entre eux me disent qu'ils seraient bienheureux d'être à ma place.

Les garçons continuent, bien sûr, à venir sur l'île. En plus des grandes personnes. En dépit des prédictions de papa Palmieri, Peter a conservé ce nom de famille, pour toujours à mon avis, mais c'est un nom que ses camarades n'emploient guère.

Traduit par JEAN BAILHACHE.

The Changeling.

© Gene Wolfe. 1968/1978.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

LA DERNIÈRE FOIS

par Arthur Sellings

La belle et nostalgique nouvelle de Gene Wolfe nous a fait entrer dans un registre ouvertement tragique. Nous avons des chances d'y rester quelque temps. Le prix de l'immortalité est lourd aussi pour les immortels. Certains le savent, contrairement au héros de La Substitution. Quelquefois, ils sont prêts à le payer. Les conséquences à long terme ? Ils ne les verront pas. C'est l'immortel qui, tôt ou tard, recevra le choc en retour. Il aura eu l'impression d'échapper aux servitudes communes, mais il retombera dans des servitudes bien pires : entre la quatrième et la cinquième fois, c'est l'amour fou ; entre la cinquième et la sixième, l'amour fantôme ; entre la sixième et la septième, trois dépressions nerveuses ; et pendant la septième, une autre forme de mort, à vrai dire prévisible : la mort d'une lignée. Un immortel peut-il raisonnablement avoir des enfants ? On sait bien que ceux-ci payent toujours la violence de leurs ancêtres. Et les fils de Dieu ne supportent pas facilement le silence du ciel.

1

IL avait signalé son retour douze années-lumière auparavant, au moment où il avait atteint sa vitesse de pointe. Les ordinateurs des stations terrestres – lorsqu'ils recevraient enfin son message – allaient perforer sur des cartes l'heure de son arrivée à plus ou moins un jour de précision. Ils en feraient l'intégrale à partir de la forme du signal avec une espèce de parallaxe. Le brouillage du continuum métrique d'un vaisseau voyageant à peu près à la vitesse de la lumière donnait une image double de ce dernier.

Il fallait une semaine aux ordinateurs pour vérifier et contre-vérifier. Ensuite, les résultats enregistrés allaient aux contrôles des trafics pour commencer une transformation des horaires habituels des vols locaux, six mois à l'avance, de manière que le champ – et l'espace – soit libre pour son

arrivée. Sa nef réapparaîtrait bien au-delà de l'écliptique ; toujours la même chose un vaisseau spatial en PCD (propulsion en continuum direct) exigeait beaucoup de place. Et on la lui donnait.

De la nuit permanente, il arriva dans la nuit transitoire de sa planète. Mais l'astroport Sheppard était plus illuminé qu'en plein jour. Les lumières faiblirent au moment de l'atterrissage. C'est ce qu'elles faisaient toujours. C'était devenu une espèce de salut. En fait, cela répondait plutôt à une intention publicitaire de la compagnie, pour permettre de voir en leur splendeur les feux étranges qui jouaient autour d'une nef de haut-espace quand elle se posait.

Les feux disparaissaient. Une fois la procédure au sol achevée, lorsqu'il ouvrit et descendit, les batteries reprirent leur pleine force. Les visages ne faisaient plus qu'une tache blanche par-delà les barrières. Le faible et lointain bruit pouvait être celui des applaudissements. Sans doute même.

Les reporters se formaient en grappes. Des gardiens en uniforme les retenaient pour laisser le passage à une silhouette martiale qui s'approchait de la nef à grandes enjambées de petit homme déterminé à montrer qu'il pouvait marcher aussi vite qu'un homme plus grand – et, implicitement, aussi faire tout autre chose de même. Il fit un signe vif de la main. Les appareils photos crépitèrent et les caméras ronronnèrent.

« Grant ?

Grant sourit intérieurement à l'appel de cette voix. Mais après tout, ils ne se connaissaient pas, lui et cet homme en costume mauve.

« Je suis Bassick. Le chef de programmation des vols. Vous avez fait bon voyage ?

— Bon ? dit Grant en se permettant de sourire cette fois. Cela dépendra de ce que vos analystes feront du matériel que je rapporte. La quantité y est, au moins. Il ne restait plus beaucoup de place dans les cales quand j'ai eu fini. »

Bassick hocha la tête, satisfait.

« Il y a aussi quelques spécimens physiques que vous trouverez peut-être intéressants.

— Des artefacts ? »

Les coins de la bouche de Bassick s'abaissèrent légèrement alors que Grant secouait la tête.

« Des minéraux surtout. Peu de vie. Étonnamment peu. La planète était pourtant agréable. Tout semblait s'y prêter à une riche écologie. Mais il n'y avait rien. Enfin, j'ai fait un rapport complet à ce sujet.

— Bon ! Même des éléments négatifs peuvent être utiles à quelqu'un, dit le petit homme en se tournant vers les journalistes. Très bien, messieurs, vous l'avez vu. Et la compagnie vous a donné toutes les informations utiles. Laissez donc notre voyageur se reposer. Il lui a fallu quatorze ans pour nous revenir. »

Tous rirent. La plaisanterie ne leur était pas aussi familière à eux, nouvelle génération, qu'à Grant.

« Conférence de presse demain comme convenu, à quinze heures

précises ! » lança encore Bassick.

Ils se dispersèrent d'assez bonne humeur ; des photographes prirent encore quelques photos tandis que Bassick guidait Grant vers la section réservée au personnel.

« On avait fait venir une voiture, dit-il. Mais j'ai pensé que vous aimeriez vous remettre en jambes. »

Il s'expliquait avec l'onctuosité de quelqu'un qui n'a jamais quitté sa planète. Grant décida qu'il n'aimait pas trop Bassick et que d'ailleurs ce fait même le laissait indifférent.

« Qu'est-il arrivé à Goodman ? »

L'autre le regarda avec le simple masque de regret qu'exige la courtoisie des affaires.

« Il est mort il y a onze ans. Le cœur. On l'a conduit d'urgence au service des greffes, bien sûr, mais aucune n'a pris. J'étais à ses côtés. De quelque manière, j'ai l'impression qu'il souhaitait qu'il en fût ainsi. »

Cela semblait plus que probable, pensa Grant. Goodman avait toujours été particulièrement fier de sa parfaite condition physique. Un homme indépendant dans un monde qui dépendait de plus en plus d'éléments artificiels. Trahi par un corps, il n'avait sans doute pu en tolérer un autre.

« Je pensais que son fils attendait de prendre sa succession. Euh... Paul, n'est-ce pas ?

— Exact. Mais j'avais de meilleures notes que lui dans la compagnie. Il nous a quittés, je crois qu'il travaille maintenant pour une société terrestre.

— Et mes... collègues ? » demanda Grant d'un ton ironique.

Il y en avait un qu'il n'avait jamais rencontré ; l'autre, il ne l'avait pas vu depuis leur entraînement deux cents ans auparavant (en temps terrestre).

Kroll va bien. Hazlitt a été muté dans le personnel au sol après son dernier voyage. Son remplaçant est un jeune qui s'appelle Ebsen. Dommage pour Hazlitt. Il n'avait plus qu'un voyage à faire. Enfin, il se défend bien quand même. Il s'est acheté une ferme au Brésil. Est-ce que vous avez des projets ? demanda Bassick.

— Comment... ? Au cas où je ne passe pas aux examens médicaux ?

— C'est votre dernier voyage aussi. Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Vous avez l'air en bonne forme. Je pensais : après votre dernière mission.

— J'ai encore tout le temps de m'inquiéter de ça. Mais je ne me vois pas en train de faire de l'agriculture au Brésil ni nulle part ailleurs, dit Grant tandis que son visage se plissait d'un sourire sardonique. Je m'achèterai peut-être une petite compagnie aérospatiale pour faire mon petit numéro d'embauche-débauche moi-même. »

Malgré sa plaisanterie, il ressentit un pincement de crainte stupide alors qu'ils pénétraient dans la section du personnel. Un temps de service tronqué causait une énorme différence dans les finances d'un homme. C'était quelque chose contre quoi il n'y avait pas de police d'assurance. Avec les vastes investissements que la compagnie plaçait dans les nefs PCD et les pilotes – et

avec tout le temps entre l'investissement et les possibles bénéfices – la structure des paiements était assez logique avec ses clauses de pénalité en cas d'impossibilité de remplir le contrat.

Inévitablement, cela faisait de ce genre de vie un jeu de hasard. Ironiquement, pas là-haut mais ici-bas, quand un homme revenait. Lorsqu'il était parti, il circulait encore pas mal de plaisanteries sur le fait de savoir s'il y aurait encore une Terre à son retour. Les voyages interstellaires avaient commencé au moment où les possibilités technologiques de l'homme pouvaient assurer la destruction de sa planète. Mais les choses s'étaient arrangées en deux siècles. À chacun de ses retours, le monde semblait plus fou en apparence mais plus sain en profondeur, et c'était bien le plus important.

Ça l'ennuyait de penser à cet aspect pécuniaire. Ce n'était pas l'argent qui l'avait attiré. Il fallait des raisons plus complexes pour conduire un homme à choisir une carrière de cet ordre. Il avait renoncé aux années centrales de son existence pour mener une vie sans continuité, isolé de tous – par le temps plus que par l'espace. Les psychiatres de la compagnie avaient dû chercher loin les raisons de telles motivations chez un homme. Leur objectif était une sorte d'idéaliste, une espèce particulière de solitaire. Une espèce particulière dont il existait pas mal de représentants. Le besoin d'une forme physique parfaite avait été à la base des critères de sélection. Un doctorat ès sciences obtenu suffisamment tôt pour permettre de terminer un entraînement spécialisé et astreignant à vingt-cinq ans, était une qualification qui réduisait les candidats à un nombre à peine supérieur à ceux dont la compagnie avait besoin. C'est-à-dire deux au moment où tout avait commencé.

Même maintenant, il n'y avait que trois vaisseaux. Cela revenait cher. Et cela pouvait coûter cher à un homme qui venait d'un monde fini et allait vers un avenir inconnu.

Quelques Terriens en tenue de soirée étaient éparpillés dans la salle de réception. Ils détournèrent les yeux de leur verre pour observer l'arrivée de Grant dans son uniforme vert ; quelques-uns esquissèrent de vagues saluts de la main. Il y avait dans leur regard le mélange habituel – cela ne changeait pas avec les générations – de... c'était difficile à analyser... un peu d'envie, un peu de *Bienvenue à bord, mec*, un peu de ressentiment – et beaucoup de soulagement du travail fini ; ils pourraient maintenant retourner à leur petit lopin d'espace.

Grant leur rendit un bref salut – il y avait entre ces hommes une camaraderie qu'il ne pourrait jamais partager – et s'avança vers la section médicale. On l'y attendait en haie d'honneur.

Il en sortit deux heures plus tard avec un certificat de bonne santé, sans aucune envie d'ailleurs, de demander une contre-expertise, ce qui, en tout cas, eût été son droit. Bassik l'attendait dehors.

« Je vous ai fait réserver un appartement au *Vénus*.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Un lupanar de luxe ? *L'Univers* n'est plus assez bien ?

— Il a été rasé il y a vingt ans pour permettre la construction d'un terrain pour engins à chute libre, dit Bassick en passant la main sur ses cheveux en brosse. L'autre service que vous avez... euh... sous-entendu... euh... peut être obtenu aussi. C'est en principe ce qu'il y a de mieux en ville. »

Grant fit une grimace. Goodman avait été bien plus plaisamment direct et avait toujours apporté à l'astroport, un assortiment varié en tailles et en couleurs.

« Ça, c'est quelque chose dont l'habitude doit revenir. Tout ce que je veux pour l'instant, c'est un vrai repas de vraie nourriture, une bonne bouteille et un vrai lit. Pour moi seul ! »

2

Une heure avant la conférence de presse, il y avait eu un véritable défilé dans son appartement ; la succession habituelle de faits et de chiffres, de films stéréo, de commentaires coupés dans des centaines de spots d'information, et des documentaires suivis de mannequins qui montraient les nouvelles tendances de la mode.

La régénération du Sahara était maintenant achevée. Le monorail transaustralien avait été inauguré. Une troisième génération était née à Cousteaupolis, sous la Méditerranée, une génération qui comptait un enfant chez qui certains hommes de science excités prétendaient voir un embryon d'ouïes là où d'autres ne voyaient qu'un accident. Un homme était descendu dans la Tache Rouge de Jupiter et en était ressorti vivant.

L'intérêt pour les greffes d'organes semblait inébranlé depuis son dernier retour, bien que les greffes n'aient permis qu'un bref accroissement de la durée de vie. On n'avait fait que les mettre à la portée de la plupart des hommes. Le summum en la matière semblait avoir été atteint avec l'opération d'un milliardaire indonésien ; son incapacité à survivre plus de six mois avait été imputée plus à la surexcitation qu'à un, rejet organique.

Les robots humanoïdes avaient été commercialisés au niveau des grands magasins. On les y trouvait depuis plus de trente ans.

Les jupes, si on pouvait appeler cela ainsi, avaient repris la longueur – ou la brièveté – des années 2150, portées avec des jarrettières, qui semblaient horribles aux yeux de Grant et dont l'effet ne fut pas amélioré lorsqu'il découvrit qu'une radio miniature y était insérée.

Mais il fit de son mieux pour être poli envers les journalistes qui arrivèrent sur les lieux à quinze heures précises. C'était une routine qui lui semblait avoir perdu sa signification, mais la compagnie appelait cela *avoir de bonnes relations publiques*.

Oui, il pensait que la mode était très féminine. Oui, il aimait le style des costumes mauves pour les hommes, mais il n'avait pas l'intention d'en acheter pendant ce séjour sur Terre. Il avait assez de vêtements. Certains devaient avoir, pour le moins, l'air antique, mais il pourrait toujours trouver dans sa garde-robe quelque chose comme ça (il montrait son costume sombre) qui lui irait suffisamment bien.

Oui, il pensait que l'ère des robots allait peut-être commencer. Pensait-il qu'ils remplaceraient l'homme sur les nefs spatiales ? Peut-être, mais lui-même ne le voyait pas ainsi. Une nef spatiale était déjà un robot à 99 pour 100, même si ce robot n'était pas humanoïde. Mais la nécessité d'un homme persisterait pour commander, initier, improviser.

Il ne put éviter un commentaire sur les ouïes : ce n'était pas sa spécialité. Une race primitive qu'il avait rencontrée sur Proxima Centauri II semblait être sur le point d'abandonner la lutte pour la vie terrestre pour s'en retourner à l'existence aquatique. Mais cela se passait deux cents ans auparavant. Toujours la même grosse plaisanterie, toujours le même bon gros rire en réponse.

C'était un peu comme si – cette pensée ne lui venait pas pour la première fois – il était un visiteur en pays étranger.

C'était votre septième voyage, capitaine. Le prochain sera le dernier, n'est-ce pas ?

Eh bien oui. Mais ce sera le dernier parce que le temps de mon contrat sera écoulé : vingt ans. Les voyages se font de plus en plus longs à mesure que nous reculons les frontières de l'espace. Mes successeurs feront moins de voyages et signeront un contrat plus long. (Il se tourna vers Bassick qui se retrancha derrière un geste d'irresponsabilité.)

Y aurait-il jamais de limite, là-haut, à la colonisation de l'homme ? Il répondit par un « jamais » bien franc tel que le souhaitait la compagnie, bien qu'il eût parfois des doutes à ce sujet... Mais probablement, ce ne serait pas de leur vivant. Ni même du sien, d'ailleurs. Les mêmes rires, un peu plus féroces cette fois, accompagnèrent le même ressentiment contre cette étrange élite qui pouvait passer outre les siècles, de la part de ceux qui ne pouvaient échapper au sablier terrestre. Mais combien d'entre eux, s'ils en avaient la possibilité, auraient pris la même décision que lui deux siècles auparavant ?

Non, je ne connais pas encore ma prochaine mission. Après ma retraite ? Je n'ai encore rien décidé.

Un service planétaire ? J'en doute. Mes projets pour cette visite sur Terre ? La famille ? Non je n'ai pas de famille. (Ce n'était pas tout à fait exact, se dit-il, en lui-même, mais suffisamment vrai pour l'importance qu'il y accordait.) Ni de foyer en ville. Non, je vais seulement me balader, essayer de rattraper mon retard sur le monde. D'autres questions ?

Il n'y en avait plus.

Comme il se levait, une silhouette familière, reconnaissable même dans un

costume violet sombre, entra. Aucune autre manœuvre ne grevait plus le budget de la firme Vandeleer & Vandeleer que celle de l'exploitation du haut-espace. L'homme et Grant se serrèrent la main.

« Vandeleer VIII ? demanda-t-il poliment.

— IX !

— La mémoire doit me faire défaut, dit Grant en guise d'excuse.

— Pas du tout ! Père est mort. Tragiquement. Il n'avait que vingt-huit ans. Son transplanétaire est entré en collision avec un cargo au-dessus du Caucase.

— Je suis navré. Navré aussi de ne l'avoir jamais rencontré. J'aurais dû me rendre compte. On voit que vous êtes assez jeune.

— J'essaie de ne pas trop le paraître, dit Richard Vandeleer IX en riant. La gérance de vos biens m'a donnée quelques cheveux blancs prématurés pendant ces trois dernières années. »

La salle était maintenant vide ; Bassick avait été le dernier à sortir, en emmenant le chariot à liqueurs.

« Mais pourquoi ?

— Eh bien, il y a d'abord eu la dévaluation...

— La dévaluation ? Par rapport à quoi ? Je pensais qu'il n'y avait plus qu'une seule monnaie au monde maintenant.

— Par rapport à l'or ! L'intégration monétaire a posé ses problèmes aussi. Il fallait bien qu'il y ait des normes.

— Cela me semble assez primitif pour notre époque. Est-ce que j'ai beaucoup perdu ?

— Je me suis peut-être trouvé impliqué dans tout cela à un âge assez tendre, mais j'ai le sang des Vandeleer, dit-il en souriant. J'avais eu vent de l'affaire et j'avais acheté de l'or en Eurasie trois mois avant la chute. Vous y avez de l'argent. Cela n'a pas été très facile avec les révisions d'impôts planétaires. Certains ont dû faire face à une double imposition. Ça s'est écrasé avec un cas fumant : quelqu'un avait reçu une quadruple demande et devait payer cinquante pour cent de plus que ce qu'il gagnait. Enfin, je ne vais pas m'éterniser sur ces aspects techniques, mais la révision aurait signifié que vous perdiez vos exonérations d'impôts, sans rien y gagner nulle part. Je ne veux pas trop faire valoir mes efforts, mais la partie a été difficile. Quand la machine fixe des règles pour une minorité de cinquante mille personnes, elle ne veut même pas entendre parler d'une petite minorité de trois.

— Particulièrement si cette minorité est rarement là au moment des élections.

— Exactement. Cela a nécessité des pressions politiques et un certain degré de dit Vandeleer avec un geste équivoque de la main.

— Corruption ?

— Appelons cela de la programmation. Une programmation plutôt coûteuse. S'assurer que la bonne question soit posée au bon moment et au bon endroit. J'étais prêt à aller jusqu'à la Cour suprême du Monde, si nécessaire ; mais cela aurait pris encore plus de temps et d'argent. Alors je me suis arrangé

pour que tout aille comme je l'entendais et juste à temps pour votre retour. »

Il sortit une chemise de son porte-documents.

« Malgré ces frais, vous avez atteint le demi-million de dollars voici déjà plus de trente ans. En fait, étant donné l'augmentation du coût de la vie, votre avoir n'a été investi qu'à 17,5 %. Ce n'est pas énorme, vu le temps de l'investissement mais pour que...

— Vous avez très bien agi, dit Grant pour couper court aux excuses. Je suis satisfait. »

L'autre était assez jeune pour montrer son soulagement.

« Voici quelques papiers que vous devez signer. »

Il lui tendit un stylo. Grant signa sans même lire. Il avait confiance en la firme Vandeleer. Il attendit que le dernier papier lui soit tendu. Richard le gardait.

« Et celui-ci... j'aurais dû vous en parler plus tôt, dit-il avec un regard gêné. Si je m'en sors en ce qui concerne les problèmes financiers, je suis encore mal à l'aise quant aux détails personnels. Ceci est un reçu de l'héritage de votre petit-fils. Il... il est mort voici quatre ans, sans descendance.

— Je n'avais jamais espéré qu'il ait un jour des enfants, dit Grant avec un rire profond. Si d'ailleurs le pronom exact est *il*. Héritage, avez-vous dit ?

— Quelques centaines de dollars une fois les droits payés.

— C'est toujours ça de gagné, après tout ! »

Il sentit l'embarras du jeune homme qui, lui, faisait partie d'une dynastie aux chaînons serrés pour laquelle les affaires de famille étaient taboues.

« Je suis désolé, reprit-il. Je n'ai pas le droit d'être amer : c'est de ma faute. Mais n'ayez aucune crainte, je ne répéterai pas mon erreur. »

Une erreur ? C'était un doux euphémisme. C'était arrivé entre son quatrième et son cinquième voyage, et il ne comprenait pas encore quel démon l'avait poussé. Il y avait toujours eu assez de femmes. Il ne se faisait pas d'illusion sur son apparence physique : il savait que pour la plupart des femmes, il n'était qu'une expérience de plus. Un être étrange et énigmatique : la pupille brûlée, noire dans un œil clair, les cheveux décolorés, presque blancs autour d'un visage tanné par les radiations du haut-espace ; une attraction étonnante, voyante. Il le savait et pensait que c'était mieux ainsi. L'expérience conclue, la plupart des femmes disparaissaient sans demander des comptes.

Il y avait aussi les croqueuses de diamants, bien sûr, attirées par le compte en banque d'un astronaute du PCD. Mais ces chercheuses d'or employaient des avocats qui découvraient très vite que la richesse était plus potentielle que réelle. Les clauses restrictives rendaient cela très clair puisque la compagnie gardait la part du lion jusqu'au dernier jour du contrat et jusqu'à ce que la lettre de séparation fût signée. Plus que tout cela, aucune machination ne pouvait soutirer tout l'argent d'un homme qui allait vivre plus longtemps qu'aucune de ces dames.

Hélène n'avait appartenu à aucune de ces catégories. Oui, elle n'avait pas été exigeante. Dans son esprit, pourtant, elle avait été féroce parce qu'elle avait été désespérément amoureuse de lui. Elle avait soulevé en lui la chose la plus difficile qu'il eût été possible pour un homme dans sa position : un sentiment de responsabilité envers quelqu'un d'autre. En y résistant, il avait essayé de se convaincre qu'il l'aimait de retour. Ils s'étaient mariés dans un village des Catskills.

Une semaine plus tard, il recevait un câble de la compagnie qui lui assignait sa prochaine mission.

Un voyage plus long que ceux qu'il avait faits jusqu'alors, et même depuis ce temps-là. Une décision du conseil d'administration, née des balances de paiement et du facteur temps, l'avait envoyé au loin pendant plus de quarante ans.

Il avait retrouvé une Hélène de soixante-sept ans, un fils qu'elle avait pitoyablement essayé de modeler à l'image de son père, le poussant à se qualifier pour le même emploi ; un fils qui avait eu trois dépressions nerveuses. À quarante ans, c'était un homme triste, plus vieux en fait que son père, peignant des toiles de dixième ordre pour essayer de justifier son existence sur l'allocation que Grant avait prévue pour sa femme.

Ç'aurait pu être acceptable. Personne ne pouvait être certain de sa descendance. Ç'avait été pire pour ce qui fut d'Hélène.

Il s'était préparé à la retrouver vieillie, loyalement préparé à faire tout ce qu'il pouvait pour la rendre heureuse, pour compenser cette existence si peu naturelle à laquelle il l'avait condamnée. Mais il ne s'était pas préparé à retrouver une Hélène absurdement déterminée à prétendre que le temps n'avait pas passé, Hélène qui avait utilisé tous les artifices de la chirurgie esthétique du XXII^e siècle, qui paraissait face à lui pour le séduire, dans les négligés les plus grotesques d'un monde qui lui était étranger.

C'était cela : la contradiction latente en cette envie désespérée de tourner les aiguilles du temps à l'envers, et qui encore nécessitait le soutien de la dernière mode pour garder ce sentiment de jeunesse, c'était cela qui avait édifié cette barrière insurmontable entre eux. Cela plus encore que ce vieux corps caché derrière des tonnes de maquillage, et les gestes implorants qui l'avaient fait fuir loin d'elle.

La longue erreur était passée maintenant. Mais ce souvenir lui amenait des relents douloureux et il se fit l'impression d'être un bourreau en signant le document.

Il soupira.

« Bien, si les affaires sérieuses sont terminées, descendons boire un verre. Vous êtes assez âgé pour qu'on vous accepte au bar, non ?

— Essayons toujours ! » répondit Richard Vandeleer IX en fermant sa serviette.

Deux grands verres plus tard, Grant ne se sentait pas beaucoup mieux. Le

décor environnant ne l'y aidait pas : des formes fluorescentes qui changeaient et tournaient sur les murs du grand bar. C'était peut-être le dernier cri de la décoration mais ce n'était pas très reposant pour des yeux qui n'avaient pas eu plusieurs décennies pour s'y habituer.

Mais ce n'était pas le présent qui le dérangeait – et il n'était pas sûr non plus que ce fût le passé ou l'avenir. Dans trente ou quarante ans de temps terrestre – deux ou trois ans de ses propres années – il serait de retour sur Terre pour de bon. La comparaison qui lui était passée par la tête au moment de la conférence de presse – cette sensation d'être un visiteur en pays étranger – lui revint. On peut passer des vacances de plusieurs mois dans un pays étranger et s'amuser de ses habitudes différentes, de son langage. Mais s'y installer ?

Il vida son verre. Il y avait une solution à ce sentiment, peut-être même à tout le problème : la vieille solution de l'inoculation du mal par petites doses. Il fit signe au barman qui accourut.

« Un atlas, s'il vous plaît.

— Je suis désolé, monsieur. Si c'est un nouveau cocktail... ou un ancien, je crains que... ooh, un atlas ? dit le barman en se frottant le front.

— Un atlas de la Terre, précisa Grant.

— Je ne suis pas sûr que l'hôtel en possède.

— Trouvez-m'en un », dit Grant en lui tendant un billet de cent dollars.

Le livre arriva cinq minutes plus tard, tout frais sorti des rayons d'une librairie. Grant l'ouvrit au hasard et planta un doigt aveugle sur la page.

« Biarritz, département des Basses-Pyrénées. Station balnéaire historique mise à la mode par les Anglais au XIX^e siècle. Population... »

Il leva les yeux vers Vandeleer qui l'observait depuis un long moment, avec une compréhension dépassant son jeune âge.

« Je vais arranger ça : réservations du vol et d'un hôtel là-bas, dit-il en finissant son verre. Aux frais de la compagnie, bien sûr.

— Vous êtes un vrai Vandeleer, dit Grant doucement. Une seule requête : que ce soit un petit hôtel. »

3

Deux semaines dans cette ville française lui avaient permis de remettre ses esprits en bon ordre. Dieu seul savait comment Richard lui avait trouvé cet hôtel : *L'Auberge Basque*. C'était sûrement trop petit pour être sur aucun guide de voyage : une petite affaire de famille d'une douzaine de chambres, le bar au zinc traditionnel et un petit restaurant. M. Vidal, le propriétaire, était un homme svelte qui fumait des cigarettes brunes avec un fume-cigarette qu'il portait toujours à un angle altier. Il s'en séparait à intervalles pour servir les repas qui démentaient son apparence ascétique.

L'auberge avait gardé son style local. Dans un monde international, elle avait conservé sa vieille saveur française. Cet endroit avait sans doute été une des premières stations balnéaires internationales – certains vieux bâtiments portaient encore des noms anglais – mais l'eau avait passé sous les ponts sans que peu ne changent. Les gratte-ciel avaient poussé là en nombre restreint.

C'était en septembre, mais cela semblait moins évident là, car tout le monde était bronzé. Les habits d'été semblaient être toujours les mêmes : ils ne froissaient pas la vue comme ces accoutrements bizarres que l'on rencontrait à New York.

Il passait ses journées à arpenter le sable doré de la plage, à regarder les vagues s'y briser, et, quand l'envie l'en prenait, il y faisait un peu de surf. Il passait ses soirées à déguster toutes sortes de boissons, d'une terrasse à l'autre, et à y écouter de jeunes Français en pantalons de velours qui chantaient de vieilles ballades populaires en s'accompagnant de guitares. Il sentit son goût s'adapter à ces cigarettes âcres et à la saveur des pastis : leurs parfums faisaient partie de l'air du temps.

C'était une vie paisible dont l'ultime folie consistait en quelques occasionnelles passes à la roulette du casino. La véritable roulette russe qu'était sa vie, son avenir, disparaissait chaque jour un peu plus de son esprit. Jusqu'à ce que...

Il revenait à l'auberge pour dîner et il lui fallait passer près de la table de cette jeune femme, afin de pouvoir rejoindre la sienne. Et les tables étaient très proches les unes des autres dans ce petit restaurant.

« *Pardonnez-moi, madame* », dit-il en son français hésitant.

Puis, telle était son incertitude dans ce langage et son usage qu'il ajouta le suffixe *-oiselle*, rendant ainsi la tournure grotesque.

Un visage entouré de cheveux blonds se tourna vers lui, des yeux d'ambre le regardèrent. Des lèvres rouges s'épanouirent en un chaud sourire.

« *Je vous en prie* », dit-elle.

Au bar, après le dîner, un seul tabouret était libre et c'était à côté d'elle.

« *C'est libre ?* » demanda-t-il.

— Bien sûr », répondit-elle en anglais avec un pur accent britannique.

Ce fut aussi simple que cela.

Et aussi fatal.

Elle s'appelait Etta : Etta Warring. Un de ses ancêtres parlait de cet endroit dans son journal intime. Il était venu là avant la Première Guerre mondiale.

Elle revenait d'un congrès international à Barcelone, elle voyageait en voiture. Elle était docteur en anthropologie.

Il lui dit qu'il était docteur lui aussi, en physique.

« Ça me rappelle une histoire... de Thurber, je crois : un des humoristes du XX^e siècle américain... ou de Leacock, peut-être. Il était docteur ès lettres. Sur un bateau, une jolie blonde se tordit, un jour, la cheville, et on demanda un docteur par haut-parleur. Leacock se précipita vers la cabine de la jeune personne pour s'y trouver battu d'une courte tête par un docteur en théologie. »

Ils rirent ensemble et le moment le plus dangereux – discuter de sa profession – était passé sans qu'il ait eu à révéler ni à cacher la véritable nature de sa profession d'astronaute.

Ils firent du surfing ensemble, se promenèrent en avion au-dessus des eaux calmes de Saint-Jean-de-Luz, le long de la côte, ou simplement flânèrent dans le vieux port de Bayonne en regardant les pêcheurs qui déchargeaient leurs cargaisons comme de tout temps on l'avait fait ici. Les journées s'illuminaient de plaisirs simples.

Un jour, ils prirent la voiture copiée de la vieille Jaguar type E, avec laquelle elle était venue et ensemble parcoururent les chemins de montagne à travers les cascades glacées et les villages ancestraux des Pyrénées. Ils s'arrêtèrent sur la route et s'installèrent dans une auberge encore plus petite que *L'Auberge Basque*, dans une chambre toute de lambris.

Il sut alors avec une horrible certitude qu'il avait de nouveau refermé le cercle : sa mémoire revenait à des souvenirs amers, à des montagnes moins belles que celles-ci, à un village moins ancien, une auberge...

Mais l'expérience cette fois menaçait d'être encore plus amère car, à ce moment précis, il la savait douce à s'en briser le cœur, et cette fois le don de soi était réciproque. Au déjeuner, il sut qu'il fallait tout lui dire. À un moment qui aurait dû être fait de calme intimité, de quelques mots accompagnés de *croissants*, de gelée de groseille et de café fumant, il devait lui parler de ce sujet incongru : son travail.

Il poussa son assiette de côté et, malgré l'heure, commanda un cognac. Les sourcils d'Etta se soulevèrent mais elle ne dit rien. Il essaya de s'installer confortablement mais les mots venaient avec une maladresse désespérante.

« Tu sais... qui je suis ? Enfin, quel est mon travail, je veux dire... ! Tu ne...

— Quoi... Lire les journaux à scandales ? dit-elle avec un gentil sourire. Non, pas du tout ! Je ne savais pas qui tu étais. Maintenant, je le sais. J'ai écrit à mes parents et je leur ai parlé de toi dans ma lettre. Ça ne te dérange pas, j'espère ? Ils t'ont reconnu à la description que je leur ai faite et à ton nom aussi.

— Et ils désapprouvent ?

— Désapprouvent ? Et pourquoi donc ? dit-elle avec un autre sourire. Je suis une grande fille, maintenant. J'ai trente-trois ans.

— Trente-trois ans, répéta-t-il, le regard étrange. Oui, tu me l'as dit. Mais tu ne sais pas tout, évidemment, ou tu ne parlerais pas de tout cela aussi calmement.

— Quoi... ? le problème du temps relatif ? Oui, je sais.

— Mais tu n'as pas saisi tout ce que cela implique... Pour nous... À moins que tu ne ressenties pas la même chose que moi ?

— Est-ce que tu as besoin de, me poser la question ?

— Il me semble que c'est la seule chose que nous sachions faire pour le

moment : poser des questions. Il n'y a pas de réponse à celle-là, tu le sais.

— Chaque question a sa réponse !

— Toi, adepte des sciences exactes, tu oses dire cela ?

— Justement à cause de cela, je le peux... Ce n'est qu'un problème de temps.

— Ne prononce jamais ce mot en face de moi, dit-il en essayant de sourire.

— Est-ce que je ne pourrais pas t'accompagner pour ce dernier voyage ? Avec mon bagage scientifique, je...

— Tu serais une surcharge. De plus, l'anthropologie est la dernière discipline dont nous ayons besoin... La loi de la moindre perte...

— Perte ? Je pensais que c'était un projet gouvernemental. Tu veux dire que c'est une affaire commerciale ?

— Jusqu'à présent, oui ! Il n'y a eu aucun bénéfice pour aucun gouvernement pour le moment. Le trafic planétaire appartient au secteur semi-public. Il y a là quelques restes de la volonté de suprématie militaire, d'hégémonie nationale. C'est faux, bien sûr, mais les blocs y sont encore attachés. Chaque assemblée du Monde a de puissants courants de pressions politiques et économiques qui sont contre le programme spatial. Aucun gouvernement avide de survivre ne prendrait le risque d'un programme de haut-espace. »

C'était une espèce de soulagement de parler de ces choses impersonnelles pendant un moment.

« Pour la société qui m'emploie, c'est un investissement à très long terme. De si longs termes et un si gros investissement que c'est la seule firme qui ait fait ce genre de chose jusqu'à présent... et cela depuis deux cents ans. Ils vendent le savoir que nous leur rapportons à des sociétés de recherches, à d'autres compagnies, mais cela ne les fait rentrer qu'à moitié dans leurs frais. Ils jouent sur le fait qu'ils sont les premiers dans ce domaine, qu'ils perfectionnent leurs techniques et qu'ils seront prêts le jour où l'espace s'ouvrira en grand... S'il s'ouvre jamais d'ailleurs. C'est un vrai jeu de roulette. Nous ne faisons qu'élargir nos techniques et nos connaissances en ce qui concerne le haut-espace, système après système. Si l'un de nous trouvait une civilisation comparable à la nôtre, les choses avanceraient avec une accélération croissante. Chacun admet maintenant que c'était la principale motivation de ce désir d'explorer les planètes : trouver une race sœur, un point de référence. Même si ce ne sont que les restes de cette race que nous trouvons... Mais nous n'avons rien trouvé. Même près des plus proches étoiles. Rien que quelques espèces primitives. Intéressantes pour les biologistes, mais rien qui puisse justifier l'intérêt de ta science... »

Il revenait aux choses personnelles, maintenant. Elles ne pouvaient être différées plus longtemps.

« Même moi, je suis un passager payant. Chaque chose est cotée à son prix de revient exact, au centime près. Le coût n'est pas grand en temps objectif. Cela ne s'accumule que dans le temps relatif. Et même si je le voulais, je ne

pourrais pas me permettre de prendre un passager : pas même toi.

— Est-ce que tu ne pourrais pas décrocher ?

— Je pourrais, lui dit-il en lui faisant un bref exposé des clauses de pénalité de son contrat. Cela signifierait que je me retrouverais avec quelques milliers de dollars et tout à recommencer.

— L'argent n'est pas ce qu'il y a de plus important. J'en ai, de toute façon.

— Non, l'argent n'est pas le plus important. Et ce n'est pas le principal facteur, non plus. Terminer ma mission, c'est ça qui compte. Je ne pense pas être un lèche-bottes de ma compagnie – les compagnies sont de toutes petites choses, vues de là-haut – mais je me suis voué à mon travail, entièrement. Il me faut l'achever.

— Je comprends, dit-elle avec douceur. Moi non plus, je ne pourrais pas abandonner mon travail... même pour nous.

— Dans ton cas, tu n'aurais même pas une alternative aussi tranchée. Il pourrait y avoir un compromis. Pour moi, il n'y en a pas, dit-il en frappant du poing la paume de sa main. Pourquoi fallait-il que cela arrive maintenant... À ce dernier voyage ?...

— C'est difficile, terriblement difficile, dit-elle en lui tendant la main. Je savais que cela créerait des difficultés. Mais cela n'a rien gâché.

— Tu ne connaissais pas tous les aspects de la chose.

— J'en savais assez. Et cela ne doit rien gâcher.

— Alors tu dois accepter cela comme quelque chose de passager.

— Ce n'est pas nécessaire. Tu vas être parti pour combien de temps ? Vingt, trente ans... Je suis prête...

— Non, j'ai déjà essayé. Ça n'a pas marché. Cela ne pouvait pas marcher. »

Il se leva et tourna en rond dans la petite chambre. Le soleil qui glissait entre les pics lança soudain un rayon à travers la fenêtre et inonda la pièce de sa lumière.

Elle se leva à son tour et alla à côté de lui, entourée de la fine brume blonde de ses cheveux.

« Alors, il faut l'accepter, dit-elle calmement.

— Facile à dire !

— Je sais : facile et inadéquat. Mais que pouvons-nous dire d'autre, mon amour ? Ou faire ? Nous chérirons nos souvenirs. Bon sang, pourquoi faut-il toujours que les choses les plus simples et les plus vraies tournent en mauvais mélodrame. Et nous pouvons... » Elle s'arrêta brusquement. « Combien de temps nous reste-t-il ?

— Quatre à cinq semaines ; du moins, c'est ce qui me reste, à moi.

— À moi aussi. L'année universitaire commence bientôt, mais la faculté peut bien survivre sans moi pendant ce temps... et moi sans la faculté. »

Le ton de sa voix était vibrant, mais son regard, tandis qu'elle l'observait, était chargé de la plus douce tendresse. Il la prit dans ses bras et elle était toute tremblante.

« J'ai toujours été content de retourner dans l'espace. À chaque retour, je

me suis senti un peu plus étranger à cette Terre. Cette fois je vais me sentir bien seul là-haut, dit-il en riant tristement. Invertissons le poème : Vous serez sous la terre et fantôme sans os...

— La citation n'est pas exacte...

— Je sais, mais le poète parle de la mort et c'est le seul espace où le temps est égal pour tout le monde. Le seul !

— Ne devenons pas morbides », l'interrompt-elle. Ils échangèrent un long baiser. « Nous avons encore toute une vie devant nous. Retournons en ville. »

Mais elle parut absente, tout le temps du retour, ne parlant plus que lorsqu'il l'y forçait et ne répondant que par monosyllabes. Elle conduisait comme un automate.

Un télégramme l'attendait à leur arrivée. Il était certain qu'elle l'avait remarqué – certain aussi qu'elle en devinait le contenu – mais elle resta totalement silencieuse à ce propos. Il l'ouvrit quand il fut seul dans sa chambre. Il lui suffisait d'un simple calcul, facilité encore par l'habitude : il serait parti pendant trente-quatre ans de temps terrestre. Deux ans et demi de son propre temps. Quand il reviendrait enfin pour de bon, il aurait quarante-cinq ans. Etta en aurait soixante-sept. Exactement l'âge auquel il avait retrouvé Hélène.

Le matin suivant, il se leva avant huit heures. Il alla frapper à la porte d'Etta. Il n'obtint pas de réponse. Il haussa les épaules : il était encore trop tôt, mais elle devait sans doute déjà être en bas, devant son petit déjeuner. Il descendit et se dirigea vers la table qu'ils avaient partagée depuis le premier soir de leur rencontre. Elle n'était pas là non plus. Il vit une enveloppe qui portait son nom.

Il ressentit un vide soudain. Il souleva le rideau. Sa voiture n'était plus dans le petit parking couvert de gravier. Il se força à ouvrir l'enveloppe.

Mon amour,

Je viens de prendre l'avion de Londres. Je ne sais pas combien de temps je serai partie. Pas plus de quinze jours, j'espère. Je suis affreusement désolée de devoir prendre ainsi sur notre temps – encore ce mot atroce qui revient – mais j'agis au mieux de nos intérêts. Fais-moi confiance. Je ne puis rien te dire de plus jusqu'à mon retour. Même peut-être alors, je ne te dirai rien si cela n'a pas marché comme je le souhaite.

Si tu vois une jolie anthropologue anglaise et blonde, pendant mon absence : éloigne-t'en ! Même si elle n'est ni blonde ni anthropologue, ni anglaise. S'il te plaît, attends mon retour.

Etta.

Les tristes jours de solitude passèrent avec une exaspérante lenteur. Il se mit à boire plus de Pernod que d'habitude, passa plus de temps au casino, et sentit qu'il ne pouvait plus regarder la mer en face. Cette sensation de vide qu'il avait en lui était trop à l'image du vide de son existence.

Douze jours plus tard, elle réapparut de manière aussi inattendue qu'elle était partie. Sa voiture était à nouveau dans le parking, et elle l'attendait à leur table quand il arriva au dîner.

Ils se regardèrent un moment. Puis elle se jeta dans ses bras, en lui disant : « Mon amour, mon amour. » Les Français de la salle à manger sourirent comme les Français ont toujours souri aux amoureux, avec tolérance et complicité, les plus âgés avec nostalgie.

« Nous ne pouvons pas discuter ici, lui dit-il. As-tu mangé ?

— Non. » Elle secoua la tête. « Je ne pouvais pas.

— Je ne le pourrai pas non plus. »

Il la conduisit jusqu'à la terrasse. Quelqu'un apporta des verres et une bouteille de Pernod. Grant remplit les verres. Il leva enfin les yeux vers elle.

« J'ai décidé que... non, je ne peux pas m'y résoudre... je suis prêt à accepter ta décision. Si tu le veux, je romprai mon contrat. La compagnie n'y perdra pas tellement. Ils ont un pilote de réserve qui est prêt... J'ai eu tout le temps d'y penser pendant ton absence. Je... »

Elle secoua lentement la tête et le fit taire.

« Je ne veux même pas entendre parler de cela. Je ne le désirais pas avant mon départ : à plus forte raison maintenant. D'ailleurs, mon chéri, c'est trop tard.

— Trop tard ? Que t'est-il arrivé ? Pourquoi es-tu partie si rapidement pour Londres ?

— Pour être l'objet d'une opération illégale, dit-elle avec désinvolture.

— Quoi ?...

— Enfin, illégale n'est peut-être pas le mot exact. Disons : pas-encore-admise-par-la-société. C'est une nouvelle technique qui remet en cause nos valeurs sociales. Et tu sais à quel point les Anglais se soucient des problèmes sociaux. Le tout n'a pris que cinq jours, depuis le tout début jusqu'au dernier test pour s'assurer que ç'avait bien pris. Mais il m'a bien fallu une semaine pour persuader les spécialistes de me faire cette opération.

— Je t'en prie... Arrête de tourner autour du pot. Quelle opération ? Qu'as-tu fait ?

— Tu donnes à tout cela des allures de drame, dit-elle en souriant. Ce n'en est pas un. Peut-être que sans mes motivations, ça avait bien pris. Mais il m'a bien fallu une semaine pour perpétuer l'intelligence. C'est bien ironique en vérité qu'on s'en soit servi pour aider la cause de deux amoureux.

— Que Dieu maudisse le flegme anglais... Vas-tu...

— Ce n'est pas facile à dire. En bref... je me suis arrangée pour que tu me retrouves à ton retour sans que le temps m'ait touchée. »

L'esprit de Grant sombra dans le noir et redécouvrit l'image d'Hélène et de son pitoyable essai de vaincre le temps.

« C'est impossible : je vais être absent pendant trente-quatre ans... »

Le sourire d'Etta devint énigmatique alors qu'elle faisait semblant de compter sur ses doigts.

« C'est parfait : ce sera une Etta un peu plus jeune qui t'attendra. Enfin, plus jeune de quelques mois seulement.

— Que t'est-il arrivé ? Je pensais te connaître ? Depuis quand t'adonnes-tu à ce genre de sadisme ? demanda-t-il d'une voix plus déconcertée qu'amère.

— Je suis désolée, mon amour. Vraiment désolée. Je ne veux pas faire de sadisme... Je suis seulement un peu timide. Enfin, il faut bien que je te le dise : je vais avoir un enfant.

— Tu vas...

— Ne t'étonne de rien. Écoute avec attention. Je vais avoir un enfant.

— Mais...

Je t'ai dit que c'était une nouvelle technique. Faut-il que je te donne les détails ? demanda-t-elle en soupirant. Ce serait peut-être mieux ! Eh bien, ce n'est pas vraiment une nouvelle technique : c'est assez nouveau pour son application aux humains. La première expérience a été réussie par Jean Rostand aux environs des années 1950, sur des grenouilles, puisqu'il faut tout te dire. Il avait découvert que si l'on transplantait le noyau d'une cellule ordinaire dans un œuf tué par radiation, l'œuf se développe alors, comme s'il avait été fécondé. La cellule et l'œuf d'une même créature. Ce n'est que récemment qu'on a pu transposer l'expérience avec succès sur un être humain. Est-ce que tu comprends maintenant ? »

Son esprit se refusait à admettre cela. Il écoutait avec étonnement, c'est tout.

« Je t'ai dit que tu me trouverais à ton retour. C'est vrai. Ce sera moi : exactement moi. Même mon nom, puisque je lui donnerai le mien. Et ne crains rien quant à une éventuelle différence. Ce sera une fille à ma parfaite ressemblance. »

Ce qu'il commençait à comprendre l'étourdissait.

« Mais ce ne sera pas toi... pour moi ce sera toi... mais...

— Il n'y a que cela qui compte. Nous ne pouvons être deux à nous revoir. Mais comme cela l'un de nous retrouvera l'autre. »

Elle se mit à rire, mais elle était proche des larmes, il le savait.

« Tu me comprends ? continua-t-elle. L'un de nous sera là.

— Je ne trouve pas de mots...

— Ne cherche pas, mon amour.

— Il le faut. Je me sens si égoïste... plus égoïste que j'aurais jamais cru pouvoir l'être. Tu es partie et tu as... fait tout ça... et pendant tout ce temps, je ne suis même pas arrivé à prendre de décision... autre que celle de t'en laisser la responsabilité. Je suis le pire des... »

Elle lui mit un doigt sur la bouche.

« Non, mon chéri, tu n'es pas pire que n'importe qui. Au contraire, tu es ce qu'il y a de mieux, et dans une catégorie très spéciale. Tu n'es pas égoïste. C'est la société qui est égoïste de te demander ce qu'elle te demande, sans même d'ailleurs reconnaître la portée de ton sacrifice. Excepté...

— Non, dit-il. Tu ne peux pas utiliser ce mot après ce que tu viens de faire.

C'est toi qui as fait un sacrifice énorme. Je ne...

— S'il te plaît... laisse-moi terminer... j'insiste ! La seule reconnaissance de la société est de te traiter comme une espèce d'original. J'ai eu assez de temps quand j'étais à l'hôpital pour lire les journaux de la presse populaire. Assez de temps pour comprendre quelle a été ta vie. Et tout cela ne faisait qu'affermir ma décision. Je suis contente d'avoir fait cela... contente de tout mon cœur. Alors, je t'en prie, ne proteste plus. C'était le seul moyen... et sois heureux qu'il ait existé et que je l'aie su et que j'aie pu en obtenir le bénéfice.

— Mais comment — non, je ne proteste pas — comment peux-tu savoir qu'elle m'aimera ? C'est assez d'un sacrifice. Tu ne peux pas condamner une enfant à grandir dans un carcan aussi étroit que celui que tu lui proposes... C'est atroce d'imposer cela à un être humain. »

Elle sourit mais ses lèvres tremblaient.

« Ce ne sera pas une obligation, mon amour, mais un rêve à réaliser : un but. Elle aura un avantage que je n'aurais pas eu : je n'ai jamais su tout au cours de ma vie ce que j'en attendais exactement. Elle le saura. Et elle découvrira l'amour avec toi comme je l'ai découvert. Parce qu'elle sera moi, et non pas n'importe quelle enfant qui présente les complications génétiques d'une double parenté. Elle sera mon image. »

Il la regardait, fasciné.

« Mais elle n'aura pas nos souvenirs, ceux de maintenant...

— Comment crois-tu que mes jours passeront en ton absence ? Je ferai vivre les souvenirs et je les transmettrai à ma fille. Ma fille ! Quel dommage que ce ne puisse être *notre* fille. Peut-être cela sera-t-il possible la prochaine fois. »

Elle tourna la tête pour la cacher, soudain, dans l'ombre fraîche de la terrasse. Mais, après de longues minutes, quand elle lui refit face, elle avait, à force de volonté, repris son sourire.

« Et qui sait ? Les savants n'en sont pas encore certains, mais la mémoire est peut-être transmissible dans ce genre de reproduction directe. Des parcelles de *moi* t'attendront aussi. Alors, cessons de parler de sacrifice. Et il nous reste encore un peu de temps pour nous fabriquer d'autres souvenirs. Nous n'avons même pas commencé nos apéritifs. Regarde, les glaçons sont presque tout fondus. »

Elle leva son verre et attendit.

Traduit par ROBERT BERGHE.

The Last Time Around.

© Galaxy Publishing Corp., 1970.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LA SUITE AU PROCHAIN ROCHER

par R.A. Lafferty

Qu'arriverait-il si Iseut n'aimait pas Tristan ? On peut imaginer que celui-ci se retiendrait de mourir et la désirerait inlassablement jusqu'à la fin des temps. On peut même imaginer un sort plus cruel encore : celui d'une Iseut incapable à la fois de partir, d'aimer et de mourir. Voilà un personnage qui toucherait au fond de l'abîme, et qui paierait l'immortalité au cours le plus haut.

Allons plus loin : imaginons un auteur fou qui raconte cette histoire affreuse sur le ton de la farce. Pas très plausible, n'est-ce pas ? Sauf si les événements sont reconstitués par des gens qui n'en ont que des traces incertaines et qui, si ingénieux soient-ils, sont condamnés à n'y voir goutte. Par exemple, des archéologues.

SUR les hauteurs de la Big Lime Country – la région des Grands Causses – se trouve une aspérité, une cheminée de pierre à demi écroulée sur le flanc d'un épaulement plus récent. Elle est formée de ce que l'on appelle parfois le grès de Dawson et entremêlée de coquilles dures. Elle a été sculptée au cours de la dernière glaciation, dans les terres alluviales du Crow Creek et de la Green River, alors que ces cours d'eau étaient des fleuves puissants (au moins cinq fois plus qu'aujourd'hui).

L'aiguille de pierre est juste un peu plus vieille que l'humanité, juste un peu plus jeune que l'herbe. À l'origine de sa formation il y a eu un soulèvement, puis tout a été rongé par le temps et a presque disparu, sauf les parties les plus dures : cette cheminée, quelques autres, et des blocs de pierre.

Un groupe de cinq personnes arriva à l'endroit précis où la cheminée de pierre s'était affaissée contre un épaulement plus récent. Ces gens ne se souciaient pas du calcaire enfoui en profondeur : ce n'étaient pas des géologues. Ils se souciaient de l'épaulement plus récent (qui avait été créé de mains d'hommes) et un peu de la cheminée de pierre ; c'étaient des archéologues.

Là se trouvait du temps accumulé, comme débordant d'un coffrage où on l'aurait entassé, tout le contraire d'une séquence linéaire. Il s'y trouvait aussi du temps strié et débité en bandelettes, qui avait poussé et grandi avant de se rompre et de voler en éclats.

Les cinq membres du groupe arrivèrent sur le site au début de l'après-midi, amenant leur tracteur le long du lit asséché d'un ruisseau. Ils déchargèrent beaucoup de choses et installèrent leur campement à cet endroit. Il n'était pas vraiment nécessaire d'installer un campement sur le terrain. Il y avait un bon motel à deux milles par la grande route ; il y avait une route au-dessus, le long de la crête. Ils auraient pu vivre confortablement et faire le trajet jusqu'au site en cinq minutes tous les matins. Cependant, Terrence Burdock croyait qu'on ne peut pas sentir des fouilles si l'on ne vit pas sur le site nuit et jour.

Les cinq personnes étaient Terrence Burdock, sa femme Ethyl, Robert Derby et Howard Steinleser : quatre individus beaux et équilibrés. Et puis Magdalen Mobley, qui n'était ni belle, ni équilibrée. Mais elle était électrique ; elle était spéciale. Ils s'accroupirent en rond sur les formations peu de temps après avoir installé le campement, alors qu'il y avait encore de la lumière. Ils avaient déjà tous vu les formations auparavant et avaient deviné qu'elles étaient prometteuses.

« Cette drôle de cannelure dans la cheminée fracturée est presque une carotte témoin, dit Terrence, et elle est différente de tout le reste. On dirait un éclair qui la traverserait dans toute sa longueur. Pour nous, elle est déjà à découvert. Je crois que nous allons retirer entièrement la cheminée. Elle nous barre l'accès idéal pour ouvrir une brèche dans la butte, et c'est à la butte que nous nous intéressons réellement. Mais nous étudierons d'abord la cheminée. Elle est si commode à étudier.

— Oh ! je peux vous dire tout ce qu'il y a dans la cheminée, fit Magdalen d'un ton maussade. Je peux aussi vous dire tout ce qu'il y a dans le tertre.

— Je me demande bien pourquoi nous prenons la peine de creuser si vous savez déjà ce que nous allons trouver, lança espièglement Ethyl.

— Je me le demande bien aussi, marmonna Magdalen. Mais nous serons obligés de montrer des preuves et des artefacts. Sans preuves et artefacts, vous ne serez jamais pris au sérieux. Robert, allez tuer ce cerf dans les fourrés, à une quarantaine de mètres au nord-est de la cheminée. Si nous devons mener une vie primitive, autant manger de la viande de cerf.

— Ce n'est pas la saison des cerfs, objecta Robert Derby, et il n'y a pas de cerf ici. Ou, s'il y en a un, il est plus bas dans le ravin, là où vous ne pouvez pas le voir. Et s'il y en a un, c'est probablement une femelle.

— Non, Robert, c'est un mâle de deux ans, et un très gros. Il est évidemment dans le ravin, là où je ne peux pas le voir. À une quarantaine de mètres au nord-est de la cheminée, c'est le ravin. Si je pouvais le voir, vous pourriez tous le voir aussi. Maintenant, allez le tuer ! Êtes-vous un homme ou un *mus microtus* ? Howard, coupez et taillez des pieux, et dressez un faisceau pour suspendre et apprêter le cerf.

— Il vaudrait mieux que vous tentiez le coup, Robert, dit Ethyl Burdock. Sans ça, nous n'aurons pas la paix de la soirée. »

Robert Derby prit une carabine et se dirigea au nord-est de la cheminée, descendant à quarante mètres de là dans le ravin. On entendit la détonation aiguë de la carabine. Quelques instants après, Robert revint avec un curieux sourire.

« Vous ne l'avez pas raté, Robert, vous l'avez tué, s'écria Magdalen, très fort. Vous l'avez eu d'une bonne balle qui lui a traversé la gorge et est entrée dans son cerveau lorsqu'il a projeté la tête en arrière, comme ils font. Pourquoi ne l'avez-vous pas rapporté ? Retournez-y et ramenez-le !

— Le ramener ? Je ne pourrais même pas le soulever. Terrence et Howard, venez avec moi, nous l'attacherons à un piquet et nous le rapporterons ici, d'une façon ou d'une autre.

— Oh ! Robert, vous n'avez pas toute votre jolie tête, se récria Magdalen. Il ne pèse que cent quatre-vingt-dix livres. Oh ! je vais aller le chercher. »

Magdalen Mobley alla chercher le gros cerf. Elle le rapporta nonchalamment sur ses épaules en se couvrant de sang, s'arrêtant parfois pour examiner les pierres et leur donner un coup de pied. Elle avançait sans peine sous sa charge. On aurait bien dit qu'il pesait deux cent cinquante livres, mais si Magdalen disait qu'il n'en pesait que cent quatre-vingt-dix, alors c'est ce qu'il pesait.

Howard Steinleser avait coupé des piquets et confectionné un trépied. Il savait que ça valait mieux. Ils ficelèrent le chevreuil, le dépouillèrent, l'éventrèrent et le vidèrent, et le préparèrent d'une façon presque professionnelle.

« Faites-le cuire, Ethyl », dit Magdalen.

Plus tard, alors qu'ils étaient assis par terre autour du feu et qu'il faisait noir, Ethyl apporta à Magdalen la cervelle du cerf, poisseuse et encore à moitié crue, croyant lui jouer un mauvais tour. Et Magdalen la mangea avidement. Elle lui était due. C'était elle qui avait découvert le cerf.

Si vous vous demandez comment Magdalen savait où il y avait des choses invisibles, et lesquelles, c'est aussi ce que se demandaient toujours les autres membres du groupe :

« Ça me tourmente parfois : pourquoi suis-je seul à remarquer l'analogie entre la géologie historique et la psychologie des profondeurs ? rêvait tout haut Terrence Burdock alors qu'ils prenaient des postures légèrement profondes autour du feu de camp. Le principe isostatique s'applique à l'esprit et à l'infra-esprit aussi bien qu'à la surface et à l'infra-surface de la Terre. L'esprit connaît des érosions et des altérations, qui vont de pair avec ses sédimentations et ses accumulations. Il connaît aussi des soulèvements et des tensions. Il surnage sur un magma tout à fait comparable. Dans les cas extrêmes, il a des éruptions volcaniques et des surrections de montagnes.

— Et aussi des glaciations, dit Ethyl Burdock, et peut-être regardait-elle

son mari dans le noir.

— L'esprit a son grès dur – parfois transmué en quartz, ou à demi changé en silex – et constitué à partir des sables charriés et roulés par le flot des événements quotidiens. On y trouve des argiles schisteuses formées de la vieille boue des inepties et de l'inertie quotidiennes. Il a son calcaire, formé à partir de ses expériences les plus éclatantes, parce que la chaux est le résidu de ce qui était autrefois animé : et ce calcaire peut être du vrai marbre s'il est le dépôt d'une émotion assez riche, ou même du travertin, s'il a suffisamment barboté dans les rivières anxieuses et évocatrices de l'infra-esprit. L'esprit a son soufre et ses pierres gemmes... » Terrence avait assez barboté, et Magdalen l'interrompit.

« Dites plutôt tout simplement que nous avons des cailloux dans la tête, dit-elle. Mais ce sont des cailloux accidentels, je vous le dis, et ce sont toujours les mêmes qui reviennent. Il y a une sacrée différence entre nous et la Terre. Il y a toujours de nouvelles roches à la surface de la Terre, mais ce sont les mêmes personnes qui reviennent sans arrêt, et les mêmes esprits. Diable, un des plus semblables de tous vient justement de réapparaître ! Je voudrais bien qu'il me fiche la paix. La réponse est toujours non. »

Très souvent, Magdalen disait des choses qui n'avaient aucun sens. Ethyl Burdock s'assura que ni son mari, ni Robert, ni Howard, ne s'étaient glissés vers Magdalen dans le noir. Ethyl était jalouse de la fille trapue et acariâtre.

« J'espère que ce sera aussi riche que la Butte de Spiro, espérait Howard Steinleser. Ça se pourrait bien, vous savez. Je me suis laissé dire qu'il n'y avait jamais eu un site moins engageant que celui-là, ou plus roublard. Je voudrais bien que nous ayons avec nous un de ceux qui ont fouillé à Spiro.

— Oh ! il a fouillé à Spiro, fit Magdalen avec dédain.

— Qui ? demanda Terrence Burdock. Aucun d'entre nous n'était à Spiro. Magdalen, vous n'étiez même pas encore née lorsqu'on a fouillé cette butte. Que pourriez-vous en savoir ?

Ouais, je me souviens de lui à Spiro, répondit Magdalen. Toujours en train de déterrer des propres trucs à lui, et d'attirer l'attention sur eux.

— Vous étiez *vraiment* à Spiro ? » demanda soudain Terrence à une portion d'obscurité. Depuis quelque temps, ils avaient tous vaguement conscience du fait qu'ils étaient six, et non plus cinq autour du feu.

« Ouais, j'étais à Spiro, répondit l'homme. J'ai fouillé là-bas. Je fouille à plein de fouilles. Je fouille drôlement bien, et je sais toujours quand on va déterrer quelque chose d'important. Vous me donnez du boulot ?

— Qui êtes-vous ? » lui demanda Terrence. L'homme était maintenant bien visible. L'éclat du feu semblait s'incliner vers lui, comme s'il l'y avait obligé.

« Oh ! je ne suis qu'un pauvre vieil homme riche qui n'arrête pas de suivre, et d'espérer, et de demander. Il y en a *une* qui est digne de tout ça pour toujours, alors je la sollicite éternellement. Quelquefois, je suis d'autres choses. Il y a deux heures, j'étais le cerf dans le ravin. C'est une chose

curieuse que de mâcher sa propre chair. » Et l'homme mâchonnait un morceau de cerf sans qu'on l'en eût prié.

« Lui et sa fichue poésie à bon marché ! s'écria Magdalen avec emportement.

— Quel est votre nom ? lui demanda Terrence.

— Pleindepèze. Antéros Pleindepèze est mon nom pour toujours.

— Quel genre d'homme êtes-vous ?

— Oh ! juste un Indien. Un Shawnee, Choctaw, Creek, Anadarko, Caddo et pré-Caddo. Des tas de choses.

— Comment peut-on être pré-Caddo ?

— Quand on est comme moi. J'en suis un.

— Antéros, est-ce que c'est un nom creek ?

— Non, grec. Mon vieux, je suis un vrai Jésus, un sacré fouilleur ! je vous montrerai demain. »

Mon vieux, c'était un sacré fouilleur ! Il le leur montra le lendemain. Avec une piochette à manche court, il attaqua la base du monticule, travaillant si vite qu'on ne pouvait pas y croire.

« Il va pulvériser tout ce qui se trouve là-dessous. Il ne saura même pas ce qu'il atteindra, geignit Ethyl Burdock.

— Femme, je ne pulvériserai *pas* ce qui se trouve là-dessous, répondit Antéros. Vous pouvez cacher un œuf de roitelet dans un mètre cube de sable. Je retirerai tout le sable en une minute. Je découvrirai l'œuf où qu'il se trouve. Et je ne le fêlerai pas. Je sens ces choses-là. J'arrive maintenant à une petite poterie de la période proto-plano. Elle est brisée, évidemment, mais ce n'est pas moi qui la casse. Elle est en six morceaux qui s'emboîtent parfaitement. Je vous en préviens. Maintenant, je la mets au jour. »

Et Antéros la mit au jour. Il y avait quelque chose d'anormal là-dedans, avant même qu'il l'eût découverte. Mais c'était assurément une trouvaille, et peut-être était-elle bien de l'ère proto-plano. Les six fragments apparurent. Ils furent grossièrement nettoyés et présentés. Il était évident qu'ils s'ajusteraient à la perfection.

« Eh bien, mais elle est parfaite ! s'exclama Ethyl.

— Elle est trop parfaite, protesta Howard Steinleser. C'était une poterie faite au tour, et qui avait des pots faits au tour avant l'invention des tours de potier ? Mais les glyphes qui y sont gravés correspondent bien à des glyphes du proto-plano. Ce n'est pas catholique. » Steinleser était d'humeur irritable, ce jour-là, et son visage était livide.

« Là, voilà l'ondulation, et l'arête épineuse, le glyphe-poisson, montra Antéros. Et il y a le signe du soleil tout autour. C'est le *dieu-poisson*.

— Ce n'est pas pour ça que je dis que ce n'est *pas catholique*, insista Steinleser. Personne ne trouve un truc comme ça dans les soixante premières secondes d'un chantier de fouilles. Et il ne pourrait pas exister un pot pareil. Je ne pourrais pas croire qu'il soit proto-plano, sauf si je trouvais des pointes avec, exactement au même endroit.

— Oh ! voici, dit Antéros. On peut déjà sentir la forme même des pointes de silex. Deux grandes pointes, et une petite. Vous en sentez déjà sûrement des bouffées ? Encore quatre coups de piochette et j'y suis. »

Encore quatre coups de piochette, et Antéros y était pour de bon. Il dégagea deux grandes pointes et une petite, des pointes de lance et une pointe de flèche. Elles étaient lancéolées, avec des bords dentelés. Elles devaient dater du Folsom tardif, ou du proto-plano ; ou de ce que vous voudrez.

« Ce n'est pas possible, gémit Steinleser. Ce sont les chaînons manquants, les maillons de la chaîne... de transmission. Elles comblent trop bien les lacunes. Je n'y crois pas. J'oserais à peine y croire si nous trouvions ici, au même niveau, des os de mastodonte.

— Dans un instant, répondit Antéros qui se remettait à son instrument. Hé, elles avaient *vraiment* une drôle d'odeur, ces vieilles bêtes ! L'éléphant, ce n'est rien à côté. Et il y en a encore tout plein qui leur colle aux os. Une sixième côte ferait-elle l'affaire ? Je suis à peu près sûr que c'en est une. Je ne sais pas encore où se trouve le reste de l'animal. Quelqu'un est probablement venu ronger cet os ici. Neuf coups de pioche, et puis très doucement... »

Neuf coups de pioche... et puis, Antéros, utilisant une truelle de maçon, déterra très doucement le vieil os rongé. Oui, dit Howard, presque avec colère, c'était une sixième côte de mastodonte. Robert Derby dit que c'était une cinquième ou une sixième ; pas facile de décider.

« Laissez un peu tomber les fouilles, Antéros, fit Steinleser. Je veux prendre quelques notes, et des photos, et effectuer quelques mesures par ici. »

Terrence Burdock et Magdalen Mobley étaient au travail au pied de la cheminée de pierre, au bas de la cannelure qui courait sur toute la hauteur, comme une carotte.

« Ramenons Antéros par ici, et voyons ce qu'il pourra déterrer en soixante secondes, suggéra Terrence.

— Oh ! lui. Il va juste déterrer ses trucs à lui.

— Que voulez-vous dire, ses trucs à lui ? Personne n'aurait pu faire une intrusion ici. C'est du grès très dur.

— Et ici, du silex encore plus dur, répondit Magdalen. J'aurais dû le savoir. Passons. Mais je sais bien ce que ça raconte quand même.

— Ce que ça raconte ? Que voulez-vous dire ? Mais c'est caractéristique ! Et c'est une grande pierre taillée grossière. Qui sculpterait du silex ?

— Quelqu'un à la tête vraiment dure, juste comme du silex, dit Magdalen. Très bien, allons, faisons-le sortir. Antéros ! Sors-nous ça de là en un seul morceau. Et sans le casser, ni le faire tomber sur nous. Il peut le faire, vous savez, Terrence. Il peut faire des choses comme ça.

— Que savez-vous de ce qu'il peut faire, Magdalen ? Vous n'aviez jamais vu ni entendu parler de ce pauvre homme jusqu'à hier soir.

— Oh ! très bien. Je sais qu'on va finir par découvrir que c'est toujours les mêmes sacrés trucs. »

Antéros le déterra sans le casser ni faire crouler la cheminée de pierre. Une entaille avec une barre à mine, trois cartouches de dynamite, une amorce, et il mit en contact les cosses de la batterie presque au maximum de sa charge. Il y eut une explosion comme si le ciel tout entier leur tombait dessus, et certains de ces blocs célestes étaient vraiment de gros morceaux. Les anciens se demandaient pourquoi les morceaux tombés du ciel sont toujours des masses rocheuses sombres, et jamais des fragments clairs de ciel bleu. La réponse est que ce ne sont jamais que des morceaux de ciel nocturne qui tombent, même si parfois ils peuvent mettre la plus grande partie d'une journée à tomber, tant la distance est grande. Et l'explosion provoquée par Antéros fit tomber de grosses portions de ciel nocturne alors même que cela se passait en plein jour. Ils firent tomber des roches plus sombres que toutes celles dont la cheminée était formée.

Et pourtant, ce fut une petite explosion. La cheminée chancela mais ne s'effondra pas. Elle retrouva un équilibre instable sur sa base. Et le bloc de silex était mis au jour.

« On pourrait débiter ce bloc en milliers de pointes de flèches et de lances, s'émerveilla Terrence. Ce morceau de silex aurait représenté une fortune primitive pour un homme primitif.

— J'ai eu plusieurs fortunes de ce genre, fit tristement Antéros. Et celle-ci, je l'ai préservée et consacrée. »

Ils faisaient tous cercle autour de lui.

« Oh ! le pauvre homme ! » s'exclama tout à coup Ethyl. Mais elle ne regardait aucun des hommes, elle regardait le rocher.

« Je voudrais bien qu'il arrête de bougonner, cracha Magdalen avec colère. Je me fiche de sa richesse. Je pourrais ramasser de meilleurs trucs dans les allées.

— À quel sujet ces femmes jacassent-elles ? demanda Terrence. Mais ces trucs-là ressemblent à de vrais glyphes. Presque aztèques, n'est-ce pas, Steinleser ?

— Ils sont Nahuat-Tanoens, donc cousins germains des Aztèques ; ou bien devrais-je dire plutôt *cousins yaqui* ?

— Appelez ça comme vous voudrez, mais pouvez-vous le déchiffrer ?

— Probablement. Laissez-moi huit ou dix heures là-dessus, et je devrais arriver à tirer une lecture approchée de la plupart des glyphes. Cependant, nous ne pouvons guère espérer obtenir une traduction rationnelle du message. Toutes les traductions du nahuat-tanoen n'ont été jusqu'ici que du charabia.

— Et rappelez-vous, Terrence, que Steinleser ne lit pas vite, dit Magdalen d'un ton vindicatif. Et qu'il n'est pas très bon non plus quand il s'agit d'interpréter *d'autres* signes. »

Steinleser gardait un silence morose. D'où venaient les marques profondes, livides, qui lui griffaient le visage aujourd'hui ?

Ce matin-là, ils déplacèrent beaucoup de rocaille et de graviers, prirent

quantité de photos, écrivirent des tombereaux de notes. Le groupe s'était divisé pour étudier l'ouverture dans la butte et la carotte-tuyau d'orgue de la cheminée, et ils faisaient constamment des trouvailles. Il n'y eut plus de découvertes réellement renversantes ; plus de poteries tournées de l'ère proto-plano ; comment aurait-il pu y en avoir ? Il n'y eut plus de pointes du Folsom tardif, évidentes et parfaites, mais des pointes cassées et imprévisibles. On ne trouva plus de côtes de mastodonte, mais on découvrit des os de *bison latifrons*, de loups-cerviers, de coyotes, d'hommes. Il y avait des anomalies dans les relations entre les choses découvertes, mais ce n'était pas aussi bizarre qu'au début de la matinée, pas aussi louche qu'au moment où Antéros avait annoncé et déterré les fragments de poterie, les trois pointes de silex, l'os de mastodonte. Les objets étaient maintenant aussi authentiques qu'on pouvait s'y attendre, et pourtant leur profusion même avait toujours un petit quelque chose de louche.

Cet Antéros était un sacré fouilleur. Il déplaçait le sable et la pierre, rien ne lui échappait. Et, à midi, il disparut.

Une heure plus tard, il réapparut dans une étincelante voiture familiale, sortant d'une ravine broussailleuse où l'on ne se serait jamais attendu à trouver un chemin. Il était allé en ville. Il rapportait tout un assortiment de viandes froides, de fromages et de condiments, des pâtisseries, quelques casiers de bière bien fraîche et du cognac.

« Je croyais que vous étiez un pauvre homme, Antéros, le gronda Terrence.

— Je vous ai dit que j'étais un pauvre vieil homme riche. J'ai neuf mille acres de prairies, trois mille têtes de bétail, des champs de luzerne et des pâturages, des terres à blé et d'autres semées de trèfle...

— Oh ! écrase ! fit Magdalen d'un ton sec.

— J'ai d'autres choses », finit Antéros, sombrement.

Ils mangèrent, ils se reposèrent ; après le déjeuner, ils travaillèrent. Magdalen travaillait aussi vite qu'Antéros, et avec une force égale. Elle était jeune, trapue, avec une peau d'un brun clair. Elle n'était pas belle du tout (contrairement à Ethyl). Elle aurait pu disposer de n'importe lequel des hommes présents, au moment de son choix contrairement à Ethyl). Elle était Magdalen, parfois déplaisante, presque toujours désinvolte, inopinément intense. Elle était la tension du groupe, la corde de l'arc.

« Antéros ! appela-t-elle brusquement, juste comme le soleil se couchait.

— La tortue ? demanda-t-il. La tortue qui se trouve sous la corniche, dans le courant, là où les eaux forment des remous ? Mais elle est grasse et heureuse, et elle n'a jamais fait de mal à qui que ce soit, sauf pour se nourrir ou s'amuser. Je sais que tu ne veux pas que j'aille chercher cette tortue.

— Mais si ! Il y en a dix-huit livres. Elle est grasse. Elle sera bonne. À dix-huit mètres seulement, là où la rive s'abaisse jusqu'à la Green River, sous la corniche inférieure d'argile schisteuse comme de l'ardoise, à deux pieds de profondeur...

— Je sais où elle est. Je vais aller chercher la grosse tortue, dit Antéros. Je suis moi-même la grosse tortue. Je suis la Green River. » Il alla la chercher.

« Oh ! lui et sa fichue poésie ! » cracha Magdalen lorsqu'il eut tourné les talons.

Antéros rapporta la grosse tortue. On aurait dit qu'elle pesait dans les vingt-cinq livres, mais si Magdalen disait qu'elle en pesait dix-huit, c'est qu'elle ne pesait que dix-huit livres.

« Mettez-la à cuire, Ethyl », dit Magdalen. Magdalen n'était qu'une étudiante admise sur les fouilles par un coup de chance. Les autres membres du groupe étaient tous des archéologues reconnus. Magdalen n'avait aucun droit de donner des ordres à qui que ce fût, en dehors de son droit de naissance.

« Je ne sais pas faire cuire une tortue, se plaignit Ethyl.

— Antéros va vous montrer comment faire. »

« Le dernier relent crépusculaire des fouilles fraîchement creusées, murmura Terrence Burdock un peu plus tard, alors qu'ils se prélassaient en rond autour du feu de camp, pleins de tortue et de cognac, imbibés d'une sagesse bravache. On peut deviner l'époque déterrée rien qu'au timbre de l'odeur, je crois.

— Le timbre de l'odeur ! Il est branché sur quoi, votre nez ? » entendit-on du côté de Magdalen.

En fait, il y avait bien quelque chose qui évoquait le temps dans l'odeur des fouilles : quelque chose de frais, de moisi et de musqué en même temps, comme mûri dans une eau ancienne, stratifiée, ou dans de la mort condensée. Du temps stratifié.

« Ça aide, quand on sait déjà quelle est l'époque déterrée, dit Howard Steinleser. Ici, il y a une anomalie. La cheminée se comporte parfois comme si elle était plus récente que le monticule. La cheminée ne peut pas être assez récente pour renfermer des roches gravées, et pourtant c'est le cas.

— L'archéologie n'est faite que d'anomalies, répondit Terrence, réarrangées pour coller à un schéma hasardeux. Autrement, il n'y aurait pas de système.

— Toute science n'est faite que d'anomalies réarrangées pour coller ensemble, dit Robert Derby. Avez-vous déchiffré la pierre ciselée, Howard ?

— Oui, pas mal. Plutôt mieux que je ne m'y attendais. Charles Auguste pourra vérifier, évidemment, quand nous la ramènerons à l'université. C'est une déclaration non royale, non tribale, de non-guerre et de non-chasse. Elle ne rentre dans aucune catégorie de signes habituels, fondamentaux. Elle ne peut être classée que comme inclassable, disons le mot : personnelle. Cette traduction n'est qu'un premier jet.

— Un jet de pierre, c'est le mot, dit Magdalen.

— Allez-y, Howard, s'écria Ethyl.

— *Tu es la liberté des cochons sauvages dans les herbes amères, et la*

noblesse des blaireaux. Tu es l'éclat des serpents et l'envol des vautours. Tu es la passion des buissons d'épineux embrasés par la foudre. Tu es la sérénité des crapauds.

— Il faut bien admettre que ce n'est pas le même registre, fit Ethyl. Terrence, tes billets doux n'étaient pas aussi corrosifs.

— Qu'est-ce que ça peut bien être d'autre que ça, Steinleser ? demanda Terrence. Ça doit bien rentrer dans une catégorie.

— Je crois que c'est Ethyl qui a raison. C'est un poème d'amour. *Tu es l'eau dans les citernes de pierre, et les araignées secrètes dans cette eau. Tu es le coyote mort qui gît à demi dans le cours d'eau, et tu es les vieux rêves prisonniers de la cervelle du coyote, qui suinte, liquide, de son orbite fracassée. Tu es les mouches voraces, heureuses autour de cette orbite éclatée.*

— Oh ! ça suffit, Steinleser, s'écria Robert Derby. Vous n'avez pas pu tirer tout ça d'éraflures sur du silex. Qu'est-ce que des rêves prisonniers dans l'écriture glyphique nahuat-tanoenne ?

— Le signe de la personne plein auprès du signe de la personne évidé, tous deux inclus dans le signe de la nuit – qui a toujours été interprété comme le signe du rêve. Et ici, le signe du rêve est inclus dans le signe du piège, du traquenard. Oui, je crois que ça veut dire rêves pris au piège. Poursuivons :

Tu es le ver du maïs dans le cœur noir de l'épi, le petit oiseau tout nu dans le nid. Tu es les pustules sur le lapin malade, dévorant la vie et la chair et la transformant en ton propre sérum. Tu es les étoiles condensées dans le charbon de bois. Mais tu ne peux pas donner, tu ne peux pas prendre. Une fois de plus, tu seras brisée au pied de la falaise et la parole restera non dite dans ta langue enflée et empourprée.

— Un poème d'amour, peut-être, mais avec une différence, dit Robert Derby.

— J'ai jamais pu gober son truc, et j'ai pourtant essayé, j'ai vraiment essayé, se lamenta Magdalen.

— Voici le changement de personne-sujet, symbolisé par le glyphe de l'œil incliné relié au glyphe du soi, expliqua Steinleser. C'est maintenant un discours à la première personne. *Je possède dix mille hottées de blé. Je possède de l'or et des fèves, et neuf cornes de buffle pleines de graines de pastèques. Je possède le pagne que portait le soleil lors de son quatrième voyage à travers le ciel. Seuls trois pagnes au monde sont plus anciens et plus précieux que celui-ci. Je t'appelle en criant d'une grosse voix pareille au martèlement des hérons* (cette particule verbale sonore est mal rendue : le marteau n'est pas un marteau pour frapper comme les marteaux actuels, mais un marteau pour tailler la pierre) *et à l'éruclation des buffles. Mon amour est musculeux comme des serpents entrelacés, il est durable comme l'oisiveté, il est comme la flèche empennée qui te traverse l'abdomen – tel est mon amour. Pourquoi mon amour n'est-il pas payé de retour ?*

— Je vous somme de me répondre, Steinleser, l'interrompt Terrence

Burdock. Quel est le glyphe pour *pas payé de retour* ?

— Le glyphe de la main tendue – avec tous les doigts repliés vers l'intérieur. Ça continue : *Je rugis vers toi. Ne te jette pas par terre. Tu crois être sur le pont suspendu dans le ciel, mais tu es sur la falaise ultime. Je me prosterne devant toi. Je ne suis rien de plus que du caca de chien.*

— Vous remarquerez que c'est lui qui l'a dit, et pas moi », s'exclama Magdalen. Il y avait toujours une incohérence fondamentale en Magdalen.

« Ah ! continuez, Steinleser, fit Terrence. Cette fille est timbrée, ou bien elle rêve tout haut.

— C'est là toute l'inscription, Terrence, à l'exception d'un glyphe final que je ne comprends pas. L'écriture par glyphes prend beaucoup de place ; c'est tout ce qui pouvait tenir sur la pierre.

— Quel est le glyphe que vous ne comprenez pas, Howard ?

— C'est le glyphe du jeteur de lance entrelacé avec le glyphe du temps. Ça veut parfois dire *lancé en avant*, ou *au-delà*. Mais qu'est-ce que ça veut dire ici ?

— Ça veut dire *à suivre*, sot, *à suivre*, dit Magdalen. Ne craignez rien, il y aura d'autres pierres.

— Je trouve que c'est beau, dit Ethyl Burdock. Dans son contexte, évidemment.

— Alors, pourquoi ne vous chargez-vous pas de lui, Ethyl ? Dans son propre contexte, évidemment, demanda Magdalen. Quant à moi, je me fiche des hottées de maïs qu'il peut posséder. J'ai eu mon compte.

— Me charger de qui, ma chère ? demanda Ethyl. Howard Steinleser sait lire les pierres, mais qui peut déchiffrer notre Magdalen ?

— Oh ! je peux la lire comme une pierre », fit Terrence Burdock, avec un sourire. Mais il n'en était pas capable.

Mais ça s'était attaché à eux. C'était tout autour d'eux et au travers d'eux : l'éclat des serpents et la sérénité des crapauds, les araignées secrètes dans l'eau, les rêves prisonniers suintant de l'orbite fracassée, les pustules du lapin malade, l'éructation des buffles et la flèche qui traverse l'abdomen. Et autour de tout cela, il y avait l'odeur nocturne du silex et de la terre retournée et des rivières qui rient tout bas, les relents de moisissure et cette odeur musquée bien particulière qui porte le nom de Noblesse des Blaireaoux.

Ils parlèrent d'archéologie et des mythes. Et puis ce fut la nuit abrupte, et puis le matin du troisième jour.

Oh ! la pêche aux vestiges avançait vite. C'était manifestement une butte plus riche que celle de Spiro, bien que l'entaille déjà faite ne fût qu'une simple annonce des merveilles à venir. Et la curieuse sœur jumelle de la butte, la cheminée brisée, confirmait et confondait, et contredisait. Il y avait du temps de guingois dans la cheminée, ou au moins dans son étrange cœur cannelé ; le reste était assez normal, et assez stérile.

Antéros travaillait, ce jour-là, l'air doucement maussade, et Magdalen

ruminaït, avec des sortes d'éclairs tout autour d'elle.

« Des perles ! Des perles de verre ! explosa Terrence Burdock avec fureur. Très bien ! Quel est le mystificateur parmi nous ? Je ne tolérerai jamais cela. » Terrence avait eu toute la journée le masque de la colère. Il était profondément marqué de griffes, comme Steinleser, la veille, et il en voulait au monde entier.

« Il y a déjà eu auparavant des cachettes renfermant des perles de verre, Terrence. Des centaines, intervint Robert Derby avec modération.

— Il y a déjà eu des mystificateurs, auparavant, des centaines, hurla Terrence. Il y a partout écrit dessus *Hong Kong Contemporain*, ce sont des saloperies de perles de verre de rien du tout qu'on vend au kilo. Elles n'ont rien à faire dans un gisement de l'an 700 environ. Alors, quel est le coupable ?

— Je ne crois pas que l'un de nous soit coupable, Terrence, dit doucement Ethyl. On les a trouvées à quatre pieds au-dessous de la surface de la butte. Enfin, nous avons traversé trois cents ans de terre végétale pour arriver à elles, et la surface était certainement érodée bien au-delà.

— Nous sommes des scientifiques, dit Steinleser. Nous trouvons ça. D'autres ont fait des trouvailles du même genre. Considérons les improbabilités. »

Il était midi, alors ils mangèrent et se reposèrent, et considérèrent les improbabilités. Antéros leur avait apporté un grand quartier de porc blanc, et ils firent des sandwiches et burent de la bière, et mangèrent des cornichons au vinaigre.

« Vous savez, dit Robert Derby, qu'indépendamment de l'impossibilité complète de ces trop fréquentes découvertes de perles de verre *là où on ne devait pas en trouver*, l'existence même de toutes les perles indiennes primitives, qu'elles soient d'os, de pierre ou de corne, est un vrai mystère. Il existe des millions et des millions de ces jolies petites perles percées de trous plus fins que tous les poinçons qu'on a pu retrouver. Il y a des vestiges, des sites où l'on peut reconstituer le fonctionnement de toutes les autres industries indiennes, et une évolution de tous les autres outils à travers les époques. Pourquoi y a-t-il eu ces millions de perles percées, et jamais un seul poinçon ? Aucune technique de ce temps ne permettait de réaliser des poinçons aussi fins. Comment les fabriquaient-ils ?

— Le cracheur de perles ! gloussa Magdalen.

— Le cracheur de perles ! Votre esprit tordu vous égare, éclata Terrence. C'est la plus idiote et la moins élaborée de toutes les légendes indiennes.

— Mais c'est la légende ! répondit Robert Derby. Une légende commune à plus de trente tribus distinctes. Les Indiens caraïbes de Cuba prétendaient tenir leurs perles du Cracheur de perles. Les Indiens de Panama ont dit la même chose à Balboa.

Les Indiens des pueblos ont raconté la même histoire à Coronado. Chacune des communautés indiennes avait un Indien qui était son Cracheur de perles. En Alabama, chez les Creeks et les Koasatis, on retrouve des

légendes où figurent des Cracheurs de perles. Voyez les recueils de Swanton. Et ses histoires sont des témoignages oraux directement transcrits, des souvenirs qui continuent à vivre.

« Mieux encore : quand les perles apportées par les Européens pour faire du troc furent introduites, on raconte qu'un Indien qui en avait reçu une aurait dit : « Je vais en apporter quelques-unes au Cracheur de perles ; s'il les voit, il pourra en cracher aussi. » Et ce Cracheur de perles en cracha ensuite des boisseaux. Jamais il n'y a eu chez les Indiens d'autre récit sur l'origine de leurs perles. Elles étaient *toutes* crachées par un Cracheur de perles.

— Réellement, tout cela est très irréel », dit Ethyl. Et ça l'était réellement.

« Foutaises ! Un Cracheur de perles de l'an 700 environ n'aurait pas pu cracher des perles de l'avenir, il n'aurait pas pu cracher des perles de verre au rabais modèle Hong Kong type temps présent ! » Terrence était vraiment furieux.

« Excusez-moi, monsieur, mais si, il aurait pu, dit Antéros. Un Cracheur de perles peut cracher des perles du futur, s'il crache face au nord. C'est bien connu depuis toujours. »

Terrence était furieux, il fulminait et leur gâcha la journée ; les marques de griffes sur son visage avaient tourné au pourpre livide. Il fut encore plus furieux lorsqu'il annonça que le curieux rocher sombre qui coiffait la cheminée était dangereux, qu'il allait tomber et tuer quelqu'un ; et Antéros dit qu'il n'y avait aucun rocher surplombant la cheminée, que Terrence était abusé par ses yeux, que Terrence devrait aller s'asseoir à l'ombre et se reposer.

Et la colère de Terrence ne connut plus de bornes lorsqu'il découvrit que Magdalen était en train d'essayer de dissimuler une chose qu'elle avait découverte dans le noyau cannelé de la cheminée. C'était une pierre schisteuse, grosse et lourde, trop lourde même pour la surprenante force physique de Magdalen. Elle l'avait arrachée à la cannelure de la cheminée, l'avait fait basculer jusqu'en bas et s'efforçait de la recouvrir de pierres et de débris.

« Robert, tracez un repère sur le point d'extraction ! cria très fort Terrence. Il est encore très net. Magdalen, arrêtez ça ! Quoi que ce soit, il faut que nous l'examinions maintenant !

— Oh ! c'est juste un autre échantillon du même satané truc ! Je voudrais bien qu'il me fiche la paix. Avec son genre d'argent, il peut avoir toutes les filles qu'il veut. D'ailleurs, c'est personnel, Terrence. Ça ne vous regarde pas ; vous n'avez pas à le lire.

— Vous êtes hystérique, Magdalen, et il se pourrait que vous soyez obligée de quitter le terrain de fouilles.

— Je voudrais bien pouvoir partir. Je ne peux pas. Je voudrais bien pouvoir aimer. Je ne peux pas. Pourquoi n'est-il pas suffisant que je meure ?

— Howard, passez l'après-midi là-dessus, ordonna Terrence. Il y a une espèce d'écriture dessus. Si c'est ce que je crois, ça me fait peur. C'est trop récent pour être dans une sacrée bon sang de formation rocheuse de cheminée,

même érodée, Howard, et ça vient de loin au-dessous du sommet. Déchiffrez-nous ça.

— Quelques heures là-dessus, et il se pourrait que j'arrive à quelque chose. Je n'ai jamais rien vu de pareil non plus. Que pensiez-vous que ce soit, Terrence ?

— Que croyez-vous que je pense que ce soit ? C'est bien plus tardif que l'autre, et l'autre était impossible. Je ne serai pas celui qui avouera le premier que je suis fou... heu... qu'il est fou... heu... »

Howard Steinleser se mit au travail sur la pierre gravée ; mais deux heures avant le coucher du soleil, ils lui en apportèrent une autre, un bloc de pierre-savon grise qui venait de plus haut. Qu'est-ce qui le recouvrait ? En tout cas, pas de ce qui recouvrait la pierre schisteuse. Pas du tout.

Ailleurs, les choses se passaient bien, trop bien. Tout redevenait extrêmement louche. Aucune série de découvertes ne pouvait être aussi parfaite, aucune pétrification n'aurait pu être aussi bien ordonnée.

« Robert ! » Magdalen appela Robert Derby juste au coucher du soleil. « Dans la haute prairie, juste au-delà de la limite de la vieille barrière...

— ...il y a un terrier de blaireau, Magdalen. Ça y est, maintenant vous me faites voir de loin des choses invisibles. Et si je prends une carabine, et si je vais me promener là-bas, sans bruit, le blaireau sortira sa tête du terrier juste au moment où j'arriverai (je suis sous le vent pour lui), et je lui tirerai une balle entre les deux yeux. Ça en sera un gros, cinquante livres.

— Trente. Ramenez-le, Robert. Vous commencez enfin à montrer un peu de compréhension.

— Mais, Magdalen, le blaireau est une viande rampante. On n'en mange que rarement.

— La condamnée ne peut-elle avoir ce qu'elle désire pour son dernier repas ? Allez le chercher, Robert. »

Robert y alla. La petite carabine parla, à peine audible à cette distance. Bientôt, Robert rapporta le blaireau mort.

« Faites-le cuire, Ethyl, ordonna Magdalen.

— Oui, je sais, et si je ne sais pas comment faire, Antéros me montrera. » Mais Antéros était parti.

Robert le retrouva sur une butte, au soleil couchant, les épaules voûtées. Ce drôle d'homme sanglotait en silence et son visage semblait être fait de pierre ponce, terne et sombre. Mais il revint aider Ethyl à préparer le blaireau.

« Si la première des pierres d'aujourd'hui vous a fait peur, la seconde aurait dû vous faire dresser les cheveux sur la tête, Terrence, dit Howard Steinleser.

— Mais c'est le cas, c'est le cas. Toutes ces pierres sont trop récentes pour se trouver dans une formation de cheminée, mais la dernière est un véritable affront. Elle n'a pas deux cents ans d'âge, mais il se trouvait par-dessus un millier d'années de strates. Quel temps est déposé ici ? »

Ils avaient mangé la viande rampante du blaireau et bu du whisky de

qualité inférieure (qu'Antéros, qui le leur avait donné, ne savait pas être de qualité inférieure), et l'odeur de musc était à la fois en eux et tout autour d'eux. Le feu de camp crachait parfois sa colère en petites explosions, et son éclat se faisait plus intense pour un instant. Alors que les flammes jaillissaient, Terrence Burdock vit que le curieux rocher sombre était une fois de plus au sommet de la cheminée. Il avait déjà cru le voir là en plein jour ; mais il n'y était plus après qu'il se fut assis à l'ombre et reposé, et il ne s'y trouvait absolument pas au moment où il avait escaladé la cheminée elle-même afin de s'en assurer.

« Lisez-nous le second chapitre, et ensuite le troisième, Howard, dit Ethyl. C'est plus simple comme ça.

— Oui. Bon, le second chapitre (celui qui figure sur la première – je veux dire la plus basse et apparemment la plus ancienne des roches que nous avons trouvées aujourd'hui) est rédigé dans une langue que personne n'avait jamais vue écrite auparavant ; et pourtant ce n'est pas un grand problème que de la déchiffrer. Même Terrence a deviné ce que c'était, et ça lui a fait froid dans le dos. C'est du code gestuel anadarko-caddo gravé dans la pierre. C'est ce qu'on appelle le langage par signes des Indiens des plaines transcrit en pictogrammes conventionnels. Et ça doit être très récent, ça ne doit pas avoir trois cents ans. Le langage par signes était fragmentaire lors de l'arrivée des Espagnols, et bien développé à la venue des Français. Ce fut un développement éclair, au train où vont les choses, et qui prit moins d'une centaine d'années. Ce rocher doit être plus jeune que son site, mais il a été trouvé en place, absolument.

— Lisez-le-nous, Howard, lisez-le-nous », l'interpella Robert Derby. Robert se sentait bien, alors que les autres, ce soir-là, étaient tous lugubres.

« Je possède trois cents poneys, lut Steinleser qui visiblement connaissait le rocher par cœur. Je possède deux journées de cheval vers le nord, l'est et le sud, et une journée de cheval vers l'ouest. Je te donne tout. J'explose d'une grosse voix, comme le feu dans les grands arbres, comme l'explosion des pins parasols. Je hurle comme les loups qui se rapprochent, comme la voix forte du lion, comme le cri rauque des veaux déchirés. Ne te détruis pas de nouveau ! Tu es la rosée sur l'herbe folle dans le matin. Tu es les ailes prestes et recourbées de l'engoulevent, les pieds délicats du putois, tu es le suc de la courge aigre. Pourquoi ne peux-tu ni prendre ni donner ? Je suis le taureau à bosse des hautes plaines, je suis la rivière elle-même et les flaques stagnantes laissées par la rivière, et je suis la terre crue, et les rochers. Viens à moi, mais ne viens pas si violemment que tu te détruirais.

« Eh bien, c'était le texte du premier bloc de pierre de la journée, celui en langage par signes anadarko-caddo gravé dans la pierre. Et les pictogrammes à la fin, que je ne comprends pas : le signe d'une flèche tirée, et un gros galet en dessous.

— La suite au prochain rocher, évidemment, dit Robert Derby. Eh bien, pourquoi le langage par signes n'a-t-il *jamais* été transcrit ? Les signes sont

simples et faciles à styliser, et de nombreuses tribus les comprenaient. Il aurait été naturel de les écrire.

— L'écriture alphabétique était déjà connue dans la région *avant* que le langage par gestes ne soit bien mis au point, répondit Terrence Burdock. En fait, c'est l'arrivée des Espagnols qui a donné une impulsion au langage par gestes. Il fut développé pour les besoins de la communication entre les Espagnols et les Indiens, et non pas pour les Indiens entre eux. Et pourtant, je crois que le langage par gestes *fut écrit*, une fois ; ce fut le commencement des pictogrammes chinois. Et, là aussi, ils ont comme origine le besoin de communication entre différents peuples. Croyez bien que si toute l'humanité avait toujours parlé une seule langue, aucun langage écrit ne se serait jamais manifesté. À ses débuts, l'écriture a toujours joué le rôle de pont, et il lui fallait un abîme à franchir.

— Nous en avons un ici, au-dessus duquel il vaudrait la peine de jeter un pont, dit Steinleser. Toute cette cheminée est une histoire fumeuse. La partie supérieure devrait être plus ancienne que la partie inférieure de la butte, puisque la butte s'est formée sur une base qui s'était érodée en dégageant la cheminée. Mais à bien des points de vue, ils semblent être contemporains. Il faut que nous ayons été ensorcelés, ici. Nous avons travaillé deux jours là-dessus, presque trois jours, et l'impossibilité absolue d'être dans une telle situation ne nous a pas encore frappés.

« Les vieux glyphes nahuatlans représentant le Temps sont des glyphes en forme de cheminée. Le temps présent est la partie inférieure d'une cheminée avec un feu allumé à la base. Le temps passé est une fumée noire sortant d'une cheminée, et le temps futur, une fumée blanche sortant d'une cheminée. Sur notre pierre d'hier se trouvait en guise de signature un glyphe que je n'avais pas et n'ai toujours pas compris. On aurait dit qu'il montrait quelque chose en train de sortir plutôt par le bas de la cheminée que par le haut.

— Ça ne ressemble vraiment pas beaucoup à une cheminée, dit Magdalen.

— Et une fille ne ressemble pas beaucoup à la rosée sur les herbes folles au petit matin, Magdalen, répondit Robert Derby. Mais nous les reconnaissons comme identiques. Dans les deux cas. »

Ils parlèrent un moment de l'impossibilité de toute l'affaire.

« Nous avons des écailles devant les yeux, dit Steinleser. Le noyau cannelé de la cheminée a tort. Je ne suis même pas certain que le reste de la cheminée ait raison.

— Non, il n'a pas raison, poursuivit Robert Derby. Nous pouvons identifier la plus grande partie des strates de la cheminée avec des périodes connues de la rivière et du cours d'eau. Aujourd'hui, je suis allé plus haut et plus bas qu'ici. Il y a toute une partie où le grès n'a pas été érodé du tout, où il se trouve à trois cents mètres en retrait de l'ancien lit de la rivière, et où il est recouvert par une centaine d'années de terre grasse et d'herbe. En d'autres endroits, la pierre est diversement attaquée. Nous pouvons dire à quel moment la

cheminée s'est installée pour la plus grande partie de sa hauteur, nous pouvons trouver des correspondances jusqu'à quelques centaines d'années en arrière. Mais quand les trois mètres supérieurs se sont-ils installés ? Il n'y avait nulle part de correspondances pour ce morceau-là. Les siècles représentés par les strates du sommet, amis, ces siècles ne se sont pas encore écoulés.

— Et quand le rocher sombre qui surplombe le tout s'est-il formé ? commença Terrence. Ah ! je n'ai pas toute ma tête. Il n'est pas là. Je suis fou.

— Pas plus que nous autres, dit Steinleser. Aujourd'hui, j'ai cru le voir aussi. Puis je ne l'ai plus vu.

— L'écriture sur la pierre, c'est comme un vieux roman dont je ne me souviens qu'à moitié, dit Ethyl.

— Oh ! oui, voilà exactement ce que c'est, murmura Magdalen.

— Mais je ne me rappelle pas ce qui arrivait à la fille dans cette histoire.

— Moi, je me rappelle ce qui lui arrivait, Ethyl, répondit Magdalen.

— Lisez-nous le troisième chapitre, Howard, demanda Ethyl. Je voudrais savoir comment ça finit.

— D'abord, vous devriez tous prendre du whisky contre le rhume, suggéra humblement Antéros.

— Mais aucun d'entre nous n'est enrhumé, objecta Ethyl.

— Tu suis ton propre avis médical, Ethyl, et moi je suis le mien, répondit Terrence. Je vais prendre du whisky. J'ai froid, mais ces frissons, ce n'est pas le rhume, c'est la peur. »

Ils burent tous du whisky. Ils parlèrent un moment, et certains commençaient à s'endormir.

« Howard, il est tard, fit Ethyl au bout d'un moment. Allons-y pour le chapitre suivant. Est-ce le dernier chapitre ? Après nous irons dormir. Nous avons des fouilles honorables à faire demain.

— Notre troisième bloc de pierre, le second de la journée qui vient de finir, est une autre forme, encore plus tardive, d'écriture, et on ne l'avait jamais vue dans la pierre. C'est une écriture dessinée kiowa. Les Kiowas écrivaient en spirale en partant du centre et en continuant vers l'extérieur, sur des peaux de buffles tannées aussi finement que du vélin. Dans sa forme la plus sophistiquée (et c'en est un exemplaire), elle est très tardive. L'écriture dessinée kiowa n'atteignit probablement sa perfection que sous l'influence d'artistes blancs.

— À quelle époque cela remonte-t-il, Steinleser ? demanda Robert Derby.

— Ça n'a pas plus de cent cinquante ans. Mais je n'en avais encore jamais vu sur de la pierre. Ça ne va tout simplement pas avec le style de la pierre. Il y a eu par ici ces derniers temps des tas de choses que je n'avais jamais vues auparavant.

« Eh bien, allons, voici le texte – ou devrais-je dire : la « pictographie » ? *Tu crains la Terre, tu redoutes le sol accidenté et les pierres, tu as peur de la terre plus humide et de la chair pourrissante, tu appréhendes la chair elle-même, toute chair est de la chair pourrissante. Si tu n'aimes pas la chair*

pourrissante, tu n'aimes pas du tout. Tu crois au pont suspendu dans le ciel, au pont suspendu par des vrilles et des sarments de vigne ligneux qui vont en diminuant au fur et à mesure qu'ils montent jusqu'à n'être pas plus gros que des cheveux. Il n'y a pas de pont dans le ciel, tu ne peux pas y monter. Croyais-tu que les racines de l'amour poussaient vers le bas ? Elles sortent de la terre profonde qui est faite de vieille chair et de matières cérébrales, et de cœurs et d'entrailles, qui n'est que vieux boyaux de buffles et verges de serpents, sang noir et pourriture et gémissements souterrains. C'est du vieux temps usé et souillé de sang, et les racines de l'amour poussent dans ses caillots.

— Vous paraissez donner une traduction remarquablement détaillée de ces simples images en spirale, Steinleser, mais je commence à me sentir dans l'ambiance, dit Terrence.

— Ah ! peut-être que j'en rajoute un peu, répondit Steinleser.

— Vous inventez beaucoup, le défia Magdalen.

— Non, pas du tout. Il y a une raison à chacune des phrases que j'ai employées. Ça continue : *Je possède vingt-deux fusils échangés. Je possède des poneys. Je possède de l'argent du Mexique, des pesos. Je suis riche de toutes les façons. Je te donne tout cela. Je hurle d'une voix puissante comme un ours plein de ces herbes qui rendent fou, comme un crapaud-buffle amoureux, comme un étalon acculé par un puma. C'est la terre qui t'appelle. Je suis la terre, plus poilu que les loups et plus rude que le rocher. Je suis la fondrière qui t'aspire en elle. Tu ne peux pas donner, tu ne peux pas prendre, tu ne peux pas aimer, tu crois qu'il y a autre chose, tu crois qu'il y a un pont dans le ciel sur lequel tu peux te promener sans t'écraser au sol. Je suis la terre-sanglier hérissée de poils raides, il n'y en a pas d'autre. Tu viendras à moi au matin. Tu viendras à moi facilement et avec grâce. Ou tu viendras à moi à contrecœur et chacun de tes membres et de tes os volera en éclats. Tu seras brisée par notre rencontre. Tu seras pulvérisée comme par un éclair de foudre qui monterait de la terre. Je suis le veau rouge qui est dans les écritures. Je suis la terre rouge pourrissante. Vis au matin, ou meurs au matin, mais souviens-toi que l'amour dans la mort vaut mieux que pas d'amour du tout.*

— Eh bien, mon vieux ! Personne ne peut tirer un truc pareil de ces dessins d'enfant, pleurnicha Robert Derby.

— Ah ! enfin, voici la fin de l'image en spirale. Et les pictogrammes en spirale des Kiowas se terminent soit par une boucle tournée vers l'intérieur, soit par une boucle tournée vers l'extérieur, ce qui signifie...

— ...*La suite au prochain rocher !* Voilà ce que ça veut dire, s'écria brusquement Terrence.

— Vous ne trouverez pas les prochains rochers, dit Magdalen. Ils sont cachés, et la plupart du temps, ils ne sont pas encore là, mais ils continueront, sans fin. Mais tout ceci, vous le lirez demain matin, dans les rochers. Je voudrais que ça soit fini. Oh ! je ne sais pas ce que je veux !

— Je crois savoir ce que vous voulez ce soir, Magdalen », dit Robert Derby.

Mais il ne le savait pas.

La conversation languissait, le feu baissait, ils regagnèrent leurs sacs de couchage.

Puis ce fut la longue nuit déchiquetée, puis le matin du quatrième jour. Mais attendez ! Dans la légende nahuat-tanoane, le monde se termine au matin du quatrième jour. Toutes les vies que nous avons vécues, ou que nous croyons avoir vécues, n'étaient que des rêves de la troisième nuit. Le pagne que portait le soleil lors de son quatrième voyage n'avait pas autant de valeur qu'on a pu le prétendre. Il fut porté au maximum pendant une heure, à quelque chose près.

De fait, il y avait quelque chose de définitif dans ce quatrième matin. Antéros avait disparu. Magdalen avait disparu. La cheminée de pierre semblait avoir grandement diminué de volume – quelque chose s'en était allé – et elle paraissait beaucoup plus folle dans sa hauteur brisée. La lumière crue, gris orangé, du soleil traversait le brouillard. Le glyphe-signature de la première pierre dominait l'ambiance. C'était comme si quelque chose descendait par la cheminée : une fumée horrificante ; mais ce n'était que le brouillard infect du matin.

Non, ce n'était pas que cela. Quelque chose d'autre sortait par le bas de la cheminée, ou descendait du ciel caché : des galets, des pierres, des morceaux indescritibles de choses répugnantes et suintantes, les fragments les moins délicats du ciel ; une petite pluie de cauchemar avait commencé à tomber ; la cheminée commençait apparemment à se désagréger.

« C'est la plus satanée chose que j'aie jamais vue, grommela Robert Derby. Croyez-vous que Magdalen soit vraiment partie avec Antéros ? » Derby était amer et coléreux, ce matin-là, et son visage était profondément griffé.

« Qui est Magdalen ? Qui est Antéros ? » demanda Ethyl Burdock.

Terrence Burdock hurlait du haut du monticule. « Montez tous ! appelait-il. Avec cette découverte, tout le reste prend de la valeur. Il va falloir que nous prenions des photos, des mesures et des notes, que nous fassions des croquis et que nous témoignions. C'est la plus belle tête de basalte que j'aie jamais vue, grandeur réelle, et je crois qu'un corps d'homme grandeur nature y est attaché. Nous l'aurons bientôt nettoyée et dégagée. Ah ! Quel drôle de bonhomme ! »

Mais Howard Steinleser était en train d'étudier une chose de couleur vive qu'il tenait dans ses deux mains.

« Qu'est-ce que c'est que ça, Howard ? Qu'est-ce que vous fabriquez ? demanda Derby.

— Ah ! je crois que c'est la pierre suivante dans la série. L'écriture est alphabétique mais déformée, et il manque un élément. Je crois que c'est de l'anglais moderne. Je vais résoudre la difformité et j'y verrai clair d'ici une

minute. Le texte semble être... »

Des pierres et des rochers sortaient par le bas de la cheminée, avec le brouillard, amnésique et voleur d'esprit.

« Ça va bien, Steinleser ? demanda Robert Derby avec compassion. Ce n'est pas une pierre que vous tenez dans votre main.

— Ce n'est pas une pierre. Je croyais que c'en était une. Qu'est-ce que c'est, alors ?

— C'est le fruit de l'oranger des Osages, le *yellow-wood* ou bois d'arc. Ce n'est pas une pierre, Howard. Et la chose était une fausse orange toute dure, ligneuse et flétrie, de la taille d'un petit melon.

— Il faut bien admettre que les rides font un peu penser à de l'écriture, Robert.

— Oui, ça ressemble un peu à de l'écriture, Howard. Remontons voir Terrence qui nous hurle de venir. Vous avez étudié trop de pierres. Et ce n'est pas sain, ici.

— Pourquoi monter, Howard ? L'autre chose est en train de descendre. »

C'était la terre-sanglier hirsute qui se soulevait avec un grondement sourd. C'était la foudre qui surgissait de la terre vers le ciel et qui frappait sa proie. Il y eut une explosion et un rugissement. Le rocher sombre qui surmontait la cheminée fut brutalement déséquilibré et projeté avec une force terrible sur le sol où il vola en éclats sous la violence de l'impact. Ainsi qu'une autre chose qui se trouvait sur ce chapeau de pierre. Et toute la cheminée s'écroula autour d'eux.

Elle avait été brisée par la rencontre. Chacun de ses membres et de ses os était réduit en pièces. Et elle était morte.

« Qui... Qui est-ce ? bredouilla Howard Steinleser.

— Oh ! mon dieu ! Magdalen, évidemment ! s'écria Robert Derby.

— Je me souviens un peu d'elle. Je ne la comprenais pas. Elle faisait des avances, comme un papillon de nuit, mais elle ne se laissait pas posséder. M'a presque arraché la figure avec ses griffes, l'autre nuit, quand j'avais mal interprété les signes.

Elle croyait qu'il y avait un pont dans le ciel. C'est dans un grand nombre de mythologies. Mais il n'y en a pas, vous savez. Oh ! enfin...

— La fille est morte ! Damnation ! Qu'est-ce que vous faites à fouiller dans ces pierres ?

— Peut-être n'est-elle pas encore morte en elles, Robert. Je vais lire ce qui se trouve ici avant qu'il ne leur arrive quelque chose. Ce rocher en surplomb qui est tombé et s'est brisé, c'est impossible, évidemment. C'est une strate qui ne s'est pas encore déposée. J'ai toujours eu envie de lire l'avenir, et je n'en aurai peut-être plus jamais l'occasion.

— Espèce d'imbécile ! La fille est morte ! Est-ce que tout le monde s'en fiche ? Terrence, cessez de brailler au sujet de votre trouvaille. Descendez. La fille est morte.

— Montez, Robert et Howard, insista Terrence. Laissez ces trucs en

morceaux par terre. Ça ne vaut rien. Mais personne n'a jamais rien vu de pareil.

— Montez, les hommes, chantonait Ethyl. Oh ! c'est une pièce merveilleuse ! De ma vie, je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Ethyl, est-ce que le matin entier est devenu fou ? demanda Robert Derby en montant la rejoindre. Elle est morte. Vous ne vous souvenez vraiment plus d'elle ? Vous ne vous souvenez pas de Magdalen ?

— Je n'en suis pas sûre. Est-ce que c'est la fille qui est par terre ? Est-ce que ce ne serait pas la fille qui a traîné par ici pendant quelques jours ? Elle n'aurait pas dû aller jouer là-haut sur ce rocher. Je suis désolée qu'elle soit morte. Mais regardez plutôt ce que nous avons découvert ici !

— Terrence, vous ne vous souvenez pas de Magdalen, vous ?

— La fille qui est en bas ? Elle ressemble un peu à la fille qui m'a griffé comme l'enfer, l'autre nuit.

La prochaine fois que quelqu'un va en ville, il faudrait signaler au shérif qu'il y a une fille morte par ici. Robert, avez-vous déjà vu un visage comme celui-ci ? Et en creusant, on voit les épaules. Je crois bien qu'il y a un homme entier grandeur nature là-dessous. Merveilleux, merveilleux !

— Terrence, vous avez perdu la tête. Enfin, tout de même, vous rappelez-vous Antéros ?

— Certainement, le frère jumeau d'Éros, mais personne n'a jamais fait beaucoup de cas de ce symbole de l'amour éconduit. Tonnerre ! C'est le nom qu'il lui faut ! Ça lui va parfaitement. Nous l'appellerons Antéros. »

Eh bien, *c'était* Antéros, plus vrai que nature, en basalte. Son visage était tourmenté. Figé, il sanglotait sans bruit, et ses épaules étaient voûtées par l'émotion. La sculpture était fascinante dans sa misérable passion, son amour de pierre non partagé.

Peut-être était-il alors plus impressionnant qu'il ne le serait une fois nettoyé. Il était la terre, il était la terre elle-même. À quelque période qu'appartînt la sculpture, elle était éminemment puissante.

« Antéros en chair et en os, Terrence. Ne vous rappelez-vous donc pas notre fouilleur, Antéros Pleindepèze ?

— Bien sûr que si. Il ne s'est pas montré ce matin au travail, hein ? Dites-lui qu'il est viré.

— Magdalen est morte ! Elle était l'une des nôtres ! Sacrebleu ! C'était la plus importante d'entre nous ! » s'écria Robert Derby. Terrence et Ethyl Burdock étaient sourds à ses imprécations. Ils étaient trop occupés à dégager le reste de la sculpture.

Et, en dessous d'eux, Howard Steinleser étudiait des morceaux de roche sombre avant qu'ils ne disparaissent, il étudiait une strate qui ne s'était pas encore déposée, déchiffrant un avenir embrumé.

© R.A. Lafferty, 1970.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

LE DERNIER FANTÔME

par Stephen Goldin

On parle de mourir d'amour ; Sellings et Lafferty nous ont montré que les immortels peuvent être particulièrement vulnérables à ce mal sans remède. Mais on peut aussi mourir de solitude, de regret, d'occasions manquées. On peut avoir tout oublié et avoir envie de communiquer. Il y a immortel et immortel. Imagine-t-on le sort d'un immortel qui tombe en désuétude ? Peut-on rester une personne quand on n'a plus personne ? Peut-on seulement appeler quelqu'un quand il n'y a plus de mots ? Celui qui échappe au monde des vivants échappe à sa propre famille ; il esquivé la mort, mais il n'a plus d'interlocuteurs. En fait, il n'a plus personne à nommer.

L'ÉTERNITÉ est une atrocité quand on est seul à la supporter.

Il est le dernier de son espèce, s'il est bien un « il ». (Le genre n'est qu'une différence arbitraire. Tout finit par être pareil... et dans l'éternité c'est inéluctable.) Il a dû avoir autrefois un nom, clef de son âme, mais c'était avant l'éternité, alors qu'il existait sous une forme corporelle. Il s'efforce de penser aux choses qu'il a connues et s'aperçoit qu'il ne le peut pas. Il veut penser aux choses telles qu'elles sont et découvre qu'il n'y parvient pas tout à fait. Le futur dépasse de loin ses pouvoirs contemplatifs.

Il existe (si c'est bien le mot) dans un présent sans fin, un néant moins substantiel que le vide, plus petit que l'infini, plus vaste que la pensée. L'éternité s'étend aussi loin derrière lui que devant. Il dérive à travers cette absence de tout, infiniment plus vite que la non-vitesse même. Il voit sans yeux. Il entend sans oreilles. Des pensées vides de pensée tournent en rond en laissant de petits remous dans le vide presque total de son esprit.

Il cherche une

Il voudrait un

Il désire des

Il aime à

Nul objet ne lui reste en l'esprit. Les mots ont été lentement corrodés par

l'acide du temps. Tout ce qui reste, c'est la recherche, le besoin, le désir, l'amour.

Elle apparaissait peu à peu, simple clignotement aux limites de sa non-perception. (Impossible d'élucider pourquoi il l'envisageait comme « elle ». Il sentait seulement en elle un aspect qui était son complémentaire, à lui.) Il y eut une accélération dans son vide de pensée, un étonnement. Elle constituait une nouveauté dans un cosmos affadi où rien ne changeait jamais. Il la regardait assumer une forme encore moins substantielle que la sienne propre. Il l'examinait, effrayé de l'approcher, encore plus effrayé de s'enfuir loin d'elle sous l'effet de la peur. (Du moins s'il existait un endroit quelconque où s'enfuir dans l'éternité.)

Elle prit soudain conscience des choses et sursauta devant l'étrangeté de son nouvel environnement. L'infini effarant déclenchait en elle une onde de stupéfaction mêlée de peur. Elle ne pouvait encore appréhender que le stérile continuum autour d'elle.

Elle parla. (Ce n'était pas un son mais cela pouvait s'interpréter comme une forme de communication.) « Où suis-je ? »

C'était élémentaire. Il trouvait cependant la chose totalement neuve, mais quelque part au sein des fragments de sa mémoire, elle éveillait un vague sentiment de connu. Il se mit à trembler.

Elle sentit qu'il existait et porta son attention vers lui. « Qu'êtes-vous ? Que m'est-il arrivé ? »

Il connaissait les réponses à ces questions... ou plutôt il les avait connues. Comme tout le reste, l'infini avait grignoté ces bribes de savoir dans ce qui lui restait d'esprit. Tout avait eu tant d'importance en un temps ! Tant d'importance ! C'est pourquoi il était devenu ce qu'il était.

« Je vous en prie ! le supplia-t-elle sur un ton d'affolement. Dites-moi ! »

À travers les brumes qui tournoyaient dans les méandres poussiéreux de sa mémoire, les mots jaillirent d'eux-mêmes : « Vous êtes morte.

— Non ! C'est impossible ! Je ne peux pas ! »

Le silence écrasant.

« Je ne peux pas, insista-t-elle. La mort est vaincue depuis plus de cinq mille ans. Une fois nos esprits transplantés dans les réserves des ordinateurs, nous sommes devenus immortels. Nos corps peuvent faillir, mais nos esprits survivent. Personne ne meurt plus... » Sa voix s'éteignit.

« Vous êtes morte, répéta-t-il sans émotion.

— Seriez-vous... êtes-vous un fantôme ? » demanda-t-elle.

Bien que le sens du mot lui eût été dérobé, il lui restait ce lambeau d'identité. « Oui. »

Elle demeura songeuse et morose, et des quantités massives de non-temps s'écoulèrent. Il attendait. Il s'accoutumait à son existence à elle. Elle n'était plus une chose étrangère à son univers de vide. Elle avait acquis une semi-présence et il l'acceptait comme il en était venu à admettre tout le reste.

Elle finit par dire : « J'imagine qu'une panne quelconque du matériel a dû déloger momentanément le schéma de ma personnalité des mémoires en réserve. Mais ce n'est que provisoire. Je ne suis qu'à moitié morte. Dès qu'on aura réparé le système, je serai de nouveau moi-même. N'est-ce pas que je redeviendrai moi-même ? »

Il ne répondit pas. Il ignorait tout des pannes de matériel. Ou, s'il en avait eu quelque connaissance, il l'avait oublié.

« Les pannes de matériel sont en principe impossibles, débita-t-elle, s'efforçant avec désespoir de se convaincre qu'elle allait retrouver sa reconfortante réalité. Pourtant, en des milliers d'années, il peut bien y avoir un risque sur quelques milliards. Mais on y mettra vite bon ordre. Il le faut. Ils le doivent. N'est-ce pas ? N'EST-CE PAS ? »

Elle regardait fixement son compagnon impassible, avec panique. « Ne restez pas là ! Secourez-moi ! »

Secourir. Le mot se fraya un passage dans la caverne hantée de son esprit. Il devait secourir... secourir... Qui ou quoi ou comment, cela lui échappait. Si du moins il l'avait jamais su.

Ils continuaient à dériver ensemble à travers le vide, côte à côte, le fantôme et le presque fantôme. Les non-pensées de l'esprit plus ancien étaient plus embrouillées qu'à l'ordinaire, en raison de cette présence après une telle période de solitude dans l'absence de temps. Mais cette confusion n'était pas désagréable ; en réalité il trouvait plutôt sympathique d'avoir de nouveau quelqu'un avec qui partager l'univers. Il émanait d'elle une aura aimable qui brillait près de lui dans un monde autrement inerte.

Ils existaient tous les deux depuis plus de cinq mille années. Il était sans nul doute le plus âgé des deux ; mais la véritable différence était qu'il régnait seul depuis des siècles dans cette solitude qui lui avait tараudé l'esprit, alors qu'elle avait passé ces mêmes siècles avec d'autres personnes, d'autres esprits... circonstance qui, si elle ne détériore pas complètement un être, lui apporte une stabilité presque absolue. Ce dernier cas s'appliquait à elle, si bien que sa panique du début se calmait peu à peu et qu'elle revenait à l'attitude rationnelle dont elle avait fait preuve durant des milliers d'années.

« Bon. On dirait bien que je suis ici pour un temps, alors autant me renseigner sur le lieu. Et comme vous êtes la seule chose présente aux environs, je commence par vous. Qui êtes-vous ?

— Un mort.

— C'est évident. » Elle parvenait à manier joliment l'ironie, même avec sa non-voix. « Mais n'auriez-vous pas un nom ?

— Aucun. »

Elle perdit patience. « C'est impossible ! Vous avez bien eu un nom autrefois. Quel était-il ?

— Je ne... je ne... je ne... » Cette tentative avortée de réponse était si pathétique que les instincts maternels qu'elle croyait depuis longtemps éteints en elle furent réveillés.

« Je suis désolée, dit-elle avec un peu plus de tendresse. Parlons d'autre chose. Où sommes-nous ?

— Nous sommes...

— Morts », acheva-t-elle en même temps que lui.

Oh ! Seigneur, accordez-moi la patience. Il est pire qu'un enfant. « Oui, je le sais. Mais je parle de notre position matérielle. Peut-elle se définir ?

— Non. »

Échec, de nouveau. De toute évidence, son compagnon ne goûtait guère la conversation, mais avec son esprit analytique elle éprouvait un vif besoin de parler, de se cramponner à sa santé mentale dans une situation si néfaste. « Bon. Même si vous ne tenez pas à parler, voyez-vous des objections à ce que je le fasse ?

— Non. »

Elle s'y mit donc. Elle lui raconta les débuts de sa vie, à l'époque où elle avait un corps, tout ce qu'elle avait fait, les enfants qu'elle avait eus. Elle expliqua la réussite du transfert des esprits qui avait enfin permis à l'Homme de vaincre la Mort. Elle lui parla du premier millier d'années qu'elle avait passées dans la mémoire de l'ordinateur et durant lesquelles, exaltée par l'idée de l'immortalité, elle avait occupé et animé des carcasses de robots pour se livrer à des sports où elle défiait la mort et à d'autres activités enivrantes. Puis elle lui fit comprendre que même ces jeux étaient devenus ennuyeux avec le temps et qu'elle avait alors abordé sa phase actuelle de maturité, la recherche de la connaissance et de la sagesse. Elle lui conta qu'on avait construit des vaisseaux pour emmener jusqu'aux étoiles les humains intégrés dans les ordinateurs et lui décrivit tout l'inconnu merveilleux qu'ils y avaient découvert.

Il écoutait. La plus grande partie de ces propos lui était incompréhensible car les mots lui étaient inconnus ou il les avait oubliés. Mais il écoutait et c'était l'essentiel. Il baignait dans l'expérience extatique de se trouver en communication avec un autre pseudo-être.

Elle s'arrêta enfin, incapable de dire autre chose.

« Aimerez-vous parler à présent ? » demanda-t-elle.

Quelque chose brûlait en lui. « Oui.

— Bien, fit-elle. Et de quoi voudriez-vous parler ? »

Il fit de grands efforts pour penser à quelque chose, à n'importe quoi, mais cette fois encore son esprit se déroba.

Elle devina ses difficultés. « Parlez-moi de vous, lui souffla-t-elle.

— Je suis mort.

— Oui, je sais. Mais quoi d'autre ? »

Il réfléchissait. Qui était ce « vous » dont il eût pu dire quelque chose ?

« Je cherche une...

« Je voudrais un...

« Je désire des

« J'aime à...

— Quoi, quoi, quoi, quoi ? » le pressait-elle. Mais il n'y avait aucune réponse. Dépitée, elle reprit :

« Essayons d'une autre façon. Est-ce que... tous ceux qui sont morts sont devenus des fantômes comme vous ?

— Oui.

— Alors où sont-ils tous ?

— Partis.

— Partis où ?

— Partis. »

Elle faillit de nouveau perdre patience, mais ses milliers d'années d'entraînement l'en empêchèrent.

« Ils sont *tous* partis ?

— Oui.

— Tous sauf vous ?

— Oui.

— Depuis combien de temps ?

— Longtemps. »

Elle ne s'était plus sentie si proche de la crise de larmes depuis près de cinq mille ans tant par sympathie envers cet être pathétique que par dépit de ne pouvoir résoudre l'énigme qu'il posait. « Pourquoi n'êtes-vous pas allé avec eux ?

— Je... On m'a laissé derrière.

— Pourquoi ? »

Sa réponse fut beaucoup plus lente à venir, cette fois, arrachée au fond fangeux de sa petite mare de conscience. « Pour... pour... pour montrer le chemin à Ceux Qui Suivent.

— Vous êtes donc un guide ? demanda-t-elle d'un ton incrédule.

— Oui.

— Pour quelle destination ?

— Pour... pour... partir.

— Pouvez-vous me montrer où ? »

De la tristesse se manifesta pour la première fois dans sa voix. « Non. »

Avec lenteur, une grande lenteur, en faisant appel à toutes les réserves de patience et de logique accumulées au cours des siècles, elle lui arracha les morceaux qu'il fallait pour reconstituer le puzzle. Il y avait longtemps (combien de temps, c'était indéfinissable, le temps n'ayant aucune signification dans l'éternité), les fantômes avaient découvert un nouveau stade d'existence plus élevé. Tous étaient passés à ce nouvel état d'évolution ; tous sauf un. Un dernier fantôme pour indiquer la voie montante à tous les nouveaux fantômes qui se présenteraient.

Seulement la réussite du transfert des esprits avait tout changé. Soudainement, il ne s'était plus présenté de fantômes nouveaux. Et le dernier fantôme était resté tout seul. Son devoir le retenait à l'état de fantôme et la solitude le condamnait à la stagnation.

Elle sentit la pitié exploser en elle comme une nova, pendant que la partie analytique de son esprit observait que l'instinct maternel ne disparaît pas même s'il ne sert plus. Elle enferma ce pathétique non-être au plus profond de son propre moi ombreux pour lui murmurer de tendres mots chargés de sollicitude.

Et, tout d'un coup, il se sentit enveloppé d'une chaleur qu'il ne connaissait plus depuis des ères. Ses sens inexistants éprouvèrent d'exquis picotements au contact magnifique de cette autre créature. Tout heureux, il se blottit contre elle.

À ce moment un choc la traversa. Puis un autre. Et un autre encore. « Mon Dieu ! Ils réparent le matériel. Bientôt, ils auront remis en état le circuit de mémoire et je retournerai à la vie. »

Dans le triste calme qui suivit, il prononça : « Ne le soyez pas. »

Elle fut surprise. C'était la première fois qu'il avait une pensée personnelle, la première fois qu'il exprimait une préférence quelconque. « Qu'avez-vous dit ?

— Ne soyez pas vivante.

— Pourquoi pas ?

— J'ai envie.

— Comment ? » Elle sentait qu'elle commençait à disparaître de ce non-endroit. « J'ai envie.

— Oui ? Dites-moi. Dites-moi de quoi vous avez envie.

— J'ai envie.

— DE QUOI ? » Elle disparaissait rapidement. « Je n'ai plus beaucoup de temps à passer ici. Je vous en prie, dites-moi de quoi !

— J'ai envie. »

Elle disparut à jamais de son non-univers, sans laisser la moindre trace.

Le dernier fantôme erre. Il est un poteau indicateur qui n'a rien à indiquer. Un guide sans personne à guider. Alors il va à la dérive, l'esprit vide, avec un but à demi oublié, impossible à atteindre. Et de temps à autre :

J'AI ENVIE

J'AI ENVIE

J'AI ENVIE

Comme toujours, l'objet de son envie lui échappe.

Traduit par BRUNO MARTIN.

The Last Ghost.

Tous droits réservés.

© Casterman, 1973, pour la traduction. Extrait de « Espaces inhabitables 2 ».

LES VITANULS

par John Brunner

L'histoire qu'on vient de lire nous a appris une chose : l'immortalité, ça se gère, surtout quand ça concerne tout le monde. Une forme d'immortalité peut en remplacer une autre, et la déprécier sur le marché de l'occasion. Mais le même problème se pose parfois pour les vivants : une manière d'être au monde peut en remplacer une autre. Allons plus loin : il y a des cas où vous finissez par vous dire que la meilleure façon de sauver l'immortalité, c'est encore de mourir. Saluons ici l'apparition d'une denrée plutôt rare dans les nouvelles précédentes : la sagesse, puisqu'il faut l'appeler par son nom.

LA surveillante de la maternité s'arrêta devant la double fenêtre insonorisée et stérilisée de la salle d'accouchement. « Et voici... annonça-t-elle au jeune visiteur américain de haute stature qui représentait l'Organisation Mondiale de la Santé... voici notre saint patron. »

Barry Chance la regarda, les yeux mi-clos. Cette alerte quadragénaire du Cachemire semblait personnifier la conscience professionnelle. Ce n'était nullement le genre de femme que l'on puisse soupçonner de plaisanter avec les questions de travail. Effectivement, elle avait parlé sur un ton qui n'avait rien de facétieux. Mais dans ce monde immense et surpeuplé qu'est l'Inde, un étranger ne pouvait être sûr de rien.

« Je regrette, mentit le visiteur, en prenant un biais, je n'ai pas bien saisi... »

Il observa du coin de l'œil l'homme que la surveillante venait de lui désigner. Il était vieux et atteint de calvitie ; le peu de cheveux qui lui restait formait une sorte d'auréole blanche couronnant son visage aux traits durement burinés. L'Américain avait remarqué que la plupart des Indiens avaient tendance à engraisser en prenant de l'âge, mais le vieillard en question était décharné, comme Gandhi. Néanmoins, suffisait-il d'avoir une apparence ascétique et une auréole de cheveux blancs pour faire valoir des droits à la sainteté ? Sûrement pas !

« C'est notre saint patron, répéta la surveillante, affichant une superbe indifférence à l'égard de la stupeur de l'Américain.

« Le Dr Ananda Kotiwala. Vous avez beaucoup de chance d'assister à son travail. C'est son dernier jour ici, car il va prendre sa retraite. »

S'efforçant de la comprendre, Chance regarda sans se gêner le vieillard. Il trouvait une excuse à son impolitesse dans le fait que le couloir qui longeait la salle d'accouchement était une sorte de galerie publique. De chaque côté, il y avait des parents et amis des futures mères, y compris des enfants en bas âge, qui devaient se hisser sur la pointe des pieds pour regarder par la double fenêtre. Il n'existait aucune intimité aux Indes en pareille circonstance, sauf pour les riches. Dans tout pays surpeuplé, sous-développé, seule une infime minorité d'habitants pouvait bénéficier d'un tel luxe, que Chance avait considéré comme tout naturel dès son jeune âge.

Le fait que les marmots puissent assister, fascinés, à la venue de leurs nouveaux frères et sœurs était admis ici comme une étape de leur formation d'adultes. Chance se rappela gravement qu'il était un étranger et – ce qui plus est – un médecin, lui aussi, sortant d'une des rares facultés qui imposaient encore à leurs diplômés le serment intégral d'Hippocrate. Il fit abstraction des idées préconçues qui lui étaient personnelles pour réfléchir aux curieux propos de la surveillante et les tirer au clair.

La scène qui se passait devant lui ne lui suggérait rien. Ce qu'il voyait n'était que la salle d'accouchement typique d'un hôpital indien, où se trouvaient trente-six femmes en travail. Deux d'entre elles souffraient le martyre et criaient, à en juger du moins d'après leurs bouches grandes ouvertes, car l'insonorisation était excellente.

Il se demanda sans insister ce que pouvaient ressentir les Indiens en voyant venir au monde leurs enfants dans de telles conditions. Ce spectacle lui semblait un travail à la chaîne, les mères réduites à l'état de machines qui devaient fournir un rendement de nouveau-nés répondant aux normes d'un planning de production. Et le plus déplorable, c'est que tout cela se passait en public !

Mais, une fois de plus, il commettait l'erreur de raisonner comme un Américain moderne, avec l'esprit de clocher. Au cours d'innombrables générations, la plupart des hommes étaient nés au vu et au su du public. Et aujourd'hui, où la population du globe pouvait être considéré comme égale en nombre à tous les êtres humains ayant précédé le XXI^e siècle, la majorité des peuples de la Terre continuait l'antique tradition et faisait de la naissance un événement social : dans les villages, c'était l'occasion d'une fête ou bien, c'était une sorte de visite en famille à l'hôpital.

Les aspects modernes de l'événement étaient faciles à cataloguer. Les attitudes des mères, par exemple : d'un coup d'œil on pouvait discerner celles qui avaient bénéficié d'instructions prénatales modernes, car elles avaient les yeux fermés et leurs visages arboraient une mine déterminée. Elles étaient au courant du miracle qui se produisait dans leurs corps et avaient la ferme

intention d'y participer et non de résister. Bien. Chance approuva d'un hochement de tête. Mais il y avait des femmes qui criaient, aussi bien de terreur que de souffrance, probablement...

Il redoubla d'attention avec effort. Après tout, il était censé mener une enquête sur les méthodes mises en pratique ici.

Les plus récentes recommandations des experts semblaient convenablement suivies – il fallait s'y attendre dans une grande ville où la majeure partie du personnel médical avait bénéficié d'une formation à l'étranger. Prochainement, l'Américain serait appelé à visiter des villages, où il trouverait sans doute une situation différente, mais il y songerait au moment opportun.

Le vieux docteur qui avait été surnommé « notre saint patron » était justement en train de procéder à la venue au monde d'un garçon. Une main gantée brandit la nouvelle recrue de l'armée humaine. Il y eut une légère tape avec la paume de la main, suffisante pour provoquer un cri et la première respiration profonde, mais pas assez forte pour aggraver le traumatisme de l'accouchement. Puis il le tendit à l'infirmière qui se tenait à côté de lui et qui déposa le nouveau-né sur un petit banc placé au chevet de la mère, en contrebas, de façon que les quelques dernières gouttes du précieux sang maternel puissent s'écouler du placenta avant que le cordon ombilical soit coupé.

Parfait. Tout était conforme à la meilleure obstétrique moderne. Une réserve néanmoins – pourquoi le médecin devait-il donner d'aussi longues et patientes explications à la jeune fille qui tenait maladroitement l'enfant ?

La perplexité de Chance fut brève ; puis il se souvint. Évidemment. Il n'y avait pas assez d'infirmières expérimentées dans ce pays pour en assigner une à chaque femme enceinte. En conséquence, les assistantes qui se tenaient là, bien nettes, mais très intimidées avec leurs blouses en plastique et les résilles stérilisées nouant leurs cheveux noirs et lisses, devaient-elles être les jeunes sœurs ou les filles aînées des femmes en travail et faisaient-elles de leur mieux pour donner un coup de main à l'accoucheur.

Cependant, le vieillard, sur un dernier sourire rassurant à la jeune fille préoccupée, venait de la quitter pour aller tenir la main d'une des femmes qui criaient.

Chance vit avec satisfaction qu'il parvenait à l'apaiser et que, au bout de quelques instants, elle était complètement détendue. Enfin – pour autant qu'il en put juger avec le double obstacle des vitres insonorisées et d'une langue incompréhensible – le vieux médecin lui donna des conseils pour lui permettre de hâter dans les meilleures conditions la délivrance. Pourtant il n'y avait là rien de plus que ce que l'Américain avait déjà vu dans une centaine d'hôpitaux.

Il se tourna vers la surveillante et lui demanda de but en blanc : « Pourquoi l'appellez-vous un saint patron ?

— Le Dr Kotiwala, répondit la surveillante, est le plus... comment dire...

capable de communiquer avec ses patientes. Avez-vous remarqué comment il a apaisé la femme qui criait ? »

Chance hocha lentement la tête en signe de compréhension. En effet, à y bien réfléchir, dans un pays tel que celui-là, on devait considérer comme un don particulier l'aptitude à vaincre les craintes superstitieuses d'une femme d'un niveau à peine supérieur à celui d'une paysanne et à lui inculquer sur-le-champ des notions que les autres femmes qui l'entouraient n'avaient comprises qu'au bout de neuf mois entiers de grossesse et de conseils avisés. Maintenant il ne restait plus qu'une seule femme qui criait, la bouche grande ouverte, et le docteur l'apaisait à son tour. Quant à celle qu'il venait de convaincre, elle faisait de grands efforts pour faciliter ses contractions.

« Le Dr Kotiwala est merveilleux, poursuivit la surveillante. Tout le monde l'adore. J'ai connu des parents qui ont consulté des astrologues non point pour déterminer la date de naissance la plus favorable pour leur enfant, mais uniquement pour s'assurer qu'il viendrait au monde quand le Dr Kotiwala fait équipe dans la salle d'accouchement. »

Faire équipe ? Oui, bien sûr, ils travaillaient par roulement. Une fois de plus, l'image d'un travail à la chaîne lui vint à l'esprit. Mais c'était là une idée beaucoup trop avancée pour aller de pair avec la consultation des astrologues. Quel drôle de pays ! Chance réprima un frisson et dut reconnaître qu'il serait heureux le jour où il pourrait rentrer chez lui.

Longtemps après il demeura silencieux, observant quelque chose qu'il n'avait pas remarqué au préalable : la façon dont les mères, quand les douleurs de l'enfantement leur laissaient un répit, ouvraient les yeux et suivaient du regard les déplacements du Dr Kotiwala dans la salle, comme si elles voulaient l'inviter à passer une minute ou deux encore à leur chevet.

Mais cette fois-ci leurs espoirs furent déçus. Il y avait un accouchement par le siège à l'autre extrémité de la salle, qui nécessiterait une délicate version par manœuvres internes. Vêtue de plastique, une belle brune d'une quinzaine d'années se penchait pour regarder opérer le docteur, tout en serrant dans sa main droite celle de la mère angoissée et tendue, afin de la réconforter.

D'après ses critères personnels, Chance ne trouvait rien d'extraordinaire à Kotiwala. Sa compétence ne faisait aucun doute et ses patientes raffolaient apparemment de lui, mais il était vieux et plutôt lent. D'autre part, on voyait bien avec quelle circonspection il se déplaçait, maintenant qu'approchait la fin de ses heures de service et qu'il se sentait fatigué.

Par contre, il était admirable de trouver un comportement si humain dans une usine à naissances comme celle-ci. À peine arrivé, Chance avait demandé à la surveillante quelle était la durée moyenne du séjour d'une parturiente à la maternité. « Oh ! vingt-quatre heures pour les cas faciles et trente-six peut-être lorsqu'il y a des complications », répondit-elle avec un sourire forcé.

En observant le Dr Kotiwala, on aurait pu supposer que le temps ne lui était pas compté.

Du point de vue d'un Américain, cela ne constituait pas un titre à la

sainteté, mais sans doute n'en était-il pas de même aux yeux des Indiens. La surveillante l'avait prévenu qu'il arrivait à une époque très active, neuf mois après une grande fête religieuse que les gens considéraient comme de bon augure pour l'accroissement de leurs familles. Bien qu'il fût averti, la réalité dépassait toutes ses prévisions : l'hôpital était *bondé* !

Pourtant cela aurait pu être pire. Il eut un petit frisson. Le fond du problème avait été résolu, mais il y avait toujours quelque 180 000 nouvelles bouches à nourrir chaque jour. Au sommet de l'explosion démographique ; on avait atteint presque le quart de million quotidien ; puis, l'impulsion de la médecine moderne s'étant fait sentir, même les peuples de l'Inde, de la Chine et de l'Afrique avaient reconnu la nécessité d'instaurer un contrôle des naissances, en tenant compte du nombre d'enfants qu'ils avaient les moyens de nourrir, d'habiller et d'éduquer. Alors la situation s'était améliorée.

Néanmoins, il s'écoulerait encore des années avant que les enfants nés pendant cette période de pointe deviennent des professeurs, des ouvriers ou des médecins pouvant tenir tête à cette formidable poussée démographique. Ces réflexions amenèrent Chance à un sujet qui avait beaucoup retenu son attention récemment et il exprima tout haut sa pensée sans le vouloir :

« Des hommes comme lui, surtout dans un tel métier... c'est ceux-là que l'on devrait choisir !

— Je vous demande pardon ? » fit la surveillante avec un formalisme typiquement britannique. Les Anglais avaient laissé des traces indélébiles dans les couches cultivées de ce pays.

« Ce n'est rien, murmura Chance.

— Mais n'avez-vous pas dit que quelqu'un devrait choisir le Dr Kotiwala pour faire quelque chose ? »

Mécontent de lui-même et néanmoins – compte tenu du dilemme qui allait se poser bientôt à l'improviste pour le monde – incapable de se taire, Chance dut céder du terrain.

« Vous m'avez bien dit que le Dr Kotiwala terminait aujourd'hui son travail chez vous, n'est-ce pas ?

— Mais oui. Il prend sa retraite demain.

— Avez-vous quelqu'un en vue pour le remplacer ? » La surveillante secoua la tête. « Oh ! non. Physiquement parlant, bien sûr, nous avons un autre médecin qui assure sa relève, mais des hommes de la trempe du Dr Kotiwala ont été rares de tout temps et le sont particulièrement à notre époque. Nous sommes terriblement navrés de le perdre.

— A-t-il... euh... dépassé un âge de retraite plus ou moins arbitraire ? »

La surveillante eut un sourire sans gaieté. « C'est exclu, en Inde ! Nous n'avons pas les moyens de nous offrir le luxe auquel vous autres Américains êtes habitués et qui implique la mise au rebut du matériel de travail – humain ou autre – avant qu'il soit complètement usé. »

Les yeux fixés sur le vieux docteur, qui venait de mener à bien la présentation par le siège et s'appêtait à donner des soins à la femme du lit

suisant, Chance déclara : « Donc, c'est volontairement qu'il prend sa retraite.

— Oui.

— Pourquoi ? Ne s'intéresse-t-il plus à son travail ? »

La surveillante fut scandalisée. « Mais pas du tout ! Pourtant je ne suis pas certaine de pouvoir définir nettement ses raisons. » Elle se mordit la lèvre. « Ma foi, il est très vieux maintenant et il craint qu'un de ces jours un enfant ne meure par manque d'attention de sa part. Un tel événement le ferait reculer d'un grand nombre de pas sur la voie de la lumière. »

Chance sentit lui-même une brusque illumination. Croyant avoir bien compris ce que voulait dire la surveillante, il répondit : « Dans ce cas, il mérite bigrement... »

Et il s'arrêta net, car il ne devait strictement pas penser à ce sujet ni en parler.

« Comment ? » fit la surveillante. Chance ayant fait un signe de dénégation, elle poursuivit : « Voyez-vous, dans sa jeunesse le Dr Kotiwala fut très influencé par l'enseignement des Djaïns, qui répugnent à toute suppression de la vie, quelle qu'elle soit. Quand son désir de veiller sur la vie l'amena à faire des études de médecine, il dut admettre qu'une certaine destruction – de bactéries, par exemple – était inévitable pour assurer la survie humaine. Sa bonté se base sur des principes religieux. Et il lui serait insupportable de penser que la prétention de vouloir continuer à travailler, sans avoir la même sûreté de main, pourrait coûter la vie d'un innocent bébé.

— Il lui serait difficile d'être un Djaïn de nos jours », prononça Chance, faute de trouver un autre commentaire. Mais dans son for intérieur il se dit que, si les assertions de la surveillante étaient véridiques, il y avait quelques vieux fossiles dans son pays qui feraient bien d'avoir un peu d'humilité à la façon de Kotiwala, au lieu de se cramponner à leur poste jusqu'à devenir à peu près gâteux.

« C'est un hindouiste, comme le sont beaucoup de nos compatriotes, expliqua la surveillante. Encore qu'il me dise que sa pensée a subi une grande influence des enseignements du bouddhisme – qui fut, somme toute, à l'origine, une hérésie de la religion hindouiste. » Elle ne semblait pas très intéressée par ce qu'elle venait de dire. « Je crains toutefois de n'avoir toujours pas compris à quoi vous faisiez allusion il y a un moment », ajouta-t-elle.

Chance évoqua les usines géantes dirigées par Du Pont, Bayer, Glaxo et bien d'autres encore, qui produisaient nuit et jour avec plus de dépense d'énergie qu'un million de femmes mettant au monde de quelconques êtres humains, et il décida que, le secret étant sur le point d'être révélé publiquement, il pouvait risquer de soulever un coin du rideau. Cela le déprimait de garder tout le temps bouche cousue.

« Eh bien, déclara-t-il, ce que j'ai voulu dire, c'est que, si j'avais voix au chapitre, des hommes tels que lui auraient la priorité quand il s'agirait... euh... d'appliquer certaines méthodes les plus avancées de traitements médicaux. Il semble préférable de conserver tel être que tout le monde aime et

admirer, plutôt que de sauver tel autre qui n'inspire que de la crainte. »

Il y eut un silence.

« Je crois que je vous suis, dit la surveillante avec sagacité. La pilule de longue vie est un succès, si je vous comprends bien ? »

Chance tressaillit. Elle lui décocha un de ses sourires figés.

« Oh ! bien sûr, il nous est difficile d'être à la page, débordés de travail comme nous le sommes, mais il y a eu quand même des fuites. Vous qui habitez des pays riches comme l'Amérique et la Russie, vous recherchez depuis longtemps un remède spécifique contre la sénescence. Or, je crois – connaissant vos pays par ouï-dire – qu'il a dû y avoir de longues et âpres discussions pour savoir qui devait en bénéficier d'abord. »

Chance capitula, en baissant piteusement la tête. « Oui, il existe maintenant un remède contre la sénescence. Il n'est point parfait, mais la pression exercée sur les laboratoires pour entreprendre sa production commerciale est devenue si forte que, juste avant mon départ du Q.G. de l'Organisation Mondiale de la Santé, des contrats ont déjà été établis. Un traitement complet coûtera de cinq à six cents dollars et sera valable pendant huit à dix ans. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que cela signifie. Mais si cela dépendait de moi, je choisirais quelqu'un de la valeur de votre Dr Kotiwala pour profiter de cette cure, avant tous les vieillards stupides, riches et puissants qui, par ce moyen, feront irruption dans l'avenir avec leur fatras d'idées désuètes ! »

Il s'arrêta net, effrayé lui-même de sa véhémence et souhaitant que nul, parmi les spectateurs curieux qui les entouraient, ne connût l'anglais.

« Votre attitude vous fait honneur, dit la surveillante. Néanmoins, dans un sens, il est inexact de dire que le Dr Kotiwala prend sa retraite. Il aimerait mieux dire, peut-être, qu'il change de carrière. Et si vous lui proposiez un traitement contre la sénescence, je présume qu'il refuserait avec un sourire.

— Mais pourquoi diable...

— C'est difficile de l'expliquer. » La surveillante fronça les sourcils. « Vous savez ce qu'est un sunnyasi, peut-être ? »

Pris au dépourvu, Chance répondit : « Un de ces saints personnages que j'ai vus aux alentours, vêtus d'un simple pagne et portant une sébile.

— Ainsi qu'un bâton de pèlerin, d'habitude.

— Une sorte de fakir ?

Pas du tout. Un sunnyasi est un homme parvenu au dernier stade de sa vie active. Il peut avoir été n'importe qui auparavant – un homme d'affaires, généralement, ou bien un fonctionnaire, un avocat, voire un médecin.

— Vous voulez dire que votre Dr Kotiwala va renoncer à son talent médical, alors qu'il pourrait rendre encore tant de services dans ce pays surpeuplé, même en risquant un jour la vie d'un bébé, pour s'en aller, vêtu d'un pagne, mendier son pain ?

— C'est pour cela que nous l'appelons notre saint patron, dit la surveillante, en contemplant, avec un affectueux sourire, le Dr Kotiwala.

Quand il sera parti d'ici et aura acquis une telle vertu, il restera un ami pour nous, qui restons en arrière. »

Chance était épouvanté. Quelques instants plus tôt, la surveillante lui avait dit que l'Inde ne pouvait se permettre de rejeter des gens capables de faire encore du bon travail ; maintenant elle semblait approuver un projet qui le choquait parce qu'il comportait des parts égales d'égoïsme et de superstition.

« Prétendez-vous qu'il croit à cette ineptie qui consiste à vouloir faire provision de vertu pour une vie future ? »

La surveillante lui jeta un regard glacial. « Voilà, me semble-t-il, qui est discourtois de votre part. L'hindouisme enseigne que l'âme renaît, au cours d'un cycle éternel, jusqu'à ce qu'elle réussisse à s'unir avec le grand Tout. Vous ne vous rendez pas compte que le travail de toute une vie parmi les nouveau-nés nous permet de comprendre cette réalité ?

— Vous y croyez aussi ?

— C'est hors de propos. Mais... j'assiste à des miracles chaque fois que je laisse entrer une femme dans cette maternité. Je suis témoin d'un acte animal, d'un processus où un ensemble visqueux, souillé, *sanglant*, produit la croissance d'un être raisonnable. Quand nous sommes nés, vous et moi, nous n'étions que des bébés piaillants et faibles. Or, nous voilà ici en train de philosopher. Peut-être s'agit-il uniquement d'une fonction à complexité chimique ; je ne sais pas. Je vous le répète, il m'est difficile d'être à la page. »

La mine sombre et perplexe, Chance fixa les yeux sur la fenêtre de la salle d'accouchement. Il se sentait plutôt déçu – et même dupé – après avoir failli partager l'admiration que la surveillante avait exprimée à l'égard du Dr Kotiwala. Il finit par murmurer : « Je crois qu'il est temps que nous visitions un autre service. »

Ce que ressentait surtout le Dr Kotiwala, c'était de la lassitude. Elle envahissait son corps, pénétrant jusqu'à la moelle des os.

Il n'y avait aucun signe extérieur dans son comportement, aucun indice, permettant de croire qu'il opérait d'une façon machinale. Les mères qui se confiaient à ses soins avec leur progéniture auraient décelé la moindre défaillance de ce genre, avec une intuition plus profonde qu'à l'ordinaire, et lui-même en aurait été conscient et aurait senti qu'il trahissait leur confiance.

Mais il était indiciblement, incroyablement fatigué.

Plus de soixante ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait été diplômé à la faculté de médecine. Il n'y avait pas eu de changement dans la manière de procréer des êtres humains. Certes, des processus nouveaux intervenaient à mesure que la médecine évoluait ; il se rappelait les désastres causés par des drogues telles que la thalidomide, ainsi que les bienfaits saugrenus des antibiotiques, qui encombraient des pays comme le sien de plus de bouches qu'il n'était possible de nourrir. Mais, à présent, les techniques avec lesquelles il travaillait lui garantissaient que, sur dix enfants nés sous sa surveillance, neuf étaient désirés, aimés par leurs parents, au lieu d'être une charge

indésirable ou d'être condamnés à l'illégitimité.

Parfois les choses tournaient bien et parfois mal. Au cours de sa longue carrière, le Dr Kotiwala avait été amené à ne placer sa confiance sur aucun autre principe.

Demain...

Ses pensées risquaient de s'égarer loin de ce qu'il était en train de faire : donner une vie indépendante au dernier de tous ceux qu'il avait délivrés. Combien de milliers de mères avaient-elles gémi devant lui sur un lit ? Il n'osait les compter. Et combien de vies nouvelles avait-il fait éclore ? Celles-là, il osait encore moins les compter. Peut-être avait-il fait naître un voleur, un ingrat, un meurtrier, un fraticide...

Peu importe. Demain... tout à l'heure même, car son service tirait à sa fin et ce bébé qu'il soulevait maintenant par les pieds serait le dernier qu'il délivrerait dans un hôpital – encore que, s'il était appelé dans quelque misérable village, il ne refuserait sûrement pas son concours... Demain, il n'aurait plus d'attaches avec le monde. Il se consacrerait à la vie spirituelle et...

Il fut ramené au présent. La femme au chevet de la mère, sa belle-sœur, très agitée à cause des choses qu'elle avait eu à faire, comme d'aseptiser ses mains avec un désinfectant et troquer son plus beau sari contre une blouse en plastique, lui posa timidement une question.

Il hésita à lui répondre. À première vue, il n'y avait rien d'anormal chez le bébé. C'était un garçon, physiquement normal, avec la rougeur postnatale habituelle, qui faisait entendre un cri acceptable pour saluer son entrée dans le monde. Tout se présentait comme il se devait. Et pourtant...

Il coucha le bébé dans son bras gauche replié, tandis qu'il soulevait habilement, l'une après l'autre, ses paupières. Soixante ans de pratique l'avaient habitué à la douceur. Il plongea son regard dans les pâles prunelles inexpressives, contrastant de manière presque effrayant, avec la peau qui les entourait.

Au fond des yeux, il y avait... il y avait...

Mais que pouvait-on dire d'un petit être aussi neuf que celui-là ? Il poussa un soupir et le remit entre les mains de la belle-sœur. Puis la pendule murale égreña les dernières secondes de son temps de service.

Néanmoins son esprit resta sous l'indéfinissable impression qui l'avait contraint à réexaminer l'enfant. Quand le docteur qui devait prendre sa suite arriva, le Dr Kotiwala termina sa brève passation de consigne en disant : « Et il y a quelque chose d'anormal chez le nouveau-né du lit 32. Je n'arrive pas à savoir quoi. Mais si vous y réussissez, examinez-le à fond, voulez-vous ?

— Ce sera fait », dit le médecin qui le relevait, un jeune homme gras de Bénarès, au luisant visage brun et aux douces mains luisantes.

Bien qu'il l'eût signalée, la question continua à préoccuper le Dr Kotiwala. Ayant pris une douche et s'étant changé, prêt à partir, il s'attarda néanmoins dans le couloir observant son collègue qui examinait le bébé à sa demande, avec soin, de la tête aux pieds. Le collègue ne trouva rien d'anormal et, s'étant

détourné, son regard croisa celui du Dr Kotiwala. Il écarta les mains et haussa les épaules, sa mimique signifiant : « À mon avis, c'est se compliquer la vie pour rien ! »

Pourtant, lorsque j'ai scruté ces yeux, quelque chose qui s'y trouvait au fond m'a frappé...

Non, c'était absurde. Que pouvait espérer lire un adulte dans les yeux d'un nouveau-né ? N'était-ce pas prétention de sa part de supposer qu'une chose d'une importance vitale avait échappé à son collègue ? Enfermé dans un dilemme, il décida de revenir dans la salle d'accouchement pour réexaminer le bébé.

« N'est-ce pas votre saint patron qui se trouve devant nous ? murmura Chance d'un ton cynique à la surveillante.

— Mais oui. Quel heureux hasard ! Vous allez pouvoir faire sa connaissance... si vous le désirez.

— Vous me l'avez dépeint sous des couleurs si brillantes, fit Chance, pince-sans-rire, que j'aurais l'impression de manquer une occasion unique si je ne le contactais pas avant qu'il ôte ses vêtements pour retourner à l'état primitif. »

Son ironie échappa à la surveillante. Elle se précipita au-devant du vieux médecin avec de joyeuses exclamations, mais se tut subitement à la vue de l'expression morose de Kotiwala.

« Docteur ! Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je l'ignore », fit Kotiwala en soupirant. Il parlait bien l'anglais, mais avec un fort accent, monotone et chantant, que les anciens dirigeants britanniques des Indes avaient surnommé le *gallois de Bombay*. « Cela concerne le nouveau-né du lit 32. Je suis *persuadé* qu'il a quelque chose d'anormal, mais je ne sais absolument pas quoi.

— Dans ce cas, nous devons nous occuper de lui », répondit la surveillante avec vivacité. Il était évident qu'elle avait une foi aveugle en l'opinion de Kotiwala.

« Le Dr Banerji vient de l'examiner à son tour et il n'est pas d'accord avec moi », objecta le vieil homme.

Pour la surveillante, Kotiwala était quelqu'un et Banerji... personne ; voilà ce qu'exprima plus nettement que des mots le visage de cette femme. Il vint à l'idée de Chance qu'il y avait là une occasion pour lui de vérifier si la confiance de la surveillante avait une base solide.

« Écoutez, dit-il, plutôt que de faire perdre son temps au Dr Banerji – qui est si occupé dans cette salle – pourquoi n'amèneriez-vous pas l'enfant ici, afin que nous l'examinions ?

— Le Dr Chance, de l'Organisation Mondiale de la Santé, présenta la surveillante.

— Oui, c'est une bonne idée, fit Kotiwala, en lui serrant distraitement la main. Un contre-examen, en somme. »

Chance avait une arrière-pensée. Il croyait que sa formation, encore d'assez fraîche date, lui permettrait d'appliquer certains tests dont Kotiwala n'avait pas l'habitude. En fait, ce fut le contraire qui se produisit : la lente et minutieuse auscultation du corps et des membres de l'enfant, par laquelle débuta le vieil Indien, n'était pas du tout familière à Chance. Évidemment, elle avait ses avantages, à condition que l'on connût l'emplacement normal de chaque os et de chaque muscle important de la charpente infantile. De toute façon, elle ne révéla rien.

Cœur normal, pression sanguine courante, toutes les apparences extérieures de la santé, réflexes vigoureux, fontanelle un peu grande, mais dans les limites de tolérance habituelles...

Au bout d'environ trois quarts d'heure, Chance fut convaincu que le vieil homme avait voulu l'impressionner et il en conçut une irritation grandissante. Il remarqua que Kotiwala ne cessait de soulever les paupières du garçon et de scruter ses yeux, comme s'il pouvait lire à travers eux dans son cerveau. À la fin, perdant patience, il maugréa : « Dites-moi, docteur ! Que voyez-vous donc dans ses yeux ? »

— Et *vous*, qu'y voyez-vous ? riposta Kotiwala en faisant signe à Chance de regarder, lui aussi.

— Rien, grommela Chance. On avait déjà vérifié les yeux en même temps que tout le reste, n'est-ce pas ?

— C'est comme moi, répondit Kotiwala. Je n'y vois rien. »

Ah ! pour l'amour du Ciel ! Chance tourna les talons et se dirigea vers un côté de la pièce, en ôtant ses gants pour les jeter dans une cuvette. Il laissa tomber ces mots par-dessus son épaule : « Franchement, je ne vois rien d'anormal chez ce bébé. À quoi pensez-vous ? À l'âme d'un ver de terre logée par erreur dans son corps ou à quelque chose de ce genre ? »

Le mépris avec lequel ces paroles venaient d'être prononcées n'avait pu échapper à Kotiwala, néanmoins sa réponse fut parfaitement calme et polie.

« Non, Dr Chance, je ne crois pas que ce soit possible. Après avoir longtemps médité là-dessus, je suis arrivé à la conclusion que les idées traditionnelles de notre religion sur la transmigration des âmes sont inexactes. La condition humaine, c'est quelque chose d'humain. Elle englobe le débile mental et le génie mais n'empiète pas sur d'autres espèces. Qui pourrait prétendre que l'âme d'un singe ou d'un chien est inférieure à ce qui apparaît dans les yeux troublés d'un crétin ? »

— Certainement pas moi », fit Chance d'un ton sarcastique en défaisant sa blouse. Kotiwala soupira, haussa les épaules et garda le silence.

Quelque temps après...

Le *sunnyasi* Ananda Bhagat ne portait qu'un pagne, ne possédait rien d'autre au monde qu'une sébile de mendiant et un bâton. Autour de lui – car il faisait froid dans cette région de collines battues par le vent de décembre – les villageois frissonnaient dans leurs hardes grossières, passant le plus clair de

leur temps agglutinés autour de leurs maigres feux. Ils brûlaient des copeaux, rarement du charbon de bois, à présent même une grande quantité de bouses de vache. Les experts étrangers leur avaient conseillé d'utiliser celles-ci comme engrais, mais la chaleur d'un feu leur était plus précieuse dans le présent que le mystère de la fixation de l'azote et les récoltes de l'an prochain.

Ignorant le froid, ignorant la fumée épaisse qui se dégageait du feu et remplissait la sombre hutte, Ananda Bhagat adressait des paroles d'apaisement à une fille craintive d'environ dix-sept ans, dont le bébé se cramponnait à son sein. Il avait regardé dans les yeux du petit – et il n'y avait rien vu.

Ce n'était pas le premier cas dans ce village ; ce n'était pas non plus le premier village où il eût trouvé de tels cas. En abandonnant le nom de Kotiwala, il avait laissé derrière lui les idées préconçues du docteur en médecine sorti du Trinity College, à Dublin, qui avait suivi les préceptes de l'intellectualisme dans les services ingrats de l'hôpital d'une grande ville. Au bout de ses quatre-vingt-cinq ans, il avait senti qu'une réalité plus vaste le dominait et il avait finalement décidé de s'y soumettre.

Or, tandis qu'il contemplait d'un air perplexe le visage inexpressif de l'enfant, il entendit du bruit. La jeune mère l'entendit aussi et se mit à trembler, car c'était un grand bruit qui ne cessait de s'amplifier. Ananda Bhagat s'était tellement éloigné de son ancien monde que, pour identifier ce bruit, il dut faire un effort de mémoire. Un vrombissement dans le ciel. Un hélicoptère, un oiseau rare ici. Pourquoi un hélicoptère viendrait-il dans un village particulier parmi les soixante-dix mille villages de l'Inde ?

La jeune mère pleurnichait. « Du calme, ma fille, dit le *sunnyasi*. Je vais aller voir ce que c'est. »

Il laissa retomber sa main avec une dernière petite tape de réconfort et sortit par l'ouverture informe qui servait de porte pour se retrouver dans la froide rue balayée par le vent. C'était la seule rue du village. Mettant sa main décharnée en visière, il leva les yeux vers le ciel.

Oui, un hélicoptère décrivait en effet des cercles, en étincelant à la pâle lueur du soleil hivernal. Il descendait mais n'était pas encore parfaitement visible.

Le vieil homme attendit.

Bientôt les villageois sortirent en jacassant de leurs huttes, se demandant pourquoi ils avaient attiré l'attention du monde extérieur, qui se manifestait sous la forme de cette curieuse et bruyante machine. Voyant que leur merveilleux visiteur, le saint homme, le *sunnyasi* – ses pareils étaient rares à présent et devaient être vénérés – se tenait impassible, ils prirent exemple sur lui et attendirent hardiment.

L'hélicoptère se posa dans un tourbillon de poussière, un peu à l'écart du sentier battu qu'était la rue du village, et un homme sauta à terre : un grand étranger à la peau claire. Il explora les lieux du regard et, repérant le *sunnyasi*, poussa une exclamation. Ayant jeté quelques mots à ses compagnons, il se mit à arpenter la rue à grands pas. Deux autres personnes descendirent et se tinrent

près de l'appareil en conversant à voix basse : une fille d'une vingtaine d'années, portant un sari bleu et vert, et un jeune homme en combinaison de vol, le pilote.

Serrant contre elle son bébé, la jeune maman sortit à son tour pour voir ce qui se passait, son aîné – un enfant en bas âge – la suivant d'une démarche chancelante, en tendant la main pour s'accrocher à son sari au cas où il perdrait l'équilibre.

« Dr Kotiwala ! s'écria le jeune homme de l'hélicoptère.

— C'était moi », reconnut le *sunnyasi* d'une voix éraillée. Son esprit s'était dépouillé de tout son vocabulaire anglais comme d'une peau de serpent trop serrée.

« Je vous en prie ! » La voix du jeune homme était âpre. « Nous avons eu assez d'ennuis pour vous trouver sans que vous deviez jouer sur les mots maintenant que nous sommes là ! C'est dans treize villages que nous avons dû nous arrêter en route, pour chercher votre trace et nous entendre dire que vous étiez là la veille et veniez de repartir... »

Il s'épongea le visage avec le dos de la main. « Mon nom est Barry Chance, pour le cas où vous l'auriez oublié. Nous nous sommes rencontrés à l'hôpital de...

— Merci, je me le rappelle très bien, coupa le *sunnyasi*. Mais qu'ai-je donc fait pour que vous ayez dépensé tant d'énergie à essayer de me retrouver ?

— Pour autant que nous puissions l'affirmer, vous êtes la première personne à avoir reconnu un *Vitanul*. »

Il y eut un silence, à la faveur duquel Chance put presque voir se fondre l'image du *sunnyasi* et celle du Dr Kotiwala la remplacer. Le changement se refléta dans la voix, qui reprit l'accent *gallois de Bombay* dans les paroles qui suivirent.

« Mon latin est négligeable, car je n'en ai appris que le strict nécessaire pour la médecine, mais je pense que ce terme vient de *vita*, la vie, et de *nullus*... Vous voulez dire : comme celui qui est là ? » Il fit signe à la jeune maman qui était près de lui d'avancer d'un pas et posa légèrement sa main sur le dos du bébé.

Chance parcourut l'enfant du regard et finit par hausser les épaules. « Du moment que vous le dites, murmura-t-il. Il n'a que deux mois environ, n'est-ce pas ? Alors, sans tests... » Il n'acheva point sa phrase.

« Oui, *sans tests* ! explosa-t-il soudain. Voilà le hic ! Savez-vous ce qu'il est advenu du garçon qui, selon vos dires, avait quelque chose d'anormal, le tout dernier que vous ayez délivré avant... euh... votre retraite ? » Il y avait beaucoup de violence dans sa voix, mais elle n'était pas dirigée contre le vieil homme. C'était simplement le signe extérieur prouvant qu'il était arrivé au bout de son rouleau.

« J'en ai vu beaucoup d'autres depuis », répondit Kotiwala. Ce n'était plus, assurément, le *sunnyasi* qui parlait, mais le savant praticien qui avait derrière lui l'expérience de toute une vie. « Je me doute de ce que vous allez me dire,

mais racontez-moi quand même. »

Chance lui jeta un regard qui reflétait une sorte de crainte. Poussés par la curiosité, les villageois qui s'étaient attroupés alentour comprirent son expression et déduisirent que l'étranger venu du ciel était impressionné par l'aura de leur saint homme. Ils parurent nettement plus détendus.

« Eh bien, déclara Chance, votre amie la surveillante a répété avec insistance que, puisque selon vous ce bébé n'était pas normal, c'est qu'il *devait* ne pas être normal, bien que j'aie dit le contraire et le Dr Banerji également. Elle a tant insisté que j'ai pris le mors aux dents et expédié le gosse à Delhi, où se trouve un centre de notre Organisation, et où je lui ai fait passer toute la gamme des tests possibles. Devinez ce qu'ils ont trouvé ? » Kotiwala se frotta le front avec lassitude. « Complète suppression des rythmes alpha et thêta ? suggéra-t-il.

— Vous le saviez ! » Le ton accusateur de Chance fut suffisant pour ébranler la barrière du langage et être compris des villageois attentifs, dont quelques-uns se rapprochèrent de façon menaçante du *sunnyasi*, prêts à le défendre en cas de besoin.

Kotiwala les écarta d'un geste rassurant. « Non, je ne le savais pas, répondit-il. Ce n'est qu'à l'instant qu'il m'est venu à l'idée ce que vous aviez dû trouver.

— Mais alors, au nom du Ciel, comment avez-vous... ?

— Comment j'ai deviné que le garçon était anormal ? Je ne puis vous l'expliquer, Dr Chance. Il vous faudrait soixante ans de travail dans une maternité, en assistant à la naissance d'un tas de bébés chaque jour, pour arriver à voir ce que j'ai vu ! »

Chance refréna une verte réplique et courba les épaules. « Il faut que j'avale ça. Mais le fait demeure : vous vous êtes rendu compte, quelques minutes après la naissance du gosse, même en dépit de sa bonne santé apparente et bien que nos tests n'aient révélé aucune déformation organique, que son cerveau était... était vide et ne contenait aucun *esprit* ! Mon Dieu, quel travail ai-je eu pour les convaincre, à l'Organisation, que vous l'aviez réellement découvert, et que de semaines de discussions avant qu'ils m'aient permis de revenir en Inde pour essayer de vous retrouver !

— Vos tests, dit Kotiwala, comme si la dernière phrase n'avait pas été prononcée. Y en a-t-il eu beaucoup ? »

Chance leva les bras en l'air. « Docteur, où diable étiez-vous ces deux dernières années ?

— J'ai marché pieds nus d'un petit village à l'autre, répondit Kotiwala. Je n'ai pas été au courant des nouvelles du monde extérieur. Ceci est tout un monde pour les gens que vous voyez. » Il désigna la rue primitive, les pauvres cabanes, les champs labourés et les cultures, et les montagnes bleues qui cernaient le tout.

Chance prit une profonde inspiration. « Donc vous n'êtes pas au courant et cela vous indiffère. Laissez-moi vous renseigner. Quelques semaines

seulement après notre rencontre arriva une information qui provoqua mon rappel de l'Inde : il y avait des rapports sur une subite et terrifiante augmentation d'imbécillité congénitale. Un enfant normal commence à réagir dans un semblant de comportement humain dès le plus jeune âge. Les bébés précoces sourient vite et n'importe quel gosse est à même de percevoir un mouvement et de tendre les mains pour saisir des objets...

— Excepté ceux que vous avez nommés des Vitanuls ?

— Exactement. » Chance serra les poings comme s'il tentait d'attraper quelque chose dans l'air. « Aucune vie ! Aucune réaction normale ! Absence d'ondes cérébrales au cours des électroencéphalogrammes. On eût dit que tout ce qui caractérise une personne humaine avait été... exclu ! »

Il pointa un index menaçant vers la poitrine de Kotiwala. « Et c'est vous qui avez reconnu le premier de tous ! Dites-moi comment !

— Patience. » Courbé par le poids des ans, Kotiwala se tenait encore avec beaucoup de dignité. « Cet accroissement du taux d'imbécillité... vous a-t-il frappé dès que j'eus quitté l'hôpital ?

— Non, bien sûr que non.

— Pourquoi bien sûr ?

— Nous étions trop absorbés par... Oh ! vous n'étiez déjà plus dans la course, n'est-ce pas ? » fit Chance avec une ironie amère. « Un modeste triomphe de la médecine était au premier plan de l'actualité, ce qui donnait à notre Organisation assez de préoccupations pour qu'on ne s'occupe pas d'autre chose. Le traitement anti-sénescence venait d'être rendu public. C'était peu de jours après que je vous aie vu. Les foules ne tardèrent pas à faire la queue en réclamant à grands cris la cure-miracle !

— Je vois, dit Kotiwala, et ses vieilles épaules se courbèrent dans une attitude de désespoir.

— Vous voyez ? Qu'entendez-vous par là ?

— Pardonnez mon interruption. Continuez, je vous prie. »

Chance frissonna, tant à cause de ses souvenirs déplaisants, sans doute, que de l'air froid de décembre. « Nous avons fait de notre mieux et différé la nouvelle jusqu'à ce qu'il y eût assez de stocks pour pouvoir satisfaire des millions de postulants, mais le résultat fut aussi catastrophique que si nous avions fait l'annonce prématurément, car chacun semblait avoir une grand-mère morte la veille et les gens s'égosillaient en nous reprochant d'avoir tué par négligence. Vous voyez d'ici le tableau !

« Et puis, pour nous enfoncer encore plus dans le pétrin, il y a eu ce nouveau coup dur. L'imbécillité congénitale a atteint dix pour cent des naissances, puis vingt, puis trente ! Chacun tourne en rond en bourdonnant comme une guêpe affolée, car, juste au moment où nous nous félicitons d'être arrivés à calmer le vacarme soulevé par le traitement anti-sénescence, voilà que survient la crise la plus fantastique de l'histoire. Et qui n'est pas près de finir, puisqu'elle ne fait que croître et empirer de plus en plus... Au cours des deux dernières semaines, le taux a culminé à quatre-vingts pour cent. Vous en

rendez-vous compte ou bien êtes-vous si plongé dans vos superstitions que cela ne vous touche plus ? Sur chaque dizaine d'enfants nés la semaine dernière, dans quel pays ou dans quel continent que ce soit, huit sont des *animaux inintelligents* !

— Et vous croyez que celui que nous avons examiné ensemble était le tout premier ? » Kotiwala n'attachait pas d'importance à l'âpreté des propos du jeune homme ; il contemplait, le regard vague, les lointains bleus par-delà les montagnes.

« Du moins dans la limite de nos moyens d'information, reprit Chance en écartant les mains. En tout cas, lorsque nous sommes remontés en arrière, nous avons constaté que les premiers enfants anormaux que l'on nous avait signalés étaient nés ce fameux jour, et j'ai pu me rappeler que, pour le premier cas enregistré, la naissance s'était produite environ une heure après notre rencontre.

— Que s'est-il passé ce jour-là ?

— Rien dont on puisse faire cas. Toutes les ressources des Nations Unies furent mises en œuvre ; nous avons passé au crible tous les rapports médicaux du monde sans exception, non seulement pour cette journée particulière mais en remontant à neuf mois plus tôt, à l'époque où ces enfants avaient dû être conçus – mais cela ne cadre pas non plus, car certains étaient nés avant terme, avec parfois six semaines d'écart, et de toute manière ils sont tous pareils, la tête vide, creuse... Si nous n'étions pas à bout de ressources, je n'aurais jamais fait la folie de partir à votre recherche. Car, après tout, j'imagine qu'il n'y a rien que vous puissiez faire pour nous dépanner, n'est-ce pas ? »

Plein de vivacité à son arrivée, Chance était maintenant complètement éteint et semblait n'avoir plus rien à dire. Kotiwala resta pensif quelques instants et les villageois, s'impatientant, se mirent à bavarder entre eux.

« La... la drogue contre la sénescence, prononça enfin le vieil homme, est-ce une réussite ?

— Oh ! oui, Dieu merci. Heureusement que nous avons eu cette consolation, sinon je crois bien qu'une telle situation nous aurait rendus fous. Nous avons réduit la mortalité dans des proportions fantastiques et, grâce à des dispositions judicieuses, nous espérons être en mesure de nourrir les bouches en surplus et...

— Je crois, interrompit Kotiwala, pouvoir vous expliquer ce qui s'est passé le jour de notre rencontre. »

Sidéré, Chance le dévisagea. « Alors parlez, pour l'amour du Ciel ! Vous êtes notre dernier espoir...

— Je ne puis vous donner d'espoir, mon ami. » Malgré leur doux accent, ces paroles semblaient sonner le glas du destin. « Mais je puis faire ce que nous appellerons une conjecture. Il me semble avoir pris connaissance un jour d'une statistique établissant que le chiffre de la population mondiale vivant en ce XXI^e siècle égalait celui de tous les individus ayant vécu depuis l'évolution de la race humaine.

— Ma foi, oui... j'ai lu cela moi-même, il y a longtemps.

— Alors je vais vous dire ce qui s'est passé le jour où nous nous sommes rencontrés : pour la première fois, le nombre exact de tous les êtres humains ayant existé venait d'être *dépassé*. »

Chance secoua la tête avec effarement. « Je... je ne comprends pas.

— Et le hasard a voulu, poursuivit Kotiwala, que dans le même temps ou peu après, vous découvriez et mettiez à la disposition du monde entier une drogue annulant la vieillesse. Dr Chance, vous n'admettez pas ma thèse, car je me rappelle que vous aviez fait une plaisanterie au sujet d'un ver de terre, mais moi je la tiens pour seule valable. Je dis que vous m'avez fait comprendre ce que j'ai vu lorsque j'ai regardé dans les yeux de ce nouveau-né, ainsi que dans les yeux du bébé que voici. » Ce disant, il toucha le bras de la jeune maman à son côté, qui lui sourit timidement. « Ce n'est pas une intelligence qui leur fait défauts comme vous l'avez dit ; c'est une âme. »

Pendant quelques secondes, Chance crut entendre un rire sardonique de démons dans le murmure du vent d'hiver. Il fit un violent effort pour se débarrasser de cette hallucination.

« Non, c'est absurde ! Vous allez peut-être prétendre que nous sommes arrivés à court d'âmes humaines, comme si elles étaient emmagasinées dans quelque entrepôt cosmique et sortaient d'une étagère à chaque naissance ! Allons donc, docteur... vous êtes un homme instruit, c'est absurde.

— Comme vous voudrez, consentit poliment Kotiwala. C'est une question dont je ne tiens pas à discuter avec vous. Mais, de toute façon, je vous dois des remerciements. Vous m'avez montré ce que je dois faire.

— Ça, c'est un peu fort, dit Chance. Je suis venu de l'autre bout du monde en espérant que vous alliez me dire quoi faire, et c'est vous qui me déclarez que je vous ai montré... quoi au fait ? Que devez-vous faire ? » Une dernière lueur d'espoir éclaira son visage.

« Je dois mourir », dit le *sunnyasi*. Alors, prenant son bâton, sa sébile, sans un mot à personne, pas même à la jeune maman qu'il réconfortait lorsque Chance était arrivé, il se mit en route, du pas lent d'un vieillard, vers les hautes montagnes bleues et les neiges éternelles sous les auspices desquelles il lui serait permis de libérer son âme.

Traduit par PAUL ALPÉRINE.

The Vitanuls.

© Brunner Fact & Fiction Ltd, 1972. Reproduit de « From this day forward », avec l'autorisation de l'auteur et de ses agents américains, Paul R.

Reynolds Inc. et de l'Agence Hoffman.

© Éditions Opta, pour la traduction.

DESCENTE AU PAYS DES MORTS

par William Tenn

La transmigration des âmes, qui vient d'être sur la sellette, n'est pas le seul moyen de descendre au pays des morts. Il s'en faut de beaucoup. D'une certaine façon, nous allons rester dans le même problème que Brunner ; disons : un problème de gestion de stocks. Quelquefois, ce ne sont pas les âmes qui manquent, mais les corps ; et il faut bien arbitrer. Une civilisation technologique avancée en a les moyens...

Ah ! Un mot en passant : vous allez lire ici le seul récit à la première personne de tout le recueil. A priori, nous nous serions attendus à en trouver davantage. Le thème de l'immortalité serait-il trop éprouvant pour être traité de la sorte ? Les auteurs seraient-ils plus ou moins en danger de devenir fous ? Le péril, bien sûr, est moins grave quand on s'appelle William Tenn, et qu'on a un contrôle de l'écriture assez rare en science-fiction.

1

JE me trouvais devant la porte d'entrée du Dépotoir, et je sentis mon estomac se soulever péniblement. Cette impression, je l'avais déjà ressentie, il y a de cela plus de onze ans, en voyant une flotte terrestre tout entière – près de 20 000 hommes – littéralement pulvérisée sous mes yeux, au cours de la seconde Bataille de Saturne. Mais à cette époque, j'avais pu distinguer les fragments des vaisseaux dispersés aux quatre coins du ciel, et je croyais entendre les hurlements des hommes projetés dans l'espace. Puis les appareils des Éotiens, assez semblables à des boîtes avaient surgi dans mon champ de vision, parmi les débris de l'effroyable cataclysme qu'ils avaient déclenché, et ce tableau d'apocalypse suffisait à expliquer la présence du serpent de transpiration glaciale qui s'enroulait autour de mon front et de mon cou.

À présent, je n'avais devant moi qu'un vaste bâtiment banal, semblable aux centaines d'usines peuplant les banlieues industrielles du vieux Chicago : une

manufacture entourée d'une clôture, dont l'entrée était fermée par une grille cadenassée, et un vaste terrain d'essais – le Dépotoir. Et pourtant, je sentais sur ma peau une transpiration encore plus glaciale, mon estomac se contractait dans un spasme plus violent que je n'en avais jamais expérimenté dans aucune des innombrables et ruineuses batailles qui avaient déterminé la création de cet établissement.

C'était d'ailleurs fort compréhensible, pensai-je. Ce que je ressentais, c'était la vieille terreur ancestrale, génératrice de toutes les terreurs passées, présentes et à venir, le spectre né de la nuit des temps, qui faisait frissonner ma chair d'une invincible répugnance. Oui, c'était compréhensible – mais cela n'avançait guère les choses. Je n'arrivais pas à me résoudre à franchir cette grille, à passer devant cette sentinelle.

J'étais demeuré à peu près calme avant d'avoir aperçu l'énorme coffre cubique disposé contre la clôture, ce coffre d'où émanait une légère puanteur et qui était surmonté d'un vaste écriteau coloré :

NE GASPILLES PAS LES DÉTRITUS, DÉPOSEZ-LES ICI.

SOUVENEZ-VOUS :

TOUT CE QUI EST USAGÉ PEUT ÊTRE RÉPARÉ.

TOUT CE QUI EST ENDOMMAGÉ PEUT ÊTRE RÉCUPÉRÉ.

TOUT CE QUI À DÉJÀ SERVI PEUT ENCORE RESSERVIR.

DÉPOSEZ ICI TOUS VOS DÉCHETS.

Service de la Récupération.

J'avais pu voir ces coffres cubiques et compartimentés et ces écriteaux dans tous les cantonnements, les hôpitaux, les camps de détention dispersés depuis la Terre jusqu'aux astéroïdes. Mais de les retrouver, précisément à cet endroit, leur conférait une signification nouvelle. Reverrais-je, à l'intérieur, les placards au texte plus succinct ? Vous devinez de quoi je veux parler.

Il nous faut faire appel à nos ultimes ressources pour vaincre l'ennemi et...

LES DÉCHETS CONSTITUENT NOTRE PLUS GRAND RÉSERVOIR DE MATIÈRES PREMIÈRES.

Ç'aurait été pousser l'ingéniosité jusqu'à ses limites extrêmes que de tapisser les murs de ces affiches.

Tout ce qui est endommagé peut être récupéré...

Je fléchis mon bras droit sous la manche de mon blouson bleu. Il semblait faire partie intégrante de ma personne et le ferait toujours. Et dans deux ans, si j'étais encore vivant à cette époque, la fine cicatrice blanche qui entourait mon coude serait devenue complètement invisible. Bien sûr, tout ce qui est endommagé peut être récupéré. Tout, sauf une chose – la plus importante.

Moins que jamais, j'éprouvais l'envie de franchir la grille.

C'est alors que j'aperçus ce jeune homme. Celui qui venait de la base d'Arizona.

Il était planté devant la guérite de la sentinelle, aussi paralysé que moi-même. Au centre de sa casquette d'uniforme, on apercevait un Y flambant neuf, avec un point au centre, l'insigne de commandant de chasseur d'interception. À la séance d'instruction de la veille, il ne le portait pas encore. Cela signifiait qu'il venait de recevoir sa nomination. Il paraissait tout jeune et très ému.

Je me souvenais de l'avoir remarqué à la conférence. C'était lui qui avait levé une main timide lorsque était venu le moment de poser des questions ; c'était lui qui s'était levé à demi et avait nerveusement remué les lèvres avant de bafouiller : « Excusez-moi, mais ils... ils ne sentent pas vraiment mauvais, je suppose ? »

La question avait déclenché une tempête de rires, de ces rires frénétiques d'hommes qui ont frisé l'hystérie collective pendant un après-midi entier et ne sont que trop heureux de profiter d'un moment de détente, tout prêts à découvrir de la drôlerie dans la phrase naïve d'un jeune homme.

Et l'officier aux cheveux blancs, qui n'avait même pas souri, attendit la fin de la tempête avant de répondre gravement : « Non, ils ne sentent absolument pas mauvais. Du moins s'ils se baignent régulièrement. Exactement comme vous, messieurs. »

Cette réponse jeta une douche sur notre gaieté. Même le jeune officier, qui se rasseyait tout rougissant, serra les mâchoires sous l'ironie. Vingt minutes plus tard, à l'issue de la réunion, les muscles de mon visage étaient encore crispés et douloureux, tant la tension avait été grande.

« Exactement comme vous, messieurs... »

Je me secouai énergiquement et me dirigeai vers le jeune homme. « Bonjour, commandant, dis-je. Vous êtes ici depuis longtemps ? »

Il parvint à sourire. « Un peu plus d'une heure, commandant. J'ai pris le 8 heures 15 à la base. La plupart des camarades dormaient encore, car la soirée s'est prolongée fort tard. J'étais allé me coucher de bonne heure – je voulais disposer du maximum de temps pour m'imprégner de l'atmosphère de l'endroit. Mais il semble que je n'en aie pas tiré grand bénéfice.

— Je sais. Il est des choses auxquelles il est impossible de se faire. Des choses auxquelles on ne doit pas se faire. »

Il jeta un coup d'œil sur ma vareuse. « Vous n'en êtes sans doute pas à votre premier commandement de chasseur d'interception ? »

Mon premier ? Plutôt mon vingt et unième, fiston ! Je me souvins alors que chacun me trouvait jeune pour le nombre de décorations que je portais. « Non, pas précisément mon premier commandement. Mais je n'ai jamais eu sous mes ordres un équipage de Récupérés. L'expérience est aussi nouvelle pour moi que pour vous. Écoutez, commandant, l'épreuve est rude pour moi aussi. Si nous franchissions la grille de compagnie ? Après cela, le plus dur sera

fait. »

Le garçon approuva énergiquement. Bras dessus, bras dessous, nous nous dirigeâmes vers la sentinelle. Celle-ci nous ouvrit la grille en disant : « C'est tout droit... vous prendrez le premier ascenseur sur la gauche et vous monterez au quinzième étage. »

Nous franchîmes la porte principale du bâtiment et escaladâmes un long escalier jusqu'à un écriteau en lettres rouges et noires :

CENTRE DE RÉCUPÉRATION
DE PROTOPLASME HUMAIN
ATELIER DE FINITION DU TROISIÈME DISTRICT

On voyait passer dans le hall principal des hommes d'aspect âgé mais fort droits, et quelques jolies filles en uniforme. Je remarquai avec satisfaction que la plupart d'entre elles étaient enceintes. C'était le premier spectacle agréable qu'il m'eût été donné de contempler depuis une semaine.

Nous pénétrâmes dans un ascenseur en indiquant à la préposée que nous nous rendions au quinzième. Elle pressa un bouton et attendit que tous les passagers fussent entrés. La jeune fille ne paraissait pas enceinte. Je me demandai pour quelle raison.

En regardant de près les pattes d'épaules de mes voisins, je réussis à maîtriser les écarts de mon imagination. Cette vue me rendit à peu près au sens des réalités.

C'était un écusson circulaire rouge avec les lettres F.A.T. en noir surimprimées sur un G-4 en blanc. F.A.T., Forces Armées Terrestres, naturellement – ces lettres constituaient l'insigne général de toutes les unités de l'arrière. Mais pourquoi n'employait-on pas les lettres G-1 qui représentaient la division du Personnel ? G-4 signifiait Approvisionnement. *Approvisionnement !*

On peut toujours faire confiance aux F.A.T. Des milliers de spécialistes psychologiques pouvaient se creuser le cerveau pour imaginer les moyens de préserver le moral de la troupe dans les zones de combat, mais chaque fois, le bon vieux F.A.T. ne manquait jamais de choisir le nom le plus laid, celui dont le goût était le plus détestable.

Bien sûr, me disais-je, on ne peut mener une guerre interstellaire, dévastatrice, sans quartier, pendant vingt-cinq ans et conserver la même délicatesse de sentiments qu'au premier jour. Mais pas *Approvisionnement*, messieurs ! Pas en cet endroit – pas dans le Dépotoir. Efforcez-vous au moins de sauver les apparences.

Puis l'ascenseur démarra et, tandis que la préposée annonçait les étages, bien d'autres pensées accaparaient mon esprit.

« Troisième étage : réception et classification des cadavres », récitait l'opératrice.

« Cinquième étage : conditionnement préliminaire des organes.

« Septième étage : reconstitution du cerveau et ajustement neural.

« Neuvième étage : réflexes élémentaires et contrôle musculaire. »

À ce moment, je me contraignis à ne plus écouter, comme à bord d'un croiseur lourd, par exemple, quand la chambre des machines de poupe reçoit un coup au but lancé par un voltigeur éotien. Lorsque la chose vous est arrivée deux ou trois fois, vous apprenez à vous boucher, les oreilles et à vous dire : « Je ne connais personne dans cette satanée chambre des machines, absolument personne, et dans quelques minutes tout ira bien de nouveau. »

En quelques minutes, en effet, le calme est rétabli. Le seul ennui, c'est qu'alors vous avez des chances d'être désigné pour faire partie de l'équipe chargée de nettoyer les cloisons et de remettre les moteurs en route.

Même chose maintenant. À peine avais-je banni de mes oreilles la voix de l'opératrice que nous nous trouvions au quinzième étage – « Derniers examens et expédition » – et nous dûmes, le garçon et moi, sortir de l'ascenseur.

Il était vert, les genoux fléchis, les épaules courbées en avant. J'éprouvais pour lui de la reconnaissance. Rien de tel que d'avoir à s'occuper d'autrui.

« Venez, commandant, soufflai-je. Du cran, allons-y. Regardons les choses en face. Pour des gens de notre espèce, il s'agit pratiquement d'une réunion de famille. »

C'était la dernière chose à dire. Il me regarda comme si je venais de lui lancer un coup de poing en pleine figure.

« Je ne vous remercie pas de ce rappel, mon cher », dit-il. Puis il se dirigea d'un pas raide vers la préposée à la réception.

Je m'en serais mordu la langue de dépit. Je me précipitai derrière lui. « Désolé, mon vieux. J'ai encore été trop bavard. Mais ne me gardez pas rancune. Il a bien fallu que je m'entende moi-même prononcer ces paroles. »

Il réfléchit un instant à ce que je venais de lui dire et hocha la tête. Puis il eut un sourire. « Entendu... sans rancune. C'est une guerre sans merci, n'est-ce pas ? »

Je lui rendis son sourire. « Sans merci ? Je me suis laissé dire que, si l'on n'y prenait pas garde, on pouvait fort bien se faire tuer. »

2

La préposée à la réception était une petite blonde, d'aspect doux, qui portait deux alliances sur une main et une troisième sur l'autre. D'où je conclus, selon l'usage en vigueur dans les planètes, qu'elle avait été veuve deux fois.

Elle prit nos ordres de mission et lut avec affectation devant son micro d'interphone : « Attention, Conditionnement Final, Attention, Conditionnement Final. Préparez-vous à l'expédition immédiate des numéros suivants : 70623152, 70623109, 70623166 et 70623123. Également

70538966, 70538923, 70538980 et 70538937. Veuillez mettre en route les sections ci-dessus désignées et vérifier tous les renseignements sur les états F.A.T. A.G.O. 362, selon les instructions F.A.T. de la circulaire 7896 du 15 juin 2154. Prévenez lorsque les intéressés seront prêts pour les examens de sortie. »

J'étais impressionné. C'était la même procédure lorsqu'on se rendait au magasin pour obtenir le remplacement des tuyères de poupe.

Elle leva la tête et nous gratifia d'un sourire enjôleur. « Vos équipages seront prêts dans un instant. Voulez-vous vous asseoir, messieurs ? »

Elle se leva pour prendre un dossier dans un classeur disposé contre le mur. À son retour vers son bureau, je remarquai qu'elle était enceinte – environ quatre mois – et comme de bien entendu, je fis un petit hochement de tête satisfait. Du coin de l'œil je vis que le garçon en avait fait autant.

Nous nous regardâmes mutuellement en éclatant de rire. « Oui, dit-il, c'est une terrible guerre.

— D'où êtes-vous ? Vous n'avez pas l'accent du troisième district, apparemment.

— En effet. Je suis né en Scandinavie, onzième région militaire. Ma ville natale est Göteborg, en Suède. Mais, après ma promotion, je ne voulais naturellement plus voir les parents. C'est pourquoi j'ai demandé mon transfert à la troisième et, dorénavant, jusqu'au moment où je rencontrerai un voltigeur, c'est là que je passerai mes permissions et me ferai, le cas échéant, hospitaliser. »

J'avais entendu dire que beaucoup de jeunes chasseurs pensaient ainsi. Personnellement, je n'avais pas eu l'occasion de savoir quels seraient mes sentiments s'il m'était donné d'aller voir mes parents à la maison. Mon père avait péri au cours de la tentative désespérée pour reprendre Neptune ; à l'époque, je me trouvais encore à l'école et j'étudiais les notions élémentaires de combat spatial. Quant à ma mère, elle était secrétaire de l'amiral Raguzzi lorsque le vaisseau *Thermopylæ* avait reçu un coup direct au cours de la célèbre défense de Ganymède. Cela se passait avant la publication des Décrets sur la Repopulation, naturellement, lorsque les femmes pouvaient encore occuper des emplois administratifs dans les zones de combat.

D'autre part, il se pouvait que deux de mes frères, au moins, fussent encore vivants. Mais je n'avais fait aucun effort pour les revoir depuis que j'avais obtenu mon Y frappé d'un point. C'est pourquoi mes sentiments étaient fort proches de celui du garçon, ce qui n'avait rien d'étonnant.

« Vous êtes Suédois ? demandait la blonde jeune fille. Mon second mari était né en Suède. Vous le connaissiez peut-être : Sven Nossen. Je crois qu'il avait beaucoup de parents à Oslo. »

Le garçon fronçait les sourcils, donnant l'impression de fouiller ses souvenirs. Enfin il secoua la tête. « Non, je ne vois pas. Mais je me rendais rarement à Göteborg avant mon départ. »

Elle claquait la langue avec l'air de dire : « Quel provincial ! » La classique petite blonde au visage d'enfant. Une vraie sotte. Et pourtant, il ne manquait pas de jolies filles intelligentes, dans les planètes, qui devaient se contenter d'un cinquième de part dans l'intérêt d'un crétin abyssal, pourvu qu'il pût se prévaloir d'un minimum de virilité ou d'un certificat de la banque locale de semence spermatique. La blondinette qui se trouvait devant nous en était à son troisième époux complet.

Peut-être bien, pensai-je, si j'étais moi-même en quête d'une femme, est-ce le genre que je choisirais pour me faire oublier la puanteur des rayons des voltigeurs et les pétarades des obusiers nucléoniques. Peut-être qu'au retour des échauffourées compliquées avec les Éotiens, au cours desquelles on s'était cassé la tête à deviner le rythme de bataille que les maudits insectes allaient adopter, il serait doux de retrouver une petite bonne femme jolie et simple auprès de laquelle on pourrait goûter une détente dans le calme.

Je m'aperçus qu'elle me parlait. « Vous n'avez jamais eu sous vos ordres un équipage de ce genre, n'est-ce pas, commandant ? »

— De zombies, voulez-vous dire ? Non, c'est la première fois, je suis heureux de le dire. »

Elle fit une moue de désapprobation, tout aussi séduisante que ses moues d'approbation. « Nous n'aimons pas ce mot.

— Des Récupérés, si vous préférez.

— Nous n'aimons pas non plus ce terme. Vous parlez d'êtres humains comme vous-même, commandant. Tout à fait comme vous-même. »

Je sentais la moutarde me monter au nez. Puis je m'aperçus qu'elle n'y avait pas mis de mauvaises intentions. Elle ne savait pas. Après tout, ce détail ne se trouvait pas inscrit sur nos ordres de mission.

Je me calmai.

« Eh bien, dites-moi comment on les appelle ici. »

La blonde se redressa avec raideur. « Nous les appelons subrogés soldats. L'épithète "zombie" désignait le modèle périmé n° 21 dont la construction a été abandonnée depuis cinq ans. On vous fournira des individus basés sur les modèles 705 et 706, qui sont pratiquement parfaits. À vrai dire, ils sont, à bien des points de vue...

— Ils n'ont pas la peau bleuâtre ? Pas de crises de somnambulisme au ralenti ? »

Elle secoua énergiquement la tête. Ses yeux s'éclairèrent. Elle avait évidemment ingéré toute la prose publicitaire. Après tout, elle n'était pas tellement sotte – pas un grand cerveau bien sûr, mais elle avait pu converser de temps en temps avec ses époux successifs. Elle poursuivit avec enthousiasme :

« La cyanose résultait d'une mauvaise oxygénation du sang – c'est lui qui nous a posé les problèmes de reconstitution les plus difficiles après le système nerveux. Lorsque les cadavres nous parviennent, les cellules sanguines se trouvent dans un état déficient, mais nous parvenons néanmoins à reconstruire

un cœur très valable. Mais que subsiste le plus petit dommage au cerveau ou à la moelle épinière et il faut tout reprendre de zéro.

« D'autre part, il y a les erreurs de connexion !

« Ma cousine Lorna travaille au département de Conditionnement neural et elle me dit qu'il suffit d'une seule inversion pour que tout soit fichu – vous savez ce que c'est, commandant. À la fin de la journée, vous avez les yeux fatigués, vous commencez à lorgner la pendule du coin de l'œil – alors, une seule inversion et les réflexes de l'individu terminé deviennent si aberrants qu'il faut le ramener au troisième étage et tout reprendre de bout en bout. Mais vous n'avez à craindre aucun incident de ce genre. Depuis l'adoption du modèle 663, nous employons le système d'inspection à deux équipes dans le service du Conditionnement neural. Et les séries 700 ont été absolument *merveilleuses* !

— Vraiment ? Supérieures au vieux procédé mère-fils, peut-être ?

— Mon Dieu... réfléchit-elle. Vous seriez étonné, commandant, si vous pouviez voir les dernières fiches de performances. Naturellement, il reste la grande déficience, à laquelle on n'a jamais pu remédier.

— Il est une chose que je ne comprends pas », intervint le garçon. Pourquoi utilise-t-on nécessairement des cadavres ? Un corps qui a vécu sa vie, mené ses batailles, pourquoi ne pas lui laisser la paix ? Je sais que les Éotiens peuvent toujours nous vaincre sur le terrain de la reproduction en augmentant le nombre des reines dans leurs vaisseaux, je sais que la question des effectifs est le plus grand problème qui se pose aux F.A.T., mais il y a longtemps que nous faisons la synthèse du protoplasme. Pourquoi n'en ferions-nous pas autant pour le corps tout entier, depuis les orteils jusqu'aux lobes frontaux ? De cette façon, nous produirions des androïdes présentables, qui n'empêteraient pas vos narines de l'odeur de la mort chaque fois que vous les rencontrez sur votre chemin. »

La blonde se fâcha pour de bon. « Nos produits n'ont aucune odeur. Grâce à nos récents travaux, nous pouvons garantir que nos derniers modèles ne dégagent pas plus d'odeur corporelle que vous, jeune homme, et peut-être moins. D'ailleurs, nous ne réanimons pas les cadavres. Nous nous contentons de prélever sur eux le protoplasme humain. Nous récupérons les matériaux cellulaires endommagés dans les secteurs où la pénurie se fait le plus durement sentir dans le personnel militaire. Vous ne parleriez pas de cadavres si vous pouviez voir dans quel état nous parviennent quelques-uns de ces corps. Parfois, dans un ballot entier – chaque ballot contient vingt victimes – nous ne trouvons pas suffisamment de matière pour reconstituer un seul rein. Il nous faut alors prendre un fragment de tissu intestinal par-ci, un morceau de rate par-là, les traiter, les réunir avec soin...

— C'est bien ce que je veux dire. Au lieu de vous donner toute cette peine, pourquoi ne pas travailler sur de véritables matières premières fraîches ?

— Comme par exemple... » interrogea-t-elle. Mon voisin agita dans

l'espace ses mains gantées de noir.

« Les éléments de base : le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et ainsi de suite.

— Ces éléments de base, il faut encore pouvoir en disposer, fis-je remarquer doucement. Vous pourriez prélever l'oxygène et l'hydrogène dans l'air et dans l'eau. Mais où prendriez-vous le carbone ?

— Là où s'approvisionnent les autres fabricants de produits synthétiques – charbon, huile, cellulose. »

La préposée à la réception s'adossa à sa chaise. « Ce sont là des substances organiques, lui rappela-t-elle. Si vous utilisez des matières premières qui ont été vivantes autrefois, pourquoi ne pas adopter celles qui se rapprochent le plus possible du produit fini que vous voulez obtenir ? C'est une simple question d'économie industrielle. Croyez-moi, commandant. Le meilleur matériau et le moins cher pour la fabrication des subrogés soldats, c'est encore les cadavres de soldats morts à l'ennemi.

— Naturellement, dit le garçon, cela se comprend. On ne peut faire d'autre usage des corps des soldats usés et vieilliss par mille combats. Cela vaut mieux que de les enfouir dans la terre où ils seraient perdus pour tout le monde. »

La petite blonde esquaissa un sourire d'acquiescement, puis lui jeta un regard scrutateur et changea d'avis. Un certain trouble semblait s'être emparé d'elle. Aussi répondit-elle avec empressement à l'appel de l'interphone.

Je l'observais d'un air approbateur. Non, ce n'était pas une écervelée. Elle était très féminine, voilà tout. Je soupirai. Je me trompe facilement sur les gens, mais lorsqu'il s'agit de femmes, cela devient une sorte d'infailibilité à rebours.

« Commandant, dit-elle en s'adressant au garçon, voudriez-vous vous rendre à la chambre 1591 ? Votre équipage vous y rejoindra dans un instant. » Elle se tourna vers moi. « Et pour vous la chambre 1524, s'il vous plaît, commandant. C'est tout droit. »

Le garçon s'inclina et sortit, droit comme un I. J'attendis que la porte se fût refermée derrière lui et me penchai vers la préposée à la réception. « Je regrette les Décrets sur la Repopulation, dis-je. Vous feriez un excellent officier d'orientation à l'arrière. Vous m'en avez appris davantage sur le Dépotoir en une seule conversation qu'en vingt conférences d'instruction. »

Elle examina mon visage anxieusement. « Vous pensez ce que vous dites, j'espère, commandant. Voyez-vous, nous nous sommes tous engagés à fond dans cette entreprise. Nous sommes très fiers des progrès qu'a réalisés l'usine de finition du Troisième District. Nous parlons des nouveaux progrès, tout le temps, partout – même à la cantine. Il était trop tard lorsque je me suis avisée (elle rougit de cette rougeur profonde qui est l'apanage des blondes) que vous pourriez prendre ce que je disais pour des allusions personnelles. Je serais navrée si...

— Il n'y a pas lieu de regretter quoi que ce soit, lui assurai-je. Vous avez parlé métier. Au cours de mon récent séjour à l'hôpital, j'ai surpris la

conversation de deux chirurgiens qui discutaient de la meilleure manière de réparer un bras d'homme. On aurait juré qu'il s'agissait de restaurer le bras d'un fauteuil de luxe. C'était fort intéressant et j'ai beaucoup appris. »

Lorsque je la quittai, mon visage portait une expression de gratitude, ce qui est absolument la seule manière de prendre congé d'une personne du sexe faible, et je dirigeai mes pas vers la chambre 1524.

3

Cette pièce servait évidemment de salle de classe lorsqu'on ne procédait pas au ramassage des pièces anatomiques humaines. Une rangée de chaises, un grand tableau noir, et quelques cartes.

L'une des cartes traitait des Éotiens et contenait la liste des informations de base, à la vérité très limitées, que l'on avait pu rassembler sur ces insectes en un quart de siècle, depuis le moment où ils avaient fait une sanglante irruption au-delà de Pluton, avec l'intention bien arrêtée de s'emparer du système solaire. Elle n'avait guère changé depuis l'époque où j'étudiais ces particularités sur les bancs de l'école secondaire ; la seule différence résidait dans un chapitre légèrement allongé en ce qui concernait leur intelligence et leurs motivations. Il ne s'agissait bien entendu que d'une théorie, mais elle reposait sur des bases plus sérieuses que celle qu'il m'avait été donné d'assimiler. Les grands cerveaux avaient abouti à la conclusion que, si toutes les tentatives de communication avec eux avaient échoué, ce n'était pas du fait de leur appétit de conquête, mais parce qu'ils étaient affectés d'une xénophobie extrême, à l'image de leurs cousins terrestres moins évolués.

Voyez par exemple ce qui se passe lorsqu'une fourmi s'aventure aux abords d'une fourmilière étrangère : pas d'explications, on lui coupe la tête sans autre forme de procès. S'il s'agit d'une race différente, les fourmis-soldats réagissent avec une promptitude encore plus grande. Ce qui fait qu'en dépit de la science dont faisaient preuve les Éotiens, et qui en bien des secteurs surpassait la nôtre de fort loin, ils étaient psychologiquement incapables de concevoir qu'un voisin à l'aspect dissemblable du leur soit doué d'intelligence, de sensibilité et possède le droit à l'existence. Beaucoup trop d'humains leur ressemblent sur ce point.

Tel était peut-être le problème. Pendant ce temps, nous étions engagés dans une lutte sans merci avec les Éotiens, une bataille sans fin qui tantôt s'étendait jusqu'aux confins de Saturne et tantôt se localisait dans l'orbite de Jupiter. Faute de découvrir une nouvelle arme d'une puissance à ce point inimaginable que nous pourrions détruire leur flotte avant qu'ils aient eu le temps de réaliser cette arme à leur tour – ce qui s'était produit régulièrement dans le passé – notre seul espoir consistait à découvrir le système solaire dont ils étaient issus, construire, non seulement un vaisseau interstellaire, mais une

flotte complète de ces appareils – et sinon détruire leurs bases, du moins leur causer des dommages suffisants pour qu'ils soient contraints de battre en retraite et d'adopter une position défensive. Ce qui faisait beaucoup d'aléas.

Mais si nous voulions maintenir le statu quo jusqu'à l'heure décisive, il fallait que notre moyenne des naissances fût en excédent sur nos pertes. Pendant la décade passée, il n'en avait pas été ainsi, en dépit des réglementations de plus en plus rigoureuses sur la Repopulation, lesquelles mettaient progressivement en pièces toutes nos lois morales et sociales. C'est alors que le service de la Récupération remarqua qu'à peu près la moitié de nos vaisseaux étaient fabriqués à partir des débris métalliques récupérés sur les champs de bataille. Où se trouvait le personnel qui avait constitué les équipages de ces épaves ?...

Et c'est ainsi que prirent naissance ceux que, par un délicat euphémisme, la jeune fille blonde et ses collègues appelaient des subrogés soldats.

Je me trouvais à bord du vieux *Jenhiz Khan*, en qualité d'opérateur de seconde classe aux ordinateurs, lorsque les premiers éléments de cette production étaient montés en renfort pour remplacer les victimes des récentes batailles.

Permettez-moi de vous dire que nous avions de bonnes raisons de les appeler des zombies ! La plupart d'entre eux étaient aussi bleus que l'uniforme qu'ils portaient ; leur respiration était à ce point bruyante qu'ils auraient pu passer pour des locomotives ; quant à leurs yeux... aussi intelligents que des bouchons de carafe. *Et leur façon de marcher... Un poème !*

Mon ami Johnny Cruro, qui fut la première victime de la grande percée de 2143, prétendait qu'ils avaient l'air de descendre une colline escarpée pour rejoindre le caveau familial. Le corps tendu, les bras et les jambes se déplaçant comme dans un film au ralenti, avec une secousse finale – de quoi vous faire passer des frissons dans le dos.

Ils n'étaient bons à rien sinon aux corvées les plus rudimentaires. Et même dans ce cas... Si on leur confiait la mission d'astiquer l'affût d'un canon, il ne fallait pas oublier de revenir au bout d'une heure, sans quoi ils auraient continué de frotter jusqu'à usure complète de la pièce. Naturellement, ils n'étaient pas tous aussi nuls. Johnny Cruro affirmait qu'il en avait rencontré un ou deux qui auraient pu passer dans leurs bons jours pour des idiots de village.

Ce sont les combats qui mirent fin à leur carrière, du moins en ce qui concerne les F.A.T. Non pas qu'ils fussent pris de panique – c'était exactement l'inverse. Alors que le vaisseau tanguait et roulait, en changeant de cap toutes les trois secondes, que les obusiers nucléoniques, dans la chaleur de l'action, tournaient au jaune dans le couloir de batterie, que le haut-parleur ne cessait de lancer des ordres d'une voix stridente, que les hommes se précipitaient d'un poste à l'autre au fil des péripéties du combat, que chacun travaillait dans des transes en se demandant pourquoi les Éotiens n'avaient pas encore fait sauter une cible aussi vaste et aussi lente que le Khan, on voyait soudain apparaître

un zombie, balayant imperturbablement le pont avec des gestes de pantin disloqué qui vous faisaient passer des frissons le long de l'échine...

Je me souviens d'avoir vu des canonniers, devenus furieux, frapper les zombies à coups de barre de fer ou les marteler de leurs poings gantés de métal. Un jour, un officier, reprenant sa place à la chambre de pilotage, avait déchargé à plusieurs reprises son arme sur un zombie qui nettoyait paisiblement un hublot pendant que la proue de l'astronef était en feu. Et tandis que le zombie s'effondrait sans se plaindre et sans avoir rien compris, sur le plancher, le jeune officier était resté près de lui tout en répétant inlassablement, comme s'il s'était agi d'un chien turbulent : « Couché, couché, couché, tonnerre de Dieu ! »

C'est pour cette raison que les zombies furent retirés du service. Non à cause de leur manque d'efficacité – la psychose du combat passait bien au-dessus de leurs têtes. Sans cette circonstance, nous aurions peut-être fini par nous habituer à leur présence – Dieu sait si l'on se fait à toutes sortes de choses, en pleine bataille. Mais les zombies appartenaient à un monde bien au-delà de la guerre.

La perspective de mourir une seconde fois les laissait absolument de glace !

Quoi qu'il en soit, on prétendait que les nouveaux modèles constituaient un progrès considérable. Je le souhaitais. Un chasseur d'interception, c'est, à peu de chose près, un appareil suicide, mais il vous faut obtenir le maximum de chacun des membres de l'équipage, si vous voulez espérer mener à bonne fin les folles missions qui vous sont confiées, sans parler de rentrer à la base. D'autre part, l'engin est terriblement exigu, et les hommes doivent apprendre à se supporter dans un espace aussi restreint.

J'entendis un bruit de pas : plusieurs hommes descendaient le long du corridor et vinrent s'arrêter devant la porte.

Ils attendirent. J'attendis aussi. Je sentais ma peau se hérissier. Et puis je perçus un piétinement incertain. La perspective de se présenter devant moi les rendait nerveux !

Je me dirigeai vers la fenêtre et jetai un coup d'œil sur le champ de manœuvres. De vieux vétérans, dont le corps et l'esprit étaient trop usés pour être utilement réparés, apprenaient à un groupe de zombies à se servir de leurs réflexes nouvellement conditionnés, en leur faisant effectuer des exercices groupés.

J'avais les mains croisées derrière le dos et je les serrais avec une telle force que le sang avait reflué dans mes poignets. C'est alors que j'entendis la porte s'ouvrir et un bruit de pas pénétrer dans la pièce. Puis elle se referma et quatre paires de talons claquèrent.

Je fis demi-tour.

Au garde-à-vous, ils me saluaient. *Par tous les diables, il est normal qu'ils me saluent ! Ne suis-je pas leur commandant de bord ?* Je rendis leur salut et

les quatre bras reprirent fort correctement leur position le long de la jambe.

« Repos ! » dis-je. Ils écartèrent les jambes et croisèrent les mains derrière le dos, le corps légèrement détendu. « Eh bien, mes amis, dis-je, asseyez-vous et faisons connaissance ! »

Ils prirent des chaises et je montai à la tribune de l'instructeur. Nos regards se croisaient. Leurs visages étaient rigides, vigilants – impénétrables.

J'aurais voulu voir ma propre figure. En dépit de toutes les conférences d'instruction, en dépit de la préparation que j'avais reçue, j'avoue que leur vue m'avait fortement impressionné. Ils resplendissaient de santé, leur aspect était parfaitement normal et ils faisaient montre d'une attitude résolue. Mais ce n'était pas cela qui me gênait.

Ce n'était pas ça du tout !

Il y avait quelque chose qui me poussait à prendre la porte en courant, à quitter l'usine, ce quelque chose à quoi je m'étais pourtant préparé depuis notre dernière séance d'instruction à la Base d'Arizona. Quatre hommes morts me regardaient dans les yeux. Quatre hommes qui avaient été très célèbres.

Le plus grand était Roger Grey, qui avait été tué un an auparavant en jetant son petit appareil de reconnaissance dans les tuyères de proue d'un vaisseau éotien. Il avait proprement coupé l'appareil ennemi en deux tronçons. Il possédait toutes les décorations imaginables et la Couronne solaire. Grey serait mon copilote.

Le petit homme vif à l'épaisse tignasse noire, c'était Wang Hsi. Il avait trouvé la mort en couvrant la retraite vers les astéroïdes après la Grande Percée de 2143. Selon le fantastique récit des témoins, son appareil tirait encore après avoir subi à trois reprises le feu de l'ennemi. Presque toutes les décorations imaginables et la Couronne solaire. Wang serait mon mécanicien :

Le petit personnage au teint foncé s'appelait Yussuf Lamehd. Il avait été tué dans une escarmouche mineure, au large de Titan, mais à l'époque de sa mort, il était l'homme le plus décoré de toutes les F.A.T. Une *double* Couronne solaire. Lamehd serait mon canonnier.

Enfin le gros, c'était Stanley Weinstein, le seul prisonnier qui se fût jamais tiré des griffes des Éotiens. Il ne restait plus grand-chose de lui à son arrivée sur la planète Mars, mais le vaisseau à bord duquel il se trouvait était le premier appareil ennemi qui fût tombé intact entre des mains humaines, ce qui avait permis de l'étudier. À cette époque, l'ordre de la Couronne solaire n'avait pas encore été fondé, si bien que cette décoration ne lui avait pas été attribuée, même à titre posthume, mais on donnait toujours son nom aux promotions dans les académies militaires. Weinstein serait mon astronavigateur.

Mais tout cela n'était qu'une illusion. Ce que j'avais devant moi, ce n'étaient pas les héros authentiques. Il n'y avait probablement pas, dans les corps reconstruits, le moindre globule de sang ayant appartenu à Roger Grey, la moindre parcelle de chair prélevée sur Wang Hsi. Il ne s'agissait que de copies fidèles exécutées d'après les spécifications précises et détaillées, enregistrées dans les fiches médicales des F.A.T. à l'époque où Wang était

Et des Yussuf Lamehd ou des Stanley Weinstein, il y en avait peut-être une centaine... peut-être un millier. Je ne devais pas l'oublier. Ils sortaient d'une chaîne de montage, à quelques étages au-dessous de moi. « *Seuls les braves sont dignes de l'avenir.* » Telle était la devise du Dépotoir, et pour la faire passer dans les faits, on reproduisait en série les hommes qui s'étaient spécialement signalés par leur héroïsme.

C'était un principe d'efficacité industrielle. Si vous employez les méthodes de production en grande série – ce que faisait précisément le Dépotoir – il tombe sous le sens qu'il faut se limiter à quelques modèles standards et non fabriquer des produits qui diffèrent tous les uns des autres, comme pourrait le faire un artisan doué d'esprit créateur. Tant qu'à se limiter à quelques modèles standards, pourquoi ne pas choisir ceux dont le caractère se marie agréablement à l'apparence plutôt que de fabriquer des individus sans personnalité issus de l'anonymat de la planche à dessin ?

Il existait une autre raison de prendre pour modèles des héros, qui était tout aussi importante, sinon plus, mais qui était aussi plus difficile à définir. Si j'en crois l'officier instructeur qui nous faisait une conférence la veille, on avait le sentiment obscur – je dirais même superstitieux – qu'en copiant les traits d'un héros, sa musculature, son métabolisme et même ses circonvolutions cervicales avec suffisamment de fidélité, il serait possible de construire un nouveau héros. Bien entendu, la personnalité originelle ne reparaîtrait jamais – elle était le résultat d'un conditionnement prolongé dans un certain milieu et de quantité d'autres facteurs plus ou moins impondérables – mais il était possible, selon les biotechniciens, qu'un certain quantum de courage utilisable résulte de la seule structure corporelle.

Du moins, ces zombies ne ressemblaient-ils pas à des zombies ! Ce dont je me félicitais.

Mû par une impulsion soudaine, je tirai de ma poche le rouleau de papier contenant nos ordres de mission, affectai de l'étudier et le laissai soudain glisser entre mes doigts. La feuille tomba en zigzag et Roger Grey, d'un geste prompt, la saisit avant qu'elle eût atteint le sol. Il me la rendit avec aisance. Je la pris, l'esprit soulagé. Sa façon de se mouvoir me plaisait. J'aime que mon copilote ait les gestes déliés.

« Merci », dis-je.

Il ne me répondit que d'un simple mouvement de tête.

Ce fut ensuite le tour de Yussuf Lamehd. Lui aussi avait ce qui fait un canonnier de grande classe. C'est une chose à peu près impossible à décrire,

mais lorsque vous pénétrez dans un bar, disons sur Éros, et que vous apercevez les cinq membres de l'équipage d'un chasseur, penchés au-dessus d'une table, vous devinez immédiatement lequel est le canonnier. Il s'agit d'une nervosité parfaitement dominée, d'un calme quasi surnaturel avec des réactions instantanées. Et c'est cela qu'il faut. Lamehd possédait ce quelque chose à un très haut degré et j'aurais volontiers misé sur lui contre n'importe quel autre canonnier des F.A.T.

Les astronautes et les mécaniciens sont tout différents. Il faut les avoir vus travailler en période critique avant de pouvoir les juger. Malgré cela, j'aimais le calme et la confiance dont Wang Hsi et Weinstein faisaient preuve sous mon regard. Ils me plaisaient.

Un poids immense venait de se lever de ma poitrine. Je me sentis détendu pour la première fois depuis de nombreux jours. Zombies ou pas, mon équipage me plaisait. Nous nous entendrions bien.

Je décidai de leur faire part de mes impressions. « Soldats, dis-je, je crois que nous pourrions nous entendre. Je pense que nous ferons un excellent équipage de chasseur. Vous trouverez en moi... »

Je m'arrêtai court. Ce regard froid et légèrement moqueur. Ces regards échangés, lorsque je leur avais déclaré que nous nous entendrions, ce souffle qu'ils avaient laissé échapper entre leurs narines légèrement distendues. Je m'aperçus qu'aucun d'entre eux n'avait prononcé une parole depuis leur arrivée. Ils s'étaient contentés de m'observer et leur expression n'était pas précisément chaleureuse.

Je m'accordai une longue pause. Pour la première fois, je m'aperçus que j'avais peut-être pris le problème par le mauvais bout. Je m'étais inquiété de mes propres réactions à leur égard. Je me demandais dans quelle mesure je pourrais les accepter comme membres de mon équipage. Ce n'était, après tout, que des zombies. Il ne m'était jamais venu à l'idée de me demander quels seraient leurs sentiments à mon endroit.

Et pourtant, de toute évidence, quelque chose en moi les choquait.

« De quoi s'agit-il, soldats ? » demandai-je. Ils tournèrent vers moi des regards interrogateurs. « Dites-moi ce qui vous tracasse. »

Ils continuaient à me fixer. Weinstein faisait la moue tout en se balançant sur sa chaise. Elle grinçait. Tous demeuraient silencieux.

« Grey, dis-je en marchant de long en large dans la salle de classe, on dirait qu'il y a quelque chose de noué en vous. Pouvez-vous m'en donner la raison ?

— Non, commandant, dit-il lentement, délibérément. Je ne vous en donnerai pas la raison. »

Je fis la grimace. « Si quelqu'un veut me dire ce qu'il a sur le cœur, ce sera à titre purement confidentiel, absolument confidentiel. D'autre part, pour le moment, nous ne tiendrons pas compte des grades. » J'attendais. « Wang ? Lamehd ? Vous ne voulez rien dire ? Weinstein ? »

Ils continuaient à me fixer silencieusement. Et la chaise de Weinstein

grinçait toujours.

J'étais stupéfait. Qu'avaient-ils donc à me reprocher ? Ils me voyaient pour la première fois. Mais je savais une chose : jamais je ne monterais à bord de mon chasseur avec un équipage qui nourrissait à mon endroit un mystérieux grief. Je n'avais nullement l'intention de sillonner l'espace avec ces yeux dans le dos.

« Écoutez-moi, dis-je, vous pouvez me croire lorsque je vous affirme que nous ne tiendrons pas compte des grades. Je veux que la concorde règne dans mon appareil, et je veux savoir la raison de votre attitude. Nous devons vivre tous les cinq dans un espace réduit au strict minimum. Nous nous trouverons à bord d'un minuscule engin, dont le seul objectif est de se glisser à grande vitesse à travers les zones de feu et les défenses du plus grand vaisseau ennemi et de lui infliger un coup décisif. Si l'entente ne règne pas entre nous, si nous permettons à une sourde hostilité de se glisser dans nos rangs, le chasseur n'obtiendra pas le maximum d'efficacité. Et alors nous aurons perdu avant de...

— Commandant, dit Weinstein en se levant brusquement tandis que sa chaise tombait brutalement sur le sol, je voudrais vous poser une question.

— Je vous en prie, dis-je en poussant un soupir de soulagement. Demandez-moi ce que vous voudrez.

— Lorsque vous parlez de nous, commandant, quel mot employez-vous ? » Je le regardai en secouant la tête. « Comment ?

— Lorsque vous parlez de nous, commandant, ou que vous pensez à nous, employez-vous le mot *zombies* ? C'est ce que je voudrais savoir, commandant. »

Il avait parlé sur un ton tellement calme et poli qu'il me fallut longtemps pour saisir le sens de sa question.

« Personnellement, dit Roger Grey d'une voix qui était un tout petit peu moins polie, personnellement, je crois que le commandant nous désigne sous le nom de *viande en boîte*. Est-ce vrai, commandant ? »

Yussuf Lamehd croisa les bras sur sa poitrine et parut attendre la suite des événements avec beaucoup d'intérêt. « Je crois que tu as raison, Roger, je pense qu'il est du genre à nous appeler *viande en boîte* ou peut-être *viande de conserve*.

— Non, dit Wang Hsi. À sa façon de parler, on se rend parfaitement compte qu'il ne se permettrait jamais de nous dire de rentrer dans notre boîte. Je ne pense pas non plus qu'il nous désigne sous le nom de *carnes*. Il serait plutôt du genre à confier à un autre commandant de chasseur : « Mon vieux, « j'ai le plus formidable équipage de zombies qu'on ait jamais vu ! » Oui, je crois bien que pour lui nous sommes des zombies. »

Ils avaient repris place sur leurs chaises. Ce n'était plus de la moquerie que je lisais dans leurs yeux, c'était de la haine.

Je revins m'asseoir à mon bureau. Le calme le plus profond régnait dans la

pièce. De la cour, à quelque quinze étages plus bas, me parvenaient les commandements. Qui leur avait appris ces mots de *zombie*, *viande de conserve*, *carne* ? Ni l'un ni l'autre n'avaient plus de six mois d'existence. Ils n'étaient jamais sortis de l'enceinte du Dépotoir. Leur conditionnement, bien qu'intensif et mécanique, devait être absolument sans défaut et produire des esprits solides, adaptables, absolument humains, hautement qualifiés dans leurs diverses spécialités et aussi loin de tout déséquilibre que le permettaient les dernières données de la science psychiatrique. Je savais qu'ils n'auraient pas pu trouver cette notion dans leur conditionnement. Alors, où ?...

C'est alors que je l'entendis clairement. Le mot dont on se servait sur le champ de manœuvres. Ce nouveau mot que j'avais entendu indistinctement par la fenêtre de la classe. Quelqu'un marquait la cadence dans la cour en disant non pas : « *Un*, deux, trois, quatre ! » mais « *Carne*, deux, trois, quatre ! »

Cela se passait ainsi depuis toujours, dans toutes les armées. On dépensait des fortunes, on faisait appel aux cerveaux les plus éminents afin d'obtenir un produit de haute valeur. Puis, parvenu au stade de l'utilisation militaire, on commettait une grossière erreur qui risquait de compromettre le résultat de tant d'efforts. J'imaginai les instructeurs des F.A.T. avec leurs esprits étroits et haineux, aussi jaloux de leurs prérogatives que de leurs faibles connaissances militaires péniblement acquises, donnant à ces jeunes, avant le premier goût de la véritable vie de caserne, un aperçu du monde extérieur. Quelle stupidité !

Mais était-ce bien sûr ? Il y avait une autre façon de regarder les choses. L'armée ne considérait que le côté purement pratique. Dans les zones de combat, régnaient l'horreur et l'agonie. Les secteurs avancés d'opération étaient encore bien plus terribles. Que les hommes ou le matériel vinssent à s'effondrer en cours de bataille, la note à payer serait lourde. Mieux valait que les défaillances se produisissent aussi près de l'arrière que possible.

La méthode était peut-être logique. Peut-être était-il rationnel de ressusciter les hommes d'entre les morts, au prix d'énormes sacrifices d'argent, de les traiter avec des soins infinis et le matériel le plus raffiné, pour les jeter ensuite dans le milieu le plus rude et le plus repoussant, un milieu qui transformait en haine cette loyauté que l'on avait instillée dans leurs veines avec tant de soin, qui métamorphosait en névrose leur équilibre psychologique.

Je ne savais pas si la méthode était habile ou stupide, j'ignorais même si les autorités supérieures avaient jamais envisagé la question sous cet angle. Je ne connaissais que mon propre problème et il me paraissait de taille. Je pensais à mon attitude à l'égard de ces hommes, avant d'avoir fait leur connaissance, et j'en étais fort malheureux. Mais ce souvenir me suggéra une idée.

« Hé, dis-je, comment m'appelleriez-vous ? » Ils parurent perplexes.

« Vous vouliez savoir quel nom je vous donnais, expliquai-je. Dites-moi d'abord comment vous appelez mes pareils – ceux qui sont nés. Vous devez bien avoir vos propres épithètes ? »

Lamehd découvrit ses dents dans un sourire sans joie. « Des *Réels*, dit-il. Nous vous appelons des *Réels*. »

Puis les autres se mirent à parler. Il y avait d'autres noms, beaucoup d'autres noms. Ils voulaient que je les entendisse tous. Ils s'interrompaient mutuellement ; ils crachaient les mots comme des projectiles. Ils me lançaient des regards venimeux tout en me jetant ces mots à travers le visage. Quelques-uns des sobriquets étaient amusants, d'autres perfides.

« Eh bien, dis-je au bout d'un moment, vous vous sentez mieux ? »

Ils étaient tout essoufflés, mais ils se sentaient décidément mieux. Je le voyais et ils le savaient bien. L'air de la pièce était déjà moins lourd.

« Avant tout, dis-je, je vous ferai remarquer que vous êtes tous de grands garçons et que vous pouvez fort bien vous défendre. Dorénavant, si nous pénétrons ensemble dans un bar ou un camp de repos, et si quelqu'un de votre grade prononce un mot qui ressemble à zombie, vous avez toute liberté de le mettre en pièces – si vous pouvez. Si l'individu est de mon grade, c'est moi qui me chargerai de la correction, car je suis un commandant très susceptible. Et chaque fois que vous aurez l'impression que je ne vous traite pas en êtres humains, en citoyens du système solaire, je vous donne la permission de venir me trouver et de me dire : "Écoutez un peu, sale fils de p... de commandant..." » Les quatre hommes sourient. Avec chaleur. Puis les sourires disparurent, très lentement, et de nouveau les yeux retrouvèrent leur froid regard. Ils avaient devant eux un homme qui, après tout, était un étranger.

« Ce n'est pas aussi simple, commandant, dit. Wang Hsi. Malheureusement. Il vous est loisible de nous appeler des êtres humains à cent pour cent.

Mais ce n'est pas vrai. Et ceux qui nous traitent de *carnes* ou de *viande de conserve* n'ont pas tellement tort. Parce que nous ne valons pas les hommes engendrés par la femme et nous le savons bien. Et jamais nous ne pourrons vous égaler, jamais !

— Je ne sais pas si on peut dire cela, bafouillai-je. Certaines de vos fiches de performances...

— Les fiches de performances, dit Wang Hsi doucement, ne font pas un être humain. »

À sa droite, Weinstein hocha la tête, réfléchit un instant et ajouta : « Pas plus que des groupes d'hommes ne font une race. »

Je savais maintenant où nous allions. Et j'aurais voulu sortir de la pièce, descendre l'ascenseur et quitter l'usine avant que nul ait eu le temps d'ajouter un mot. Je m'aperçus que je me tortillais d'un coin à l'autre de mon bureau. Je me levai et me remis à marcher de long en large.

Wang Hsi ne voulait pas abandonner le sujet. « Des subrogés soldats, dit-il en serrant les paupières comme s'il regardait la phrase de près pour la première fois. Des subrogés soldats, mais pas des soldats. Nous ne sommes pas des soldats parce que les soldats sont des hommes. Et nous, commandant, nous ne sommes pas des hommes. »

Le silence plana un moment, puis un énorme vacarme sortit de ma bouche. « Et qu'est-ce qui vous fait croire que vous n'êtes pas des hommes ? »

Wang Hsi me regarda avec étonnement, mais sa réponse fut néanmoins douce et calme. « Vous savez pourquoi, commandant. Vous avez vu nos spécifications. Nous ne sommes pas des hommes, de vrais hommes, car nous ne pouvons pas nous reproduire. »

Je me forçai à me rasseoir et je plaçai mes mains tremblantes sur mes genoux.

« Nous sommes aussi stériles que de l'eau bouillie, dit Lamehd.

— Beaucoup de gens ont été aussi stériles que...

— Il ne s'agit pas de beaucoup de gens, interrompit Weinstein. La chose nous concerne tous, du premier jusqu'au dernier.

— Tu es carne, murmura Wang Hsi, et à la carne tu retourneras. Ils auraient au moins dû laisser une chance à quelques-uns d'entre nous. Nos enfants n'auraient peut-être pas donné de trop mauvais résultats. »

Roger Grey assena un coup de sa grosse main sur sa chaise. « C'est justement là le point sensible, dit-il d'un ton furieux. Nos enfants auraient peut-être surpassé les leurs – et alors qu'aurait-on dit de cette fameuse race de fils de p..., les hommes véritables ? »

Une fois de plus, je les contemplai fixement, mais cette fois le tableau était tout différent. Je ne voyais pas des convoyeurs se déplacer lentement devant mes yeux, chargés de tissus et d'organes sur lesquels les biotechniciens se livraient à leurs délicats travaux. Je ne voyais pas une pièce où une douzaine de corps d'adultes mâles marinaient dans une solution nutritive, cependant que leurs centres nerveux étaient connectés à une machine à conditionner, qui leur instillait jour et nuit le minimum d'informations dont ils auraient besoin pour prendre la place d'un homme aux endroits les plus exposés de la zone des combats.

Cette fois, je voyais des baraquements remplis de héros, dont certains reproduits à plusieurs exemplaires. Et je les voyais groupés en cercles, ronchonnant à qui mieux mieux comme le font toujours les hommes dans tous les baraquements du monde, qu'ils aient ou non un physique de héros. Mais, s'ils se plaignaient, c'était pour avoir subi des humiliations plus profondes qu'aucun soldat n'en avait jamais connu jusqu'à présent – des humiliations qui touchaient le fond même de leur personnalité.

« Vous pensez donc... (ma voix était douce en dépit de la sueur qui ruisselait sur mon visage) que vous avez été délibérément frustrés du pouvoir de vous reproduire ? »

Weinstein se rembrunit. « Je vous en prie, commandant, ne nous chantez pas de berceuses.

— Ne vous rendez-vous pas compte que le problème de la survivance de notre race dépend de son aptitude à se reproduire ? Croyez-moi, c'est la grande question à l'ordre du jour dans le monde extérieur. Tout le monde sait que, si nous ne trouvons pas de solution satisfaisante à ce problème, les Éotiens sont sûrs de la victoire. Pensez-vous sérieusement qu'en de telles circonstances, on s'amuserait à frustrer sciemment qui que ce soit de la faculté de reproduction ?

— Qu'importent quelques carnes mâles de plus ou de moins ? intervint Grey. Si j'en crois les derniers bulletins d'actualité, l'importance des dépôts dans les banques de semences spermatiques n'a jamais été aussi élevée depuis cinq ans. On n'a pas besoin de nous.

— Commandant... » Wang Hsi pointa vers moi son menton triangulaire. « Permettez-moi quelques questions. Votre science est capable de reconstruire un corps humain, de lui donner la vie, de lui fournir des sens, une intelligence en même temps qu'un appareil digestif complexe et un système nerveux délicat, et vous voudriez nous faire croire qu'elle se trouve dans l'impossibilité de reconstituer le plasma germinal, ne fût-ce qu'une fois ?

— Il vous faudra l'admettre, répondis-je, car telle est la vérité ! »

Wang se rassit. Les autres firent de même. Ils cessèrent de me dévisager.

« N'avez-vous jamais entendu dire, poursuivis-je, que le plasma germinal contient en puissance toutes les caractéristiques du futur individu ? Que, pour certains biologistes, le corps n'est que le véhicule, ou, si vous préférez, le support qui permet à ce plasma de se reproduire ? C'est lui qui nous pose l'énigme la plus complexe qui se soit présentée à nous jusqu'à présent. Croyez-moi, continuai-je avec passion, lorsque je vous affirme que la biologie n'a pas encore résolu le problème du plasma germinal, je vous dis la vérité. Je le sais. »

Cette fois ils paraissaient convaincus.

« Écoutez-moi, dis-je, nous avons un point commun avec les Éotiens que nous combattons. Les insectes et les animaux à sang chaud diffèrent d'une façon extraordinaire. Mais c'est seulement parmi les insectes communautaires et les hommes groupés en société que l'on trouve des individus qui, bien que ne prenant pas une part directe au processus de reproduction, sont néanmoins d'une importance primordiale pour l'avenir de leur race. Supposez une maîtresse d'école stérile mais qui possède une valeur incontestable lorsqu'il s'agit de former physiquement et moralement les enfants confiés à sa charge.

— Quatrième conférence d'orientation pour subrogés soldats, dit Weinstein d'une voix sèche. Il a cité textuellement le livre.

— J'ai été blessé, dis-je, j'ai été sérieusement blessé quinze fois. » Je me

levai et me mis en devoir de relever ma manche droite. Elle était trempée de sueur.

« Nous savons que vous avez été blessé, commandant, dit Lamehd. Vos décorations le disent clairement...

— Et chaque fois que j'ai été blessé, j'ai été remis à neuf. Mieux. Regardez ce bras. » Je le fléchis. « Avant qu'il eût été brûlé au cours d'une brève escarmouche, voilà de cela six ans, il n'était pas musclé à ce point. Il est actuellement supérieur au membre original et, croyez-moi, mes réflexes n'ont jamais été plus rapides.

— Que voulez-vous dire ? intervint Wang Hsi.

— J'ai été blessé quinze fois. » Ma voix couvrit la sienne. « Et quatorze fois le dommage fut réparé.

La quinzième fois... eh bien, la quinzième fois, la blessure était irréparable. Ils ne purent rien faire pour moi la quinzième fois. »

Roger Grey ouvrit la bouche.

« Heureusement, murmurai-je, cette blessure n'était pas visible. »

Weinstein fit un mouvement pour me poser une question, se ravisa et reprit sa place. Mais je lui avais dit ce qu'il désirait savoir.

« C'était un obusier nucléonique. On découvrit par la suite que l'obus avait un défaut de fabrication grave pour tuer la moitié de l'équipage de notre croiseur de seconde classe. Je ne fus pas tué mais je me trouvais dans le champ de radiation de la culasse.

— Ces radiations de culasse... (Lamehd pensait tout haut) stérilisent tout individu dans un rayon de trente mètres, à moins qu'il ne porte...

— Et je ne portais rien. » Je ne transpirais plus. C'était fini. J'avais dévoilé mon précieux petit secret. Je respirais plus librement. « C'est pourquoi... je sais qu'ils n'ont pas encore résolu ce problème. »

Roger Grey se leva et me tendit la main. Je l'étreignis. Elle ressemblait à une main normale. Plus robuste, peut-être.

« Les équipages d'interception, continuai-je, sont tous des volontaires. À l'exception de deux catégories : les commandants et les subrogés soldats. Les uns et les autres parce qu'ils ne sont plus utiles ailleurs...

— Ça alors ! s'écria Yussuf Lamehd en se levant pour me serrer la main à son tour. Soyez le bienvenu parmi nous !

— Merci, fiston », dis-je.

Le ton solennel de ma voix parut l'intriguer.

« Voilà toute l'histoire, continuai-je. Je ne me suis jamais marié et j'ai toujours été trop occupé à me saouler et à brûler le pavé au cours de mes permissions pour prendre le temps de rendre visite à une banque de semence spermatique.

— Oh ! dit Weinstein en montrant les murs de son gros pouce. C'est donc ça ?

— Parfaitement, c'est ça – ma famille. La seule que je posséderai jamais.

J'aurai bientôt suffisamment de ces breloques... (je désignai mes décorations) pour avoir le droit de me faire remplacer. En ma qualité de commandant de chasseur d'interception, je suis sûr de mon fait.

— Ce que vous ne savez pas encore, fit remarquer Lamehd, c'est le pourcentage de remplacement dont votre mémoire sera affectée. Cela dépendra du nombre de décorations qui vous seront décernées avant que vous deveniez, disons, de la *matière première*.

— Ouais », dis-je, me sentant follement détendu, léger, à l'aise. J'avais tout obtenu et je ne me sentais plus concerné par un milliard d'années d'évolution et de reproduction.

Et j'avais commencé à leur remonter le moral !

« Eh bien, les amis, dit Lamehd, j'ai l'impression que nous ne demanderons qu'une chose : c'est que notre commandant obtienne quelques décorations supplémentaires. C'est un chic type, et il en faudrait beaucoup comme lui dans le club. »

Ils étaient maintenant debout autour de moi – Weinstein, Roger Grey, Lamehd, Wang Hsi. Ils avaient l'air gentils et compétents. Je commençais à croire que nous formerions l'un des meilleurs équipages... que dis-je, l'un des meilleurs ? Le meilleur, messieurs, le meilleur !

« Eh bien, dit Grey, nous sommes prêts à vous suivre, partout où vous voudrez nous conduire... papa ! »

Traduit par PIERRE BILLON.

Down among the dead men.

© Galaxy Publishing Corp., 1954.

© Éditions Opta, pour la traduction.

PLAY BACK

par J.T. M'Intosh

Avec Goldin, nous avons rencontré l'oubli ; avec Tenn, l'inconscience. Deux vaccins contre l'immortalité, ou plutôt contre ses inconvénients. Plus ou moins efficaces, comme bien des vaccins. Mais, direz-vous, c'est tout de même mieux que rien ? Peut-être, peut-être. Un immortel à la mémoire limitée a des chances d'être heureux ; il a aussi des chances de vivre dans un univers bigrement rétréci. On ne peut mourir que quand le temps s'écoule ; quand le temps s'arrête, on ne meurt plus. On est tout pénétré de certitudes simples. On ne s'inquiète plus de l'avenir ; on est dans le présent, mais surtout pour ressasser le passé, qui est la merveille des merveilles. Est-on pour autant un vivant au plein sens du terme ?

LA salle était très calme. Bert Siddon était accoudé derrière le bar tandis que les plus fidèles parmi ses habitués empêchaient l'autre côté de tomber. On passait les commandes à Bert, mais c'était son garçon, Bill, qui les servait, ne parlant guère que par monosyllabes.

C'était lundi soir, et au Cygne Doré, la soirée du lundi tournait en général au débat. Une personne non identifiée avait passé la tête dans l'entrée et déclaré d'un ton écœuré « Au nom du Ciel, encore les Têtes ! », puis avait disparu aussitôt.

Il était courant le lundi soir de redécouvrir entre sept heures et huit heures et demie tous les paradoxes, stupidités et injustices du monde et d'arriver à tout remettre en ordre pour neuf heures et demie, à la satisfaction de tous, sauf de Harry Smith qui n'était jamais content, et du Professeur pour qui rien n'était simple à ce point, pour qui rares étaient les choses simples.

« Ma femme croirait jamais qu'on causait de sciences, et de trucs comme ça, s'émerveillait Jim Moir. Elle se figure que les hommes ne discutent jamais que de nanas ou de sport quand ils se rencontrent.

— Parle pas des bonnes femmes, fit sombrement Harry Smith. C'est elles qui nous poussent à boire. » Il leva son verre. « Moi, les femmes, fini,

annonça Mec Harper. Je me fais vieux. Plus de whisky ni de filles pour bibi. Désormais je dépenserai mon fric en chocolat et j'y aurai du plaisir. »

Bert, toujours accoudé, répandait son sourire béat sur la compagnie. Bill continuait de faire tout le boulot derrière le bar, en silence la plupart du temps, mais en émettant parfois un grognement sarcastique pour montrer qu'il n'en croyait pas un mot.

« On sait ce que t'en penses, toi, des femmes, Bert, dit Moir d'un ton envieux. Si la *mienne* ressemblait à Marilyn Monroe, peut-être que *moi aussi* je...

— Y a pas que la ressemblance, dit Bert, l'air heureux. Ma femme, c'est un ange.

— Eh ben, t'as de la veine, grommela Smith. La mienne est toujours en vie. »

Le rire tonitruant de Harper fit vibrer les bouteilles derrière Bert.

« Vous croirez jamais ce que je vais vous raconter, déclara Bert.

— Probablement pas, dit aimablement Harper, mais on t'écouterà quand même.

— Si j'avais le choix entre toutes les femmes du monde, reprit Bert, c'est encore Martha que je choisirais. »

Par rapport à l'emphase qu'il y avait mise, sa phrase tomba plutôt à plat. Seulement, voilà, ils ne se rendaient pas compte qu'il *avait la possibilité* de choisir entre toutes les femmes au monde, en un sens. Qu'il pouvait posséder tout ce qu'il voulait. Que ce qu'il avait était tout ce qu'il voulait.

Cette fois, en tout cas.

Peut-être que la prochaine fois, il...

« C'est ma tournée, offrit Smith. Pas de whisky pour toi, Alec ?

— Ben... » fit Harper, et tout le monde pouffa. On avait découvert par la discussion et l'expérimentation qu'un verre d'une pinte rempli de bière pouvait contenir encore vingt-trois pièces d'un cent sans qu'une seule goutte déborde. Cet exercice supérieur de science et de mathématiques avait conduit à des questions plus vastes. Ce ne fut pas la faute de Bert si la question des voyages dans le temps fut soulevée.

Bert s'en fichait. Il ne pouvait pas parler de son don à ses amis. (Il avait essayé une fois, avec des résultats presque désastreux.) Mais cela ne le dérangeait pas d'écouter ce qu'ils avaient à dire sur les voyages temporels.

« Foutue connerie, dit Smith. C'est tout simplement pas possible, voilà tout. C'est évident.

— Rien n'est impossible, avança Moir... d'un ton assuré, pour lui. Rien n'est jamais impossible.

— Si, les voyages dans le temps, dit froidement Smith.

— Tout aussi bien ! observa Harper. Autrement le gouvernement les nationaliserait et perdrait encore du fric. » Son rire rugissant secoua de nouveau la salle. Harper, c'était un gars qui aimait bien ses propres plaisanteries.

« Où est le Professeur ? poursuivit-il joyeusement. Ah, le voilà. Il est si petit que s'il enlève ses lunettes, on ne le voit pour ainsi dire plus. Hé, Professeur, est-il évident que les voyages dans le temps sont impossibles ? Ou bien est-ce que rien n'est jamais impossible ? »

Ils regardèrent vers le Prof qui, naturellement, n'était professeur qu'à l'intérieur du Cygne Doré.

« La possibilité ou l'impossibilité des choses ne sont évidentes que dans bien peu de cas, dit-il d'un ton mal assuré. Il y a très peu de choses dont on puisse dire avec assurance et en toute connaissance de cause : *c'est impossible et ce sera toujours impossible.* »

Mais dans l'ensemble, il estimait que les voyages temporels étaient plus ou moins, dans une large mesure, et d'une façon générale, une de ces choses. Naturellement, il pouvait se tromper...

Bert Siddon restait accoudé, à écouter.

Ils discutèrent du paradoxe de Beethoven écrivant la sonate dite du *Clair de Lune* et de quelqu'un d'autre qui le ramènerait de quelques semaines en arrière dans le temps et la lui jouerait avant qu'il l'ait composée. Qui serait le compositeur ? Dans le Temps Deux, sûrement pas Beethoven puisqu'il l'aurait entendue comme un morceau de musique inédit, jamais entendu auparavant. L'ayant entendue, il pourrait reproduire la sonate, mais il ne pourrait plus la composer.

Ils parlèrent d'un homme qui remonterait le cours du temps pour se chercher lui-même. Pourraient-ils être deux lui-même simultanément, ou seulement un ? Pourrait-il se rencontrer et bavarder avec lui-même, ou l'un des « lui » cesserait-il automatiquement d'exister quand l'autre arriverait dans la vie au même moment ?

Bill grogna de dégoût.

« Écoutez-moi ça, fit Smith, railleur écoutez et dites-moi si toutes ces idées de voyage dans le temps ne sont pas de foutues conneries ? Si c'était possible, est-ce que quelqu'un de l'avenir n'aurait pas déjà trouvé comment s'y prendre ? Et ne serait-il pas revenu en arrière pour essayer ? Et puis d'abord, avez-vous jamais vu de voyageur temporel ?

— Doucement ! objecta Harper. Qu'est-ce qui te dit que je ne suis pas un mec du vingt-troisième siècle ? Je ne te le dirais pas, que je suis voyageur temporel, pas vrai ? On me mettrait chez les dingues ou on m'embêterait d'une façon ou d'une autre. Et puis zut ! J'en cours le risque. Harry, je viens du vingt-troisième siècle. »

Smith renifla.

« Tu ne me crois pas ? Peut-être que tu ne croirais pas non plus un authentique voyageur dans le temps. Et si tu ne le croyais pas quand il te le dirait, comment diable pourrais-tu le croire s'il ne disait rien ? »

Bert souriait, parce qu'il était le seul homme à savoir quelque chose de la question. Le seul homme au monde.

Souvent il s'accoudait sur le bar en souriant, quelle que fût la conversation. S'il s'agissait de football, il se rappelait peut-être qui gagnerait samedi par 2 à 1, et contre qui ; et il se souvenait sûrement des vainqueurs de la saison. S'il était question de base-ball, il connaissait tous les résultats.

Et tout en ne jouant jamais les prophètes, il était assez naturel qu'il dise d'un ton détaché : « Eh bien, je ne suis pas joueur, mais à ta place, j'aurais l'œil sur Marbulla dans le Derby. » Ou encore : « Non, il semble bien que l'Administration doive rester en place, mais je pense... »

Il n'aimait pas en dire davantage, *sachant* que Marbulla allait remporter le Derby et l'opposition les prochaines élections... puisqu'il avait assisté à tout cela, dans la réalité.

Ce fut de la même manière, lors de cette discussion, qu'il déclara judicieusement : « Vous paraissez tous admettre que si le voyage temporel était possible, il vous faudrait une machine pour l'accomplir. Dans toutes les histoires, il y a toujours une machine quelconque à explorer le temps...

— Naturellement, une machine, dit Smith. Qu'est-ce que tu vois d'autre ?

— L'être humain est une machine, signala doucement le Professeur. Il voyage régulièrement en avant dans le temps. De même qu'une maison, un livre, une photo. N'importe quoi. Tout. »

Smith balaya ces fariboles d'un geste. « Parle intelligemment. Si on doit faire de drôles de trucs avec le temps – et je ne dis pas qu'on peut – si on doit se déplacer dans le temps, sauf si on va seulement de l'avant à la vitesse habituelle, comment s'y prendrait-on sans machine ?

— Tu te balades bien sur le plancher sans machine, non ? demanda Bert. Tu n'as pas besoin d'un hélicoptère pour aller jusqu'à la cible des fléchettes, non ?

— Tu te figures que les gens peuvent simplement marcher à travers le temps ? s'enquit Smith, sarcastique.

— Pourquoi pas ? Tu ne peux pas le faire avec une machine, pas vrai ? Alors pourquoi soutenir que si cela se fait jamais, ce sera forcément avec une machine ?

— Un bon argument, approuva le Professeur. Un très bon argument. Mais comment feriez-vous... comment pourrait-on faire, si c'était *possible*, M. Siddon ? Avez-vous des idées sur ce point ?

— Si je savais cela, il est probable que je le ferais, répondit Bert, qui s'amusait beaucoup. Mais vous voulez une idée ? En voici une. Pensez à il y a dix minutes. Si vous pouvez revenir de dix minutes en arrière, c'est un voyage dans le temps, pas vrai ?

Alors, concentrez-vous sur l'instant d'il y a dix minutes. Jim Moir parlait, Harry vidait sa chope, une voiture a viré dans la rue et ses phares ont éclairé les miroirs que voilà. Certains de nous se rappellent mieux que d'autres. Certains ne se rappellent qu'en gros ce qui s'est passé. D'autres peuvent presque entendre encore Jim parler et voir l'éclat des phares. »

Tout le monde tenta d'entendre Jim parler et de voir l'éclat des phares.

« Alors, en admettant que certains d'entre nous s'en tirent mieux que les autres, poursuit Bert, qu'arriverait-il si quelqu'un se rappelait à la perfection ? Peut-être qu'il trouverait Jim vraiment en train de parler, les phares vraiment reflétés dans les glaces... alors que cela se passait il y a dix minutes.

— Répète-voir un peu ça ! » demanda Jim Moir.

Bert y consentit. Bien sûr, ce serait plus qu'un simple souvenir. Ce serait – *c'était* – quelque chose qu'un seul homme pouvait faire. Autrement, chaque fois que la pendule serait retardée, tout le monde saurait qu'elle l'avait été.

En tout cas, un seul homme savait. Un seul homme en profitait. Un seul savait ce qui était arrivé.

Un seul homme allait à travers le temps.

Mais, bien entendu, Bert ne le leur dit pas.

« Si vous vous rappelez suffisamment bien ce qui est arrivé, suggéra-t-il, peut-être que vous serez capable de le faire arriver de nouveau. Et si cela marche pour dix minutes, pourquoi cela ne marcherait-il pas pour vingt ans ? »

Bert fut contrarié d'entendre un chœur de moqueries, parce que Bert *savait*. C'était exactement comme de remonter en arrière de quelques années, de parler aux gens de la bombe atomique et des avions à réaction et de les écouter « prouver » que tout cela était impossible. Pourtant, il l'avait tenté, cela aussi.

Néanmoins, les Têtes reprirent tout de suite intérêt à la théorie, à la possibilité ou à l'impossibilité, et ils se mirent à imaginer ce que ce serait, sans plus tenir compte des improbabilités. L'idée séduisait particulièrement Harper et le Prof.

« On ne pourrait remonter le cours que de sa propre vie, observa Smith.

— Oui, vous ne pourriez remonter qu'à votre premier souvenir, et à des époques que vous vous rappelez bien, précisa Bert. Mais après tout, vous ne pourriez le faire que si vous aviez meilleure mémoire que qui que ce soit, alors vous n'avez pas à vous en faire pour ça.

— Toi, tu as la mémoire plutôt bonne, Bert, souligna Moir. Meilleure que la plupart de ceux que je connais. Tu es toujours capable...

— On pourrait tout ramener en arrière chaque fois, musa le Professeur. Pensez ! Avoir une deuxième chance pour toutes les occasions ! »

Les autres découvraient également des possibilités.

« On pourrait gagner des tas de fric.

— Du fric ? Des fortunes !

— Le fric, ce n'est que le commencement. On pourrait faire n'importe quoi si on savait d'avance ce que tous les autres feraient.

— On pourrait dominer la Terre !

— Non, parce qu'on resterait quand même des pauvres mecs.

— Pauvres ? Avec tout l'argent des courses, des loteries, de la Bourse ? Mais tu serais l'homme le plus riche du monde et comment l'homme le plus riche du monde... pourrait-il rester un pauvre mec ? »

Ce fut Bert qui ramena la conversation sur le plan raisonnable et sensé.

« Si c'était moi, dit-il d'un air satisfait, je ne crois pas que je désirerais autre chose que ce que j'ai.

— Peut-être pas, rétorqua Moir, de nouveau jaloux. Toi, ça te va bien de dire une chose pareille. »

Bert savait ce qu'il entendait par là. « Il faudrait que je vive pas mal de vies supplémentaires pour retrouver une fille comme Marta.

— Mais tu l'as trouvée du premier coup.

— Oui, fit Bert, sans s'émouvoir.

— Tu serais toujours capable de tout faire mieux que les autres, fit Harper. Comme quand on joue aux fléchettes. »

Il prit les trois petits dards et fit une démonstration humoristique. Il n'était certes pas le meilleur des joueurs présents, mais il n'en réussit pas moins au premier jet un parfait double-vingt.

« On va compter ce coup-là », déclara-t-il en riant. Il fit un nouvel essai. Triple-un.

Il reprit la fléchette, se recampa et dit « Changement Temporel ! » Simple-vingt. De nouveau :

« Changement Temporel ! »... et finalement, en onze lancers, il marqua trois triple-vingt.

« Et voilà, fit-il d'un ton triomphant. Trois flèches... trois triple-vingt.

— Il n'y a que de cette manière que tu réussirais jamais à gagner une partie, grommela Smith.

— C'est en effet ainsi que cela marcherait, fit Bert en hochant la tête. Il en serait de même pour la plupart des jeux. Supposons que je joue contre Bobby Locke... »

Nouveau concert de rires moqueurs. Ils connaissaient tous la façon de jouer au golf de Bert.

« Je dois quand même reconnaître qu'il fait des progrès, dit Harper, en homme qui veut se montrer généreux. La dernière fois que j'ai fait le parcours avec lui, il a commencé par 12, 10, 11 pour les trois premiers trous... mais il s'est rattrapé ensuite.

— Supposons que je joue contre Bobby Locke, insista Bert sans rien perdre de sa bonne humeur. Il me faudrait peut-être m'y reprendre à trois fois avant de réussir un bon drive...

— *Peut-être ?* répéta Harper en s'esclaffant.

— Et je saurais qu'il m'avait fallu trois essais, mais Bobby Locke n'en saurait rien. Alors, pour le deuxième trou, je ne tenterais rien d'extraordinaire... rien que rester sur le gazon. »

Encore une clameur de dérision à laquelle Bert se joignit.

« Cela exigerait environ une demi-douzaine de coups, reconnut-il, mais cela ne compterait quand même que pour deux. Et je réussirais le coup suivant en trois essais. Même Bobby Locke ne tiendrait pas longtemps dans une pareille épreuve.

— Bien sûr, fit pensivement le Professeur, les gens seraient sans doute surpris de te voir si fatigué à la fin de la partie.

— Fatigué ?

— Oui. Tu aurais joué deux ou trois cents coups, et cinquante ou soixante seulement compteraient.

— Non. Je n'en aurais joué que cinquante ou soixante, déclara Bert. Réfléchissez à ce qui se passerait. Je ferais un raté, alors je repartirais et le rejouerais. Je n'aurais pas à suivre la balle. Je remonterais dans le temps *avant* que le coup soit joué... si bien qu'en admettant qu'il me faille cinq mille coups, je n'en aurais *joué* que cinquante.

— Mais dans ce cas, ils seraient tous les mêmes, objecta le Professeur.

— Jamais plus de deux coups en succession ne sont les mêmes. Je saurais ce que j'avais fait la fois d'avant et je procèderais à toutes les rectifications nécessaires. »

Quelques-uns avaient du mal à suivre, mais la plupart saisissaient le principe et ils passèrent un agréable moment à imaginer comment ils arriveraient à faire ce dont ils avaient toujours eu envie.

Même Harry Smith, le cynique, le pessimiste, l'incrédule, se mit dans le coup. « On pourrait remonter pour recommencer sa vie à l'âge de vingt ans.

— Pourquoi vingt ? intervint le Professeur. Pourquoi pas à cinq, pour acquérir toute une éducation ?

— Pourquoi pas à zéro pour aller te faire refaire ? riposta Harper.

— Pour les femmes aussi, dit Moir. On essaierait avec une fille jusqu'à ce qu'on ait trouvé la bonne méthode. On saurait tout d'elle et elle saurait rien de vous. On pourrait... »

Naturellement le champ ainsi ouvert à leurs imaginations les intéressa tous un bon moment.

« Et puis, observa Bert, si on faisait la connaissance d'une fille trop tard... eh bien, il y aurait toujours la possibilité de revenir en arrière et de la rencontrer avant qu'il soit trop tard, pas vrai ? »

Il se redressa, levant les coudes du bar pour la première fois depuis le début de la discussion. Il avait été question de Martha à plusieurs reprises... et il n'oubliait jamais qu'il serait incapable d'empêcher qu'elle meure dans cinq ans. D'accord, quand cela se produirait, il pourrait ramener tout à l'époque où elle avait dix-huit ans...

Malgré cela, l'idée qu'elle mourrait à vingt-neuf ans – qu'elle mourrait *toujours* à vingt-neuf ans – le rendait impatient de la voir, pour se rassurer lui-même. Il y avait deux heures qu'il ne l'avait pas vue.

« Tu sauras te débrouiller, Bill ? » demanda-t-il.

Personne ne trouva la question surprenante, bien que Bill fût certainement capable de faire tout le travail de bar aussi bien en l'absence de Bert qu'en sa présence. Ils étaient habitués à Bert.

Ainsi Bert allait s'assurer que tout allait bien pour Martha, lui poser un baiser sur la nuque, l'appeler de noms connus d'eux seuls, la rassurer et se rassurer.

« J'aurais pas cru que Bert avait une tête à penser des choses pareilles, observa Smith. C'est insensé, bien sûr, mais tout de même...

— Si l'on admet la possibilité de marcher dans le temps de cette manière, dit le Professeur, tout le reste de ce que nous avons dit suit naturellement. Vous pourriez avoir tout l'*argent* que vous voudriez, battre tout le monde à n'importe quel jeu, vous donner au moins une chance de gouverner le monde, et tout le reste. Mais il y a encore une chose dont personne n'a parlé.

— Le temps stagnerait. Si quelqu'un avait ce don... eh bien, il ne deviendrait pas éternel, mais il ne voudrait pas non plus mourir. Alors il remonterait sans cesse dans le temps. Chaque fois qu'il serait en danger de mort, il reviendrait en arrière d'un coup. Le temps se limiterait donc pour toujours aux quelques années de vie de cet homme.

— Mais oui, Seigneur ! s'exclama Harper. Jamais pensé à ça. Mais il serait certainement pris dans un accident tôt ou tard et serait incapable de...

— En faisant attention, il pourrait toujours disposer de la fraction de seconde nécessaire pour le retour en arrière dans le temps. Il lui suffirait de reculer juste de l'instant voulu pour éviter l'accident et il se pourrait qu'il ne lui arrive jamais de manquer de ce court instant. Cela pourrait marcher indéfiniment et pour tous les autres, ce ne serait pas la peine de faire des plans d'avenir... parce qu'il n'y aurait plus d'avenir. »

Le Professeur et Harper étaient les deux seuls à concevoir vraiment cet aspect de la question. En tout cas, ils étaient les seuls à s'y intéresser. Et ils prenaient la chose de façon très différente.

Harper riait bruyamment à l'idée d'un temps en circuit fermé, quelques années qui se répéteraient à l'infini. La blague était de dimensions cosmiques.

Le Professeur plissait le front, troublé, inquiet, tourmenté à l'idée de ce même circuit qui arrêterait tout progrès, tout développement, supprimerait l'avenir, rendrait tout futile, insignifiant parce qu'un seul homme, une chance sur des milliards, trouverait le moyen de marcher dans le temps... un homme qui, comme tous les humains, voudrait vivre éternellement.

Ils échangèrent un regard, Harper riant de la gargantuesque blague de l'univers bloqué dans un circuit temporel fermé à cause d'un seul homme possédant un don stupéfiant, et le Professeur stupéfié de l'immense futilité d'une pareille éventualité.

Toutefois, ce n'était qu'une idée en l'air.

Quand Bert revint, l'air heureux, après avoir vu Martha et s'être assuré de son bien-être et de son amour, les Têtes avaient entamé une discussion sur les Soucoupes Volantes.

Traduit par PAUL HÉBERT.

Play Back.

© J.T. M'Intosh, 1954.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

INVARIANT

par John Pierce

L'histoire de l'immortel qui n'avait pas d'avenir, vous venez de la lire sous une forme très drôle. Parce que c'est du Macintosh et que tout se ramène, en fin de compte, à une conversation de café du commerce. Mais ça peut être beaucoup moins gai quand ça se réalise : tel est le créneau choisi par John Pierce pour cette nouvelle qui aux États-Unis a marqué des générations de lecteurs et qui est probablement, dans ce pays, la plus célèbre des nouvelles sur le thème de l'immortalité. On le comprend en la lisant : l'auteur a fait une petite marque au crayon, il a placé son clou et il a cogné fort. Très fort. Vous avez encore envie d'être immortel ? Bien, bien. Alors lisez donc.

VOUS connaissez dans ses grandes lignes le cas d'Homer Green, je n'ai donc pas besoin de vous l'exposer, ni de décrire son cadre de vie. Je connaissais tout cela, et même un peu plus, mais le fait de m'être vêtu selon cette mode primitive et de pénétrer dans cet environnement insolite pour le voir en personne me procurait un sentiment bizarre qu'on n'éprouve pas à la simple lecture des faits.

La maison n'est pas plus étrange qu'elle n'apparaît sur les photographies. Entourée d'autres bâtiments du vingtième siècle, elle doit être indiscernable de la construction originale et de son environnement. Y entrer, fouler des tapis, évoluer parmi des fauteuils revêtus de tissu velouté, voir des ustensiles de fumeur, écouter un appareil de radio primitif, même s'il fonctionnait en réalité à partir d'une gamme d'enregistrements authentiques, et par-dessus tout voir un feu dans unâtre ouvert – tout cela, bien que j'y fusse préparé – provoquait en moi un sentiment d'irréalité. Green était assis dans un fauteuil près du feu, avec un chien à ses pieds, position dans laquelle on le trouve presque invariablement. *Voilà peut-être l'homme le plus précieux au monde*, pensai-je, sans pouvoir me défaire de l'impression d'irréalité que me procurait la substance même du décor. L'homme lui-même semblait irréel, et il me fit pitié.

Le sentiment d'irréalité se prolongea dans ma façon de me présenter. Combien l'avaient fait avant moi ? Il m'aurait évidemment suffi de consulter les archives pour connaître la réponse.

« Je m'appelle Carew, de l'Institut, dis-je. Nous ne nous sommes jamais rencontrés, mais on m'a dit que vous seriez heureux de me voir. »

Green se leva et me tendit la main. Je la pris docilement, répondant à ce geste inhabituel pour moi.

« Heureux de vous connaître, dit-il. Je somnolais. Le traitement m'a provoqué un certain choc, et je me suis dit que j'allais me reposer quelques jours. J'espère que l'effet sera vraiment permanent.

« Asseyez-vous donc », ajouta-t-il.

Nous nous assîmes devant le feu. Le chien, qui s'était levé, s'étendit contre les pieds de son maître.

« Je suppose que vous voulez tester mes réactions ? demanda Green.

— Plus tard, répondis-je. Rien ne presse. Et c'est tellement confortable, chez vous. »

Green se laissait facilement distraire. Il se détendit, les yeux fixés sur le feu. C'était l'occasion rêvée, et je lui adressai la parole d'une voix résolue.

« Le temps, ici, semble plus propice à la politique, dis-je. Les intentions des Suédois et celles des Français...

— Bercent nos pensées d'allégresse... » répondit Green.

D'après les archives, j'avais pensé que la citation aurait un certain effet.

« Mais on ne laisse pas la politique bercer ses pensées d'allégresse, poursuivit-il. On l'étudie... »

Je n'entrerai pas dans le détail de la conversation. Vous l'avez lue dans l'Appendice A de ma thèse : *Un aspect de la politique et du discours au XX^e siècle*. Elle fut brève, comme vous le savez. J'avais eu beaucoup de chance de pouvoir rencontrer Green. J'eus plus de chance encore de trouver directement la bonne voie. Il ne m'était jamais venu à l'esprit auparavant que les politiciens du vingtième siècle avaient pensé – ou croyaient avoir pensé – ce qu'ils disaient, qu'ils avaient en fait attaché sincèrement une signification ou une intention quelconque à des expressions qui nous en paraissent totalement dépourvues. Il est difficile d'expliquer une idée aussi peu familière ; un cas concret nous aidera peut-être.

Croiriez-vous, par exemple, qu'un homme auquel on reprocherait d'avoir fait une certaine déclaration répondrait sérieusement : « Je n'ai pas pour habitude de tenir de tels propos » ? Croiriez-vous que cela pût même signifier qu'il n'avait pas fait cette déclaration ? Ou iriez-vous jusqu'à croire qu'au cas où il aurait fait la déclaration incriminée, il penserait l'avoir ainsi définie comme un cas particulier, et ne pas avoir donné une réponse franchement évasive ? Je trouve ces conjectures plausibles ; du moins quand je m'efforce de m'immerger dans le vingtième siècle. Mais je n'aurais jamais pu l'imaginer avant d'en avoir parlé avec Green. Cet homme a véritablement une valeur inestimable !

J'ai dit que la conversation rapportée dans l'Appendice A était très courte. Il n'était pas nécessaire de poursuivre plus avant dans la veine politique dès que j'en eus saisi les idées fondamentales. Les archives du vingtième siècle sont beaucoup plus complètes que les souvenirs de Green, et ceux-ci ont eux-mêmes été soigneusement répertoriés. Ce qui est utile et évocateur, ce ne sont pas les informations en elles-mêmes, mais le contact personnel, l'infinie variété des combinaisons, la stimulation chaleureuse des nuances humaines.

J'étais donc en compagnie de Green, et nous avions la plus grande partie de la matinée devant nous. Vous savez qu'il a tout son temps libre à l'heure des repas et qu'on ne lui impose qu'une seule entrevue entre deux repas de façon à éviter les télescopes. J'éprouvais à la fois de la reconnaissance et de la compassion pour cet homme, et je me sentais quelque peu ému en sa présence. Je voulais lui parler de ce qui lui tenait le plus au cœur. Rien ne m'en empêchait. J'ai enregistré le reste de la conversation, mais je ne l'ai pas publié. Ça n'a rien de nouveau et c'est peut-être insignifiant ; pourtant j'y attache une grande importance. Sans doute n'est-ce que le souvenir personnel que j'en ai, mais j'ai pensé que vous aimeriez peut-être le connaître.

« Qu'est-ce qui vous a conduit à cette découverte ? lui demandai-je.

— Les salamandres, répondit-il sans hésitation. Les salamandres. »

Le compte rendu que j'entendis de ces expériences de régénération parfaite fut évidemment conforme à l'histoire qu'on en a publiée. Combien de milliers de fois a-t-il été répété ? Et pourtant, je jure que j'ai décelé certaines variations par rapport aux archives. Les combinaisons possibles sont virtuellement infinies ! Mais les points essentiels furent abordés dans l'ordre habituel. Comment la régénération des membres des salamandres lui donna l'idée d'une régénération parfaite des organes humains, Comment, par exemple, une coupure peut guérir en laissant non pas une cicatrice, mais une réplique parfaite du tissu endommagé. Comment, avec un métabolisme normal, le tissu peut être remplacé indéfiniment avec perfection, et non pas de façon approximative comme dans un organisme vieillissant. Vous l'avez vu chez des animaux, en cours obligatoire de biologie – le poussin dont le métabolisme remplace les tissus –, mais toujours sous une forme exacte et invariable qui ne se modifie jamais. Il est troublant d'imaginer la même chose chez un homme. Green avait l'air jeune, aussi jeune que moi – depuis le vingtième siècle...

Lorsque Green eut achevé son récit, y compris celui de sa propre inoculation le soir précédent, il se hasarda à émettre une prédiction.

« Je pense que ça marchera, dit-il. Indéfiniment.

— Mais ça marche, docteur Green, lui affirmai-je. Indéfiniment.

— Il ne faut pas anticiper, dit-il. Après si peu de temps...

— Savez-vous quel jour nous sommes, docteur Green ? demandai-je.

— Le onze septembre, dit-il. Mil neuf cent quarante-trois, si vous voulez tout savoir.

— Docteur Green, nous sommes aujourd'hui le quatre août deux mille cent

soixante-dix, lui dis-je d'une voix persuasive.

— Écoutez, dit Green, si c'était vrai, je ne serais pas habillé de cette façon, et vous ne seriez pas là, habillé comme vous l'êtes. »

Le malentendu aurait pu se prolonger indéfiniment. Je sortis mon transmetteur de ma poche et le lui montrai. J'en fis une démonstration avec projection et son stéréophonique, qu'il suivit avec émerveillement et un plaisir grandissants. Ce n'était pas un gadget des plus simples, mais c'était exactement le genre de progrès technologique qu'un homme de l'époque de Green associait à l'idée qu'il se faisait du futur. Green semblait avoir perdu tout souvenir de la conversation qui m'avait amené à lui montrer le transmetteur.

« Docteur Green, dis-je, nous sommes en l'an deux mille cent soixante-dix, au vingt-deuxième siècle. »

Il me regarda d'un air déconcerté, mais dépourvu cette fois d'incrédulité. Son expression reflétait une étrange terreur.

« Un accident ? demanda-t-il. Ma mémoire ?

— Il n'y a pas eu d'accident, dis-je. Votre mémoire est intacte, dans les limites de sa portée. Écoutez-moi. Concentrez-vous. »

Je lui fournis des explications simples et brèves, de manière à ne pas dépasser ses processus de pensée. Tandis que je lui parlais, il me fixait d'un regard inquiet en réfléchissant apparemment de toutes ses forces. Voici ce que je lui dis :

« Votre expérience a réussi, au-delà de tous les espoirs que vous pouviez raisonnablement avoir. Vos tissus ont acquis la faculté de se reformer exactement selon la même configuration d'une année sur l'autre. Leur forme est devenue invariante.

« Ceci est prouvé par des photographies et des mesures précises enregistrées d'une année à l'autre, et même d'un siècle à l'autre. Vous êtes exactement tel que vous étiez il y a plus de deux cents ans.

« Votre vie n'a pas été dépourvue d'accidents, mais les blessures bénignes, ou même plus graves, ne vous ont laissé aucune cicatrice. Vos tissus sont invariants.

« Votre cerveau est lui aussi invariant – du moins en ce qui concerne l'organisation de ses cellules. On peut comparer un cerveau à un réseau électrique. La mémoire est le réseau – les bobines, les condensateurs, et leurs connexions. La pensée consciente est la configuration de leurs différences de potentiel et des courants qui circulent entre eux. Cette configuration est complexe, mais elle est transitoire, éphémère. Les souvenirs modifient le réseau interne du cerveau en affectant toute pensée subséquente, c'est-à-dire la structure même du réseau. La structure de votre cerveau ne change jamais. Elle est invariante.

« On peut aussi comparer la pensée au fonctionnement complexe d'un central téléphonique de votre siècle, la mémoire étant figurée par l'interconnexion des différents éléments. Les interconnexions du cerveau d'une

personne ordinaire changent selon le processus de la pensée ; elles se rompent, se créent, engendrent de nouveaux souvenirs. La structure des interconnexions de votre cerveau ne change jamais. Elle est invariante.

« Les autres peuvent s'adapter à un nouvel environnement, apprendre où se trouvent les objets dont ils ont besoin, la disposition des pièces, s'habituer inconsciemment et sans conflit. Vous ne le pouvez pas ; votre cerveau est invariant. Vos habitudes sont accordées définitivement à une certaine maison : la vôtre, telle qu'elle était le jour où vous vous êtes administré votre traitement. Elle a été préservée et reconstruite depuis deux siècles, de façon que vous puissiez y vivre sans perturbations. Et vous y vivez, jour après jour, depuis le traitement qui a rendu votre cerveau invariant.

« Ne croyez pas que vous ne donnez rien en échange du soin que l'on prend de vous. Vous êtes sans doute l'homme le plus précieux au monde. Le matin, l'après-midi, le soir – vous avez trois entretiens par jour avec les quelques privilégiés qu'on a jugés mériter ou nécessiter votre aide, et qu'on a autorisés à vous rencontrer.

« J'étudie l'histoire. Je suis venu voir le vingtième siècle par les yeux d'un homme intelligent de cette époque. Vous êtes un homme très intelligent, brillant même. Votre esprit a été analysé plus en détail qu'aucun autre. Il y en a peu qui soient meilleurs que le vôtre. Je suis venu apprendre de cet esprit profondément observateur ce que signifiait la politique pour un homme de votre siècle. Je l'ai appris d'une source toute fraîche – de votre cerveau, dont rien n'est venu recouvrir les souvenirs au cours des ans, et qui n'a pas changé depuis mil neuf cent quarante-trois.

« Mais je ne suis pas très important. Des gens dont la fonction est importante viennent vous voir : des psychologues. Ils vous posent des questions, puis les répètent un peu différemment pour observer vos réactions. Une expérience n'est jamais altérée par votre souvenir d'une expérience précédente. Quand le cours de vos pensées est interrompu, celles-ci ne laissent aucun souvenir derrière elles. Votre cerveau demeure invariant, Sans vous, ces hommes devraient se contenter de tirer des conclusions générales d'expériences simples faites sur des multiples d'individus différents par leurs constitutions et leurs conditionnements divers.

Grâce à vous, ils peuvent observer des différences indéniables de réaction dues à des modifications infimes du stimulus. Certains de ces hommes vous ont poussé à bout, sans que vous vous fâchiez. Votre cerveau ne peut pas changer ; il est invariant.

« Vous êtes si précieux qu'on a l'impression que le monde serait virtuellement incapable de progresser sans votre cerveau invariant. Et pourtant, nous n'avons demandé à personne d'autre de faire ce que vous avez fait. Nous l'avons fait avec des animaux ; votre chien en est un exemple. Ce que vous avez fait, vous l'avez fait de votre plein gré, sans en connaître les conséquences.- Vous avez rendu au monde le plus grand service qui fût, sans le savoir. Mais nous, nous savons. »

Green avait incliné la tête sur sa poitrine. Son expression était préoccupée, et il semblait chercher un réconfort dans la chaleur du feu. Le chien bougea contre ses pieds ; il abaissa les yeux, le visage soudain éclairé d'un sourire. Je savais que le cours de ses pensées s'était interrompu. Les relations transitives s'étaient effacées de son cerveau. Tout souvenir de notre entretien avait disparu de ses pensées.

Je me levai et m'éclipsai discrètement avant qu'il ne lève les yeux. Peut-être ai-je gaspillé la dernière heure de la matinée.

Traduit par JACQUES POLANIS.

Invariant.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

SERVICE FUNÈBRE

par Gerard F. Conway

Pour le moment, c'est la mémoire qui est en question, avec des nuances : le pire, pour Mac Intosh, c'est l'excès de souvenirs ; pour Pierce, l'excès d'oublis. Tout est affaire de proportions. Mais on peut raffiner encore, et trouver des cas où l'excès de mémoire se combine à l'excès d'oubli pour aboutir à des tortures tout à fait abominables. Le tout, c'est qu'il y ait deux personnages en lice. Nous avons rencontré une telle situation dans La dernière fois et La suite au prochain rocher, deux histoires fondées sur la passion amoureuse. Mais les personnages étaient pratiquement égaux dans les stratégies de prolongation de la longévité chez Sellings, dans l'immortalité chez Lafferty. À l'inverse, ils peuvent être à ce point inégaux que la lutte n'aurait pas de sens : un des deux personnages domine l'autre (chez Reynolds) ou le digère (chez Wolfe). Le conflit le plus terrible est celui qui oppose deux personnages également faibles, et inégaux en pouvoirs ; par exemple un mortel et... heu... enfin, disons un immortel. Peu importe la passion en jeu ; il y en a de toutes sortes ; le couple homme-femme est un cas parmi d'autres.

UN lundi matin maussade, juste avant l'aube, il reçut l'avis qui le conviait à aller chercher son père. Après avoir appuyé de mémoire sur la touche d'attente du poste vidéo, il lui fallut deux ou trois minutes de plus pour se réveiller – ce qu'il fit en s'aspergeant d'eau froide – puis il revint à l'écran et vérifia l'heure qu'il était : trois heures quarante-quatre. De plus en plus tôt. Un moment s'écoula avant qu'il pût mettre un sens sur les mots. Il y avait trois ans qu'il attendait cet instant ; maintenant qu'il était venu, il avait l'impression qu'on le sortait d'un rêve particulièrement comateux.

VOTRE PÈRE SERA PRÊT LE MERCREDI DIX-HUIT MARS À DIX-HUIT HEURES TRENTE, TEMPS CENTRAL.

VEUILLEZ ÊTRE À L'HEURE ET VOUS MUNIR DE VOTRE CARTE BLEUE.

Jake éteignit l'écran et s'assit un moment dans l'obscurité, se laissant imprégner de vingt-quatre ans de souvenirs. Il leva les yeux vers l'hologramme de sa famille ; l'image s'estompait légèrement, mais la netteté était encore assez bonne. Sa mère, sa sœur, lui et son père. Son père ne regardait pas dans la même direction que les autres ; ses yeux fixaient quelque chose, au-delà de l'objectif qui avait enregistré la pose. Six ans plus tôt, tout paraissait en quelque sorte plus simple. Ils formaient une famille que le temps ne pouvait atteindre – c'était ce que disait l'hologramme.

Son regard se tourna vers l'écran vidéo, qui luisait encore faiblement. Son père, mort depuis trois ans, allait revenir à la maison et peut-être – mais ce n'était pas sûr – peut-être Jake allait-il pouvoir dire les choses qu'il n'avait jamais dites auparavant. Et peut-être – peut-être – tout irait-il bien, comme avant.

Il passa la matinée du mardi à nettoyer la maison et à tout mettre en ordre, puis il appela Anne. Sa sœur paraissait déconcertée. Elle n'avait jamais vraiment compris le processus du Rappel, et ne le comprenait pas plus à présent.

« N'y pense pas, lui dit Jake d'un ton patient, contente-toi d'être là demain. Je passerai te prendre. Il revient, et il va avoir besoin de nous. Moi aussi, je vais avoir besoin de toi, Anne. »

Elle sourit ; les rides de son front s'effacèrent et ses traits doux s'adoucirent encore.

« Tu n'as jamais été très bon avec père, Jake. D'accord, je serai là. » Puis elle fronça de nouveau les sourcils. « Se souviendra-t-il de nous ? Trois ans...

— Ses souvenirs ont été enregistrés, sœurlette. Il sera exactement comme il était le jour de sa mort.

— Exactement comme il était... ?

— Avec quelques changements, j'imagine. Pas si vieux, sans doute. Pas si malade. »

Elle hocha la tête. Ses cheveux se dénouèrent, près de son oreille, et une boucle tomba sur sa joue.

« Tu aurais dû être là cette nuit-là, Jake. Le livre n'était certainement pas important à ce point ; il aurait voulu que tu sois là. J'en suis sûre.

— Je sais. »

Elle se mordit la lèvre et remit ses cheveux en place de la paume de sa main.

« Je suis désolée, dit-elle. Tu sais...

— Oui, répéta Jake, je sais. »

Il passa une heure devant l'enregistreur, essayant de trouver quelque chose à dire. Rien ne vint. Il se sentait sec et vide, et se demanda pour la millième fois si le livre serait jamais terminé. Il se demanda s'il voulait réellement le terminer. L'argent n'était pas un problème ; l'indemnité de chômage lui

suffisait pour vivre et l'argent de son père lui avait procuré assez de superflu. Il éteignit l'enregistreur et se laissa aller contre le dossier du canapé ; il savait qu'il n'arriverait pas à travailler. En ouvrant les yeux, il vit l'hologramme posé au bord du poste vidéo et remarqua pour la première fois la direction que suivait le regard de son père. Peut-être était-ce une sorte d'illusion provoquée par l'obscurité qui régnait dans la pièce, mais Jake eut la certitude que les yeux le fixaient, qu'ils avaient toujours été directement fixés sur lui.

Il ne savait pas quoi acheter. La circulaire éditée par l'entreprise de Rappel indiquait que les nouveaux rappelés ne pouvaient absorber aucune nourriture organique. Les liquides étaient permis, bien qu'inutiles. Jake n'avait pas pensé à cela. Il avait voulu préparer un dîner pour son père, mais maintenant... Il acheta une bouteille de vin, espérant que cela ferait l'affaire. Tout le long du chemin qui le ramenait à l'immeuble, il serra le paquet contre sa poitrine, le protégeant par la pensée de la pluie des petites feuilles de cendre grise. Sans qu'il pût s'expliquer pourquoi, il se sentait furtif.

Le mardi soir, il écouta de la musique enregistrée, l'esprit vide, sans une pensée ni même un souvenir. Il resta seul dans le petit appartement, attendant que quelque chose lui arrive, attendant une émotion qui fût autre chose que le sentiment grandissant de culpabilité qu'il éprouvait. Rien ne vint. Il ne changeait jamais.

Une heure passa, et il alla se coucher tôt après avoir réglé le réveil vidéo à cinq heures. Il resta étendu longtemps avant de s'endormir, les yeux fixés sur les motifs d'ombres qui s'entrecroisaient au plafond, écoutant la rumeur lointaine qui montait des voies de circulation, trente-quatre étages plus bas.

La salle d'attente était bondée. Jake, qui se sentait mal à l'aise, trouva près de la fontaine un espace relativement peu encombré d'où il pouvait observer les autres visiteurs. La salle était décorée avec goût de bruns et de bleus pastel, et les rameaux d'un palmier artificiel surplombaient légèrement la tête des gens alignés contre le mur opposé. Le palmier, dont les feuilles supérieures frôlaient le plafond, était éclairé par en dessous d'une faible lueur verte qui tranchait sur la pénombre relative de la salle et donnait à la plante une apparence de fraîcheur, presque un air de vie. La salle avait une odeur de plastique neuf. Les gens étaient tous d'un certain âge, ou même vieux ; une seule autre personne avait à peu près le même âge que Jake : une jeune fille à l'air timide, avec une tresse de cheveux raides et noirs dans le dos. Près de lui se tenait un groupe de quatre femmes âgées ; l'une d'elles, une petite femme potelée vêtue d'une traditionnelle robe-chasuble marron, vit que Jake la regardait et se précipita vers lui.

« Vous êtes en avance, vous aussi ? » lui demanda-t-elle d'une voix criarde en plissant les yeux et en levant la tête pour le regarder ; elle lui arrivait à peine à la poitrine. Il haussa les épaules.

« La convocation disait six heures et demie.

— C'est presque l'heure, non ? » Elle regarda autour d'elle, puis se tourna

de nouveau vers Jake et dit d'une voix un peu plus basse : « Il y a vraiment beaucoup de monde. Je n'aurais jamais pensé qu'il y en aurait tant. Aucune des brochures n'indique combien de gens ont acheté une place de Rappel pour leurs êtres chers. » Elle prononça ces derniers mots d'une voix rapide, comme si elle citait un slogan publicitaire ; Jake sourit.

« Nous devons être une centaine, à peu près.

— C'est *tout* ? » Elle plissa les yeux. « J'aurais cru qu'il y en avait plus que ça.

— Non.

— C'est un parent, ou un ami ? » lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Jake sursauta.

« Qui ? Ah, oui, un parent. Mon père.

— Moi, c'est mon mari, Thomas. Il a signé les papiers lui-même, et il a mis tout son argent là-dedans. À peine une pension pour moi. » Elle secoua la tête. « Moi, je ne vois pas à quoi ça rime. Ça me paraît indécent... d'une certaine façon.

— Quoi ?

— Le Rappel, évidemment. Évidemment. Pourquoi vouloir les faire revenir ? Je veux dire que... j'aime Thomas – mais ce ne sera pas la même chose, vous voyez ce que je veux dire. » Elle pencha légèrement la tête pour regarder Jake sous un angle différent. Gêné par ce regard, il détourna les yeux vers l'autre bout de la salle, essayant de comprendre pourquoi elle l'avait choisi pour s'accrocher à lui.

« Il y a peut-être des gens qui ne pensent pas de cette façon, dit-il.

— Mais à quoi cela rime-t-il ? Ils n'évoluent plus. Ils ne sont pas vivants. Ils appartiennent au passé, et tout a disparu. Ils sont morts.

— Non, ils ne sont pas morts. Le Rappel les ramène à la vie. »

Elle fit un signe de tête négatif, les lèvres fermement serrées. « Non, non, n'en croyez pas un mot.

C'est ce qu'on dit dans ces brochures, c'est tout. Mais ça ne sera pas pareil, je le sais. J'ai parlé avec des amis à moi qui ont participé au programme ; ils le savent. Ils m'ont dit qu'il serait seulement, enfin... seulement comme il était le dernier jour. Thomas était un vieux radin... enfin, il était près de ses sous. Il ne changera pas. Il ne se rappellera même pas qu'il était mort. À quoi cela rime-t-il ? Représentez-vous ça, faites-en autant. Vous verrez.

— Je verrai, je suppose », dit Jake avec raideur.

Elle le regarda bizarrement.

« Vous espérez vraiment... » Elle s'interrompt et sourit légèrement, comme à une réflexion intérieure. « Je suis désolée. Je parle trop. Je suis vraiment désolée. Vraiment. » Elle lui posa la main sur le bras. Il sentit ses doigts secs et fragiles sur son poignet. « C'est votre père ? » Jake hocha la tête. « Et vous l'aimez, vous voulez que tout aille bien entre vous, c'est cela ? Je sais ; mon fils était comme vous, exactement.

— Madame, savez-vous comment tout cela a commencé ? »

Son étreinte se desserra, mais elle ne le lâcha pas. Elle sourit de nouveau, d'un air un peu triste cette fois.

« Comment on a entrepris de créer le Rappel, vous voulez dire ? » Elle cligna des yeux. « Il y a toujours des gens, je suppose, qui veulent essayer d'arranger les choses. Je suis désolée. Je me suis trompée. » Elle se tut un instant et laissa retomber sa main contre sa robe-chasuble, dont elle lissa les plis. « J'avais pensé que vous aviez l'air seul et que vous aimeriez parler, parce que je me sentais seule moi aussi, et peut-être un peu effrayée. Je suis désolée. » Elle s'interrompit et gloussa. « Je le répète trop souvent. Thomas dit – disait – que je le répète trop souvent. Il a raison. »

Souriant de nouveau, cette fois d'un sourire distrait, elle s'éloigna de Jake à reculons et buta contre la jeune fille à la natte brune. La vieille femme sursauta et tendit les mains pour se retenir. Elle allait dire : « Je suis désolée », mais s'interrompit, gloussa, et s'éloigna dans la foule. Jake, en la regardant s'en aller, sentit quelque chose changer en lui, un autre sentiment qui montait vers la surface, mais disparut avant qu'il pût en prendre conscience. Il lui vint à l'esprit qu'il devrait essayer de parler à la jeune fille aux cheveux noirs, mais le souvenir d'une autre fille se fraya un chemin en lui et il ferma les yeux ; il se radossa au mur, attendant l'appel de son numéro.

Il semblait qu'il fût incapable de jamais faire le premier pas. Il avait voulu cette fille, cette grande fille dégingandée aux yeux bleus et aux doux cheveux bruns ; il aurait voulu l'épouser et il avait formé des projets pour organiser sa vie, des projets délicats qui prouveraient sa valeur en tant qu'écrivain et en tant qu'homme. Il la voulait et l'aurait épousée, mais quelque chose l'avait retenu ; il ne savait pas vraiment, ne pouvait pas être absolument certain qu'elle voudrait de lui. Et il ne voulait pas le lui demander – pas tant qu'il devrait revenir auprès de son père et tenter de lui expliquer un autre échec.

Ce souvenir le tourmentait, comme tous les autres. Il se sentait paralysé par ses souvenirs ; chacun d'eux agissait sur lui, lui disait ce qu'il était, établissait des précédents pour le reste de sa vie. Il était lié et n'agissait que par inertie, comme il agissait maintenant. Il ne faisait que suivre indéfiniment le même chemin familial.

La jeune femme noire assise derrière l'étroit comptoir leva la tête avec un sourire strictement professionnel et prit la carte bleue qu'il lui tendait. Elle la glissa dans le terminal de son bureau, examina les chiffres lumineux projetés sur le petit écran bleu et inscrivit quelque chose à l'aide d'un stylet sur le carré qui lui faisait face.

« M. Grant vous attend, monsieur, dit-elle en indiquant une entrée voûtée. Par là et à droite. » Elle se tourna vers la personne suivante.

Jake attendit un instant, croyant qu'elle allait ajouter quelque chose, mais elle ne lui prêta plus attention. Après un silence durant lequel il essaya de trouver quelque chose à dire, il passa devant elle et suivit le couloir jusqu'à la

salle rose pastel qui s'ouvrait à l'autre extrémité.

Son père était là, qui l'attendait.

« Bonjour, papa. »

Ce fut tout. Il ne trouva rien d'autre à dire. « Comment vas-tu ? » semblait déplacé, tout à fait déplacé, et il aurait voulu se trouver n'importe où ailleurs sauf là.

Son père se tourna vers l'homme qui se trouvait à son côté, et que Jake n'avait pas remarqué.

« Je vais avec lui ? » demanda-t-il.

Jake fut surpris du ton soumis de cette voix ; il se la rappelait plus étoffée, plus grave.

L'autre homme, élégamment vêtu d'un habit noir, posa la main sur l'épaule du vieillard pour le faire avancer :

« Oui, monsieur Grant, vous allez avec votre fils. » Il se tourna vers Jake et ajouta :

« Il faudra que vous soyez patient. Ses premiers moments seront un peu brumeux – la désorientation. »

L'homme en habit consulta sa montre, puis la remit dans sa poche gousset :

« Il n'a été Rappelé qu'il y a une heure ; l'un des premiers depuis que le programme a pris effet. »

L'homme en noir sortit de sa poche un petit objet cylindrique et le donna à Jake :

« Voici votre boîtier de commande. Quand vous irez vous coucher ce soir, tournez ce bouton. »

Comme Jake le regardait d'un air curieux, l'homme lui fournit quelques explications et Jake sentit peu à peu son estomac se serrer. Il regarda son père, essayant de discerner les engrenages et les mécanismes qui devaient se dissimuler sous ses vêtements, se demandant si la chair était réelle ou si ce n'était qu'un quelconque amalgame de plastique. Il glissa le cylindre dans sa manche et prit le bras de son père.

« Viens, papa, dit-il. Allons à la maison. »

Son père resta silencieux pendant tout le trajet. Jake gardait les yeux fixés droit devant lui, tantôt sur la piste routière, tantôt sur les commandes automatiques du véhicule, évitant de regarder le souvenir assis à côté de lui.

Non, pas un souvenir, quelque chose de plus, se disait-il. C'était son père ; quelque part dans ce corps, son père vivait. Jake se concentrait alors sur la route, mais lorsqu'il se rappelait soudain d'où venait le vieil homme assis près de lui, un frisson lui parcourait la colonne vertébrale – il se cramponnait de toutes ses forces au dispositif de pilotage jusqu'à ce que le frisson fût passé et qu'il pût se détendre à nouveau.

Anne s'arrêta devant la porte de l'appartement, la main suspendue au-dessus du clavier d'ouverture. Jake était derrière elle.

« Vas-y, Anne, dit-il. Il doit se demander ce qui nous a retardés. »

Elle tourna vers lui un visage inexpressif, bien qu'il y eût une tension évidente dans ses gestes et dans sa façon de serrer les lèvres :

« Pourquoi l'as-tu laissé seul ? J'aurais pu venir ici par mes propres moyens.

— Je voulais te parler avant que tu le voies. Pour te faire comprendre ce qu'il en est.

— Je comprends ce qu'il en est, Jake. C'est toi qui ne comprends pas.

— Ne revenons pas là-dessus, Anne. Entre, je t'en prie. »

Elle recula et fit un geste en direction du clavier :

« Vas-y. C'est ton appartement. »

Agacé, il tendit la main et composa le code au clavier, puis se glissa par la porte tournante dans le court vestibule. Son père était assis sur le canapé, les yeux fixés sur la fenêtre-écran. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, le vieillard se retourna avec un sourire timide et hésitant ; le sentiment de désorientation s'estompait. *Il commence à comprendre ce qui s'est passé*, se dit Jake, *il sait que nous l'avons fait revenir*.

« Papa, voici Anne. Tu te souviens d'Anne.

— Évidemment, » dit le vieillard. Son visage s'éclaira d'un autre sourire lorsqu'ils s'approchèrent. « Comment vas-tu, Anne ? Comment vas-tu ? »

Ils se dévisagèrent un instant, puis Anne fit un pas en avant et s'arrêta. Elle pencha légèrement la tête d'un côté, puis de l'autre, pour examiner le visage du vieillard ; elle parut marmonner quelque chose et se tourna vers Jake, le visage blême et la voix tendue.

« Jake...

— Anne est un peu fatiguée, papa, dit vivement Jake. Attends-nous donc une minute, nous revenons tout de suite. Tu nous attends, hein ?

— Certainement, Jake, dit le vieillard avec un hochement de tête. Allez-y. »

Il se rassit sur le canapé.

Jake saisit Anne par la main, juste au-dessous du poignet, et l'entraîna vers le coin-cuisine. « Qu'essaies-tu de faire ? de le blesser ? » Il se reprit et l'attira plus près de lui. « Ne peux-tu même pas... » Mais elle pleurait.

« C'est tout à fait papa, dit-elle, exactement comme il était. Tout à fait lui, Jake. Je n'avais pas vraiment... »

Sa voix s'éteignit, elle frissonna et tenta de dégager sa main. Jake relâcha son étreinte, passa son autre bras autour d'elle et la rapprocha de lui, la laissant s'appuyer contre sa poitrine. Il ne savait pas quoi faire de plus. Par l'ouverture voûtée de la cuisine, il voyait son père dans la salle de séjour, penché en avant pour suivre sur la fenêtre-écran la circulation des voitures, loin au-dessous d'eux. Il l'avait vu si souvent ainsi qu'il éprouva une sorte de choc à le retrouver dans cette même position. Son père avait passé des heures devant la fenêtre-écran, dont il avait réglé la définition au maximum pour permettre à ses yeux fatigués de distinguer les plus lointains détails à travers le smog.

Pourquoi Jake en était-il si troublé ? Le souvenir et la réalité ne faisaient qu'un ; était-ce pour cela ?

« Pourquoi l'as-tu fait revenir ? » lui demanda Anne, soudainement. Ils étaient restés silencieux un moment, et Jake sortit de sa rêverie ; il relâcha les épaules d'Anne, mais elle ne s'écarta pas de lui.

« Pourquoi ? Parce que je l'aime. Parce que je veux... lui parler. J'ai pensé que je pourrais le faire, maintenant.

— Pourquoi serait-ce différent maintenant ? Vous étiez presque des étrangers, vers la fin. Qu'est-ce qui peut te faire croire... » Elle s'interrompit, inspira profondément et exhala un long soupir en se laissant aller contre son frère. « Pardonne-moi, Jake. Tout est bouleversé, je ne sais plus ce qu'il faut dire et ce qu'il ne faut pas dire. Depuis trois ans, je n'avais pas pensé au moment où nous le verrions – enfin... vivant... comme ça. C'était quelque chose dont tu parlais, dans quoi tu avais engagé ta part de l'héritage, mais je n'avais jamais cru que ça arriverait un jour. Et maintenant qu'il est là, je le connais sans le connaître et je ne sais pas quoi dire.

— Tu as dit beaucoup de choses.

— C'est vrai, pourtant. » Elle se pencha légèrement en arrière pour lever les yeux vers lui à travers sa frange. « Je sais que ce que je fais n'a aucun sens et que ce n'est pas ce que tu attends de moi. Ce doit être affreux pour toi, Jake. Je suis désolée. »

C'était elle qui l'étreignait, maintenant ; Jake se sentit désorienté, se demandant comment leurs rôles s'étaient inversés de sorte que c'était maintenant elle qui le consolait.

« Je ne sais pas ce que je ressens, Anne. Honnêtement.

— Non ? »

Il secoua la tête. Son père était sorti de son champ visuel, sans doute pour se rapprocher de la fenêtre-écran.

« Je pense que c'est ce que je veux, dit-il. J'ai besoin de le voir une fois encore. Peut-être puis-je... faire quelque chose.

— Mais tu ne le peux pas », dit-elle. Elle avait prononcé les deux premières syllabes d'une voix sonore, qui s'était presque réduite à un chuchotement quand elle s'était rendu compte qu'elle parlait trop fort. « Tu ne peux pas. C'est fini ; ce n'est pas *réellement* papa. Tu ne peux rien changer, Jake, c'est impossible. Ce que tu as là n'est qu'un amas de souvenirs ; on ne peut pas faire l'amour à un souvenir. »

Il s'écarta d'elle, choqué par l'analogie. Il ne réfléchissait pas à ce qu'elle avait dit, seulement à la façon dont elle l'avait dit.

« Laissons tomber, Anne. D'accord ? Je pense que nous devrions retourner auprès de lui.

— Retourne auprès de lui, Jake. Moi, je dois partir. » Elle s'éloigna d'un pas, s'arrêta. « J'ai une famille, tu sais. De ce côté-là, je n'ai pas besoin de lui, plus maintenant. Et je ne peux pas lui demander... demander à cette *chose*... ce qu'elle est incapable de me donner. »

Elle sortit, se glissant par la porte de l'appartement avant que Jake pût la rappeler. Le vieillard, devant sa fenêtre-écran, ne l'avait pas vue partir ; Jake se dit que c'était mieux ainsi. Son père n'aurait pas compris.

Jake tendit à son père un verre à demi empli de vin, avec un cube de glace qui dansait et tournait au milieu du liquide rouge sombre. Le vieillard prit le verre et le posa sur ses genoux en le tenant à deux mains. Il regarda Jake s'asseoir en face de lui, sans quitter son visage des yeux un seul instant. Jake n'arrivait pas à déchiffrer l'expression de son père ; elle était distante, pas vraiment paternelle, pas vraiment réelle. Il éleva son verre, et son père en fit autant d'un geste un peu gauche.

« Veux-tu porter un toast ? demanda Jake.

— Non, Jake. C'est ton vin, après tout », répondit le vieil homme en souriant.

Jake éprouvait le sentiment étrange d'être entraîné malgré lui. Il savait que cette scène était fanée, qu'elle n'existait qu'en raison de l'énergie cinétique qu'elle avait conservé depuis sa jeunesse. Il ne parvenait pas à faire le premier pas.

Il porta un toast et but une gorgée de vin, imité par le vieillard.

« Comment va ce livre ?

— Ça va. J'y travaille.

— Tu as trouvé un éditeur ?

— Pas encore. »

Son père secoua la tête, et dit d'une voix feutrée quelque chose qu'il ne put entendre.

« Je pense qu'il se vendra, papa. J'en suis sûr.

— C'est toi qui dois le savoir, Jake.

— Tu ne m'approuves pas ?

— Peu importe. C'est ton travail, et ta vie. » Jake hocha la tête sans rien dire.

Son père but une petite gorgée de vin en parcourant des yeux l'appartement. Son regard s'arrêta sur l'hologramme ; il bougea les lèvres, les pressa l'une contre l'autre et sourit. « Rien n'a changé, je vois. Tu as toujours la photo.

— Oui. » (Que pouvait-il dire d'autre ?)

« Combien, trois ans ? Non. Six, maintenant. Il y a si longtemps ? Rien ne semble avoir changé. Rien du tout.

— J'ai tout gardé comme c'était.

— Mais pourquoi ? Pour moi ? Ne sois pas idiot, Jake.

— C'est vrai. Je l'ai gardé comme ça pour... » (Pour quoi ? Pourquoi comme ça ? Inconfortable, étrange.)

« Parle à voix haute, Jake. Que disais-tu ?

— Rien, papa.

— Hum. » Le vieillard croisa les jambes et son regard se posa de nouveau

sur la fenêtre-écran. Une lueur grise filtrait de chaque côté de l'écran, obscurcissant la plus grande partie de l'image. « Ceci a changé, par contre ; ce n'était pas aussi mauvais, la dernière fois que je l'ai vu. Les choses ont empiré ?

— Terriblement. Il est difficile de marcher à l'extérieur.

— Ces filtres, ils sont efficaces ?

— Plus ou moins.

— *Plus ou moins*, soupira son père. Voyons, Jake, qu'est-ce que ça veut dire exactement ? Il faut être plus explicite, mon garçon.

— Je suis désolé. Je veux dire qu'ils sont parfois efficaces, et que parfois ils le sont moins. Il y a des gens qui meurent. »

Son père fit « Ahhh » et continua de siroter son vin, faisant rouler son verre entre ses mains dans les intervalles qui séparaient chaque gorgée.

« Qu'est devenue cette jeune fille... comment s'appelait-elle, Susanna ?

— Susan. Nous ne nous sommes pas beaucoup vus, père.

— Pas beaucoup ? Tu veux dire que tu t'en es désintéressé ?

— C'est à peu près ça.

— Jake, ne mènes-tu jamais rien à son terme ?

Tu restes toujours coincé entre le début et la fin. Que s'est-il passé entre toi et cette fille ?

— Rien, papa ; rien du tout.

— Allons, Jake. Tu vas bientôt avoir vingt-cinq ans, et c'est l'âge pour un homme de se marier. Tu ne peux pas continuer à passer à côté des choses de cette façon. Appelle cette fille immédiatement ; dis-lui de venir ici et nous verrons ce qu'on peut faire. Oui, c'est ça – voir ce qu'on peut faire. »

Jake secoua la tête ; son père, qui regardait ailleurs, ne vit pas le geste. Son regard était fixé au-delà de Jake sur un point distant, tout comme dans l'hologramme qui se trouvait sur le bureau.

« Non, papa.

— Hein ? Pourquoi, non ?

— J'ai vingt-sept ans. Il y a trois ans de cela, papa.

— Hein ? Ah, oui. Bon, appelle cette fille, de toute façon. Je te le dis, Jake, il n'est pas bon pour un garçon de ton âge de laisser les choses à l'abandon. Appelle-la, tout de suite.

— Papa, je ne l'ai pas vue depuis trois ans.

— Que veux-tu dire, tu ne l'as pas vue ? Hier... » Il s'interrompit, parut bredouiller un instant. « C'était il y a longtemps, Jake, hein ?

— Oui, papa. »

Ils gardèrent un moment le silence tout en dégustant leur vin ; l'un regardait l'autre, tandis que l'autre regardait dans le vide.

« Papa...

— Jake, coupa le vieillard. Jake, tu ne l'as pas oubliée, n'est-ce pas ?

— Oublié qui ? »

Le visage de son père s'empourpra. « Ta mère, Jake. » Il inspira, puis

souffla lentement ; Jake perçut une sorte de faible bruissement dans la poitrine de son père – un son qui n'était pas tout à fait celui de la chair. « Tu t'es bien occupé d'elle ?

— Elle est morte un an après toi, papa. Elle était malade.

— Tu aurais dû prendre soin d'elle, Jake », reprit son père sans s'interrompre, sans paraître avoir entendu ce que lui disait Jake. « Elle a été bonne pour toi. Pour moi aussi, je le sais. Toutes les femmes ne resteraient pas avec un homme aussi longtemps qu'elle l'a fait.

— Papa, elle est morte.

— Prends soin d'elle, Jake ; veille à ce qu'elle ne souffre jamais comme j'ai souffert. Tu y veilleras, n'est-ce pas ?

— Papa... » Mais son père ne l'écoutait pas. Non. Son père ne comprenait pas.

« Les choses *ont* changé, papa », dit Jake, avec douceur. Son père leva les yeux vers lui. Ils étaient vides ; Jake vit la lumière qui venait de derrière son épaule se refléter en eux. C'était une sorte de plastique. « Les choses ont changé.

— Absurde. Le smog a empiré, c'est vrai, mais toi ? Et ta sœur, Anne ? Non. Vous êtes toujours les mêmes, tous les deux ; exactement comme vous étiez hier, comme vous avez toujours été. » Le vieillard se mit à rire et porta le verre à ses lèvres. Il but. « Non, non. Vous n'avez pas changé. Rien n'a changé.

— Papa, pourquoi les choses n'allaient-elles pas entre nous ?

— Hein ? Que veux-tu dire par là ?

— Tu ne m'as jamais écouté, tu sais ; à l'instant, tu n'as pas entendu un seul mot de ce que je te disais.

— Ce n'est pas vrai, Jake, ce n'est pas vrai. J'ai entendu tout ce que tu as dit, tout. Tu te trompes.

— Je ne me trompe pas, papa. Tout ce que tu viens de me dire, tu me l'as dit juste avant de mourir – comment je devais prendre soin de maman. Mais elle est morte, papa. Elle est morte.

— Et tu devrais t'occuper d'elle ; tu sais que tu le devrais.

— Pas un mot de ce que j'ai dit.

— Absurde. Absurde.

— Pas un mot, pas un mot. Tu ne m'entends pas.

— J'ai tout entendu.

— Mais tu ne comprends pas, et tu ne comprendras jamais. Pas maintenant.

— De quoi parles-tu, Jake ?

— *Je ne peux pas te changer.* Le souvenir que j'ai de toi me fait mal, et je voulais l'arranger, faire de mon souvenir un bon souvenir – mais c'est impossible. Je ne peux pas te changer, pas plus que je ne peux honnêtement changer ce souvenir. Bon sang...

— Jake, Jake. Tu es si jeune. Tu verras, dans quelques années...

— J'ai vingt-sept ans, papa. Et je n'ai rien fait de ma vie, tant que j'ai été sous ta domination.

— Comment peux-tu avoir vingt-sept ans ? Je connais quand même l'âge de mon propre... » Le vieillard s'interrompt, l'air déconcerté. Jake soupira et sortit le cylindre de sa poche.

« Jake ? Rien ne va, n'est-ce pas ? » Il posa sur son fils des yeux écarquillés, pleins de frayeur. Ce n'étaient pas les yeux que Jake avait redoutés quand il était plus jeune ; Jake se rendit compte que ces yeux-là n'existaient qu'en un seul endroit, et qu'ils existeraient toujours sans jamais changer tant qu'il n'y aurait pas accordé la réflexion et la remise en question qui s'imposaient.

« Non, papa. Rien ne va. Tu n'es qu'un souvenir », dit-il en tournant le minuscule bouton du cylindre.

La salle d'attente n'était pas aussi bondée qu'elle l'avait été la veille. La jeune femme noire ne semblait pas non plus aussi surmenée, mais l'expression de son visage n'en était pas pour autant détendue. Elle avait un air préoccupé, et son froncement de sourcils ne disparut pas totalement lorsque Jake s'approcha du comptoir, suivi de son père qui se déplaçait d'un mouvement mécanique et saccadé. Elle regarda Jake d'un air suspicieux, comme quelqu'un qui aurait acquis récemment une vision plus cynique de ses suppliants. « Qu'est-ce qu'il a ? » demanda-t-elle avec un geste de la tête en direction de la maquette de vieillard.

« J'ai coupé les circuits mémoriels – dans les règles, je pense. Ce n'est plus qu'un robot. » Il tendit le cylindre à la jeune femme, qui le posa entre eux sur le comptoir.

« Il n'y a pas grand monde, aujourd'hui, ajouta-t-il.

— Les rumeurs vont vite, répondit-elle. Je suppose que les déterreurs de cadavres sont retournés se cacher sous leurs pierres.

— Hein ?

— Peu importe. J'ai l'impression que Rappel va fermer ses portes.

— Dommage. Encore une entreprise à l'agonie. »

Elle émit un grognement et feignit de l'ignorer. Comme il ne s'éloignait toujours pas, elle releva les yeux en fronçant les sourcils. « Oui ? Vous voulez autre chose ?

— Juste un renseignement », dit Jake avec un regard vers la coquille vide qui se trouvait derrière lui. Qui dois-je contacter pour des obsèques ? »

Traduit par JACQUES POLANIS.

Funeral Service.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

LE CHEMIN DE CROIX DES SIÈCLES

par Henry Kuttner

Voici une quatrième histoire où la conscience d'un immortel est fortement rétrécie ; cette fois, cependant, l'oubli n'est pas naturel mais institutionnel. Périodiquement, le héros de Kuttner subit une sorte de cure de désintoxication, dont il sort remis à neuf. Le souvenir serait-il pire que l'oubli ? Dans certains cas, oui, bien sûr. Herr Doktor Freud en a même tiré une définition de la névrose. Mais il en a tiré aussi quelques idées sur la guérison. Comment ramener à la surface des souvenirs trop méthodiquement effacés ? Il y faudrait, sans doute, un concours de circonstances tout à fait exceptionnel. En termes techniques : un passage à l'acte.

O N l'appelait le Christ. Mais ce n'était pas l'homme qui avait gravi le long chemin du Golgotha cinq mille années plus tôt. On l'appelait Bouddha et Mahomet ; on l'appelait l'Agneau et le Béni de Dieu. On l'appelait le Prince de la Paix et l'Immortel.

Son nom était Tyrell.

Il venait de gravir un autre chemin, le sentier escarpé qui menait au monastère sur la montagne, et il resta un moment à cligner des yeux dans le brillant soleil. Sa tunique blanche était tachée du noir rituel.

La jeune fille à ses côtés lui toucha le bras et lui fit doucement signe d'avancer. Il entra dans l'ombre du porche.

Puis il hésita et regarda en arrière. La route se déroulait jusqu'à la prairie montagnarde où se dressait le monastère et la verdure de la prairie était éblouissante dans le printemps précoce. Vaguement, très loin, il sentit un chagrin déchirant à l'idée de quitter cette lumière, mais il pressentait que tout irait mieux bientôt. Et la lumière était si loin : elle avait perdu de sa réalité. La jeune fille lui toucha de nouveau le bras : il opina avec obéissance et avança, conscient du trouble que lui causait une perte prochaine que son esprit las ne

pouvait plus comprendre.

Je suis très vieux, pensa-t-il.

Dans la cour, les prêtres s'inclinèrent devant lui. Mons, le chef, se tenait de l'autre côté d'une large nappe d'eau qui reflétait le bleu infini du ciel. De temps à autre, une légère brise fraîche ridait la surface de l'eau.

Les vieilles habitudes lancèrent leur message par ses nerfs. Tyrell leva la main et les bénit tous.

Sa voix disait doucement les paroles remémorées.

« Que la paix soit avec vous. Que la paix s'étende sur toute la terre troublée, sur tous les mondes et dans le ciel béni de Dieu qui les sépare. Les Forces des... des... » Ses mains eurent un geste hésitant ; puis il se souvint : « Les Forces des Ténèbres ne pourront rien contre l'amour et la compréhension de Dieu. Je vous apporte la parole de Dieu : c'est l'amour, c'est la compréhension et c'est la paix. »

Ils attendirent qu'il ait fini. Ce n'était pas le bon moment, ni le bon rituel. Mais cela n'avait pas d'importance, comme il était le Messie.

Mons, de l'autre côté de l'eau, fit un signe. La jeune fille près de Tyrell mit délicatement les mains sur les épaules de sa tunique.

Mons s'écria :

« Immortel, veux-tu rejeter tes vêtements souillés et avec eux les péchés du temps ? » Tyrell jeta un regard vague vers lui.

« Béniras-tu un nouveau siècle de ta sainte présence ? »

Tyrell se souvint de quelques mots.

« Je pars en paix ; je reviens en paix », dit-il.

La jeune fille enleva délicatement la tunique blanche, s'agenouilla et ôta les sandales de Tyrell. Nu, il se dressait au bord de l'eau.

On aurait dit un garçon de vingt ans. Il avait deux mille ans.

Il semblait profondément troublé. Mons avait levé le bras d'un air de commandement, mais Tyrell regardait confusément autour de lui ; il rencontra le regard gris de la jeune fille.

« Nerina ? murmura-t-il.

— Entrez dans l'eau, murmura-t-elle. Traversez à la nage. »

Il étendit la main et toucha les siennes. Elle sentit ce merveilleux courant de douceur qui était sa force indomptable. Elle pressa sa main très fort, cherchant à traverser le brouillard de son esprit, essayant de lui faire savoir que tout irait bien de nouveau, qu'elle l'attendrait... comme elle avait déjà attendu trois fois sa résurrection, au cours des trois cents dernières années.

Elle était beaucoup plus jeune que Tyrell, mais également immortelle.

Un instant, la brume s'éclaircit dans les yeux bleus.

« Attends-moi, Nerina », dit-il. Puis, repris de son ancienne agilité, il plongea dans l'eau d'un saut magistral.

Elle le regardait nager, sûrement et régulièrement. Son corps était intact ; il le resterait toujours, même en vieillissant plus encore. Seul son esprit se raidissait, creusant plus profondément dans les ornières de fer du temps,

perdant le contact avec le présent, et sa mémoire le quittait par fragments. Mais les souvenirs les plus vieux partaient les derniers, et les réflexes après tous les autres.

Elle avait conscience de son propre corps, jeune, fort et beau, comme il le serait toujours. Son esprit... il existait aussi une réponse à cela. Elle contemplait cette réponse.

Je suis bénie entre toutes les femmes, pensa-t-elle. Seule de toutes les femmes de l'univers, je suis l'Amante de Tyrell, et la seule autre créature immortelle jamais née.

Avec amour et respect, elle le regardait nager. À ses pieds gisait la tunique abandonnée, souillée de tous les souvenirs d'une centaine d'années.

Cela ne semblait pas si lointain. Elle se rappelait très clairement la dernière fois qu'elle avait regardé Tyrell traverser l'eau à la nage. Et il y avait eu une autre fois avant cela : et c'était la première. Pour elle ; pas pour Tyrell.

Il sortit, trempé, de l'eau et hésita. Elle ressentit un coup à le voir passer de la force sûre à l'égaré étonné. Mais Mons était prêt. Il tendit la main et prit celle de Tyrell. Il conduisit le Messie vers une porte qui s'ouvrait dans le haut mur du monastère. Elle pensa que Tyrell se retournait vers elle, avec la tendresse qui était toujours présente dans son profond et merveilleux calme.

Un prêtre ramassa la robe souillée à ses pieds et l'emporta. Elle serait lavée et placée sur l'autel, le tabernacle sphérique aux formes du Monde-Mère.

D'une blancheur éblouissante, ses plis retomberaient doucement autour de la terre.

Elle serait lavée, tout comme l'esprit de Tyrell serait lavé, débarrassé des strates de souvenirs amoncelés par un siècle.

Les prêtres s'éloignaient. Elle jeta un regard, par le portail ouvert, à la verdoyante beauté de la prairie, cette herbe printanière qui se tendait sensuellement vers le soleil après les neiges de l'hiver. *Immortelle*, pensa-t-elle, tendant les bras en l'air, sentant le sang éternel, liqueur des dieux, chanter son rythme profond à travers son corps. *Tyrell était celui qui souffrait. Moi, je n'ai pas à payer pour cette... merveille.*

Vingt siècles.

Et le premier siècle avait dû être d'une horreur indicible.

Son esprit se détourna des brouillards épais de l'histoire devenue légende, ne considérant qu'en un éclair le calme Christ Blanc traversant ce chaos de mal hurlant, où la terre était noircie, ensanglantée de haine et d'angoisse. Ragnarok, Armageddon, l'Heure de l'Antéchrist – deux mille ans auparavant !

Battu, déterminé, prêchant sa parole d'amour et de paix, le Messie Blanc avait traversé comme une lumière la descente de la terre en enfer.

Il avait vécu, et les forces du mal s'étaient entre-détruites, et voilà que le monde avait trouvé la paix – la paix depuis si longtemps que le souvenir de l'Heure de l'Antéchrist s'était perdu ; c'était maintenant une légende.

Perdu même pour Tyrell. Elle en était heureuse. Ce devait être terrible de se souvenir. Elle frissonna à la pensée du martyr qu'il avait dû endurer.

Mais le Jour du Messie était arrivé, et Nerina, la seule autre à être née immortelle, contemplait avec révérence et amour la porte que Tyrell avait franchie.

Elle baissa les yeux sur l'eau bleue. Un vent froid en ridait la surface ; un nuage passa légèrement devant le soleil, plongeant la journée radieuse dans l'ombre.

Il se passerait soixante-dix ans avant qu'elle franchisse à son tour l'eau à la nage. Et alors, à son réveil, elle verrait les yeux bleus de Tyrell sur elle, sa main tenant légèrement la sienne pour l'aider à la rejoindre dans la jeunesse, ce printemps où ils vivaient éternellement.

*

* *

Ses yeux gris étaient posés sur lui ; sa main touchait la sienne reposant sur la couche. Mais il ne s'éveillait toujours pas.

Elle jeta un regard anxieux vers Mons.

Il fit un signe de tête rassurant.

Elle sentit contre sa main un mouvement presque imperceptible.

Ses paupières tressaillirent, se soulevèrent lentement. La même certitude calme et profonde était toujours dans ces yeux bleus qui avaient tant vu, dans cet esprit qui avait tant oublié. Tyrell la regarda un moment. Puis il sourit.

Nerina dit, tremblante :

« Chaque fois, j'ai peur que vous ne m'ayez oubliée.

— Nous lui rendons toujours les souvenirs qui vous concernent, Bénie de Dieu, dit Mons. Nous le ferons toujours. » Il se pencha sur Tyrell. « Immortel, êtes-vous pleinement réveillé ?

— Oui », dit Tyrell, et il se redressa, lançant ses jambes par-dessus le bord de la couche, sautant sur pieds d'un seul mouvement rapide et sûr. Il regarda autour de lui, vit la nouvelle tunique d'une blancheur immaculée et s'en revêtit. Nerina et Mons voyaient bien qu'il ne restait pas d'hésitation dans ses mouvements. Dans le corps éternel, l'esprit était de nouveau jeune et sûr, sans nuage.

Mons s'agenouilla, et Nerina aussi. Le prêtre dit doucement :

« Remercions Dieu d'avoir permis une nouvelle Incarnation. Que la paix règne durant ce cycle et tous les cycles à venir. »

Tyrell releva Nerina, puis il se pencha et mit Mons sur ses pieds.

« Mons, Mons, dit-il avec reproche, chaque siècle, je suis traité moins comme un homme et plus comme un dieu. Si vous aviez vécu il y a quelques... siècles oh ! ils priaient toujours quand je me réveillais, mais pas à genoux. Je suis un homme, Mons. Ne l'oubliez pas.

— Vous avez apporté la paix au monde, dit Mons.

— Alors puis-je avoir quelque chose à manger, en échange ? »

Mons s'inclina et sortit. Tyrell se tourna vivement vers Nerina et l'attira

près de lui de toute la force et la douceur de ses bras.

« S'il fallait un jour ne plus me réveiller... dit-il. C'est à toi qu'il serait le plus dur de renoncer. Je ne savais pas combien j'étais solitaire avant de trouver ma semblable en immortalité.

— Nous avons une semaine, ici au monastère, dit-elle. Une semaine de retraite, avant de retourner chez nous. C'est ce que je préfère : être ici avec vous.

— Attends un peu, dit-il. Encore quelques siècles, et tu perdras cette attitude révérente. Je le voudrais bien. L'amour, c'est mieux : et qui d'autre pourrais-je aimer de cette façon ? »

Elle pensa aux siècles de solitude qu'il avait subis, et tout son corps était douloureux d'amour et de compassion.

Après le baiser, elle se recula et le regarda pensivement.

« Vous avez changé de nouveau, dit-elle. C'est toujours vous, mais...

— Mais quoi ?

— Vous êtes plus doux, en quelque sorte. » Tyrell rit.

« Chaque fois, ils me lavent le cerveau et me donnent un nouveau jeu de souvenirs. Oh ! la plupart des anciens, mais le total est un peu différent. Chaque fois. Les choses sont plus paisibles qu'il y a un siècle. Aussi mon esprit est-il adapté aux temps. Sinon, je deviendrais graduellement un anachronisme. » Il fronça légèrement les sourcils : « Qui est-ce ? »

Elle regarda vers la porte.

« Mons ? Non. Il n'y a personne.

— Ah ? Eh bien... oui, nous allons avoir une semaine de retraite. Le temps de penser, d'intégrer ma nouvelle personnalité. Et le passé... » Il hésita de nouveau.

« Comme j'aurais aimé être née plus tôt. J'aurais pu être avec vous...

— Non, dit-il brusquement. Du moins... pas trop tôt.

— Était-ce si terrible ? »

Il haussa les épaules.

« Je ne sais plus à quel point mes souvenirs sont fidèles. Je suis heureux de ne pas me souvenir mieux. Mais je me souviens suffisamment. Les légendes disent vrai. » Le chagrin obscurcit son visage. « Les grandes guerres... l'enfer lâché sur terre. L'Enfer était tout-puissant. L'Antéchrist marchait au plein soleil de midi... » Son regard se porta sur le plafond bas et pâle de la pièce, mais il voyait plus loin. « Les hommes étaient devenus des bêtes.

Des diables. Je leur parlai de paix et ils essayèrent de me tuer. Je le supportai. J'étais immortel, par la grâce de Dieu. Mais ils auraient pu me tuer. Je suis vulnérable aux armes. » Il prit une profonde inspiration. « L'immortalité ne suffisait pas. La volonté de Dieu m'a préservé, afin que je puisse continuer à prêcher la paix jusqu'à ce que, petit à petit, les bêtes mutilées se souviennent de leur âme, et tendent leurs bras hors de l'enfer... »

Jamais elle ne l'avait entendu parler comme cela.

Délicatement, elle lui toucha la main.

Il revint vers elle.

« C'est fini. Le passé est mort. Aujourd'hui est à nous. »

Au loin, les prêtres chantaient un hymne de joie et de gratitude.

*

* *

L'après-midi suivant, elle l'aperçut au fond du couloir, penché sur une sombre forme écroulée. Elle accourut. Il était courbé près du corps d'un prêtre, et quand Nerina l'appela, il frissonna et se leva, le visage blanc et terrifié.

Elle baissa les yeux et son visage pâlit aussi.

Le prêtre était mort. Il avait des marques bleues sur la gorge et son cou était brisé : sa tête était affreusement tordue.

Tyrell bougea pour lui cacher le corps.

« A... appelle Mons, dit-il, hésitant comme s'il avait atteint la fin d'un siècle. Vite... Il le faut... appelle-le ! »

Mons vint, regarda le corps et resta frappé de stupeur. Il rencontra le regard bleu de Tyrell.

« Combien de siècles, Messie ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Depuis le dernier acte de violence ? Huit siècles, ou plus. Mons, personne, personne n'est capable de cela.

— Oui, dit Mons. La violence a disparu : on en a purgé la race. » Il tomba brusquement à genoux. « Messie, ramène-nous la paix ! Le dragon a ressurgi du passé ! »

Tyrell se redressa, statue d'une forte humilité dans sa tunique blanche.

Il leva les yeux et pria.

Nerina s'agenouilla, sa terreur fondant peu à peu dans la puissance brûlante de la prière de Tyrell.

Le murmure emplissait le monastère et se répercutait sur l'air pur et bleu du dehors. Personne ne savait qui avait refermé des mains meurtrières autour du cou du prêtre. Personne, aucun être humain n'était plus capable de tuer ; comme Mons l'avait dit, l'aptitude à la haine et à la destruction avait été extirpée de la race humaine.

Le murmure ne dépassa pas le monastère. La bataille devait y être livrée en secret, sans que le bruit s'en échappe pour aller troubler la longue paix du monde.

Aucun être humain.

Mais un autre murmure naquit : *L'Antéchrist est né de nouveau.*

On se tournait vers Tyrell, vers le Messie, pour être rassuré.

Paix, disait-il, paix – faites face au mal avec humilité, penchez la tête pour prier, souvenez-vous de l'amour qui a sauvé l'homme quand l'enfer était sur le monde il y a deux mille ans.

La nuit, près de Nerina, il gémissait dans son sommeil et cherchait à frapper un ennemi invisible.

« Satan ! » cria-t-il ; et il se réveilla en frissonnant.

Elle le serra contre elle, avec une fière humilité, jusqu'à ce qu'il se rendorme.

*

* *

Elle vint un jour avec Mons dans la chambre de Tyrell, pour lui apprendre la nouvelle horreur. On avait trouvé un prêtre mort, sauvagement tailladé par un couteau aiguisé. Ils poussèrent la porte et virent Tyrell assis en face d'eux derrière une table basse. Il priait et contemplait, fasciné, le couteau ensanglanté qui gisait sur la table devant lui.

« Tyrell », dit-elle, et soudain Mons aspira une rapide goulée d'air et se retourna brusquement. Il la repoussa hors de la pièce.

« Attendez ! dit-il, la suppliant avec violence. Attendez-moi là ! » Avant qu'elle ait pu parler, il avait franchi la porte et elle entendit tourner la clef.

Elle resta là, sans penser, pendant longtemps. Puis Mons ressortit et ferma la porte doucement derrière lui. Il la regarda.

« Tout va bien, dit-il. Mais... il faut que vous m'écoutez, maintenant. » Puis il resta silencieux. Il essaya encore.

« Bénie de Dieu... » De nouveau cette respiration pénible. « Nerina. Je... » Il rit étrangement. « C'est curieux. Je ne peux pas parler si je ne vous appelle pas Nerina.

— Qu'y a-t-il ? Laissez-moi rejoindre Tyrell

— Non... non. Ça va aller mieux. Nerina, il est... malade. »

Elle ferma les yeux, essayant de se concentrer. Elle entendit sa voix, mal à l'aise, mais de plus en plus ferme.

« Ces meurtres. C'est Tyrell qui les a commis.

— Vous mentez, dit-elle. C'est un mensonge ! » Mons dit presque brutalement :

« Ouvrez les yeux. Écoutez-moi. Tyrell... est un homme. Un très grand homme, un homme très bon, mais pas un dieu. Il est immortel. À moins d'être abattu, il vivra éternellement – comme vous. Il a déjà vécu plus de vingt siècles.

— Pourquoi me dites-vous cela ? Je le sais !

— Vous devez collaborer, dit Mons, vous devez comprendre. L'immortalité est un accident génétique. Une mutation. Une fois tous les mille ans, peut-être, ou tous les dix mille ans, un homme naît immortel. Son corps se renouvelle : il ne vieillit pas. Son cerveau non plus. Mais son esprit vieillit...

— Tyrell a franchi la fontaine de jouvence il y a seulement trois jours. Son esprit ne vieillira plus avant un siècle. Est-ce qu'il... est-il en train de mourir ?

— Non, non. Nerina, la fontaine de jouvence n'est qu'un symbole. Vous savez cela.

— Oui. La véritable renaissance ne vient qu'après, quand vous nous mettez dans cette machine. Je m'en souviens.

— La machine, dit Mons, si elle n'était pas utilisée chaque siècle, vous et Tyrell seriez devenus séniles sans recours depuis longtemps. L'esprit n'est pas immortel, Nerina. Au bout d'un certain temps, il ne peut plus supporter le poids du savoir, de la science, des habitudes. Il perd sa souplesse, la vieillesse l'ankylose. La machine soulage l'esprit, Nerina, comme nous pouvons débarrasser un cerveau électronique de ses réserves mémorielles.

Alors nous changeons quelques souvenirs, pas tous ; nous remplaçons ceux qui sont nécessaires dans un esprit clair et dispos, de sorte qu'il puisse croître et s'enrichir pendant cent nouvelles années.

— Mais je sais tout cela...

— Ces nouveaux souvenirs forment une nouvelle personnalité, Nerina.

— Nouvelle ? Mais Tyrell reste le même.

— Pas tout à fait. Chaque siècle, il change un peu, à mesure que la vie devient meilleure et le monde plus heureux. Chaque siècle, le nouvel esprit, la nouvelle personnalité de Tyrell sont autres... plus en accord avec le siècle qui vient qu'avec l'ancien. Votre esprit est rené trois fois, Nerina. Vous n'êtes plus la même que la première fois. Mais vous ne pouvez vous en souvenir. Vous n'avez plus tous les souvenirs que vous aviez jadis.

— Mais... mais comment...

— Je ne sais pas, dit Mons. J'ai parlé à Tyrell. Voici ce qui s'est passé selon moi. À chaque siècle, quand l'esprit de Tyrell était purifié, il restait un esprit vierge, sur lequel nous bâtissions un nouveau Tyrell. Oh ! peu différent. Un peu seulement, à chaque fois. Mais plus de vingt fois ? Son esprit a dû être très différent, il y a vingt siècles. Et...

— Différent à quel point ?

— Je ne sais pas. Nous avons pensé qu'en « gommant » l'esprit, nous faisons disparaître la personnalité de base. Maintenant, je pense qu'elle ne disparaissait pas. Elle était enfouie. Réprimée, refoulée si profondément dans l'esprit qu'elle ne pouvait plus émerger. Elle est devenue inconsciente. Ceci s'est produit siècle après-siècle. Et maintenant, plus de vingt personnalités de Tyrell sont enfouies dans son esprit ; une telle démultiplication de sa personnalité ne peut plus conserver son équilibre. Il y a eu résurrection depuis les tombes de son esprit.

— Le Christ Blanc n'a jamais été un tueur !

— Non. En réalité, même sa première personnalité, il y a plus de vingt siècles, a dû être très noble et très bonne pour apporter la paix au monde... en ce règne de l'Antéchrist. Mais parfois, dans la sépulture de l'esprit, quelque chose peut changer. L'une ou l'autre de ces personnalités enfouies a pu devenir... quelque chose de moins bon qu'à l'origine. Et maintenant, elles sont revenues au jour. »

Nerina se tourna vers la porte.

« Il nous faut être absolument certains, dit Mons. Mais nous pouvons

sauver le Messie. Nous pouvons purifier son esprit, chercher au plus profond, déraciner l'esprit mauvais... Nous pouvons le sauver et le régénérer. Il nous faut commencer tout de suite, Nerina... priez pour lui. »

Il lui jeta un long regard troublé et s'éloigna rapidement dans le couloir. Nerina attendit, ne pensant à rien. Peu après, elle entendit un léger bruit. Deux prêtres se dressaient immobiles à chaque extrémité du couloir.

Elle ouvrit la porte et rejoignit Tyrell.

Ce qu'elle vit d'abord fut le couteau ensanglanté sur la table. Puis elle aperçut la silhouette sombre près de la fenêtre, découpée sur la brûlure du ciel bleu.

« Tyrell », dit-elle avec hésitation. Il se retourna.

« Nerina. Oh ! Nerina ! »

Sa voix restait la même : douce et emplie d'un calme puissant.

Elle accourut dans ses bras.

« Je priais... dit-il, penchant la tête sur l'épaule de Nerina. Mons m'a dit... Je priais... Qu'ai-je fait ?

— Vous êtes le Messie, dit-elle fermement. Vous avez sauvé le monde du mal et de l'Antéchrist. Voilà ce que vous avez fait.

— Mais le reste ! Ce démon dans mon esprit ! Cette semence qui a crû là, cachée de la lumière de Dieu... qu'est-elle devenue ? On dit que *j'ai tué* ! »

Après un long silence, elle murmura :

« L'avez-vous fait ?

— Non, dit-il sans hésiter. Comment aurais-je pu ? Moi qui ai vécu par l'amour – plus de deux mille ans – je ne pourrais nuire à un être vivant.

— Je le savais, dit-elle. Vous êtes le Christ Blanc.

— Le Christ Blanc, dit-il doucement. Je n'ai pas voulu ce nom. Je ne suis qu'un homme, Nerina. Je n'ai jamais été plus. Mais... on m'a sauvé, on m'a gardé vivant pendant le Règne de l'Antéchrist. C'était Dieu. C'était Sa main. Mon Dieu... venez-moi en aide maintenant ! »

Elle le serrait de toutes ses forces et regardait, par la fenêtre derrière lui, le ciel éclatant, la prairie verte, les hautes montagnes couronnées de nuages. Dieu était là, comme il planait au-delà de l'azur, sur tous les mondes et les abîmes qui les séparaient : et Dieu voulait la paix et l'amour.

« Il vous aidera, dit-elle fermement. Il marchait à votre côté il y a deux mille ans. Il est toujours là.

— Oui, murmura Tyrell. Mons doit se tromper. Ce que c'était... Je m'en souviens. Les hommes comme des bêtes. Le ciel dévoré de flammes. Et le sang... le sang. Plus d'un siècle de sang qui s'échappe des hommes-bêtes qui s'entre-déchirent. »

Elle le sentit se raidir soudain, tendu et tremblant dans un brusque et violent effort.

Il leva la tête et la regarda dans les yeux.

Elle pensa à de la glace, à une flamme, de la glace bleue, une flamme bleue.

« Les grandes guerres », dit-il d'une voix rauque et tendue. Puis il se couvrit les yeux de la main.

« *Christ !* » Le mot jaillit de sa gorge serrée. « *Dieu, Dieu...*

— Tyrell ! » Elle hurla son nom.

« Arrière ! » croassa-t-il, et elle trébucha en arrière, mais ce n'était pas à elle qu'il parlait. « Arrière, démon ! » Il se saisit la tête entre les mains, la pétrit entre ses doigts, se courbant jusqu'à être à demi accroupi devant elle.

« Tyrell ! cria-t-elle. Messie ! Vous êtes le Christ Blanc... »

Le corps replié se redressa comme un ressort. Elle regarda ce nouveau visage et ressentit une horreur et une haine infinies.

Tyrell la regarda. Puis, à sa grande terreur, il la gratifia d'une courbette cérémonieuse pleine de moquerie.

Elle sentit le bord de la table derrière elle. En tâtonnant, elle toucha l'épaisse couche de sang séché sur la lame du couteau. Tout cela faisait partie du cauchemar. Elle mit la main sur le manche, sachant bien qu'elle pouvait mourir par le fer, précédant en esprit le cheminement de l'acier brillant dans son sein.

La voix qu'elle entendit avait une nuance amusée.

« Est-elle pointue ? demanda-t-il. L'est-elle toujours, mon amour ? Ou bien l'ai-je émoussée sur le prêtre ? T'en serviras-tu sur moi ? Veux-tu essayer ?

D'autres ont essayé ! » Un rire gras s'étrangla dans sa gorge.

« Messie, murmura-t-elle.

— Messie ! parodia-t-il. Le Christ Blanc ! Le Prince de la Paix ! Celui qui apporte la parole d'amour, traversant sans dommage les guerres les plus sanglantes qui aient jamais ravagé le monde... oh ! oui, une légende, mon amour, et qui remonte à vingt siècles et plus. Ils ont oublié ! Ils ont tous oublié comment c'était vraiment à l'époque ! »

Elle ne put que secouer la tête en une dénégation impuissante.

« Oh ! oui, dit-il. Tu n'étais pas au monde, alors. Personne. Sauf moi, Tyrell. Quelle boucherie ! J'ai survécu. Mais pas en prêchant la paix. Sais-tu ce qui est arrivé aux hommes qui prêchaient la paix ? Ils sont morts – mais pas moi. J'ai survécu... Mais pas en prêchant. »

Il se pavanait en riant.

« Tyrell le Boucher, s'écria-t-il. J'étais le plus sanglant de tous. Ils ne comprenaient que la peur. Et ils n'étaient pas faciles à effrayer – ces hommes pareils aux bêtes. Mais ils avaient peur de moi. »

Il leva ses mains crispées en forme de serres, les muscles raidis par l'extase d'un souvenir effroyable.

« Le Christ Rouge, dit-il. Voilà comment on aurait pu m'appeler. Mais non. Pas après que j'eus prouvé ce que j'avais à prouver. Alors, ils ont su mon nom, le vrai. Et maintenant... » Il lui sourit. « Maintenant que le monde est en paix, on me vénère comme le Messie. Que peut faire Tyrell le Boucher aujourd'hui ? »

Son rire était lent, horrible et satisfait de lui.

Il fit trois pas et la prit dans ses bras. Sa chair se révolta sous cette étreinte mauvaise.

Et soudain, d'une façon étrange, elle sentit le mal le quitter. Les bras durs frissonnèrent, se retirèrent, puis se resserrèrent de nouveau, avec une tendresse frénétique. Il baissa la tête et elle sentit la brûlure soudaine des larmes.

Il resta muet un moment. Elle le serrait, froide comme la pierre.

Soudain, elle se retrouva assise sur un lit, lui agenouillé devant elle, son visage enfoui dans sa robe.

Elle distinguait à peine ses paroles étranglées.

« Souvenir... Je me souviens... les vieux souvenirs... Je ne peux pas le supporter, je ne peux pas regarder en arrière... ni en avant... ils avaient un nom pour moi. Je me souviens maintenant... » Elle posa une main sur sa tête. Ses cheveux étaient humides et froids.

« *On m'appelait l'Antéchrist !* »

Il leva le visage et la regarda.

« Aide-moi ! cria-t-il torturé. Aide-moi, aide-moi ! » Puis sa tête s'inclina de nouveau : il pressait ses poings contre ses tempes, murmurant muettement.

Elle se souvint alors de ce qu'elle tenait dans la main droite elle leva le poignard et l'abaisa de toutes ses forces pour lui donner l'aide dont il avait besoin.

*

* *

Elle se tenait près de la fenêtre, tournant le dos à la pièce et au cadavre de l'immortel.

Elle attendait le retour de Mons, le prêtre. Il voudrait savoir ce qui restait à faire. Probablement garder le secret, d'une manière ou d'une autre.

Ils ne lui feraient pas de mal, elle le savait. Le respect qui entourait Tyrell l'englobait aussi. Elle continuerait de vivre, seule immortelle maintenant, née en un temps de paix, vivante à jamais et seule dans un monde de paix. Un jour, peut-être, un autre immortel naîtrait, mais elle ne voulait pas y penser maintenant. Elle ne pouvait penser qu'à Tyrell et à sa solitude.

Elle regarda par la fenêtre le bleu et le vert éclatants, la pure lumière de Dieu, lavée maintenant de la dernière trace rouge du passé sanglant de l'homme. Elle savait que Tyrell serait heureux de voir cette netteté, cette pureté, qui continueraient à jamais.

Et elle le verrait. Elle en faisait partie : pas Tyrell. Et même dans la solitude qu'elle ressentait déjà, il y avait une sorte de compensation. Elle s'était consacrée aux siècles de l'homme qui étaient à venir.

Elle dépassa son chagrin et son amour. Au loin, elle entendait les chants solennels des prêtres. Cela faisait partie de la bonté advenue enfin au monde,

après cette longue et sanglante marche au Golgotha. Mais c'était le dernier Golgotha, et elle continuerait maintenant selon son devoir, consacrée et sûre d'elle.

Immortelle.

Elle leva la tête et regarda fixement l'azur. Elle regarderait l'avenir. Le passé était oublié. Et le passé, pour elle, ne signifiait pas d'héritage sanglant, pas de pourriture profonde qui grandirait invisible dans les abîmes noirs de l'enfer de l'esprit jusqu'à jaillir, rejet monstrueux, pour détruire l'amour et la paix de Dieu.

Soudain, elle se souvint d'avoir commis un meurtre. Son bras trembla de nouveau de la violence du coup ; sa main tressaillit de nouveau sous l'éclaboussure du sang répandu.

Aussitôt, elle ferma son esprit à ces souvenirs. Elle regarda le ciel, appuyée de toutes ses forces contre la barrière fermée de son esprit, comme si l'assaut ébranlait déjà le rempart fragile.

Traduit par CATHERINE.

A cross of centuries.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LE DERNIER TRAIN POUR KANKAKEE

par Robin Scott

Faisons les comptes. Kuttner et Brunner ne sont nullement spiritualistes, quoiqu'il y paraisse ; ils ont joué avec une idée, c'est tout ; et dans la nouvelle de Kuttner, on a vu que la religion se ramène à une tentative de guérison par l'oubli, qui ne guérit rien du tout. Goldin par contre, ou ce vieux gredin de Lafferty... Mais la question n'est pas là. Le chemin de croix des siècles a posé le problème : un immortel connu comme tel finit par jouer bon gré mal gré le rôle d'un dieu devant les hommes. On peut aller plus loin, et se demander si dans certains cas il ne pourrait pas devenir Dieu en personne. Quel que soit son passé...

SIDNEY Becket commença à courir un réel risque de damnation éternelle alors qu'il était encore très jeune. Lorsque, à l'âge de quatorze ans, il eut dévalisé trois confiseries, violé une petite fille de douze ans et tué son père avec le Springfield calibre 30 que celui-ci gardait en souvenir de guerre, sa damnation était à peu près assurée. Mais à cela Sidney n'accorda jamais la moindre pensée ; il était trop occupé à apprendre.

Et ce qu'il apprit à Chicago sud, il l'appliqua avec une admirable diligence pendant tout le reste de sa vie :

... le claquement sec de la boule de billard... le gros richard dans ce coin sombre... l'entaille dans la poche de côté... les billets verts sur la feutrine verte, comme des feuilles au printemps dans Grand Park après un orage de grêle...

Dans l'armée, en 1945, ça lui avait bien rapporté : « Haben Sie den Pennicilium mitgebracht ? – Jawohl. » *Je l'ai. 500 millions d'unités. 500 dollars. »... Et les billets verts, comme des tuiles vertes empilées et interfoliées d'efficacité allemande...*

Après la guerre, avec le butin amassé à l'armée, ç'avait été les voitures volées :

... le bloc moteur volant en éclats sous le marteau pneumatique la douce puanteur de la peinture laquée à base d'acétone... les jeunes hommes, costauds et crâneurs, qui, par une nuit faste, pouvaient livrer trois ou quatre voitures chacun à la boulangerie abandonnée de Cicero Avenue... et les billets de cent dollars étalés et mis en liasses comme les numéros du Chicago Tribune au coin des rues avant l'aube du dimanche matin...

Puis il y avait eu le piratage des postes de télévision, puis toute une chaîne de bordels à Calumet City, puis il avait fait passer de l'héroïne brute venue de Matamoros, au Mexique, puis ç'avait été Leavenworth, au Kansas, où il avait servi cinq ans, puis Sidney avait été épinglé à nouveau et ç'avait fait cinq de mieux à Leavenworth (l'un des mêmes qu'il avait traînés de force dans la pièce au fond du magasin des fournitures avait trouvé à objecter au traitement que lui réservaient les condamnés plus âgés, et il avait pas mal saigné et il était mort d'une aiguille à coudre les sacs dans l'œil.)

... Ô filles de Calumet City... ô étendues chaudes et poussiéreuses du King Ranch... ô murs gris, joyeux gaillards, mains déchirées par les sacs de jute... et les billets voltigeaient, survolant les aires de stationnement pour poids lourds désertes et les rues chaudes des nuits d'été, et les fourrés, et les bars...

Ensuite il avait triché au jeu à Los Angeles, il y avait eu cette chaîne de solidarité à San Francisco et une secte d'adorateurs de l'acide à Berkeley, et Mary Louise Allenby. (« Je te sauverai, Sidney. Crois, Sidney, et je te sauverai. ») Et il fit semblant de croire, et il épousa Mary Louise Allenby, fit passer les cotisations à cinquante dollars le trimestre et fit monter les prix à cinq dollars la dose, et quand Mary Louise s'enticha de ces histoires de conservation cryogénique et investit tout son argent dans une usine de surgélation, Sidney vendit des casiers fermant à clef et des soins à perpétuité pour vingt mille dollars l'unité, et mon Dieu, qu'est-ce que l'argent pouvait rentrer ! et même Mary Louise devenait supportable pour autant qu'il pouvait se tirer à Las Vegas ou Tijuana une semaine sur deux ; les leçons de Chicago sud payaient pour de bon et c'était vraiment le paradis, ou aussi près du paradis qu'un homme comme Sidney Becket pouvait raisonnablement espérer approcher, lorsqu'une nuit, vers trois heures du matin, alors qu'il était au lit avec une Mexicaine, le jeune et souple souteneur de ladite Mexicaine et un couple entre deux âges de Ligonier, en Pennsylvanie, un petit fragment de tissu vasculaire, usé et boursoufflé, s'arracha à la veine cave de Sidney, dérivait gracieusement sur une distance de 27 millimètres avant de venir fourrer une de ses aspérités calleuses dans son canal, obstruant ainsi la circulation du sang dans l'oreillette droite de Sidney.

... ô onde amère, profonde et mystérieuse... ô voile sans vent... ô danse diastolique... ô oreillette meurtrie...

Les dernières paroles de Sidney, alors qu'il gisait au pied du lit, inerte et pantelant, furent : « Enterrez-moi dans un trou, ne laissez pas Mary Louise me

fourrer dans un de ces satanés casiers ! »

Avec des haussements d'épaules, il fut renvoyé dans un état comateux à Bakersfield ; et, aussitôt que le docteur eut réenroulé son stéthoscope et secoué la tête, Mary Louise demanda à deux de ses garçons de transporter Sidney dans la chambre froide et de le glisser dans l'un des compartiments.

Et comme Mary Louise avait été incapable de sauver Sidney de son vivant, elle résolut au plus fort de son amour et de son fanatisme de le sauver pour une autre vie à venir, où elle pourrait de nouveau tenter sa chance avec lui. Au fond d'elle-même, elle doutait de l'efficacité de l'usine de surgélation, bien qu'elle sentît que sa propre harmonie psychique avec les vibrations célestes appropriées faisaient de l'usine le meilleur pari pour ses clients. En conséquence, elle fit transporter deux casiers, celui de Sidney et un autre, vide, dans une chambre forte profondément enfouie sous les montagnes de San Pedro.

... ô amour du sauveur pour le pêcheur... ô passion du peintre pour la toile... ô amour, ô amour, ô amour inconsidéré... et les billets verts dansaient dans les coffres de la Compagnie d'Électricité du Pacifique comme des électrons en phase...

En 1976, cinq années avant la mort de Mary Louise, quand la cellule à fluorure de césium sortit des laboratoires, elle fut l'une des premières acheteuses de cette source d'énergie à la vie remarquablement longue. » Mais à sa mort, en 1981, ses propres héritiers ne furent pas aussi soucieux de sa préservation corporelle qu'elle l'avait été de celle de Sidney, de sorte que la cellule au fluorure de césium et la crypte profonde permirent à Sidney de survivre à l'holocauste de la guerre sino-soviétique, à deux tremblements de terre majeurs le long de la faille de San Andreas et à plus de quelque quatre siècles de *Sturm und Drang* mortel, mais quand il reprit conscience, il avait encore sur la rétine les images latentes de Marie, de Juan et du couple entre deux âges de Ligonier, en Pennsylvanie, et pourtant il s'éveilla seul. Mary Louise n'était plus là pour le sauver.

« Zévus Chrift ! » s'exclama Sidney, alors qu'une dose de conscience s'insinuait en lui. La partie visible de la machine était si complexe qu'il comprit aussitôt qu'il ne se trouvait plus à Tijuana mais dans un lieu bien au-delà des limites imaginables ; cette machine avait reconstitué ses tissus presque cellule par cellule. Toutefois, aussi merveilleuse qu'ait pu être la reconstitution, son cerveau comportait quelques petites anomalies : Sidney était à cinquante pour cent sourd d'une oreille ; sa main gauche était agitée d'un tremblement incontrôlable. Et il zézéyait.

... ô merveille des merveilles !... ô avenir parfait !... ô meilleur de tous les mondes possibles !... ô d'un jour à l'autre maintenant...

La voix de Sidney attira un être vivant, une très grande femme aux cheveux blancs coupés ras, qui avait des lignes rouges et bleues tracées sur le visage et tenait dans la main gauche un genre d'instrument qu'elle braqua sur Sidney. Pour tout vêtement, elle portait une étroite ceinture à laquelle se

balançaient un certain nombre d'instruments étincelants.

Sidney se recroquevilla dans le nid de tubes et de fils qui l'entouraient.

« Neuh craigneuh rien, fit la femme avec un accent d'une terrifiante étrangeté. Vous avez longtemps dormih. »

Elle fit quelque chose avec l'instrument qu'elle tenait dans la main. Sidney entendit comme un gémissement et éprouva sur tout le corps une drôle de sensation, comme si on le plumait, tandis que les tubes et les fils s'arrachaient à lui et réintégraient le monstre placé au pied du lit. Il restait un tube et, lorsque Sidney s'efforça de s'asseoir sur le lit et fit mine de mettre les pieds par terre, la grande femme fabriqua autre chose avec son instrument, le tube restant palpita une fois, une sensation de picotement dans le bras gauche de Sidney s'étendit soudain vers le haut et se répandit par tout son corps, après quoi il retomba en arrière. « Zévus Chrift... »

Il s'éveilla de nouveau dans une chambre à peine éclairée. Il n'y avait personne, et il n'y avait pas non plus de monstre insolite. Un plateau de nourriture apparut et il mangea. Un écran surgit devant lui et deux personnages vêtus comme l'infirmière lui parlèrent avec des accents étranges. Ils lui parlèrent de son retour à la vie, de l'importance qu'il revêtait pour eux en tant qu'unique survivant de son époque, de l'intérêt qu'il présentait pour les historiens et les physiologistes. Ils lui parlèrent des événements survenus au cours des siècles écoulés. On lui donna une nouvelle fois à manger, il dormit de nouveau et il regarda encore l'écran, et ils lui parlèrent de la civilisation qu'il rejoindrait bientôt ainsi que du rôle qu'on attendait qu'il y jouât. Il mangea et dormit, regarda l'écran, apprit ce qu'il avait besoin de savoir et puis, un jour, l'écran resta tout noir et une porte s'ouvrit dans la pièce ; la grande femme aux cheveux blancs apparut et lui donna une ceinture étroite, une carte de la ville et une clef d'une forme curieuse donnant accès aux appartements qui lui avaient été assignés pour y vivre.

... Édifice surmonté d'une coupole et peuple heureux... peuple heureux, heureux... renaissance de Sidney, retour à la vie de Buckminster Fuller, de Townsend, Californie... et les fausses feuilles du parc artificiel voltigeaient dans le vent factice, comme de faux dollars jetés mécaniquement sur le ventre blanc d'une putain novice...

La première année que Sidney passa sous le dôme de San Fernando s'écoula rapidement. C'était un homme à l'esprit obtus, mais tous ses désirs, même les plus ésotériques, étaient exaucés, dans la chair comme dans la plus complète illusion, et en raison de sa nouveauté il avait la cote, et ne manquait pas de compagnie humaine.

Au cours de la seconde année, cependant, la nouveauté passa. Sidney était incapable d'établir une relation stable avec quiconque, et il découvrit, à son infinie surprise, que Mary Louise lui manquait.

Personne ne se souciait de sauver Sidney. Personne ne se souciait de sauver qui que ce fût. Il n'y avait pas de travail pour lui, il n'avait aucun besoin ni aucune occasion de voler ou de duper. Même le plaisir, infiniment

exquis, infiniment réalisable, devient infiniment fastidieux.

Au cours de la troisième année, crevant d'ennui, Sidney tenta d'agresser ses hôtes ; mais on ne pouvait pas attaquer à mains nues des types de plus de deux mètres de haut, et ils étaient à l'épreuve de toutes les armes mises à la disposition de Sidney.

Il n'y avait plus qu'un seul être vulnérable à l'agression, un seul recours à un ennui assez pénétrant et désespéré pour rendre la vie insupportable. En mars de sa quatrième année sous le dôme, Sidney sauta de son voltigeur et retomba sept cents mètres plus bas, dans le sable vitrifié de ce qui avait été autrefois le désert Mojave. Il leur fallut près d'un mois pour le rafistoler. En juin, dès qu'il se sentit assez bien pour aller et venir, il fit le grand plongeon dans l'unité de désintégration des eaux usées du dôme, fut réduit à ses molécules constitutives et largement dispersé par le Kouro Sivo dans les eaux du Pacifique Nord.

... ô effluent resplendissant, rayonnement du phosphore... ô distribution infinie et fuite finale... et les particules browniennes dansaient comme des balles de ping-pong au jeu de loto d'une kermesse campagnarde...

Sidney reprit conscience encore une fois et il se retrouva – lui ou cette accumulation inconsistante d'impressions, de sensations, de désirs, de haines et de ratiocinations qui constitue le moi lorsque la distraction de la chair a temporairement disparu – debout (de quelque étrange façon) dans un endroit, près d'une chose qu'il décida d'identifier comme la station de la 63^e rue de la gare de l'Illinois Central. Il n'était pas seul, et lorsqu'une chose qu'il choisit de voir comme un train entra en gare, il fut pris dans une bousculade d'autres agrégats amorphes, nuages scintillants d'énergies nerveuses qui cherchaient à monter dans le train. Les voitures du train étaient constituées de compartiments individuels, chacun pourvu d'une porte donnant sur l'extérieur. Les agrégats amorphes possédaient tous une clef (qu'ils tenaient de quelque étrange façon), et chaque clef correspondait à une porte. Sidney avait aussi une clef, mais la sienne n'entraît dans aucune serrure. Après un petit moment, tous les compartiments furent pleins, le train émit une sorte de plainte d'allure très professionnelle et s'ébranla sur la voie dans la direction de Kankakee, et Sidney se retrouva de nouveau tout seul, sa clef inutile toujours (de quelque étrange façon) dans ce qu'il décidait de voir comme sa main.

Une nouvelle foule arriva, et un autre train, et Sidney essaya encore. Et puis un autre train, et encore un autre, et un autre. Sidney renonça. Il regarda sa clef (de quelque étrange façon). Il y avait des chiffres dessus : 22/5/1970.

« Voyons, se dit Sidney (de quelque étrange façon), je suis allé à Tijuana le 20 mai, et c'est cette nuit-là que j'ai rencontré Marie, et Juan, et c'est la seconde nuit avec Marie et Juan que ce vieux type de Pennsylvanie et sa femme nous ont rejoints... »

... ô convoitise du boulanger pour la pâte informe... ô amour du sauveur pour le pêcheur... ô amour, ô amour inconsidéré... et les particules maintenant sans but, libérées de la chair dans le temps, errèrent et

encerclèrent le dispositif Collecteur et Réinserteur comme du gibier d'eau épuisé au bord d'un lac depuis longtemps asséché...

« Zévus Chrift », cria (de quelque étrange façon) à grand bruit Sidney, alors que son assemblage temporaire d'impressions, de sensations, de désirs, de haines et de ratiocinations, unique et non rassemblable et par là même tout simplement incapable de réinsertion dans une chair nouvelle, commençait à se disperser, commençait à rejoindre les molécules éparpillées de son ancienne chair, « Mary Louive ne m'a pas fauvé. Elle m'a fait rater le train ! »

Et Sidney était en vérité condamné à la damnation éternelle. La dissémination suivit le cours lent et majestueux de ces choses. Tout l'été et tout l'automne, les courants de l'océan répandirent des molécules de Sidney parmi les larges mers ; des particules hygroscopiques de Sidney furent aspirées dans les nuages d'orage et encore dispersées par-delà de vastes contrées ; et tout ce qui avait été Sidney en vint à imprégner le tissu même du monde.

Et ce ne fut pas tout. Les vents solaires s'emparèrent de fragments infiniment ténus de Sidney et les emportèrent plus loin, et encore plus loin. Le temps, qui n'a aucune importance pour un individu dans la situation de Sidney, suivait son cours, régulier, vide de sens, et la dispersion de Sidney continua – jusqu'aux étoiles, jusqu'aux limites même de l'univers. Et, alors qu'il s'approchait de ces limites, Sidney prit lentement conscience du fait que quelque chose – ou quelqu'un – se retirait. Et comme le volume d'espace qu'il informait se dilatait, la puissance et le désespoir de Sidney augmentaient aussi, de même que la joie et la paix de quelque chose – de quelqu'un – dont il était, réalisa Sidney, en train de prendre la place.

... ô Grand Être Enchaîné... ô nouveau corrupteur dans le courant du temps... ô répartition et régression infinies... ô panthéisme et panméisme éternel... Et la Montre d'Or du Temps est astiquée pour servir de cadeau de départ en retraite au Vieux Président du Conseil d'Administration...

Et la damnation de Sidney fut complète lorsque, son expansion achevée, sa taille et son pouvoir devenus infinis, sa domination totale sur un cosmos où en vérité il n'y avait maintenant plus rien qui vaille la peine qu'il le vole, il réalisa – de quelque étrange façon – qu'il était maintenant Dieu, et que même sa réincarnation dans un corps de chair, chose désormais en son pouvoir, et même facile, ne changerait pas grand-chose. Après tout, cela avait été tenté par son plus immédiat prédécesseur, et sans succès notable.

Traduit par DOMINIQUE HAAS.

Last Train to Kankakee.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

PARTENAIRE MENTAL

par Christopher Anvil

Cette fois, la situation est claire : la demeure de Dieu, c'est l'enfer. Le bon sens commande de ne jamais devenir divin ni immortel. Sous aucun prétexte. Dès lors, il n'y a plus qu'un problème peut-on toujours l'éviter ? Supposons que vous viviez jusqu'au bout votre vie d'homme moyen, honorable et bien remplie, et qu'au jour de votre mort... Mais procédons par ordre. Vous avez déjà lu chez Brunner une histoire faisant intervenir la métempsycose. Ici, c'est autre chose. Quand vous vivez une vie, vous savez que vous êtes « engagé dans une voie à sens unique ». Avec un terminus. En devenant immortel, vous perdez le terminus. Pas le sens unique. Au contraire, vous en devenez esclave. Et d'autant plus esclave que vous n'êtes plus sûr de rien. Vos souvenirs sont immortels. Le monde qui les a inspirés existe-t-il ? Un conseil : lecteurs sensibles, abstenez-vous de lire cette nouvelle. On ne sait jamais ce qui peut arriver.

JIM Calder examinait la maquette posée sur la table.

« Si vous commettez une erreur, dit Walters, debout à côté de lui, toute la bande se dispersera comme un banc de poissons effarouchés. Il y aura mille nouveaux cas d'intoxication et il faudra repartir à zéro. »

Jim caressa la petite tour de quatre étages aux volets clos qui se dressait à l'angle de la demeure miniature. « Je frapperai à la porte de devant et demanderai : "Puis-je parler à miss Cynthia ?" »

Walters acquiesça. « On vous fera entrer, vous resterez toute la nuit et, le lendemain matin, vous sortirez par-derrière et sauterez dans la voiture.

Vous vous rendrez immédiatement ici ; vous serez hospitalisé, examiné, et vous nous raconterez tout ce dont vous vous souviendrez. Un chèque certifié d'un montant de cinq chiffres sera déposé à votre banque. L'importance de ces chiffres dépendra de la valeur de vos renseignements.

— Cinq chiffres », murmura Jim.

Walters prit un cigare et s'assit sur le coin du bureau. « Exactement...

entre 10 000 et 99 999.

— C'est l'énormité de ce chèque qui me fait hésiter. Suis-je censé sortir de là-bas entre quatre planches ?

— Non. » Walters arracha la feuille de cellophane qui entourait son cigare, alluma ce dernier et fronça les sourcils. Finalement, il rejeta une bouffée de fumée et leva la tête. « Au cours des trois dernières années, ç'a été deux fois le même topo. Une ville d'importance moyenne, un paisible retraité habitant le quartier résidentiel, une maison située de telle façon que les gens peuvent y entrer et en sortir sans provoquer de commentaires. » Walters jeta un coup d'œil sur la maquette. « Chaque fois que nous avons été sûrs et certains que c'était bien l'endroit, nous avons fait une descente. Nous avons arrêté des drogués mais, en dehors d'eux, la maison était vide.

— Des empreintes digitales ?

— Nous en avons trouvé la première fois mais il a été impossible de les identifier. La seconde, la maison a brûlé avant que nous ayons pu faire quoi que ce fût.

— Et vos drogués ?

— Ils ne parlent pas. Ils... » Walters allait dire quelque chose mais il se contenta de hocher la tête. « Nous vous offrons une surprime parce que nous ne savons pas de quelle drogue il s'agit. Ces gens étaient intoxiqués par quelque chose... mais par quoi ? Ils refusent la réalité. Ils ne manifestent aucun des symptômes de manque habituels. Un grand nombre d'entre eux, internés depuis trois ans, ne présentent aucun signe d'amélioration. Nous ne pensons pas que cela puisse vous arriver – une seule séance ne devrait pas faire de vous un drogué – mais, en fait, nous n'en savons rien. Une multitude de gens en colère, les familles des victimes, sont à nos trousses. C'est pourquoi nous pouvons nous permettre de vous payer en fonction du risque qu'à notre avis vous encourez. »

Jim fit la grimace. « Avant de prendre une décision, j'aimerais bien voir un de ces intoxiqués. »

L'air songeur, Walters tira sur son cigare, secoua la tête et décrocha le téléphone.

Précédé d'un médecin, de Walters et de deux infirmiers, Jim pénétra dans la chambre d'hôpital. Seul le docteur s'approcha de la jeune femme blonde assise, immobile, au bord du lit, la tête entre les mains.

« Janice, dit-il doucement, ne voulez-vous pas bavarder avec nous un instant ? »

La malade, les yeux fixés sur le sol, n'eut pas un mouvement.

Le médecin s'accroupit à côté d'elle. « Nous désirons discuter avec vous, Janice. Nous avons besoin de votre aide. Je vais parler jusqu'à ce que vous m'indiquiez que vous m'entendez. Vous m'entendez, n'est-ce pas, Janice ? »

Elle ne faisait toujours pas un geste.

Inlassablement, le médecin s'acharna à répéter son nom.

Enfin, elle releva la tête et son regard le transperça. D'une horrible voix monocorde, elle fit « Laissez-moi tranquille. Je sais ce que vous cherchez.

— Nous voulons juste vous poser quelques questions, Janice. »

La fille ne répondit pas. Le médecin voulut ajouter quelque chose, mais elle l'interrompit avec brusquerie :

« Allez-vous-en, dit-elle d'un ton hargneux. Vous ne me duperez pas. Vous n'existez même pas. Vous n'êtes rien. »

Elle était jolie mais, quand ses yeux se rétrécirent, que ses lèvres s'écartèrent légèrement, découvrant ses dents, et qu'elle se pencha en avant, prête à jouer de la griffe, un frisson parcourut l'échine de Jim.

Les infirmiers, l'air dur, s'avancèrent, mais le médecin resta à sa place, continuant de parler d'une voix apaisante et monotone.

Peu à peu, le regard de la jeune fille devint vague ; on eût dit que, pour elle, le docteur était transparent. Sa tête retomba entre ses mains et elle se remit à contempler fixement le sol.

L'homme en blanc se releva et lentement rejoignit les autres.

« Et voilà », dit-il à l'intention de Jim et de Walters.

C'était Walters qui conduisait. Jim était assis à côté de lui. Il commençait à faire sombre. « Alors, qu'en pensez-vous ? »

Mal à l'aise, Jim s'agita. « Sont-ils tous comme cela ?

— Non. Ce n'est qu'un cas parmi beaucoup d'autres. Voulez-vous un autre exemple ? Un homme achète un revolver, tue le marchand qui le lui a vendu, tue un autre client qui se trouvait dans la boutique, glisse le revolver dans sa ceinture, va derrière le comptoir, prend un fusil de chasse, tue l'agent de police qui vient d'apparaître sur le seuil de l'armurerie, sort, tire sur la girandole de lampes ornant la marquise d'un théâtre, examine un instant les ampoules brisées, pose le fusil contre la vitrine, empoigne le revolver, crève les pneus de trois voitures rangées au bord du trottoir, les considère l'une après l'autre et dit : "Je ne peux pas arriver à avoir une certitude, voilà tout". »

Walters ralentit un peu et jeta un coup d'œil à Jim. « Un autre agent a abattu l'homme. C'est tout. La piste nous a conduits à la seconde officine que nous avons fermée, celle qui a brûlé avant que nous ayons pu perquisitionner à fond.

— Étaient-elles toutes dirigées par les mêmes personnes ?

— Il semble que oui. En vérifiant les dates, nous avons constaté que la seconde n'avait ouvert qu'après que nous eûmes fermé la première. Même processus pour la troisième. Dans chaque cas, les méthodes sont exactement les mêmes. Mais les rares éléments de signalement que nous avons ne concordent pas. »

Jim plissa le front et se perdit dans la contemplation de la rue. « Qu'arrive-t-il en général aux gens qui se rendent en ce lieu ? Y passent-ils la nuit ?

— La première fois, ils entrent par la grande porte et ressortent le lendemain matin. Ensuite, le plus souvent, ils louent un des garages

individuels de Jayne Street, la rue qui longe la propriété, et reviennent de temps en temps. Ils arrivent une fois la nuit tombée et restent jusqu'à la nuit suivante. Ils cessent de s'intéresser à leurs affaires et les gens qui les entourent remarquent qu'ils ont l'air absent. En fin de compte, ils dépensent toutes leurs économies ou arrivent au bout de tout l'argent qu'ils peuvent dilapider. Alors, ils agissent comme la fille que nous venons de voir, comme l'homme de l'armurerie, ou font quelque chose de tout aussi incohérent. Ils finissent tous par perdre les pédales en l'espace de deux à trois semaines et, un mois plus tard, la police et les toubibs font des heures supplémentaires.

— Ont-ils des provisions de drogue ?

— C'est là tout le problème. Ils doivent la trouver et l'utiliser sur place. Ils n'en ont jamais sur eux.

— Et lorsque vous fermez l'officine...

— La bande s'évanouit comme neige au soleil. Elle ne laisse rien derrière elle, ni drogue ni aucun indice. Cette fois, nous avons un relevé précis de leur repaire et nous devrions pouvoir mettre au point un plan parfait pour nous emparer d'eux. Mais je crains que, si nous nous bornons à une vulgaire rafle, le même scénario ne se répète.

— Vu ! Je suis votre homme. Mais si je ne réapparaiss pas le lendemain matin, j'aimerais que vous veniez me récupérer.

— Comptez sur nous », répondit Walters.

Jim passa une bonne partie de la soirée à penser à la jeune femme qu'il avait vue à l'hôpital et au type à la gâchette facile dont Walters lui avait parlé. Il faisait les cent pas, le sourcil froncé, et, à plusieurs reprises, il s'approcha du téléphone dans l'intention d'appeler Walters pour lui dire non. Mais la conscience de son devoir, se combinant à l'attrait que présentait un chèque de cinq chiffres, l'empêcha de décrocher l'appareil.

Finalement, les nerfs à fleur de peau, il sortit. La nuit était tiède. Il prit le volant et se mit à rouler à travers la ville. Mû par une impulsion irraisonnée, il se rendit jusqu'à Jayne Street et passa devant la rangée de garages que Walters avait mentionnés. Il remarqua une voiture qui rentrait dans l'un des boxes en marche arrière. Quand il eut tourné le coin, la résidence s'offrit à sa vue, éclairée par la lune – une vaste demeure de style démodé, perdue au milieu des arbres du parc. Il s'arrêta : il avait la vague impression d'une fausse note et se mit à étudier attentivement les lieux.

La maison était haute avec un toit en pente raide. Elle se dressait au fond du parc, entourée par une pelouse soigneusement taillée et une ligne de buissons. Les fenêtres étaient étroites ; quelques-unes étaient obturées par des jalousies, à travers les lames desquelles filtrait une lueur diffuse.

Incapable de déterminer ce qui lui avait paru détonner, Jim remit le moteur en marche et rentra chez lui. Il trouva une place pour sa voiture et remonta le boulevard plongé dans la nuit. Il était fatigué et avait envie de dormir. Escaladant le perron, il se fouilla à la recherche de son trousseau, trouva la

bonne clé en tâtonnant et recula un peu pour mieux voir. Il faisait très sombre. Étonné, il leva les yeux.

Une épaisse couche de nuages cachait les étoiles ; d'autres nuages, plus légers, s'étiraient dans le ciel.

Le bord de l'un d'eux s'éclaira légèrement comme il passait devant le pâle croissant de la lune. Jim regarda autour de lui. À l'exception des fenêtres éclairées, les maisons n'étaient que des blocs de ténèbres.

Faisant volte-face, il repartit jusqu'à la voiture et s'élança en direction de Jayne Street où il s'arrêta après avoir parcouru quelques mètres.

Cette fois, la maison était plongée dans l'ombre. Les rayons de lumière s'échappant des interstices des volets illuminaient la pelouse et les massifs mais la demeure elle-même était une silhouette noire plaquée contre le ciel.

Jim passa en première et reprit lentement le chemin du retour.

Il se rendit le lendemain matin à la première heure au bureau de Walters pour jeter un coup d'œil sur la maquette. Le modèle réduit, laborieusement reconstitué à partir d'agrandissements photographiques, ne révélait aucun système de camouflage permettant de dissimuler des projecteurs qui auraient éclairé les murs et le parc. Jim étudia l'implantation des arbres, examina la propriété sous des angles différents, nota que quelques-unes des lamelles des jalousies au quatrième étage de la tour étaient brisées, mais il ne vit rien de plus qu'il n'avait déjà vu.

Il téléphona à Walters qui était encore chez lui, en train de prendre son petit déjeuner, et lui demanda à brûle-pourpoint : « La maquette est-elle d'une fidélité absolue ? »

Walters répondit : « Elle était exacte hier à quinze heures. Nous effectuons des contrôles réguliers. »

Jim le remercia et raccrocha. Il n'était pas satisfait. S'agenouillant, il observa la maison selon la perspective qu'on avait en se tenant dans la rue en face d'elle. Il remarqua que l'édifice cachait une partie des frondaisons. Un certain nombre de ces zones invisibles pouvaient être photographiées par un avion léger volant à la verticale mais différents points demeuraient masqués. Jim se dit qu'il devait forcément y avoir des projecteurs camouflés en haut des arbres pour simuler le clair de lune.

Mais une question se posait aussitôt : pourquoi ?

Il considéra la maquette. Il ressentait cette impression troublante que l'on a devant les pièces éparses d'un puzzle. Les premières correspondent, les formes et les couleurs concordent, mais cela ne mène à rien.

Il se rendit en voiture à la propriété. L'air froid était limpide. La demeure, vue en plein jour, était élégante et ses proportions étaient majestueuses ; elle donnait une impression de solitude hautaine. Les murs étaient recouverts d'un enduit de lavande et le toit noir faisait un angle aigu. Les arbres qui entouraient la résidence y projetaient leur ombre comme ils la projetaient sur le sol et sur les massifs. Une grille formée par des barreaux en fer de lance

ceinturait une irréprochable pelouse.

Jim se rangea le long du trottoir, sortit de la voiture, poussa la porte en fer forgé et s'engagea dans l'allée. Il jeta un coup d'œil sur les arbres mais n'aperçut pas le moindre projecteur.

La maison était bien entretenue et donnait une impression de netteté. Les vitres étincelaient, les stores avaient une inclinaison uniforme, les rideaux ne faisaient pas un pli, les cuivres brillaient de tout leur éclat et les persiennes étaient parfaitement alignées. Y compris celles de la tour, remarqua Jim.

À nouveau, il éprouva la sensation qu'il y avait quelque chose qui détonnait et il s'arrêta, le front plissé.

La porte s'ouvrit et une femme vêtue d'une tenue bleu pâle de soubrette s'encadra dans le chambranle. Elle était bien en chair et ses cheveux étaient gris.

« Belle journée, n'est-ce pas ? » dit-elle le sourire aux lèvres, en lissant son tablier blanc. Reculant d'un pas, elle entrebâilla davantage la porte de la main gauche. Sa main droite était à moitié dissimulée par les ruchés de son tablier. « Entrez donc. »

Jim avait la bouche sèche. « Puis-je parler à miss Cynthia ?

— Bien entendu », répondit la femme en refermant.

Tous deux se trouvaient dans un petit vestibule donnant sur un vaste corridor haut de plafond, à l'extrémité duquel montait un escalier et où s'ouvraient plusieurs portes que masquaient de lourdes tentures.

« Montez, dit la femme d'une voix mélodieuse. Quand vous serez arrivé en haut, prenez à gauche. Vous trouverez miss Cynthia dans la seconde pièce sur votre droite. »

Jim commença d'escalader les marches. Soudain, il ressentit une pression à la base de son crâne. Il y eut un éclair blanc et il éprouva une vive douleur à son bras droit – comme si on lui avait fait une piqûre. Il sombra alors dans la nuit.

Peu à peu, il reprit conscience. Il était étendu sur un lit. Une couverture le recouvrait. Il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans une chambre. Devant la fenêtre frémissait une étoffe légère. Il se mit sur son séant. Une douleur lancinante lui vrillait le crâne. Les murs de la pièce vacillaient. Pendant une fraction de seconde, le décor lui fit l'effet d'un négatif : les boiseries lui paraissaient blanches et les meubles sombres, presque blancs. Précautionneusement, il s'allongea à nouveau et les choses reprirent leur aspect normal.

Un claquement de talons retentit et une porte s'ouvrit. Il se retourna et la chambre parut tourbillonner. Jim ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, une femme était là, qui le contemplait avec un soupçon de sourire. Elle était grande et brune. « Comment vous sentez-vous ?

— Pas trop bien.

— Il est regrettable que nous ayons à procéder de cette manière, mais il y a

des gens dont les nerfs ne tiennent pas le coup. Et il y en a d'autres qui viennent en se disant que nous avons une affaire intéressante et qu'ils aimeraient bien y participer. Nous sommes obligés d'amener ces personnes à partager notre manière de voir.

— Et quelle est donc votre manière de voir ? »

Elle lui adressa un regard empreint de gravité. « Ce que nous avons à offrir est infiniment plus précieux que n'importe quelle façon de vivre. Nous ne pouvons pas laisser tomber ce don entre des mains indignes.

— Et qu'avez-vous à offrir ? »

Elle sourit à nouveau : « Il est préférable que vous l'expérimentiez par vous-même. Cela vaudra mieux que toutes les explications.

— Ce n'est pas exclu. Toutefois, l'homme qui voyage en terre étrangère aime bien posséder une carte.

— C'est une très jolie formule, mais vous n'aurez pas à errer en terre étrangère. Nous n'offrons rien de plus que les désirs raisonnables qu'on peut caresser.

— C'est tout ?

— C'est assez.

— Y a-t-il un risque d'accoutumance ?

— Après avoir goûté un plat délicieux, n'êtes-vous pas en danger de vouloir en manger encore ? Après avoir tenu une beauté parfaite dans vos bras, n'êtes-vous pas en danger de souhaiter recommencer ? S'adonner aux joies supérieures constitue toujours une intoxication. »

Il la considéra en silence pendant quelques instants, puis demanda : « Et mes activités professionnelles ? N'en souffriront-elles pas ?

— Cela dépendra de vous.

— Et si, en partant, je me rends directement au commissariat de police ?

— Vous n'en ferez rien. Si nous sommes trahis, vous ne pourrez jamais revenir. Nous ne serons plus ici. Et vous n'aurez pas envie que cette éventualité se produise.

— Me donnerez-vous quelque chose à emporter ? Pourrai-je acheter...

— Non. Vous n'emporterez rien sinon vos souvenirs. Et vous verrez que cela vous suffira. »

Comme elle disait ces mots, Jim revit en un éclair la jeune femme de l'hôpital prostrée sur son lit, contemplant fixement le sol, et il souhaita ardemment quitter ces lieux. Il essaya de s'asseoir mais la chambre s'obscurcit et se mit à tourner.

Il sentit les mains fraîches de la femme qui l'aidaient à se rallonger.

« Avez-vous encore des questions à poser ? demanda-t-elle.

— Non.

— En ce cas, fit-elle avec vivacité, nous allons pouvoir parler affaires. Notre tarif unitaire pour la première série de trois visites sera de mille dollars.

— Et les visites suivantes ?

— Est-il nécessaire que nous en parlions dès à présent ?

— J'aimerais être fixé.

— Le tarif de chaque tranche de trois visites sera doublé.

— Et quelle sera la fréquence de ces visites ?

— Personne n'est autorisé à revenir plus d'une fois tous les quinze jours.

C'est une mesure que nous avons instituée en vue d'assurer notre sécurité. »

Après un rapide calcul mental, Jim arriva à la conclusion qu'au bout de six mois, la visite coûtait seize mille dollars – et deux cent cinquante mille au terme d'une année.

« Pourquoi le tarif augmente-t-il ?

— J'ai pour consigne de répondre à ceux qui posent cette question que c'est parce que votre organisme acquiert une certaine accoutumance qu'il nous faut surmonter. Si la proportion de produit actif utilisée doit être multipliée par deux, il est juste de doubler aussi les honoraires.

— Je vois. » Jim se redressa légèrement avec un grand luxe de précautions. « Maintenant, supposons que je prenne la décision de ne pas vous donner un sou ? »

La femme secoua la tête d'un air impatient. « Vous êtes engagé dans une voie à sens unique. Vous n'avez d'autre solution que de continuer d'avancer.

« Voilà qui reste à voir.

— Eh bien, vous allez voir. »

Elle alla jusqu'à une commode installée contre le mur et y prit un petit vaporisateur dont elle braqua le museau argenté sur Jim, tout en pressant la poire de caoutchouc blanc. Cela fait, elle remit l'instrument en place et sortit. Un brouillard constitué d'infimes gouttelettes se posa sur le visage de Jim qui essaya de respirer très doucement afin de déterminer si le liquide avait une odeur. Mais ses muscles ne répondaient pas.

Pendant quelques minutes, il demeura parfaitement immobile. Il sentait les gouttes se poser une à une sur sa peau. Alors, c'était comme si elles explosaient. Bandant tous ses muscles, il refit une nouvelle fois l'expérience.

Il retomba sur le lit. Une gouttelette éclata en vibrant au contact de sa joue.

Il commençait à manquer d'air.

Encore une fois, il se raidit pour déplacer sa tête. En glissant petit à petit, il pourrait se mettre hors de portée du nuage vaporeux.

« Encore un effort, s'encourageait-il. Un tout petit effort... du calme. Rien qu'un moment... Encore... Allons-y ! »

Mais rien ne se produisit.

Il gisait sur son dos. Une gouttelette éclata en bruissant au contact de sa joue.

Le besoin de respirer devenait intolérable.

La migraine lui martelait le crâne. La chambre était un puits de ténèbres où flottait une poussière de points lumineux. Il tenta de rejeter l'air qui était dans ses poumons mais ses muscles ne répondaient pas. Son cœur battait de

plus en plus vite, de plus en plus fort.

Il était paralysé.

Devant la fenêtre, le rideau flottait, palpitait, retombait.

Il gisait, pétrifié, sur le lit. Une gouttelette éclata en vibrant au contact de sa joue.

Une douleur lancinante lui vrillait le crâne. Son cœur se rétractait, cognait dans sa poitrine. La chambre était d'un noir de poix.

Puis il y eut comme un déclic et, douloureusement, ses poumons aspirèrent l'air frais. Il sanglotait comme un coureur en fin de course. De longues minutes s'écoulèrent ; un sentiment de paix et de lassitude l'envahit.

La porte s'ouvrit.

Il leva les yeux. La femme le couvrait d'un regard triste. « Je suis navrée, dit-elle. Voulez-vous maintenant que nous parlions argent ? »

Jim fit oui de la tête.

Elle s'assit dans un fauteuil à côté de lui. « Comme je vous l'ai déjà expliqué, la première série de trois visites vous sera facturée au prix de mille dollars l'unité. Pour le règlement initial, nous acceptons un chèque ou une reconnaissance de dette. Pour les autres, nous exigeons d'être payés en liquide et comptant. »

Jim signa un chèque de mille dollars.

La femme sourit et rangea le chèque dans un petit porte-monnaie. Elle s'absenta un instant et revint avec un verre rempli d'un liquide incolore, dans lequel elle versa une poudre blanche.

« Buvez tout, ordonna-t-elle. Même à très faible dose, cela peut être terriblement éprouvant. »

Jim hésita. Dès qu'il se fut assis, il fut pris de vertiges. Estimant que le mieux était de faire ce qu'on lui disait, il s'empara du verre et en avala le contenu jusqu'à la dernière goutte. Cela avait exactement le goût du bicarbonate de soude. Il rendit le verre à la femme qui recula jusqu'à la porte.

« Les premières expériences sont généralement un peu... exubérantes. Rappelez-vous que votre notion du temps sera déformée comme dans le rêve. » Elle quitta la pièce et referma doucement la porte.

Jim désirait follement se trouver ailleurs. Il se demandait ce qu'elle avait voulu dire par cette dernière recommandation et l'idée lui vint que, s'il parvenait à s'enfuir, il pourrait donner l'occasion à Walters et aux médecins de constater de visu les effets de la drogue.

Il se leva avec l'impression de faire deux choses en même temps. Il était à la fois debout et allongé immobile sur le lit. La drogue agissait-elle déjà ? Il se recoucha et se releva à nouveau. Cette fois, il n'éprouvait plus qu'un léger vertige. Il alla jusqu'à la fenêtre et regarda au-dehors. Il se trouvait au second étage – et les pièces du premier étaient hautes de plafond. Par-dessus le marché, il s'aperçut qu'il était vêtu d'une sorte de chemise de nuit d'hôpital. Impossible de se promener dans la rue en cet équipement sans faire sensation – et il ne savait pas pendant combien de temps la drogue agirait.

Il se retourna en entendant le déclic assourdi de la serrure. La femme qui lui avait parlé entra et referma sans bruit la porte derrière elle. Jim la vit, dans une sorte de brume, se déplacer avec des gestes nonchalants et il songea qu'il n'avait jamais vu une femme se mouvoir de la sorte. Il y avait donc de grandes chances pour qu'il soit sous l'effet de la drogue et que tout se passât dans son imagination. Il se rappela qu'elle lui avait dit que les premières expériences étaient désordonnées et que son sens de la durée serait déformé comme dans un rêve.

Jim passa la nuit – était-ce la nuit ? – à se demander ce qui était réel et ce qui était dû à la drogue. Cependant, tout était si excitant et lui donnait tant de satisfaction qu'il ne se souciait pas que cela soit réel ou non. Les couleurs étaient pures, les sons clairs, et rien dans ses aventures n'était trouble et vague ainsi qu'il en va dans la vie.

C'était si net, si clair que, lorsqu'il se retrouva étendu sur le lit, dans la lumière du matin, il fut stupéfait de ne pouvoir se remémorer le moindre incident, sinon le premier – et encore d'une manière assez nébuleuse.

Ses vêtements étaient disposés sur une chaise près du lit. Il se leva, s'habilla rapidement. Une brève inspection l'amena à constater que le petit vaporisateur avait disparu. Il sortit. Dans le hall, il éprouva soudain une violente pression à la base du crâne, il y eut un éclair blanc et il se sentit mollir. Des mains robustes se saisirent de lui. On lui fit descendre précipitamment un escalier, on l'entraîna dans un couloir et on l'adossa contre le mur.

Quand il eut recouvré ses forces, il ouvrit les yeux. La femme bien en chair et aux cheveux gris lui posait un linge humide sur le front. « Dans un moment, il n'y paraîtra plus, dit-elle. Je ne vois vraiment pas pourquoi ils doivent faire cela.

— Moi non plus », murmura-t-il. Il avait la quasi-certitude qu'elle lui avait fait subir le même sort lorsqu'il était entré. Il examina les aîtres et aperçut une petite porte. Il se redressa avec précaution. « Ma voiture est-elle toujours devant ?

— Non. Elle est garée dans la ruelle.

— Je vous remercie. Saluez miss Cynthia de ma part. »

Elle sourit. « Vous reviendrez. »

Il était rudement content de se retrouver dehors. Il suivit l'allée gravillonnée, s'installa au volant, mit le moteur en marche. Il ralentit en longeant la façade et jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Avec surprise, il constata que deux lamelles des jalousies du troisième étage de la tour étaient brisées. Cela devait avoir une signification mais il était incapable de se rappeler laquelle. Après réflexion, il estima que le plus urgent était de prendre contact avec Walters. Il s'enfonça dans la circulation matinale. Le sentiment qu'il éprouvait comprenait 90 % de soulagement et 10 % d'étonnement.

Étonnement à l'idée que l'on puisse donner mille dollars pour une seconde

séance de ce genre.

Après un examen éclair, les médecins lui annoncèrent qu'il était en parfait état physique et Jim se soumit à l'interrogatoire de Walters. Il décrivit à ce dernier l'expérience qu'il avait connue sans négliger aucun détail. Walters l'écoutait en hochant la tête de temps en temps. « Je me demande vraiment ce qui peut pousser quelqu'un à remettre ça ! conclut le jeune homme.

— C'est précisément cela qui nous déroute. Peut-être que tous les clients sont des amateurs de sensations fortes, mais c'est là une explication vraiment fragile. Quoi qu'il en soit, vous avez la chance de ne pas avoir été affecté.

— Touchons du bois ! »

Walters se mit à rire. « Je vais vous chercher le récépissé de la banque. Cela vous remontera le moral. » Il sortit et, quelques instants plus tard, les médecins firent leur apparition. Ce n'est que le lendemain matin qu'ils autorisèrent Jim à s'en aller. Au dernier moment, l'un d'eux lança : « J'espère que vous n'aurez jamais besoin que l'on vous fasse une transfusion d'urgence.

— Pourquoi donc ?

— Votre formule hématologique est une des plus rares que j'aie jamais vues. » Il lui tendit une enveloppe. « Tenez... Walters m'a chargé de vous remettre ceci. »

Jim l'ouvrit. C'était un reçu de dépôt pour une somme de cinq chiffres. La somme la plus élevée que pouvaient, faire cinq chiffres.

Il n'y avait pas de soleil mais c'était comme s'il brillait quand même.

Après avoir longuement réfléchi, Jim décida d'utiliser cet argent pour ouvrir une agence et s'installer comme détective privé. Walters, qui avait capturé la bande au moment où elle essayait de s'enfuir en empruntant une canalisation d'égout désaffectée, lui donna sa bénédiction et lui promit de l'embaucher si, par malchance, son affaire marchait mal.

Mais, heureusement, les choses s'arrangèrent très bien. L'agence prospérait. Bientôt, Jim trouva la fille qui lui convenait, l'épousa et devint père de trois enfants : deux garçons et une fille. L'aîné se lança dans la médecine et la fille se maria avec un jeune avocat plein d'avenir. Quant au second garçon, il collectionna une série d'histoires déplaisantes et tout laissait à penser qu'il gâcherait sa vie. Jim, qui, à cette époque, était à la tête d'une coquette fortune, lui offrit une place dans son agence et, à sa grande surprise, le jeune homme repartit du bon pied.

Les années passaient beaucoup trop vite au gré de Jim. Mais, au terme de son existence, il eut la satisfaction de savoir qu'il laissait son œuvre en de bonnes mains.

La joie l'habitait lorsqu'il rendit son dernier soupir.

Et il se réveilla, allongé sur un lit, dans une chambre à la fenêtre de laquelle frémissait un fin voilage, illuminée par le soleil matinal. Ses vêtements étaient pliés sur le dossier d'une chaise près de lui.

Jim s'assit avec circonspection. Il approcha sa main de son visage et

l'examina avec attention. Ce n'était pas la main d'un vieillard. Il se leva pour se regarder dans la glace et revint s'asseoir au bord du lit. Il était un homme jeune. Soit... S'était-il agi du cauchemar d'un vieil homme ou du rêve euphorique d'un drogué ? La femme lui avait dit, il s'en souvenait : « Nous n'offrons rien de plus que les désirs raisonnables qu'on peut caresser. »

Cela n'avait donc été qu'un rêve.

Mais un rêve se dissipe, alors que celui-ci demeurerait présent dans sa mémoire.

Il s'habilla, sortit dans le hall, sentit une pression soudaine à la base du crâne. Il y eut un éclair blanc et son corps mollit.

Il revint à lui dans la petite entrée où la femme bien en chair et aux cheveux gris lui tamponnait le front avec un linge humide.

« Merci, dit-il. Ma voiture est-elle derrière ? »

— Oui », répondit la femme. Il sortit.

En s'éloignant, il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et remarqua les deux volets endommagés au troisième étage de la tour. Il avait déjà rêvé qu'il quittait cette maison et cette impression de déjà vu le fit sursauter. Ces deux volets abîmés avaient une signification mais il était incapable de se rappeler laquelle. Il écrasa la pédale de l'accélérateur et les roues firent jaillir un geyser de graviers qui s'éparpillèrent sur la pelouse soigneusement taillée.

Il ne voyait toujours pas pour quelle raison quelqu'un pouvait revenir en ces lieux, sinon avec une carabine.

Il raconta tout à Walters, y compris les détails de sa « vie », qu'il se rappelait d'une façon on ne peut plus précise.

« Vous vous en tirerez, dit finalement Walters lorsque Jim fut prêt à quitter l'hôpital. C'est une histoire diabolique mais vous pouvez être fier de ce que vous avez accompli.

— J'aimerais bien savoir ce que j'ai accompli, répondit Jim d'une voix amère.

— Grâce à vous, la même épreuve sera épargnée à des tas de gens. Les médecins ont analysé les traces de drogue qui se trouvent encore dans votre sang. Ils croient être capables de la neutraliser. Alors, nous introduirons quelques gaillards costauds dans cette officine et, lorsqu'ils seront en principe sous l'effet du stupéfiant, nous ferons une descente. »

Cette tactique se révéla fructueuse mais c'est avec un œil critique que Jim assista au procès des malfaiteurs. Il ne pouvait parvenir à se convaincre que c'était vrai. Comment savoir s'il ne se trouvait pas couché dans une des chambres du second étage et si les accusés n'étaient pas en réalité en train de vaquer tranquillement à leurs occupations habituelles ?

Cette incapacité à faire la part du vrai et du faux obligea finalement Jim à donner sa démission. Walters lui avait donné une prime généreuse et il se consacra à la peinture. « Ce que je fais est peut-être réel ou ne l'est peut-être pas, dit-il à Walters à l'occasion d'une des rares visites que celui-ci lui rendait, mais, au moins, mon travail me donne satisfaction.

— En tout cas, vous ne perdez pas d'argent !

— Je sais, répondit Jim, et cela me gêne énormément. »

Lorsqu'il fêta son quatre-vingt-deuxième anniversaire, on l'appelait « le Grand Bonhomme de la Peinture ». Ce jour-là, ses mains et ses pieds étaient froids. Il avait du mal à respirer. Il s'assoupit. Une quinte de toux le réveilla en sursaut. L'espace d'un instant, tout, autour de lui, brilla d'une clarté insolite. Puis ce fut la nuit et il se sentit tomber.

Il se réveilla, allongé sur un lit, dans une chambre à la fenêtre de laquelle palpitait un fin voilage et qu'inondait le soleil du matin.

Cette fois, Jim ne se demanda pas si c'était réel ou non. Rouge de colère, il se leva et assena de toute sa force son poing contre le mur.

Le choc et la douleur furent tels qu'ils l'étourdirent.

Il partit selon le rite précédemment établi mais il lui fallut tenir son volant d'une seule main. Il conduisait les mâchoires crispées.

Le pire fut que les médecins ne purent lui remettre entièrement la main en état par la suite. Même si la dernière « vie » avait été un rêve – même si la présente en était un –, il avait envie de peindre. Mais, chaque fois qu'il prenait ses pinceaux, il se sentait si gauche qu'il renonçait avec désespoir.

Walters, qui n'était pas content du tout, le paya le plus chichement possible. La bande réussit à s'échapper. Finalement, Jim perdit sa situation et en fut réduit à végéter en faisant de petits travaux pour un salaire de misère.

Sa seule consolation était que l'existence qu'il menait était si lamentable qu'elle devait bien être vraie.

Un soir, il se coucha, malade comme un chien, et se réveilla le lendemain matin dans une chambre à la fenêtre de laquelle frémissait un léger voilage et que baignait le soleil de l'aube.

La même chose lui arriva encore à deux reprises.

La dernière fois, il resta allongé sur le lit, les yeux fixés au plafond. Tous les incidents, tous les détails de ces cinq vies faisaient la ronde dans sa tête. Il passa sa main sur son front, souhaitant pouvoir tout oublier.

La porte s'ouvrit sans bruit. La femme brune le considéra avec l'ombre d'un sourire. « Je vous avais prévenu, dit-elle, que vous ne pourriez rien emmener hormis des souvenirs. »

Il leva les yeux vers elle et murmura : « J'ai l'impression que cela s'est passé il y a longtemps, très longtemps. »

Elle hocha la tête et s'assit. « Votre sens de la durée est déformé comme dans un rêve. »

— Je ne voudrais qu'une seule chose, fit-il d'une voix lasse. Pouvoir tout oublier. Que quelqu'un souhaite recommencer, cela me dépasse ! »

Une crise d'hilarité la secoua. « Mais personne n'a envie de recommencer. C'est justement la propriété unique de cette drogue. Les gens reviennent pour oublier qu'ils sont passés par là. »

Il se mit sur son séant. « Alors, je peux oublier ? »

— Bien sûr ! Grâce à une autre drogue... Allons, ne vous énervez pas ! En réalité, c'est pour cela que vous avez payé mille dollars. La drogue de l'oubli reste dans votre sang pendant deux à trois semaines. Puis les souvenirs réapparaissent et vous venez nous faire une nouvelle visite. »

Jim la dévisagea en plissant les yeux. « Mon organisme acquiert-il une accoutumance ? Faut-il deux fois plus de drogue après trois visites, quatre fois plus après six, huit fois plus après neuf ?

— Non.

— Alors, vous m'avez menti. »

Elle lui adressa un regard bizarre. « À quoi vous attendiez-vous donc ? Je ne vous ai pas menti. Je vous ai simplement dit ce que je suis chargée de dire à ceux qui posent des questions »

— À quoi bon tout cela ?

— À quoi bon dévaliser une banque ? » Son front se rembrunit. « Vous posez beaucoup de questions.

Ne trouvez-vous pas que vous avez de la chance que je connaisse les réponses ? En général, on mijote dans son jus pendant quelques semaines avant d'en arriver là. Mais vous paraissez être précoce. C'est pourquoi je vous réponds.

— Vous êtes vraiment très aimable !

— Si nous avons établi ces tarifs impossibles, c'est avant tout pour que vous soyez incapable de payer.

— Je ne vois pas où est votre intérêt.

— Chaque fois que vous nous amenez un nouveau client, vous avez droit à trois visites.

— Ah

— Venir chez nous n'est pas nécessairement quelque chose de très désagréable.

— Que se passe-t-il si, malgré tout, quelqu'un va tout raconter à la police ?

— Nous démenageons.

— Et supposons qu'ils vous capturent ?

— Ils ne nous captureront pas. En tout cas, c'est peu probable.

— Mais vous disparaîtrez ?

— Oui.

— En ce cas, qu'advient-il de moi ?

— Ne voyez-vous donc pas que nous serions obligés de partir ? Quelqu'un nous aura trahis et nous ne pourrions pas rester, parce que cela pourra se reproduire. Ce n'est peut-être pas juste de votre point de vue mais nous ne pouvons pas prendre de risques. »

Le silence s'établit et les souvenirs de ses cinq « vies » firent la sarabande dans la mémoire de Jim. Il se leva brusquement. « Où est cette drogue d'oubli ?

La femme sortit et revint au bout de quelques instants avec un verre rempli d'un liquide incolore, dans lequel elle versa une poudre rose. Jim but très vite.

Le goût était celui du bicarbonate de soude.

Il la dévisagea longuement. « Cela ne va pas recommencer depuis le début, n'est-ce pas ?

— Ne vous inquiétez pas. Vous allez oublier. »

La pièce s'assombrit. Jim s'étendit à nouveau. La dernière chose dont il eut conscience fut le contact d'une main fraîche sur son front. Puis il y eut le déclic assourdi de la porte qui s'ouvrait.

Il s'assit. Il s'habilla et se précipita chez Walters pour lui raconter tout ce dont il pouvait se souvenir. Walters organisa immédiatement une descente. Jim assista au siège de la propriété. Personne ne fut pris.

Deux semaines et quatre jours plus tard, les souvenirs revinrent à la charge et son existence devint un cauchemar. Inlassablement, les amours, les haines, les infimes détails de six vies différentes le harcelaient. Il eut recours à des narcotiques pour essayer d'oublier et sombra au plus profond des abîmes du désespoir. Il termina ses jours sous les balles des policiers : il était devenu l'Ennemi Public numéro un.

Quand il se réveilla, il était allongé sur un lit dans une chambre à la fenêtre de laquelle flottait un léger voilage et qu'inondait le soleil matinal.

« Merci, mon Dieu ! »

La porte se referma avec un déclic.

Jim se précipita pour l'ouvrir. L'espace d'un éclair, il entrevit le mouvement d'une jupe, puis une porte se rabattit, coupant le hall en deux et lui masquant la vue.

Il revint sur ses pas. Le silence régnait dans la maison. Au loin, dans la rue, il entendit un ronflement assourdi de moteur.

Avalant sa salive avec difficulté, il regarda par la fenêtre. Sa conversation avec la femme devait avoir eu lieu très tôt dans la matinée. Et il était encore très tôt. « Vous oublierez », lui avait-elle dit en le quittant. Ensuite, il avait vécu cette ultime et lamentable « vie » – pour se réveiller quand elle avait fait claquer la serrure en sortant !

Le tout n'avait pas duré plus de cinq secondes de temps réel.

Il retrouva ses vêtements pliés sur une chaise et se mit à s'habiller. C'est alors qu'il prit conscience que les souvenirs de ses « vies » étaient nébuleux. Ils se dissipaient presque comme un rêve qui s'évanouit après le réveil. Presque – mais pas tout à fait : lorsqu'il se concentrait sur eux, ses souvenirs se ravivaient.

Il se prit à réfléchir à ce qu'il convenait de faire. La prière qu'il avait adressée à Walters lui revint brutalement à l'esprit : « Si je ne réapparais pas le lendemain matin, j'aimerais que vous veniez me récupérer. » Et Walters avait répondu : « Comptez sur nous. » Ce dialogue avait donc eu lieu la veille au soir !

Quand il fut prêt, il respira profondément et considéra sa main horizontalement tendue. Elle ne tremblait pas. Il ouvrit la porte, s'avança dans

la galerie – et se souvint une seconde trop tard de ce qui lui était arrivé six fois de suite.

Quand il ouvrit les yeux, la femme grassouillette aux cheveux gris lui tamponnait le front avec un linge humide en émettant de petits glossements de sympathie.

Jim se remit précautionneusement debout et gagna sa voiture. Il se glissa derrière le volant, mit le moteur en marche, médita un moment sans faire un mouvement, puis desserra le frein à main et appuya légèrement sur la pédale de l'accélérateur. La voiture démarra en douceur tandis que les graviers crissaient sous les pneus.

Au bout de l'allée, il jeta un coup d'œil sur la tour. Il ne manquait pas une seule lamelle aux jalousies des fenêtres. Jim plissa le front, essayant de se rappeler quelque chose. Enfin, il examina la rue de gauche à droite et s'engagea dans la circulation fluide du petit matin.

Sans perdre de temps, il s'en fut rendre visite à Walters.

Walters l'étudia attentivement de la tête aux pieds. Il avait l'air tendu. Il prit un cigare dans le coffret posé sur son bureau et le plaça entre ses lèvres sans l'allumer. « J'ai passé la moitié de la nuit à me dire qu'il y a des choses qu'il est impossible de demander à un homme moyennant finances. Mais c'était absolument indispensable. Êtes-vous en bonne forme ?

— Oui, pour le moment.

— Les docteurs et les spécialistes sont à côté. Voulez-vous les voir maintenant ou plus tard ?

— Maintenant. »

Une heure durant, Jim, tout nu, dut faire le pied de grue, s'allonger, contempler sans sourciller des lumières éblouissantes ; il grimaça quand une aiguille s'enfonça dans son bras ; fut sollicité de donner des spécimens de ses diverses sécrétions, dut s'asseoir tandis que l'on fixait des électrodes contre sa peau. Finalement, on le rassura : tout allait bien. Alors, il se rhabilla et passa à nouveau dans le bureau de Walters qui lui jeta un regard empreint de commisération.

« Comment vous sentez-vous ?

— Affamé.

— Je vais commander un petit déjeuner. » Il donna des ordres dans l'interphone, s'installa confortablement sur son siège, reprit le cigare toujours éteint, l'alluma, rejeta une épaisse bouffée de fumée et demanda : « Que s'est-il passé ? »

Jim lui raconta tout, commençant son récit par les événements de la veille au soir et l'achevant par son départ en voiture, le matin même.

Walters l'écoutait en tirant de temps à autre sur son cigare et en fronçant toujours davantage les sourcils.

On leur apporta des œufs brouillés au bacon. Walters se leva et s'approcha de la fenêtre, d'où il contempla d'un air absent la circulation tandis que Jim,

préoccupé, mangeait. Finalement, le jeune homme repoussa son assiette et leva les yeux.

Walters écrasa son mégot dans le cendrier et alluma un nouveau cigare. « C'est une histoire sérieuse. Vous vous rappelez, m'avez-vous dit, chacune de ces six vies dans tous leurs détails ?

— S'il n'y avait que cela ! Je me souviens de toutes mes émotions, de toutes mes attaches affectives. Tenez, dans ma première vie, j'avais une entreprise à moi. » Il s'interrompit pour réfléchir et, bientôt, les souvenirs affluèrent, parfaitement clairs, dans son esprit. « Un de mes employés, par exemple, s'appelait Hart. Lors de notre première rencontre, il avait quelque chose comme cinquante-sept ans – mince, des cheveux noirs coupés en brosse. C'était un acteur-né, capable de jouer n'importe quel rôle. Ce n'était pas une question de physionomie : son expression changeait à peine. Cela tenait à sa façon d'être. Il entrait dans un hôtel – et les chasseurs se précipitaient pour lui prendre ses bagages, le réceptionniste se mettait au garde-à-vous. Il éclipsait tout le monde, donnait l'impression d'être un personnage important. Mais il pouvait aussi arriver en rasant les murs on le voyait hésiter, examiner les lieux d'un air furtif ; ses paupières papillotaient, il commençait à demander quelque chose à un chasseur, perdait son assurance, se raidissait et s'approchait d'un pas traînant du bureau où on le rembarrait impitoyablement : c'était visiblement un minable. Ou bien il entrait silencieusement par la grande porte, traversait le hall pour disparaître Dieu sait où – et c'était à peine si quelqu'un le remarquait. Personne ne parvenait à se souvenir de lui. Quel que fut le rôle qu'il jouait, il le vivait. C'était cela qui faisait de lui un collaborateur aussi précieux. »

Le cigare à la main, Walters écoutait Jim avec une grande attention. « Vous voulez dire que ce Hart, ce personnage imaginaire, est réel pour vous ?

— Absolument. Et, par-dessus le marché, je l'aime bien. Mais j'avais encore d'autres liens, plus forts. J'avais une famille.

— Qui vous paraît réelle ? »

Jim acquiesça. « J'ai l'impression de tenir un langage de fou.

— Pas du tout, s'exclama Walters en hochant la tête. Tout cela commence à prendre un sens. Je comprends maintenant pourquoi la fille, à l'hôpital, disait au docteur : « Vous n'êtes pas réel. » Vous est-il pénible d'évoquer ces souvenirs ? »

Jim hésita. « Non, tant que nous n'abordons pas les détails intimes. Mais je ne peux pas vous dire à quel point il est atroce d'avoir tous ces souvenirs qui vous tournent dans la tête en même temps.

— Je l'imagine sans peine. Mais il nous faut essayer d'en traquer quelques-uns afin de voir jusqu'où s'imbriquent les détails.

— Allons-y ! » murmura Jim.

Walters se munit d'un bloc et d'un stylo. « Commençons par votre affaire. Quelle était sa raison sociale ?

— Calder Associates.

— Pourquoi ce nom ?

— Parce qu'il inspirait confiance, qu'il faisait bien sur une carte de visite ou comme en-tête de papier à lettres et qu'il était vague.

— Quelle était votre adresse ?

— 4 North Street. Auparavant, c'était 126 Main Street.

— Combien de collaborateurs aviez-vous ?

— Au début, mon personnel se composait de deux hommes : Hart et un certain Dean. Mais, à la fin, il y en avait vingt-quatre.

— Comment s'appelaient-ils ? »

Sans une hésitation, Jim récita les vingt-quatre noms.

Walters haussa les sourcils. « Répétez un peu moins vite, je vous prie. »

Jim obéit.

« Parfait. Maintenant, décrivez-moi ces gens. »

Jim les décrivit, révélant toujours de nouveaux détails sous les questions dont Walters le harcelait. À midi, une bonne partie du bloc était noircie.

Les deux hommes déjeunèrent, puis Walters passa le reste de l'après-midi à poser des colles à Jim sur sa première « vie ».

L'heure du dîner arriva et Walters fit monter des steaks frites. Après avoir avalé quelques bouchées en silence, il leva les yeux. « Vous rendez-vous compte que vous n'avez pas hésité une seule fois ? »

Jim le considéra avec étonnement. « Que voulez-vous dire ?

— Essayez donc de me demander la liste de tous les gars qui ont, un jour, travaillé sous mes ordres ! Je serais bien incapable de vous la débiter ainsi. Il s'en faudrait même de beaucoup ! La façon dont vous vous rappelez jusqu'au plus infime détail de ces « vies » imaginaires est quelque chose d'ahurissant. Je n'ai jamais vu mémoire aussi totale.

— Voilà justement l'ennui et c'est pourquoi il est bien agréable d'oublier. »

Walters changea brusquement de sujet : « Avez-vous déjà fait de la peinture ? Réellement, j'entends. Si je vous demande cela, c'est parce que vous dites que, dans l'une de vos « vies », vous étiez un peintre de renom.

— Je peignais un peu quand j'étais petit. Je voulais être un artiste.

— Pouvez-vous passer chez moi ? J'aimerais voir comment vous vous débrouillez avec un pinceau.

— D'accord ! Cela m'intéresserait d'essayer. » Ils se rendirent donc chez Walters qui alla chercher une boîte de peinture poussiéreuse au fond d'une caisse, avant de dresser un chevalet sur lequel il posa une toile.

Jim demeura quelques instants immobile, fouillant sa mémoire, puis il se mit à peindre. Il se plongea totalement dans son travail, comme il l'avait toujours fait au cours de toutes ces années ; et, ce qu'il peignit, il l'avait déjà peint autrefois. Il l'avait peint et le tableau lui avait rapporté gros. Il le méritait, d'ailleurs. Jim revoyait encore le modèle tandis qu'il zébrait la toile de coups de pinceau rapides et précis.

Il fit un pas en arrière.

La « Dame en Bleu » était une jeune fille de dix-sept ans à l'expression joyeuse ; elle souriait et l'on eût dit qu'elle allait éclater de rire ou faire un signe de la main.

Jim jeta un regard autour de lui et éprouva un fugace sentiment d'étrangeté. Puis, il se rappela où il était.

Walters examina longuement la peinture, puis il dévisagea Jim. Il passa sa langue sur ses lèvres sèches, ôta avec précaution la toile du chevalet et la remplaça par une autre, vierge. Cela fait, il s'empara d'un gros cendrier sur pied, un ustensile en fer forgé dont un cheval au galop servait de poignée.

« Peignez-moi cet objet. »

Jim regarda le cendrier, s'approcha du chevalet, hésita, leva son pinceau – et s'immobilisa. Il ne savait par où commencer. Plissant le front, il s'efforça de se rappeler ses premières leçons. « Voyons voir... » Il leva la tête « Auriez-vous du papier réglé ?

— Une minute. »

Jim fixa le papier réglé sur la toile à l'aide de punaises et entreprit de dessiner méthodiquement le cendrier. Il suait sang et eau mais, finalement, il examina son œuvre d'un air triomphant. « Bien ! Maintenant, je voudrais du papier calque. » Walters fronça le sourcil. « J'ai du carbone.

— Cela fera l'affaire. » Jim glissa la feuille de carbone sous l'esquisse et repassa minutieusement celle-ci au crayon, puis il retira les punaises et s'arma du pinceau. Il était en nage et à bout de forces quand il eut terminé.

Walters se pencha sur le chevalet et murmura :

« C'est un petit peu décentré, ne trouvez-vous pas ? »

Cela ne faisait aucun doute : le cendrier se trouvait beaucoup trop haut et trop près de l'angle de la toile.

Walters tendit le doigt vers la première peinture. « Voici un chef-d'œuvre que vous avez enlevé en un tour de main – et voilà ce que l'on pourrait appeler un honnête dessin industriel, un peu de travers, qu'il vous a fallu plus longtemps pour réaliser. Comment expliquez-vous la chose ?

— J'avais déjà fait le premier tableau.

— Et vous vous rappelez les mouvements de votre main, c'est bien cela ? » Il posa une nouvelle toile blanche sur le chevalet.

« Recommencez. »

Jim plissa le front, fit un pas en arrière, réfléchit un instant et se remit à peindre, totalement concentré sur son travail. Finalement, il reposa le pinceau.

Walters étudia son œuvre. Le souffle court, il compara les deux « Dame en Bleu » qu'il posa côte à côte.

Elles étaient identiques.

Le soleil se levait quand ils regagnèrent le bureau. « Je vais dormir sur le divan. Pouvez-vous revenir cet après-midi vers trois heures ?

— Entendu. »

Jim déposa son compagnon, rentra chez lui, se coucha, déjeuna et revint à trois heures pile.

« C'est un mystère diabolique ! déclara Walters en tirant sur son cigare. J'ai fait examiner l'une de ces deux toiles par une demi-douzaine d'experts. Ils m'en ont proposé 5 000 dollars sans même connaître le nom de l'artiste. Quand je leur ai montré la seconde, j'ai bien cru qu'ils allaient se trouver mal. C'est incroyable mais chaque coup de pinceau est exactement semblable dans les deux tableaux. Comment vous sentez-vous ?

— Mieux. Et je me suis rappelé quelque chose. Je voudrais jeter un coup d'œil à la maquette. »

Les deux hommes se penchèrent sur le modèle réduit de la propriété et Jim posa son doigt sur le dernier étage de la tour. « Faites donc reproduire ceci par un de vos dessinateurs. Ensuite, j'aimerais que vous compariez l'esquisse avec des photos. »

Un peu plus tard, Walters et Jim étaient en train d'examiner les dessins et les clichés. Dans les premiers, il n'y avait rien de remarquable mais, sur les seconds, on distinguait plusieurs lames de jalousies brisées.

Walters interrogea les dessinateurs qui affirmèrent énergiquement que les volets étaient en parfait état. « Tous les dessinateurs qui ont effectué des croquis de la maison n'étaient pas drogués, dit Jim quand les deux hommes se retrouvèrent seuls. Quant aux appareils de photo, ils n'étaient pas drogués eux non plus !

— Allons jeter un coup d'œil là-bas », fit Walters.

Ils prirent la voiture de Jim et firent le tour de la propriété. Les jalousies étaient intactes. Une nouvelle photographie montra que les lamelles étaient cassées.

Ils regagnèrent le bureau. « Je vois deux possibilités, annonça Jim.

— Je vous écoute.

— Pour faire une chose quelconque, il est fréquent que l'on puisse utiliser des moyens différents. Ainsi, si vous voulez aller d'une ville de la côte à une autre, vous pouvez aussi bien faire le trajet à pied qu'à cheval, en voiture, en avion ou en hors-bord.

— D'accord.

— Il y a un siècle, la liste aurait été plus courte. »

Walters hocha la tête d'un air pénétré. « Je vous suis. Continuez.

— Celui qui voit présentement ces volets en bon état se trouve dans un état d'esprit anormal. Mais pourquoi ? Nous avons supposé qu'une drogue était utilisée. Cependant, de même qu'il y a maintenant des moyens nouveaux pour se rendre d'une ville à une autre, il existe peut-être des moyens nouveaux de passer d'un état mental à un autre. Prenez par exemple la publicité subliminale où les mots « SOIF – SOIF – BIÈRE » s'inscrivent furtivement sur l'écran pendant un laps de temps si court que vous ne pouvez les voir consciemment.

— C'est illégal.

— Imaginez que quelqu'un ait trouvé une technique pour y parvenir sans

qu'on puisse le détecter, et ait décidé d'agir sur petite échelle. Admettons qu'interviennent, non pas des images clefs, mais des mots clefs. »

Les paupières de Walters se plissèrent. « Nous allons analyser tous les sons en provenance de ces lieux et nous passerons au crible tous les stimuli sensoriels possibles. Quelle est votre seconde idée ?

— Je reviens à mon analogie du voyage. S'il s'agit d'aller d'un lieu à un autre en courant, en volant ou en nageant, une multitude d'animaux sont capables de surclasser l'homme. Que celui-ci médite assez longtemps sur le problème, et il prendra le départ dans un avion-fusée. Alors il les surclassera. Mais s'il n'a pas le temps de consacrer assez de réflexion et d'efforts, les créatures non humaines auront toutes les chances de le coiffer au poteau. Il y en a qui volent mieux que lui, qui nagent mieux que lui, qui se battent mieux que lui... »

Walters fronça les sourcils. « Et il y en a qui sont de meilleurs illusionnistes que lui ? Comme le serpent qui, dit-on, hypnotise ses victimes en se contorsionnant ?

— Oui... Et comme la guêpe qui pique la mygale quand ses congénères sont hors de combat.

— Hem... Peut-être... Personnellement, je préfère la théorie de la publicité subliminale. » Il se pencha sur la maison miniature. « Mais où se trouverait leur appareil ?

— Pourquoi pas dans la tour ? »

Walters hocha la tête. « C'est un endroit facile à surveiller et dont on peut aisément interdire l'entrée.

— Cela pourrait expliquer cette histoire de persiennes. Ils n'ont sans doute pas envie de faire venir des ouvriers et des peintres. »

D'une chiquenaude, Walters fit tomber la cendre de son cigare. « Le problème est de savoir comment nous entrerons pour vérifier ! »

Ils examinèrent la maquette. « Et si l'on envoyait un inspecteur de l'habitat... Non. Ils se contenteront de l'assommer, de susciter hypnotiquement dans son esprit toute une séquence d'événements, et nous le renverront aussi innocent que l'agneau qui vient de naître. D'autre part, si nous effectuons une descente en masse, nous échouons. Leur machine hypnotique leur servira à s'échapper. Il doit quand même exister un moyen !

— Ces arbres qui surplombent la fenêtre... » fit Jim d'une voix songeuse.

Derechef, tous deux se penchèrent sur la maquette.

Jim caressa du doigt une branche recourbée. « Si nous utilisions une corde ? »

Walters attachait une gomme au bout d'une ficelle qu'il noua à un rameau. La gomme se balançait à la hauteur de la dernière fenêtre de la tour. Walters fit une grimace, appuya sur le bouton de l'interphone et convoqua plusieurs de ses collaborateurs. Puis il se tourna vers Jim. « Nous allons demander à Cullen ce qu'il en pense. Il a déjà fait des boulots de ce genre. »

Cullen avait des yeux perçants et un visage mobile qui s'assombrissait à mesure que Walters lui exposait les données du problème. Finalement, il secoua la tête. « Non, merci. Demandez-moi d'escalader un mur ou une façade mais pas de descendre du haut d'un arbre au bout d'une corde. »

Il donna une légère chiquenaude à la gomme qui se mit à tourner en rond et à rebondir contre le mur.

« Supposez que je sois là-haut. Il fait nuit. La corde oscille. La branche tressaute. L'arbre ploie.

Et tout cela sur des rythmes différents. Moi, je fais des cercles au bout de ma corde. Maintenant, ce volet est devant moi. Une seconde plus tard, il est de l'autre côté et à deux mètres de distance. Le boulot, c'est le boulot – mais ce boulot-là, je n'en veux pas. » Et il s'en fut.

« Voilà qui règle la question, Jim », murmura Walters.

Jim considérait la branche. D'ici deux à trois semaines, les souvenirs reviendraient à la charge.

Les criminels disparaîtraient et recommenceraient leurs opérations ailleurs. Et il serait toujours hanté par ses souvenirs.

« Je grimperai après cet arbre », dit-il d'une voix butée.

La nuit était silencieuse et le ciel d'un noir de poix. Jim sentait l'écorce rugueuse frotter ses avant-bras. Il donna une secousse à la courroie qui ceinturait le tronc et commença de s'élever en s'aidant de crampons de fer qu'il enfonceait dans le bois. Les conseils de Cullen retentissaient encore à son oreille : « Entraînez-vous, étudiez la maquette, faites et refaites chaque mouvement dans votre tête. Et puis, lorsque vous passerez à l'action et que les choses commenceront à se compliquer, réfléchissez. Pensez toujours à l'étape suivante. »

Lentement, la pelouse obscure s'éloignait. Après s'être progressivement aminci, le tronc, soudain,

s'éleva. Jim poursuivait prudemment l'escalade. Au moment où il réassurait la courroie, une bouffée d'air, tiède, tel un vestige de la journée ensoleillée, lui caressa le visage et le cou. Une radio marchait quelque part.

Il montait toujours, dans un crépitemment de feuilles froissées.

Le fût s'élargit à nouveau et Jim sut qu'il avait atteint l'endroit où le tronc faisait une fourche.

Il interrompit sa progression pour jeter un coup d'œil sur la maison.

Il vit un toit de tuiles à la pente abrupte, couronnant un édifice tout à fait différent de celui qu'il avait en mémoire ; de la lumière s'échappait d'une lucarne. Il tourna la tête afin d'examiner le faîte pointu de la tour qui se trouvait dans la direction opposée. Il se rendit compte qu'il avait à peu près fait le tour complet de l'arbre et, du coup, perdit toute notion d'orientation.

Avalant sa salive avec effort, il s'aplatit contre l'enfourchure des branches et demeura immobile jusqu'à ce qu'il eût repéré celle qui se recourbait en direction de la tour. Alors, il reprit lentement son ascension.

La courbe de la branche s'accroissait et, peu à peu, elle approcha de l'horizontale ; en même temps, elle se rétrécissait et chaque mouvement de l'homme la faisait osciller. La toiture de la tour luisait doucement en face de Jim qui se rappela qu'il lui fallait se débarrasser de ses crampons pour descendre le long de la corde. Ses mains tremblaient tandis qu'il se contorsionnait pour procéder à la manœuvre. Il lutta pour que sa respiration reprît un rythme normal.

La branche était maintenant presque horizontale. S'il continuait d'avancer, elle fléchirait sous son poids. Il se retourna et son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. S'il faisait marche arrière, il lui faudrait ramper centimètre par centimètre jusqu'à la naissance de l'étréit rameau.

Il entendit à nouveau Cullen lui dire : « Quand les choses commenceront à se compliquer, réfléchissez. Pensez toujours à l'étape suivante. »

Il gagna encore quelques centimètres. La branche plia légèrement.

Les feuilles bruissaient.

La branche se balançait comme un fouet, de haut en bas.

Il se cramponna à son point d'appui. Sa respiration était rauque.

Il avança un peu. Les feuilles craquaient. La branche plongea en avant. Jim ferma les yeux. Son front s'appuyait contre l'écorce. Il progressa de quelques centimètres. Au bout d'un instant, il eut l'impression de chavirer et rouvrit les yeux.

Il était presque au-dessus de la tour.

S'accrochant fermement à la branche par le bras gauche, il porta sa main libre au rouleau de corde fixé à sa ceinture et attacha avec soin l'extrémité du filin autour du rameau. Il s'était longuement exercé à faire le nœud. Cela semblait solide.

Une bouffée de vent agita les feuilles et la branche commença d'osciller.

Il lui semblait voir se rapprocher la tache noire de la tour, il lui semblait qu'il allait dégringoler d'une seconde à l'autre. Il s'agrippa à la branche, tremblant de la tête aux pieds. Il comprit qu'il devait, sans hésiter, aller jusqu'au bout de son plan – sinon ses nerfs lâcheraient.

Il gonfla ses poumons, passa de l'autre côté de la branche, empoigna la corde dont il fit d'une seule main un nœud coulant, dans lequel il passa sa cheville, et il entreprit la descente.

La corde se balançait. Des soubresauts secouaient la branche. Jim avait le sentiment que l'arbre chancelait légèrement.

De son pied gauche, il bloqua la boucle qui lui maintenait la cheville droite et il cessa aussitôt de se sentir ballotté. Il avait les mains molles et la fatigue lui alourdissait les membres.

Il continua de descendre lentement et, soudain, le volet fut à sa portée. Il tendit le bras, glissa sa main dans l'interstice des lamelles endommagées et débloqua le verrou intérieur. Les gonds grincèrent quand il tira.

Devant lui, flottait un rectangle de ténèbres.

Il tâtonna sans trouver de châssis, remonta d'un mètre à la force du poignet, donna du ballant à la corde et se lança en avant. Il atterrit à l'intérieur d'une pièce.

Les gonds grincèrent quand il referma les volets mais le silence régnait dans la maison. Jim se reposa un bon moment puis détacha l'étui accroché à sa ceinture, d'où il sortit une petite lampe à lumière polarisée. Il manœuvra délicatement le pressoir qui commandait la lentille centrale et un faisceau de lumière pâle éclaira vaguement la pièce.

Il y eut un miroitement métallique, puis un second. Une série de brillantes lignes parallèles s'alignait devant lui, du plancher au plafond. Jim huma un parfum étrange.

Il augmenta quelque peu l'intensité de sa torche.

Ces lignes verticales ressemblaient à des barreaux.

Il s'avança, s'efforçant de scruter l'ombre. Quelque chose remua derrière les barreaux. Jim fit un pas en arrière, libéra le rabat de son étui et ses doigts étreignirent le métal froid de la crosse de son revolver.

Derrière les barreaux, quelque chose s'agitait. S'allongeait, se ramassait en boule, s'allongeait à nouveau. C'était grand, c'était noir. Cela se frottait contre les barreaux.

Jim leva son revolver.

« Vous êtes une sorte d'agent de la force publique ? fit doucement une voix aux sonorités sifflantes. Parfait. »

Jim se prépara à actionner le pressoir de sa lampe afin de mieux voir mais la voix sifflante reprit « Ne faites pas cela. Il est préférable que vous ne me voyez pas. »

La main de Jim se crispa sur la crosse de l'arme tandis qu'une question se formait dans son esprit.

« Qui suis-je ? dit la voix. Pourquoi suis-je ici ? Si je vous l'expliquais, il vous faudrait faire un gros effort pour me croire. Mais je vais vous montrer. »

La pièce se mit à tourner, à tourner de plus en plus vite. La voix venait de tous les côtés à la fois et Jim se sentit soulevé, basculé...

... Il considéra le cadran, le tapota ; l'aiguille ne frémit même pas. Il jeta un coup d'œil sur l'écran où se dessinait l'image d'une planète d'un bleu vert. La pression photonique était nulle et il n'y avait rien d'autre à faire que d'essayer d'effrayer en utilisant les fusées chimiques. Comme il bouclait les courroies qui le maintenaient sur le siège antiaccélération, il commença à mesurer réellement toute l'étendue du désastre.

Un pilote qui travaille en solitaire doit avoir de solides connaissances en mécanique, se dit-il. Et un explorateur planétaire individuel doit être son propre pilote – par souci d'économie. De plus, celui qui envisage d'explorer une planète comme Ludt VI, la planète des Rêveurs, monde à forte gravité et à pression élevée, monde où la tension psychique était terrifiante, doit être robuste et en bonne santé.

Ces spécifications faisaient virtuellement de Ludt VI la chasse gardée

d'organisations puissantes, disposant de spécialistes éprouvés. Elles y envoyaient des expéditions puissamment équipées pour en ramener un fret raisonnable de jeunes Rêveurs que l'on éduquait pendant le voyage du retour et, à l'arrivée, vendaient les hideuses créatures ainsi capturées à toutes les officines de rêve du système qui les rachetaient à des prix fabuleux. Le revenu était colossal et les frais étaient à peine moins colossaux, ce qui laissait une marge bénéficiaire modérée mais sûre, compte tenu des investissements préalables. Mais, pour une petite expédition, c'était une autre affaire.

Une petite expédition était une entreprise risquée – et d'autant plus risquée lorsqu'elle se réduisait à un unique navigateur. Mais, en cas de succès, le chiffre d'affaires était tout aussi monstrueux, tandis que les frais généraux étaient insignifiants : la consommation de carburant d'un petit navire était minime, il n'y avait pas à payer de spécialistes ni d'assurances. Cette expédition, songeait-il, avait été un quasi-succès. Il y avait trois jeunes Rêveurs presque arrivés à maturité dans le compartiment dormitif.

Cependant, s'il était un éducateur compétent, un explorateur aguerri, un pilote passable, et s'il était en bonne condition physique, il n'avait aucune connaissance en mécanique. Il ne savait pas comment réparer ce qui s'était détraqué.

Il s'adossa sur son siège, les yeux fixés sur la sphère qui se balançait dans le ciel d'un bleu profond...

Les barreaux luisaient faiblement dans l'ombre. Derrière eux, s'agitait une masse indistincte et grise.

Une sonnerie de téléphone retentit quelque part dans la vieille maison.

« C'était vous, le pilote ? demanda Jim à voix basse.

« Non. J'étais l'un des Rêveurs. Les deux autres sont morts au moment de l'accident. Quelqu'un appartenant à votre race m'a retrouvé et nous avons... nous avons conclu un accord. Mais les choses se sont passées autrement que je ne l'escomptais. Les expériences que je suscite dans vos cerveaux vous sont agréables et elles me le sont aussi. Cependant, votre structure cérébrale diffère de celle du pilote – à moins que vous ne sachiez pas contrôler votre esprit. Vous ne pouvez pas oblitérer ces expériences et, bien que je puisse les effacer facilement à votre place, leur neutralisation n'est que provisoire. »

En bas, une porte s'ouvrit, puis se referma un bruit de pas ébranla l'escalier.

« Il faut que vous alliez chercher de l'aide », reprit la voix sifflante.

Jim pensa à la corde, aux arbres. Il étreignit plus fortement son arme mais ne fit pas mine de s'approcher de la fenêtre.

« Je vois votre problème, fit à nouveau la voix. Je vais vous aider. »

Un coup de fusil claqua au-dehors, suivi de plusieurs détonations. Jim repoussa brutalement les volets. Pris d'un léger vertige, il se pencha au-dessus de la pelouse inondée de soleil à moins d'un mètre en contrebas.

« Empoignez la corde, siffla la voix. Maintenant enjambez la fenêtre...

doucement. Coincez la corde entre vos pieds. »

Jim obéit. Tout au fond de lui-même, quelque chose protestait vaguement et il s'étonnait de ce sentiment diffus d'inconfort tout en arrimant la corde à la barre d'appui. Il la laissa filer et faillit lâcher prise. La verte pelouse était si proche qu'il n'y avait pratiquement aucun danger ; pourtant, il haletait en enjambant la fenêtre et se demandait pourquoi. Il s'immobilisa sur une petite saillie pour fixer ses crampons avant d'entreprendre la descente. Et, tandis qu'il descendait, la voix sifflante lui murmurait : « Plus que quelques mètres – plus que quelques mètres. » Soudain, il entendit des coups de feu, des appels et un cri qui se répéta.

Il se posa sur la terre molle de la pelouse, trébuchant, et s'agenouilla pour détacher ses crampons. Son cœur cognait dans sa poitrine comme un marteau sur l'enclume. Il s'aperçut qu'il était au centre d'un éblouissant cercle de lumière. Quand il vit des lampes se diriger vers la maison, la mémoire lui revint d'un seul coup. Un souffle rauque s'échappa de ses lèvres. Un groupe d'hommes étaient rassemblés au pied de la tour. Il s'en approcha et reconnut Walters à la lueur des projecteurs. Il aperçut par la même occasion un corps allongé sur le sol.

« Je n'aurais pas dû le laisser faire, disait Walters. Recouvrez son visage, Cullen. »

Cullen se baissa et dissimula sous une veste la tête disloquée du corps qui gisait à ses pieds.

Mais Jim avait eu le temps de reconnaître le visage.

C'était le sien.

Il se rendit compte qu'il faisait noir et qu'il était en contact avec quelque chose de dur. Des voix étouffées lui parvenaient, des bruits : le claquement d'un récepteur téléphonique reposé sur sa fourche, le heurt d'une porte refermée, le crissement du verre contre le verre. Il aspira une bouffée d'air et une odeur de cigare envahit ses narines.

Jim se mit sur son séant.

La maquette de la propriété était à côté de lui. Précautionneusement, il se releva, traversa la pièce et ouvrit la porte donnant sur le bureau. Le jour l'aveugla. Walters leva la tête et lui sourit. « Encore une nuit comme celle-là et je prends ma retraite ! Comment vous sentez-vous ?

— Je suis endolori de partout et j'ai la tête qui tourne. Comment suis-je arrivé ici ?

— J'ai eu peur que votre tentative d'effraction n'échoue et ne soit le signal de la fuite pour la bande. Aussi ai-je placé un cordon de surveillance tout autour de la résidence. Nous vous avons vu entrer. Puis, au bout de cinq minutes, les volets ont paru s'ouvrir et nous avons distingué une silhouette. À ce moment, quelqu'un a tiré un coup de feu depuis une lucarne de l'autre côté de la rue.

J'ai envoyé quelques hommes voir ce qui se passait et les autres se sont

rabattus sur la demeure que nous surveillions. Nous avons utilisé les phares des voitures pour y voir clair. Votre corps était là, le cou brisé. Soudain, il y eut un bruit derrière nous. C'était vous – et le cadavre n'était plus là ! Je me suis dit que les choses allaient se dérouler comme d'habitude – mais non ! Cette fois-ci, nous avons trouvé un certain nombre d'hommes et de femmes complètement désorientés. Les empreintes de quelques-uns de ces suspects concordent avec celles que nous avons relevées dans l'officine où nous avons déjà fait une descente. Nous n'avons pas encore mis la main sur le matériel parce que l'escalier menant à la tour est condamné... Vous avez l'air de tiquer... Pourquoi ? »

Jim raconta à Walters sa propre version des événements. Son récit achevé, il ajouta : « Comme ce coup de feu a été tiré avant que j'aie ouvert les volets, la silhouette que vous avez vue au bout de la corde ne pouvait être qu'une illusion destinée à tromper le tireur installé en face. D'autre part, j'ai entendu quelqu'un courir dans l'escalier quelques minutes avant que vous entriez dans la baraque : je ne vois donc pas comment cet escalier peut être condamné. »

Walters se redressa : « Encore une illusion.

— Il serait réconfortant de savoir s'il y a une limite à ces illusions !

— Cet après-midi, nous avons essayé d'examiner les fenêtres à la jumelle. À partir de cent vingt-cinq mètres, on distingue les lamelles brisées. Il existe donc une limite. Mais s'il n'y a pas d'équipement hypnotique, c'est troublant, Rêveur ou pas Rêveur. »

Jim hocha la tête. « Je ne sais pas... On peut utiliser les mêmes lois électromagnétiques et les mêmes accessoires pour fabriquer une foule d'appareils différents – des radios, des téléviseurs, des ordinatrices électroniques. Ce qui compte, c'est la façon dont vous faites le montage. Peut-être que, dans les conditions particulières régnant sur une autre planète, des composants nerveux analogues à ceux qui nous permettent de penser peuvent être utilisés pour créer des illusions dangereuses dans l'esprit d'autres créatures.

— Il n'en demeure pas moins un problème : que faire de... cette chose ?

— Elle m'a fait l'impression d'un marchand qui doit vendre sa camelote pour gagner sa vie ! J'ai envie de retourner là-bas et de voir s'il est possible de conclure un marché.

— Je vous accompagne. »

Jim secoua la tête. « Un de nous deux doit rester au-delà de la limite des cent vingt-cinq mètres. »

L'escalier de la tour était étroit. Jim trouva des hommes à l'air fatigué, errant au milieu de gravats et de débris de planches. Une solide barricade bouchait le passage. Il haussa les sourcils et, levant la tête, s'écria : « Je veux vous parler ! »

Une sorte de frémissement brouilla la barricade et, soudain, il n'y eut plus ni plâtras ni planches. Simplement des marches. La voie était libre.

Jim s'engagea dans l'escalier. Quelque chose lui picotait désagréablement l'échine. Il atteignit une haute porte, l'ouvrit, fit quelques pas et se retrouva dans la pièce qu'il connaissait déjà.

« Je suis heureux que vous soyez revenu, murmura la voix sifflante. Je ne peux pas maintenir l'illusion éternellement.

— Nous désirons passer un accord avec vous. Sinon, nous serons dans l'obligation de recourir à la force.

— C'est inutile. Je ne demande que trois choses : de quoi manger, de l'eau pour boire et la possibilité d'utiliser mes facultés. Je serais en outre très heureux si l'on pouvait augmenter la pression atmosphérique. La basse pression m'épuise et il m'est difficile de conserver mon contrôle. »

Jim se remémora la première nuit, quand la maison et le parc étaient éclairés alors que d'épais nuages couvraient le ciel où ne brillait qu'un croissant de lune.

« Il avait fait de l'orage et la pression atmosphérique avait brutalement baissé, reprit la voix sifflante. J'étais à bout de forces et j'ai créé une illusion défectueuse. Êtes-vous en mesure de me fournir ce dont j'ai besoin ?

— La nourriture, l'eau et un caisson de pression... d'accord. Mais pour ce qui est de, la possibilité d'« utiliser vos facultés », cela, je n'en sais rien.

— Il y a maintenant dans ce monde une peinture qui n'existait pas auparavant. C'est vous et moi qui l'avons faite.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je suis incapable d'améliorer un talent chez celui qui n'a pas de pratique ou manque d'inspiration. Je suis incapable de combiner les faits ou les souvenirs lorsque le cerveau ne les a pas emmagasinés. Mais, dans ces limites, je suis en mesure de vous aider, vous et d'autres, à parvenir à un degré de concentration inconnu de vos semblables.

— Pouvez-vous nous enseigner à nous concentrer ainsi... de nous-mêmes ?

— Je l'ignore. Il faudra essayer. Toutefois, je suis ici, depuis un temps suffisant pour avoir appris que vous avez utilisé le cheval pour accroître votre vitesse, le chien pour mieux relever une piste, les vaches et les chèvres pour transformer l'herbe et les feuilles non comestibles en aliments. Ce sont là vos partenaires dans l'univers physique. Il me semble que je peux avoir un tel rôle dans l'univers psychique.

Jim hésita. « Êtes-vous en mesure de nous faire oublier ces vies imaginaires ?

— C'est très facile. Mais, je vous l'ai dit, l'oblitération n'est que provisoire. »

Jim hocha la tête. « Je vais voir ce qu'il est possible de faire. »

Il rejoignit Walters qui l'écouta attentivement avant de décrocher son téléphone.

Le lendemain matin, très tôt, Jim monta l'escalier de la tour, chaussa des

verres fumés et entra dans la cage, suivi d'un militaire porteur d'une caméra de télévision en circuit fermé. On entendait cliqueter les pales des hélicoptères et, très haut, rugir les avions à réaction.

Le militaire ouvrit les volets. La voix sifflante s'infiltra dans le cerveau de Jim : « Je suis prêt.

— Tout le domaine est surveillé par la télévision, répondit Jim. Si une différence notable se révèle entre les rapports des observateurs sur place et les images captées par les écrans, cet édifice et tout ce qu'il recèle seront détruits en l'espace de quelques secondes.

— Je comprends », fit la voix sifflante. Puis elle expliqua à Jim comment détacher l'un des barreaux. Le jeune homme le démontra et recula.

Un bruit de pas retentit dans l'escalier. Bientôt, une lourde caisse, dont l'une des parois était béante, fut poussée dans la pièce.

Quelque chose s'approcha par petits bonds. Quand cela fut lové dans la caisse, Jim referma la trappe et la verrouilla à l'aide d'un cadenas. Des hommes la soulevèrent et redescendirent, accompagnés par Jim et par le militaire à la caméra. Un camion attendait devant la porte. Des hommes en kaki y chargèrent le pesant objet. Puis la ridelle fut rabattue, le moteur se mit à ronronner et le véhicule s'éloigna.

Jim savait quelle était sa destination : un blockhaus de béton recouvert d'un dôme d'acier, en plein désert, avec un caisson de compression à l'intérieur.

Il se retourna et son regard se posa sur Walters, un Walters au sourire épanoui qui lui tendait une mince enveloppe. « Vous avez fait du bon travail, Jim. Et je suis sûr que des centaines d'anciens drogués seront de cet avis lorsqu'ils quitteront, guéris, l'hôpital. »

Jim le remercia et Walters l'accompagna jusqu'à sa voiture. « Maintenant, ce qu'il vous faut, c'est dormir. Dormir tout votre soûl ?

— Et comment ! »

Une fois rentré chez lui, Jim, épuisé, sombra dans un profond sommeil. Et il eut un cauchemar. Il rêvait qu'il se réveillait, allongé sur un lit, dans une chambre à la fenêtre de laquelle flottait un léger voilage et qu'inondait l'éclatant soleil matinal.

Il se dressa sur son séant, examina avec attention les meubles, tâta le mur. Et il se posait une question qui n'avait pas fini de le harceler, il le savait déjà.

Où était le cauchemar et où était la réalité ?

Puis il se souvint de la peur qu'il avait éprouvée en faisant l'ascension de l'arbre. Et il se souvint du conseil de Cullen : « Quand les choses commenceront à se compliquer, réfléchissez. Pensez toujours à l'étape suivante. »

Jim hésita quelques instants, puis il se recoucha et sourit. Peut-être n'était-il pas absolument certain que c'était la vie réelle. Mais même si ce n'était pas le cas, il avait la certitude qu'il finirait par gagner la partie.

Il n'est pas de cauchemar qui dure éternellement.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

Mind partner.

© Galaxy Publishing Corp., 1960.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LETTRE À UN PHÉNIX

par Fredric Brown

Nous avons présenté Descente au pays des morts *comme le seul récit à la première personne de tout ce volume. C'est à peu près vrai. Certes, le texte que voici est une lettre ; mais ce n'est pas tout à fait un récit. Et l'inimitable Fredric Brown s'y livre à des réflexions assez inattendues chez lui. Oh ! Elles ne vous surprendront pas tout à fait. Vous avez déjà vu, chez les neuf cents grand-mères, des cas de ralentissement du rythme vital ; et les nouvelles suivantes vous ont sûrement vacciné contre le désir d'éternité. Après Partenaire mental, les propos désabusés que vous allez lire vous paraîtront sans doute marqués au coin du bon sens, voire de la sagesse (comme chez Brunner). Après tout, il suffit d'admettre le même postulat : la meilleure garantie de l'immortalité, c'est la mort. Mais l'application est assez différente...*

J'AI beaucoup de choses à vous dire, tellement de choses qu'il m'est difficile de savoir par où commencer. Il est heureux que j'aie oublié la presque totalité de ce qui m'est arrivé. L'esprit a une capacité limitée de souvenir. Ce serait horrible si je me rappelais les détails de cent quatre-vingt mille années d'existence – les détails des quatre mille vies que j'ai vécu depuis la première grande guerre atomique.

Non que j'aie oublié les détails vraiment importants. Je me rappelle avoir participé à la première expédition pour Mars et à la quatrième pour Vénus. Je me rappelle – je crois que c'était au cours de la troisième grande guerre – l'explosion de la planète Skora, avec une force dont on peut dire qu'elle est à la fission nucléaire ce qu'est une nova par rapport à notre soleil qui doucement agonise. J'ai commandé en second un vaisseau spatial de l'Hyper-Classe A au cours de la guerre menée contre la deuxième expédition des envahisseurs intergalactiques, ceux qui avaient établi des bases sur les satellites de Jupiter avant même que nous sachions qu'ils étaient là et qui nous rejetèrent presque du système solaire avant que nous ayons découvert la seule arme contre laquelle ils étaient impuissants. Ils battirent alors en retraite hors de la

Galaxie, là où nous ne pouvions les suivre. Quand nous eûmes la possibilité de le faire, environ quinze mille ans plus tard, nous découvrîmes qu'ils avaient disparu. Leur race s'était éteinte trois mille ans auparavant.

C'est de cela que je voudrais vous entretenir – de cette race puissante et des autres – mais au préalable, de manière que vous sachiez comment il se fait que je sache ce que je sais, je vous parlerai de moi.

Je ne suis pas immortel. Il n'y a qu'un être immortel dans l'univers – nous verrons cela plus tard. Comparé à lui, je n'ai pas d'importance, mais vous ne pourrez ni comprendre ni croire ce que je dis tant que vous ne saurez pas ce que je suis.

Un nom importe peu – et c'est heureux, car je ne me rappelle pas le mien. C'est moins étrange que vous ne le pensez, car cent quatre-vingt mille ans représentent une durée fort longue et pour diverses raisons j'ai changé de nom mille fois et plus. Et qu'est-ce qui peut avoir moins d'importance que le nom que mes parents m'ont donné il y a cent quatre-vingt mille ans ?

Je ne suis pas un mutant. Ce qui m'est arrivé s'est produit lorsque j'avais vingt-trois ans, pendant la première vraie guerre atomique, la première au cours de laquelle les adversaires utilisèrent toutes les armes nucléaires – des armes de faible puissance, naturellement, comparées à celles qui furent employées ultérieurement. Cela se passait moins de vingt ans après la réalisation de la première bombe atomique. Les toutes premières bombes furent lâchées au cours d'une guerre mineure, alors que j'étais encore enfant. Cette guerre se termina rapidement car seul un des pays antagonistes possédait l'arme nucléaire.

La première guerre atomique ne fut pas une guerre d'extermination – la première ne l'est jamais. Ce fut une chance car, si ç'avait été le contraire – une de ces guerres qui mettent fin à une civilisation – je ne serais pas demeuré vivant au cours de la période de sommeil de seize ans dans laquelle je fus plongé environ trente ans plus tard. Mais voilà que je sors encore du sujet.

J'avais, je crois, vingt ou vingt et un ans lorsque la guerre commença. Je ne fus pas enrôlé dans l'armée, car je n'étais pas physiquement apte. Je souffrais d'une maladie assez rare de la glande pituitaire – le syndrome de Quelqu'un. J'ai oublié le nom. Cela provoquait entre autres de l'obésité. Je pesais environ vingt-cinq kilos de plus que la normale, et j'avais peu de résistance physique. Je fus déclaré inapte sans la moindre hésitation.

Environ deux ans après, mon état s'était légèrement aggravé, mais d'autres choses avaient empiré plus que légèrement. À ce moment-là, l'armée recrutait n'importe qui. Elle aurait enrôlé un unijambiste manchot et aveugle s'il avait été volontaire. Et j'étais volontaire pour combattre. J'avais perdu ma famille dans un bombardement, je détestais mon occupation dans une manufacture qui travaillait pour la guerre, et les médecins m'avaient dit que mon mal était incurable et qu'il me restait tout juste un an ou deux à vivre. Aussi, je rejoignis ce qui restait de l'armée, et ce qui restait de l'armée m'accepta sans hésitation et m'envoya rejoindre le front le plus proche, qui se trouvait à une dizaine de

kilomètres. Je reçus le baptême du feu le lendemain du jour de mon engagement.

J'ai suffisamment de souvenirs pour me rappeler que je n'y fus pour rien, mais il se trouve qu'au moment où je m'enrôlai on aborda un tournant de la guerre. L'ennemi était à court de bombes et de poudre et manquait également d'obus et de balles. Nous manquions nous-mêmes de bombes et de poudre, mais l'ennemi n'avait pas détruit *tous* nos moyens de production tandis que nous avions anéanti les siens. Nous possédions encore des avions, d'autre part, ainsi qu'un semblant d'organisation capable de les envoyer là où il fallait. Disons plutôt à proximité des endroits où il fallait, car quelquefois il arrivait que nous bombardions nos propres troupes. Ce fut une semaine après mon baptême du feu que je fus évacué, après avoir été blessé par une de nos plus petites bombes qui était tombée à un kilomètre de moi.

Je fus transféré, environ deux semaines plus tard, assez vilainement brûlé, dans un hôpital militaire. À ce moment-là la guerre était terminée. À l'exception d'opérations militaires mineures ou de rétablissement de l'ordre, le monde recommençait à vivre. Vous voyez, cela n'avait pas été ce que l'on appelle une guerre totale. Elle avait tué – je suppose, car je ne me rappelle pas le pourcentage exact – environ un quart ou un cinquième de la population mondiale. Il demeurait suffisamment de capacité de production et suffisamment de monde pour que l'on pût repartir de l'avant. Il y eut des temps sombres durant plusieurs siècles, mais il n'y eut pas de retour à l'état sauvage suivi de recommencement. À cette époque, on avait recommencé à se servir de bougies pour s'éclairer et de bois pour se chauffer, mais ce n'était pas, parce que l'on ne savait pas se servir de l'électricité ou extraire le charbon ; c'était simplement parce que les confusions et les révolutions les avaient fait oublier pour un certain temps. La connaissance demeure, elle se met simplement provisoirement en veilleuse jusqu'à ce que l'ordre soit revenu.

Ce n'est pas comme après une guerre totale, lorsque les neuf dixièmes ou plus de la population de la Terre – ou de la Terre et des autres planètes – a disparu. Alors le monde retourne à une sauvagerie extrême et ce n'est qu'au bout de cent générations que l'on redécouvre le métal qui sert à forger les lances.

Mais voilà que je recommence à digresser. Après que j'eus repris conscience à l'hôpital, je souffris durant une longue période. Il n'y avait plus alors d'anesthésie. J'avais des brûlures causées par l'irradiation qui me causèrent des souffrances intolérables durant plusieurs mois ; jusqu'à ce que graduellement elles s'apaisent. Je ne dormais pas, et cela était une chose étrange. Et il y avait aussi quelque chose de terrifiant, car je ne comprenais pas ce qui m'était arrivé, et l'inconnu est toujours une chose terrible. Les médecins ne s'intéressaient pas à moi outre mesure – j'étais un brûlé ou blessé parmi des millions – et je pense qu'ils ne me croyaient pas lorsque j'affirmais ne plus pouvoir dormir du tout. Ils pensaient que je dormais mais peu et que j'exagérais ou que je me trompais de bonne foi. Mais je ne dormais *pas du*

tout. Et longtemps après avoir quitté l'hôpital, guéri, je ne dormais toujours pas. Guéri, incidemment, de ma maladie de la glande pituitaire, j'avais retrouvé un poids normal et jouissais d'une santé parfaite.

Je ne dormis pas pendant trente ans. Puis je dormis, *durant seize ans*. Et à la fin de cette période de quarante-six années, j'étais toujours, physiquement, à l'âge apparent de vingt-trois ans.

Commencez-vous à deviner ce qui s'était passé ? L'irradiation, ou la combinaison de plusieurs sortes de radiations, que j'avais subie avait radicalement changé les fonctions de ma glande pituitaire. Et il y avait d'autres facteurs consécutifs. J'ai étudié l'endocrinologie autrefois, il y a environ cent cinquante mille ans de cela, et je pense avoir trouvé le taux : si mes calculs sont corrects, ce qui m'était arrivé n'avait qu'une chance sur plusieurs milliards de se produire.

Les facteurs de décrépitude et de vieillissement ne disparurent pas, naturellement, mais le taux fut réduit d'environ quinze mille fois. Je vieilliss à la fréquence d'un jour tous les quarante-cinq ans. Aussi ne suis-je pas immortel. J'ai vieilli de onze ans au cours des cent quatre-vingts derniers millénaires. Mon âge physique est maintenant de trente-quatre ans.

Quarante-cinq années, dans mon cas, correspondent à un jour. Je ne dors pas pendant environ trente ans, puis je dors durant les quinze années suivantes. Il fut heureux pour moi que mes premiers « jours » ne se soient pas écoulés durant une période de désorganisation sociale complète ou de sauvagerie, sinon je n'aurais pas survécu à mes premières périodes de sommeil. Mais je leur survécus et à ce moment-là j'avais mis au point un système et pus prendre soin de ma propre survivance. Depuis lors, j'ai eu environ quatre mille périodes de sommeil, et je suis toujours vivant. Peut-être quelque jour manquerai-je de chance. Quelque jour peut-être, en dépit des protections dont je m'entoure, quelqu'un découvrira-t-il la caverne ou la cave où je me dissimule durant mes périodes de sommeil. Mais c'est invraisemblable. Je dispose d'années pour préparer ces endroits et j'ai l'expérience de quatre mille périodes de sommeil derrière moi. Vous pourriez passer mille fois près d'une de ces cachettes sans même deviner qu'elle existe, et vous ne pourriez pas y pénétrer si vous vous doutiez de son existence.

Non, mes chances de survivre entre chaque période de vie éveillée sont beaucoup plus grandes que mes chances de survivre durant mes années de vie consciente de ces périodes, en dépit des techniques de survivance que j'ai développées.

Et ces techniques sont efficaces. J'ai survécu à sept guerres atomiques – et superatomiques – qui ont réduit la population de la Terre à quelques tribus sauvages serrées autour de feux de camp dans les rares zones encore habitables. Et à d'autres époques, dans d'autres ères, je suis allé dans cinq galaxies autres que la nôtre.

J'ai eu plusieurs milliers de femmes, mais toujours une seule à la fois : je suis né au cours d'une ère monogamique et l'habitude a subsisté chez moi. Et

j'ai élevé plusieurs milliers d'enfants. Naturellement, je n'ai jamais pu vivre avec une femme pendant plus de trente ans, période après laquelle il me fallait disparaître, mais trente années est un intervalle de temps suffisamment long pour un couple – spécialement lorsque la femme vieillit normalement alors que je ne vieillis moi-même qu'imperceptiblement. Oh ! cela cause des problèmes, naturellement, mais j'ai toujours pu les surmonter. J'ai toujours épousé des filles beaucoup plus jeunes que moi, de manière que la disparité ne devienne pas trop sensible. Je veux dire qu'à trente ans, j'épousais une fille de seize. Quand venait le temps de l'abandonner, elle avait quarante-six ans tandis que je n'en avais toujours que trente. Il était meilleur pour chacun d'entre nous qu'après mon réveil, je ne revienne pas au même endroit. Elle aurait eu alors plus de soixante ans et c'eût été une mauvaise chose, même pour elle, d'avoir un mari revenant de la mort – toujours jeune. Je m'arrangeai pour épargner à mes femmes tous soucis matériels, pour faire d'elles des veuves riches – riches matériellement ou riches de ce, qui pouvait constituer la richesse à une période déterminée. C'était parfois de la verroterie ou des pointes de flèches, quelquefois un grenier plein de blé ; une fois – il y eut des civilisations tout à fait particulières – ce fut un tas d'écaillés de poisson. Je n'eus jamais la moindre difficulté pour me procurer de l'argent ou son équivalent – l'entreprise est aisée lorsqu'on a plusieurs milliers d'années d'expérience – et je sus toujours m'arrêter de manière à ne pas devenir excessivement riche et ainsi attirer l'attention.

Pour des raisons aisées à comprendre, je ne recherchai jamais la puissance et ne laissai jamais les gens suspecter que je puisse être différent d'eux. Je passais même plusieurs heures par nuit allongé à penser tout en faisant semblant de dormir.

Mais rien de cela n'est important, pas plus que je ne le suis moi-même. Je vous dis cela simplement pour que vous puissiez comprendre la raison pour laquelle je *sais* la chose dont je vais vous parler.

Et si je vous le dis, ce n'est pas parce que j'essaie de vous vendre quoi que ce soit. C'est quelque chose que vous ne pourriez pas changer même si vous le vouliez et – quand vous l'aurez compris – que vous ne voudrez pas changer.

Je n'essaie pas de vous influencer ni de vous diriger. Au cours de quatre mille vies j'ai été tout ce que l'on peut imaginer, sauf un dirigeant de quoi que ce soit. Je me suis abstenu de l'être. Oh ! j'ai été assez souvent un dieu parmi les sauvages, mais c'était parce qu'il fallait que je le sois si je voulais survivre. J'utilisais les pouvoirs dont ils pensaient qu'ils étaient magiques uniquement pour assurer un minimum d'ordre, jamais pour les diriger, jamais pour les faire rétrograder. Si je leur apprenais à se servir de l'arc et de la flèche, c'était parce que nous mourions de faim et que ma survivance dépendait de la leur. Constatant que le processus était nécessaire, je ne l'ai jamais perturbé.

Ce que je vais vous dire maintenant ne perturbera pas le processus.

Voici : l'espèce humaine est le seul organisme immortel de l'univers.

Il y a eu, et il y a d'autres espèces dans l'univers, mais elles ont disparu ou disparaîtront. Nous les avons enregistrées statistiquement il y a de cela cent mille ans, avec un instrument qui détectait la présence de la pensée et celle de l'intelligence, quelles que soient l'espèce ou la distance, et qui nous donnait une mesure de leurs qualités. Cinquante mille ans plus tard, cet instrument fut redécouvert. Il y avait presque autant d'espèces qu'auparavant, mais seulement huit d'entre elles existaient déjà cinquante mille ans plus tôt et chacune d'elles mourait de vieillesse. Elles avaient franchi le point culminant de leur puissance et maintenant s'éteignaient.

Elles avaient atteint les limites de leurs possibilités – il y a toujours une limite – et n'avaient pas d'autre choix que de mourir. La vie est dynamique ; elle ne peut jamais être statique – à aucun niveau, haut ou bas – et survivre.

C'est ce que je suis en train de vous expliquer, de manière que vous n'ayez plus jamais peur. Seule une espèce qui détruit périodiquement et elle-même et ses produits, qui retourne à ses origines, peut vivre disons plus de soixante mille années de vie intelligente.

L'espèce humaine est la seule dans l'univers à avoir réussi à atteindre un haut niveau d'intelligence sans atteindre en même temps un niveau équivalent de jugement et de bon sens. Nous sommes uniques. Nous sommes déjà au moins cinq fois plus vieux que n'importe quelle espèce l'a jamais été et c'est parce que nous ne sommes ni raisonnables ni sensés. Et l'homme a eu à certains moments la notion du fait que la folie est divine. Mais ce n'est qu'à de hauts niveaux de culture qu'il réalise qu'il est collectivement fou, qu'à combattre cela comme il le fait il se détruira toujours lui-même – et se relèvera à nouveau de ses cendres.

Le phénix, l'oiseau qui s'immole périodiquement sur un bûcher pour renaître et vivre à nouveau un autre millénaire, et encore et toujours, n'est un mythe que métaphoriquement. Il existe et il n'y en a qu'un.

Vous êtes le phénix.

Rien ne vous détruira, maintenant que, au cours de nombreuses hautes civilisations, votre semence a été répandue sur les planètes de mille soleils, dans cent galaxies, de manière à y répéter le processus. Le processus qui a débuté, je pense, il y a cent quatre-vingt mille ans.

Je ne suis pas certain de cela car j'ai constaté que les vingt ou trente mille années qui s'écoulent entre la chute d'une civilisation et la naissance de la suivante effacent toutes traces. En vingt ou trente mille ans les souvenirs deviennent des légendes, les légendes deviennent superstitions, et les superstitions elles-mêmes disparaissent. Le métal rouille et se corrode dans la terre, et le vent, la pluie et la végétation érodent et recouvrent la pierre. Les contours des continents se modifient, les glaciers apparaissent et disparaissent, et une cité datant de vingt mille ans est engloutie sous des milliers de mètres de terre ou d'eau.

Aussi, je ne puis avoir aucune certitude. Peut-être la première guerre d'extermination que je connais n'était-elle pas la première ; des civilisations

peuvent être nées et s'être écroulées avant mon temps. S'il en est ainsi, ceci ne fait que confirmer mes dires ; l'humanité peut avoir vécu plus des cent quatre-vingt mille ans que je connais – peut avoir survécu aux six explosions qui sont survenues depuis ce qui, je pense, a été la première découverte du bûcher du phénix.

Mais – mis à part le fait que nous avons répandu notre semence parmi les étoiles si bien que même la mort du soleil ou sa transformation en nova ne nous détruirait pas – le passé n'a pas d'importance. Lur, Candra, Thragan, Kah, Mu, Atlantis voici les six que j'ai connues, et elles ont disparu aussi complètement que l'actuelle le fera dans vingt mille ans d'ici. Mais l'espèce humaine, ici ou dans d'autres galaxies, survivra et vivra à jamais.

Cela contribuera à la paix de votre esprit, en cette année de votre ère en cours, que de savoir cela – car vos esprits sont troublés. Peut-être cela aidera-t-il vos pensées de savoir que la guerre atomique à venir, celle qui aura probablement lieu pendant votre génération, ne sera pas une guerre d'extermination ; elle arrivera trop tôt pour cela, avant que vous ayez créé les armes vraiment destructrices dont l'homme a si souvent disposé auparavant. Cela vous fera reculer, certes. Il y aura des temps obscurs durant un ou quelques siècles. Puis, avec pour avertissement le souvenir de ce que vous appellerez la Troisième Guerre mondiale, l'homme pensera – comme il l'a toujours pensé après une guerre atomique mineure – qu'il a triomphé de sa propre folie.

Pendant un certain temps – si le processus marche – il la tiendra en respect. Il ira à nouveau dans les étoiles, pour trouver qu'il y est déjà. Car vous serez à nouveau sur Mars dans cinq cents ans, et j'irai aussi, afin de revoir les canaux que j'ai jadis aidé à creuser. Il y a quatre-vingt mille ans que je n'y suis pas retourné et j'aimerais voir ce que le temps a fait d'eux ainsi qu'à ceux d'entre nous qui ont été abandonnés là-bas la dernière fois que l'humanité a perdu la course à l'espace. Naturellement, eux aussi ont suivi le processus, mais le taux n'est pas nécessairement constant. Nous pouvons les trouver à n'importe quelle phase du cycle excepté au sommet. S'ils avaient atteint le sommet du cycle, nous n'aurions pas à aller à eux – c'est eux qui viendraient à nous. En pensant, naturellement, comme ils le pensent en ce moment, qu'ils sont des Martiens.

Je me demande quel sera le sommet que vous atteindrez cette fois-ci. Pas tout à fait aussi élevé, je pense, que celui qu'a atteint Thragan. J'espère que jamais l'on ne redécouvrira l'arme que Thragan utilisa contre sa colonie de Skora, qui était la cinquième planète du système solaire jusqu'à ce que les Thraganiens la transforment en astéroïdes. Naturellement, cette arme ne pourrait être développée qu'une fois que le voyage intergalactique serait devenu banal. Si je vois cela arriver, j'irai hors de la Galaxie, mais je détesterais avoir à faire cela. J'aime la Terre et j'aimerais passer le reste de ma vie mortelle sur elle, si elle dure aussi longtemps que moi.

Il est possible que cela ne se produise pas, mais l'espèce humaine durera. Partout et à jamais, car elle ne sera jamais saine d'esprit et seule la folie est divine. Seuls les fous se détruisent eux-mêmes et avec eux tout ce qu'ils ont créé.

Et seul le phénix est immortel.

Traduit par MARCEL BATTIN.

Letter to a Phoenix.

© Astounding Science Fiction.

© Éditions Opta, pour la traduction.

LES CIRCUITS DE LA GRANDE ÉVASION

par Kit Reed

À la fin de l'envoi, je touche ! Nous venons de lire une nouvelle plus ou moins optimiste, et, il faut bien le dire, ça commençait à nous manquer. Nous avons besoin de certitudes simples. Abolir le vieillissement, c'est un piège. La voie royale, c'est le rajeunissement. À condition, bien sûr, de rajeunir à Saint Petersburg, en Floride, quand on s'appelle Kit Reed et qu'on y a passé toute son enfance : l'espace, comme le temps, doit être propice. La régression aussi doit être dosée : nous devons être capables d'affronter nos peurs d'enfant, nos vieux croquemitaines, notre surmoi. Nous devons refuser de rentrer à la maison, et livrer à nouveau une bataille autrefois perdue. Nous devons conquérir le présent pour y trouver l'éternité. Ce n'est pas très facile. Mais c'est notre seule chance.

JOUR après jour, Dan Radford et ses amis, qui ne pouvaient réunir assez d'argent pour le voyage, restaient assis sous les arbres de Williams Park, à St. Petersburg, en Floride, et se perdaient en conjectures pendant tout le temps où les autres étaient absents. Ce n'est pas qu'ils souhaitent vraiment que ces riches touristes tombent malades – simplement parce que certaines gens avaient assez d'argent pour ce genre de bêtises, alors que d'autres étaient obligés de vivre aux crochets de la Sécurité sociale et des pauvres petits chèques des enfants – mais parce que cela leur faisait une peine infernale de voir ces quelques élus se rendre jour après jour au kiosque des Circuits de la Grande Évasion, et puis, par Dieu, d'en revenir.

« Sacrés imbéciles ! disait Dan, claquant des dents de rage. On pourrait penser qu'une fois arrivés là où ils vont, ils auraient le bon sens d'y rester ! »

Theda, sa femme, essayait toujours de le calmer.

« Peut-être, disait-elle, y a-t-il une raison pour laquelle ils ne peuvent pas...

— Et alors ? » Dan serrait ses lèvres l'une contre l'autre, irrité par ce

nouveau dentier qu'on lui avait mis et qui n'allait jamais bien. « Je vais te dire quelque chose, Theda, si jamais moi, je réussis à faire un de ces circuits, ils iront me siffler en enfer avant que je ne revienne ! »

Tous les matins, ils se réunissaient sur des bancs en demi-cercle et regardaient le signe de néon s'allumer en rouge, vert, et jaune : GRANDE ÉVASION. Depuis le temps, ils se connaissaient tous assez bien : ils étaient assis là, toute la vieille équipe : les Radford, Hickey Washburn avec sa visière de soleil et sa chemise en filoselle, la Grande Margot, Tim et Patsy O'Neill (qui, à quatre-vingt-deux et quatre-vingts ans, où qu'ils aillent, se tenaient encore les mains) et cet homme bien connu dans la ville, le spirituel gigolo des films noir et blanc, Iggy le Noceur.

Ils venaient des pensions de famille et des hôtels bon marché du côté de Mirror Lake, marmonnant des bonjours dans la lumière du matin et prenant toujours exactement la même place sur les bancs.

Quelquefois, Iggy amenait une fille, une séduisante septuagénaire, mais le reste d'entre eux le tolérait. Peu importait qui elle était, elle ne durerait pas longtemps ! Occasionnellement, un étranger mal inspiré s'asseyait là en toute innocence, mais il y avait alors un tel raffut, un tel froissement de journaux et de tels raclements de gorge intentionnels que personne ne commettait deux fois la même erreur.

Il était important d'être sur place avant que les premiers touristes arrivent, parce qu'ainsi ils pouvaient les compter quand ils entraient dans le kiosque ; il fallait aussi qu'ils puissent les compter très exactement quand ils revenaient dans l'après-midi. Et ils voulaient voir chacun d'eux d'assez près pour qu'une fois le circuit terminé, quand ils ressortaient à la queue leu leu, ils puissent voir si cela les avait changés, ou non. Toute la bande apportait son déjeuner dans des filets ou des sacs en papier, mais habituellement, ils commençaient à grignoter dès neuf heures, par pure nervosité, et à dix heures, quand la lumière au sommet du kiosque signalait l'heure du départ, ils avaient généralement mangé tout leur déjeuner dans un accès de frustration et ils restaient à, avec plein de miettes sur les genoux et des papiers à sandwich, et pas grand-chose d'autre à faire que de se brosser et d'attendre le concert de deux heures de l'après-midi, qui pouvait être annulé s'il pleuvait.

À cinq heures, quand les circuits rentraient, la bande était généralement très excitée, après avoir passé la partie la plus ennuyeuse de l'après-midi à discuter sur ce que les riches touristes étaient probablement en train de faire en ce moment, où ils étaient, de quoi cela avait l'air, et d'affirmer que EUX, ils ne reviendraient sûrement jamais comme le faisaient ces gogos-là. Comme le bruit avait couru qu'une fois là-bas, peu importe OU, on était jeune, personne ne pouvait comprendre pourquoi ces gens revenaient toujours et pourquoi ils n'avaient pas l'air différent. Ou pourquoi, quand ils réussissaient à prendre un touriste à part et essayaient de lui tirer les vers du nez, ils n'obtenaient pas de réponse, ou pire... La façon dont ils se comportaient rappelait à Theda le temps où elle avait réussi à voir sa sœur Rhea juste après son voyage de

noces. Theda la pressait de questions : « Alors ? Comment était-ce ? » Et Rhea, ou bien essayait de le lui dire et n'y parvenait pas, ou bien essayait d'avoir l'air de vouloir répondre et de ne pouvoir trouver la bonne manière d'expliquer.

Peut-être parce qu'elle trouvait difficile de penser à l'endroit où allaient les touristes au cours de ce Circuit de la Grande Évasion, ou à ce qu'ils faisaient quand ils étaient au loin, Theda s'attachait toujours aux vêtements que portaient les femmes : bleu d'eau, la plupart du temps, ou rose, parce que cela « faisait quelque chose » à leurs teints desséchés. Elles avaient toutes les cheveux bleu argent, ces femmes riches, et peu importait la chaleur qu'il pouvait faire là où elles allaient, elles portaient toutes des étoles de vison bleu pastel. Elle leur en voulait de leurs visons et de leurs diamants et de leurs bracelets tintinnabulant de monnaies d'or et d'argent ; elle ressentait le fait que Dan et elle avaient travaillé dur toute leur vie et avaient abouti à cela : un banc à Saint Petersburg en Floride, avec deux petites chambres dans une maison qui n'était pas à eux et des enfants qui ne venaient jamais les voir. Ils ne pouvaient même pas se payer une voiture. Tout cela avait semblé pas mal quand ils étaient rentrés chez eux dans Boise enneigé, faisant des projets d'avenir. Mais naturellement, ils avaient compté sans le fait d'être vissés là été comme hiver, et ils avaient pensé que les chèques de Dan iraient plus loin qu'ils ne le faisaient et, de plus, aucun des deux ne s'était attendu à se sentir si incroyablement vieux.

Cela ne lui importait pas tellement pour elle-même, mais pour Dan : elle détestait être couchée dans son lit, à écouter le râle de sa respiration ; elle détestait la demi-heure qu'il lui fallait passer chaque matin dans la salle de bain, toussant et crachant, avant d'être prêt à affronter la journée ; elle détestait le voir marcher un peu plus lentement chaque jour, et plus que tout, elle détestait voir son visage s'affaïsser, sa poitrine se creuser de plus en plus. Elle pouvait se rappeler le temps où il avait le visage carré et musclé. Et elle ne parvint jamais à être certaine exactement du moment où il avait commencé à se ratatiner sur lui-même et où ses mains s'étaient mises à trembler. Et elle ne se rappelait pas non plus exactement quand il l'avait réveillée la nuit pour la première fois en criant : Maman ! Ils disaient que les Circuits de la Grande Évasion vous emmenaient dans un endroit où on était JEUNE. Mais il devait y avoir quelque chose, parce que personne ne semblait vouloir y rester. Cependant, si Dan voulait y aller, peu importe l'endroit, elle voulait bien y aller aussi, et pendant qu'elle le regardait, ce matin-là, marcher d'un pas chancelant autour du kiosque, elle se rendit compte que s'ils devaient y aller, il valait mieux que ce soit maintenant et pas plus tard, parce qu'il devenait de plus en plus difficile à vivre, de plus en plus tremblotant maintenant, et elle-même avait commencé à se réveiller la nuit avec un sentiment de vertige, comme si tout allait s'effondrer sous elle, de sorte qu'elle se demandait combien de temps il leur restait à vivre à l'un et à l'autre.

C'est pourquoi quand, ce jour-là, il revint de son circuit matinal vers le

kiosque, pour annoncer : « Je pense que nous pouvons le faire », et qu'Iggy et les autres se réunirent autour de lui pour écouter son projet, Theda sentit qu'elle allait le suivre. C'est Iggy qui serait à l'intérieur. Mais ils avaient tous leur rôle à jouer dans ce projet magistral. Une fois que la nouvelle et riche amie d'Iggy aurait payé son entrée, Hickey Washburn créerait une diversion en simulant une crise cardiaque dans la poussière juste devant le kiosque. Quand le préposé aux billets se précipiterait au-dehors pour lui porter secours, les O'Neill se jetteraient sur lui, lui piégeraient la tête dans le fourre-tout de Patsy, pendant que la Grande Margot lui tiendrait les mains dans le dos et que les Radford le ligoteraient avec l'écharpe bleue de Theda. Alors Iggy ouvrirait la porte de l'intérieur et après...

« Eh oui ! dit Patsy O'Neill, et après, qu'est-ce qui se passera ? »

Dan haussa les épaules, plus ou moins pris de court.

« Je pense qu'il faudra qu'on joue par cœur... » Le premier problème à résoudre, c'était la riche amie d'Iggy. Il fallait en trouver une : par conséquent, entre neuf heures du matin et cinq heures du soir, ils arpentèrent le Parc Soreno et le Vinoy Park, allant même jusqu'au nouveau Hilton dans la basse ville. Quand ils pensèrent avoir trouvé la fille adéquate, Iggy s'approcha et s'assit sur un banc à côté d'elle, pendant que les autres restaient en retrait. Ils avaient mis en commun tout leur argent du mois suivant pour qu'Iggy puisse inviter la fille à dîner et quand Iggy en fut arrivé au point de l'emmener danser, Hickey Washburn était tellement mordu par le projet qu'il sacrifia une veste de smoking jaunissante et que Tim O'Neill, les mains tremblantes, produisit une paire de boutons de manchettes en diamants qui semblaient n'être jamais sortis de leur boîte de faux cuir craquelé de vieillesse.

Bien qu'ils aient tous du respect pour « la ligne » suivie par Iggy, Theda et Patsy lui dispensèrent tout de même quelques conseils pour le moment où il serait seul avec la fille. Ils se jetèrent tous corps et âme dans cette entreprise, excepté la Grande Margot, qui ne voulut même pas venir dans le parc pour voir Iggy partir pour son grand rendez-vous.

Après que Patsy l'eut embrassé sur la joue et que Theda lui eut glissé un œillet rouge à la boutonnière, les « garçons » le conduisirent vers le cabriolet décapotable qu'il avait loué pour l'occasion à *Budget Rent a Car*, et après, excepté Margot, ils revinrent tous et restèrent assis dans le parc à discuter jusqu'à ce qu'il fasse nuit. Tour à tour, ils se retrouvèrent tout tristes à l'idée de ce qu'ils allaient laisser derrière eux pour le Circuit de la Grande Évasion et effrayés, parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils allaient trouver, une fois qu'ils y seraient, peu importe l'endroit où cela pouvait être. Ils se demandaient ce qu'Iggy et sa fille étaient en train de faire. Le reste du temps, leurs souvenirs allaient et venaient comme des lucioles. Ils se sentaient submergés de nostalgie pour des choses qu'ils n'avaient même pas possédées. Quand enfin, ils se levèrent pour partir, leurs vieux os étaient raides, quelques-unes de leurs jointures bloquées, de sorte que Patsy fut obligée d'aider Tim à se lever et Theda dut taper deux ou trois fois dans le dos de Hickey Washburn pour lui

permettre de se remettre en route.

Ils savaient qu'ils auraient dû rentrer pour dormir, se mettre en beauté, et se reposer pour le grand voyage, mais ils traînaient sur le trottoir à l'extérieur du parc jusqu'à ce que Dan dise fermement : « Allons ! Demain, c'est un grand jour ! » et ils approuvèrent tous, même sans avoir de vraie raison pour y croire, parce qu'ils pensaient tous qu'en effet, c'en serait un.

Et effectivement, de la manière dont cela se passa, ce fut un grand jour.

Iggy avait marqué un but dans son coupé, sur une plage au clair de lune, avec une combinaison de douces paroles et de caresses adéquates dans le cou de la dame – ce qui lui rappela des choses qu'ils avaient plus ou moins dépassées l'un et l'autre – et en lui affirmant que ces choses se passeraient sur l'herbe à la minute même où elle aurait payé son entrée pour le Circuit de la Grande Évasion. Quand il rentra de son rendez-vous, il était tellement excité qu'il appela tout le monde et leur raconta tout, bien que ce fût au milieu de la nuit. La seule qui dormait, ou fit semblant, fut la Grande Margot qui bâilla bruyamment dans le téléphone et dit que oui, elle pensait être là le lendemain matin, et que oui, elle se rappelait ses instructions. Mais elle ne lui demanda pas une seule fois s'il avait passé une bonne soirée avec sa bonne femme. Aucun d'eux ne dormit cette nuit-là. Ils restèrent éveillés dans la lumière de la lune, rêvant, faisant des projets, tirant des plans. La Grande Margot fit des exercices d'assouplissement sur les ressorts de son sommier et jura qu'avant tout autre chose, elle commencerait par se débarrasser de la fille d'Iggy, pour l'avoir à elle seule. D'abord elle le ferait ramper, et ensuite elle lui pardonnerait et l'aimerait pour toujours. Hickey Washburn était couché dans sa chambre meublée et pensait à ce que ce serait d'avoir vingt et un ans, ce qui, il en était convaincu, était l'âge qu'il aurait dans ce nouvel endroit. Il ne se rappelait plus très bien comment ç'avait été autrefois, mais il pensait qu'il saurait s'en sortir. Les O'Neill joignirent leurs mains décharnées pardessus l'espace entre leurs minables lits jumeaux. Tim pensait que si tout le monde était jeune là où ils allaient, peut-être que Patsy et lui reviendraient au même point qu'avant leur mariage. Alors il pourrait la regarder de près et toutes les autres jeunes poulettes aussi, qui seraient là roses et bondissantes. Iggy pensait à toutes les filles, également, mais ses pensées étaient beaucoup plus précises. En écoutant tousser Dan, Theda s'efforçait de rester aussi tranquille que possible, retenant sa respiration pour ne pas l'agacer et empirer les choses.

En fait, Dan se leva avec une énergie surnaturelle avant même qu'il ne fasse jour, entraînant Theda dans ses préparatifs fiévreux. Il fallait que tous les deux se baignent et s'habillent avec autant de soin que s'ils allaient être présentés à quelque reine. Dan s'assit sur le bord du lit et s'agita pendant que, sur sa demande, Theda essayait une robe après l'autre, pour s'arrêter finalement sur celle qui était si jolie en mousseline lavande, juste la couleur de la robe qu'elle portait quand il l'avait rencontrée pour la première fois. Ils arrivèrent au parc trop tôt, mais les autres aussi. La Grande Margot était affalée à sa place habituelle avec un sac en macramé entre les jambes et quand

Theda lui demanda ce qu'il y avait dedans, elle le dissimula rapidement et refusa de répondre. Les O'Neill avaient mangé tous leurs sandwichs et Hickey Washburn passait son temps à marcher de long en large comme s'il avait oublié quelque chose et essayait de toutes ses forces de s'en ressouvenir. Quand le clocher de l'église sonna huit heures, ils étaient tous remontés à bloc et agités comme des marionnettes, et quand il sonna neuf heures et qu'au-dessus du kiosque le signal lumineux : s'alluma « CIRCUITS DE LA GRANDE ÉVASION », ils étaient tous affalés sur les bancs comme des enfants fatigués, épuisés et nerveux. Quand Iggy apparut avec sa riche amie, c'est à peine s'ils purent répondre à son petit salut de conspirateur. Peut-être la richesse évidente de sa nouvelle amie les avait-elle déroutés : l'étole de vison blanc sur un ensemble rose, les chaussures à semelles de lucite, la perruque blonde platine en vrais cheveux, ou peut-être était-ce l'air d'Iggy lui-même, frais et pimpant, tellement sûr de lui. Il s'excusa auprès de sa belle et vint vers eux, leur mettant à chacun de petites pilules dans la main, en leur disant :

« Sucez ça !

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Theda.

— T'occupe pas ; dit hâtivement Iggy. Ça va vous remonter !

— Comment on le saurait ? » demanda Tim O'Neill. Iggy cligna de l'œil et roula les épaules :

« Pour moi, ça marche ! »

Donc, ils avalèrent tous les pilules, sans se soucier de ce que cela pouvait être. Hickey Washburn était convaincu que c'était des glandes de bouc, et se mit à s'ébrouer et à taper du pied. Pour les O'Neill, elles avaient le goût d'Aspergum et pour les Radford, de Feenamint. La Grande Margot les prit pour de la benzédrine. Peu importe ce que c'était, elles firent leur effet. Hickey fit son numéro de crise cardiaque, tout le monde était galvanisé. Le kiosque fut attaqué exactement comme prévu : ils sortirent à coups de pied les clients furieux, en train de payer, et le guide du circuit lui-même, puis ils fermèrent les portes à clef. Ils bouclèrent leurs ceintures dans des fauteuils de peluche et entendirent la machinerie se mettre à ronronner, les enlevant juste au moment où des sirènes et des voix s'élevaient à l'extérieur et où le premier agent se mit à taper contre les portes fermées avec son bâton.

« Et maintenant, par-dessus les toits, à travers les couloirs du temps, pour une expérience unique et inoubliable. Soyez les bienvenus dans notre grande évasion ! » Tournoyant dans l'obscurité, Theda fixa son attention sur l'enregistrement de cette voix onctueuse, rassurée par des souvenirs de la Foire Mondiale de 1939, où elle avait été transportée dans un confortable fauteuil de peluche, écoutant une voix qui ressemblait à celle-ci. Elle se rappelait qu'elle pouvait à peine attendre d'arriver en 1942, et maintenant...

« Le guide de votre circuit va vous expliquer les règles à l'arrivée », disait la voix, et Theda se souvint avec une pointe de remords que Dan avait tapé sur la tête du guide juste avant de le jeter dehors et de claquer les portes. Enfin ! Iggy était un homme du monde et Dan aussi, ils devaient être capables de

faire leur chemin sans trop de difficultés et s'ils décidaient de rester là où ils allaient, peu importe où, il n'y aurait pas un chef de groupe qui les forcerait à revenir.

« Rendez-vous sur la place du gymnase, concluait la voix, à 16 h 55, pour un retour rapide et sûr. Une cloche sonnera au cas où vous n'auriez pas l'heure. »

« Quoi ? Aidez-le à tomber... » Plouf !

Theda était assise par terre, clignant des yeux dans le clair soleil. Elle était tombée et avait atterri sur les mains et les genoux et maintenant, elle était assise dans la poussière, ses culottes étaient sales et elle s'était éraflé les genoux. Elle savait que sa maman allait lui donner la fessée quand elle rentrerait à la maison, parce que sa robe toute neuve était sale et dégoûtante. Elle était trop grande pour pleurer, mais elle se sentait tellement mal qu'elle se mit à pleurer tout de même.

« Poule mouillée ! Poule mouillée ! »

Il était pendu au portique, la tête en bas, avec la figure juste en face d'elle et elle pensa qu'il devrait être beaucoup plus gentil avec elle, mais elle ne put se souvenir pourquoi. Jusqu'à ce qu'elle vit la verrue sur son nez et la ligne sinieuse de sa bouche. C'est alors qu'il cria :

« Poule mouillée ! Poule mouillée ! »

Et elle s'imagina que cela signifiait qu'il l'aimait bien, sinon il ne l'aurait pas taquinée. C'est pourquoi elle s'accrocha à son bras et le tira sur le sol à côté d'elle. Et pendant qu'ils roulaient tous deux dans tous les sens, elle comprit tout à coup et dit :

« Dan ? C'est toi, Dan ? »

Il loucha vers son visage :

« Theda ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Elle se releva, brossa sa robe et regarda autour d'elle les autres gosses qui se balançaient furieusement sur le trapèze ou étaient assis par terre et pleuraient. Celle-là avec son gros ventre devait être la Grande Margot et celui-là, avec une casquette de base-ball, probablement Hickey Washburn. Il faudrait qu'elle demande aux autres qui était qui, parce que, quelle qu'ait pu être leur apparence, avant qu'ils ne montent dans cette « chose » et ne fassent ce circuit, ils ne se ressemblaient plus maintenant. Ils étaient tous des gosses ensemble et elle se dit qu'après tout, ce n'était pas plus mal, parce qu'ils pourraient grandir ensemble et quand ils auraient grandi, ils seraient des hommes et des femmes jeunes, sains et forts, et elle n'aurait plus jamais besoin de se réveiller et d'écouter Dan cracher le sang au milieu de la nuit.

« Dan, dit-elle, je pense que nous y sommes. »

Celle qui était probablement l'amie d'Iggy était en train de faire la roue, mais Iggy lui-même était assis dans la poussière se tâtant de partout, le visage, les bras et l'aine. Comprenant soudain, il se leva et s'approcha en courant :

« C'est épouvantable ! Qu'est-ce qu'on va faire ? »

Ils auraient voulu réunir les autres gosses pour en parler, mais Timmy

O'Neill courait après l'amie d'Iggy et Patsy et Hickey Washburn se battaient pour la casquette de Hickey, tout le monde criait et hurlait et les seuls qui faisaient attention à Theda étaient Danny, parce qu'il l'aimait bien, et Iggy, qui, pour une raison ou une autre, avait toujours sa moustache, bien qu'ils n'aient tous, les uns et les autres, que six ans.

Il y avait un tableau vissé au portique avec un tas de règles écrites dessus, mais bien que Theda ait appris à lire très rapidement, elle ne put rien déchiffrer. Ils se trouvaient sur un terrain de jeux, mais ils ne pouvaient voir aucune école, simplement beaucoup d'herbe tout autour, et déjà, elle avait peur d'aller de l'autre côté de la clôture pour voir, parce qu'ils pourraient se perdre, et en plus, personne ne savait ce qu'il y avait là dehors, des lions ou des tigres, ou des vilains bonshommes qui pourraient leur offrir des sucres d'orge et les enlever.

Iggy grimpa au sommet du portique et regarda tout autour.

« Hé ? Et si tout ça, c'était tout ce qu'il y a ? »

— Quand nous serons grands, dit Dan qui n'arrêtait pas de se trifouiller le nez, nous pourrions être des cowboys et Theda pourrait faire la cowgirl. »

Theda savait qu'elle devrait être en train de penser à des choses à faire, mais elle ne parvenait pas à fixer son esprit ; elle se sentait tellement bien, elle se mit à courir en rond et en rond autour du portique et bientôt Dan se mit à lui donner la chasse, et Iggy courait derrière lui ; ils couraient tous en rond et en rond, riant et criant, jusqu'à ce que la Grande Margot fasse un croc-en-jambe à Iggy, ce qui les fit tous tomber. Danny et Theda luttèrent ensemble, roulant de part et d'autre ; il était assis sur sa poitrine et lui maintenait les poignets avec les mains, elle levait les yeux vers son visage et pensait : « Oh ! Dan ! », mais elle ne savait pas d'où venaient tous ces sentiments, ni ce qu'ils signifiaient, si ce n'est que le plus fort d'entre eux était très très triste.

Quelqu'un se mit à taquiner la Grande Margot et ils l'appelèrent la Grosse. Elle avait ce drôle de sac en ficelle qu'elle avait apporté avec elle et Hickey le lui prit et il s'avéra que, dedans, il y avait un fusil. Ils eurent tous une peur terrible, de sorte qu'ils creusèrent un trou et l'enterrèrent du côté des balançoires. Ils jouèrent longtemps. Ils jouèrent et jouèrent jusqu'à ce que Patsy O'Neill trébuchât sur un bâton et s'écorchât les genoux et se mît à pleurer. Puis Hickey se fatigua de faire des glissades et la Grande Margot se mit à pleurer sans raison et finalement l'amie d'Iggy sortit des rangs, s'assit plouf ! par terre au beau milieu de la poussière et déclara :

« J'ai faim ! »

Tout le monde dit : « Moi aussi ! » mais quand ils regardèrent autour d'eux pour leurs paniers repas il n'y en avait pas. Il n'y avait pas non plus d'arbres fruitiers dans les environs, et même pas quelques pieds de pissenlit. Il y avait bien une fontaine, et c'était tout. Peut-être y avait-il un magasin quelque part à l'extérieur, mais aucun d'eux n'avait d'argent et, de plus, ils avaient peur de sortir de l'autre côté de la clôture pour voir. Quelqu'un pourrait venir sur le terrain de jeux pour les chercher et ils n'y seraient pas, ou ils pourraient se

perdre et ne jamais retrouver le chemin du préau, et le maître avait dit qu'il valait mieux qu'ils soient là vers cinq heures. Ils essayèrent de ne pas parler de saucisses chaudes, ils burent tous beaucoup d'eau puis tentèrent de s'amuser encore un peu, mais ils avaient épuisé tous les jeux et en plus il y en avait qui pleuraient sans raison. Finalement, Iggy dit :

« Ce n'est pas drôle ! »

Tous les autres, un par un, entonnèrent une litanie :

« Je suis fatigué !

— J'ai faim !

— Je m'ennuie !

— J'ai faim ! »

Et puis Theda le dit tout net :

« Je veux rentrer à la maison ! »

Elle était assise à une extrémité de la balançoire et Danny était à l'autre bout. Il se leva et elle se tapa contre le sol.

« Moi, dit-il, je ne rentrerai jamais à la maison.

— Et si tu n'as pas de dîner ? demanda Theda.

— Je m'en moque ! »

Quelque chose en Theda se souvint.

« Et si tu dois rester comme tu es ? » Il se campa les jambes écartées dans la poussière et leva le menton.

« Ça m'est égal ! »

Puis il sembla se rappeler, lui aussi.

« Je déteste, dit-il, ce qu'il y avait là-bas, derrière moi.

— Et s'il y a du tonnerre ? Et s'il pleut ?

— Je m'en moque, répéta Dan

— Qui va prendre soin de toi ? »

Il haussa les épaules et remonta sur l'autre extrémité de la balançoire. Ils restèrent assis là longtemps, dans une sorte de balancement. Elle ne savait pas combien de temps cela avait duré, mais la lumière commença à changer, comme elle le faisait quand il était l'heure de dire au revoir aux autres gosses et de rentrer à la maison pour un bon dîner bien chaud. Tout le monde avait cessé de jouer et ils étaient tous en train de faire semblant de faire des choses tout seuls, chantonnant sur les balançoires, faisant des trous dans la boue, chantant une chanson avec mille millions de couplets, empilant des bâtons, puis les jetant par terre et attendant. Finalement, la cloche sonna. Sur le terrain de jeux, tous se levèrent et lâchèrent ce qu'ils étaient en train de faire. Theda descendit de la balançoire sans même regarder et ils coururent tous vers le portique et grimpèrent dessus. Ils entendirent quelqu'un dire quelque chose qui ressemblait à ce que disait leur mère :

« L'heure du dîner ! »

Theda se sentit bien en y pensant. Elle allait rentrer à la maison et manger de la soupe au poulet et du pâté de viande et peut-être un pudding et ensuite, elle irait se coucher avec son nouveau livre sur Billy Whiskers et à sept

heures, Maman viendrait l'embrasser et lui dire bonne nuit, ensuite, elle retournerait à la maison des invités et après le dîner, elle regarderait l'émission à la télé dans leur chambre, et Dan l'embrasserait pour lui dire bonne nuit, et il commencerait à tousser... Dan...

Elle le chercha du regard partout et vit qu'il n'était pas près du portique, mais de l'autre côté du terrain, debout au milieu de la balançoire, un pied de chaque côté, en train de se balancer. Il pouvait ne pas se rappeler pourquoi il ne revenait pas avec elle. Mais il ne revenait pas. Il préférait rester là et mourir de faim, s'il le fallait, aurait six ans pour toujours. Ainsi il n'aurait pas à retourner vers son vieux moi dans son vieil âge, et plus elle y pensait, plus elle savait qu'elle devait le laisser. Si elle rentrait, elle allait mourir bientôt, ce qui serait très bien pour elle, mais elle ne pouvait pas le laisser, c'était Dan, et il fallait qu'elle... Elle sauta juste avant que la cloche ne sonne une seconde fois. De nouveau, elle atterrit sur les mains et les genoux, ses écorchures se rouvrirent, et maintenant sa robe était vraiment sale. Cela n'avait probablement pas d'importance. Mais quand elle s'assit et qu'elle regarda le portique, elle eut envie de pleurer, car maintenant, les enfants avaient disparu, il n'y avait plus personne, tout le monde était parti, sauf le gosse là-bas sur la balançoire. Danny. Il n'était pas toujours gentil avec elle, mais c'était son meilleur ami. Alors elle se leva et se dirigea vers l'endroit où il était encore en train de se balancer en faisant semblant de ne pas la voir.

Au bout d'un moment, il finit par baisser les yeux et elle lui dit :

« Tu veux jouer ? » Il sauta sur le sol.

« Qu'est-ce que tu veux faire ? »

Elle regardait la clôture du terrain de jeux, on aurait dit qu'au-delà, à l'extérieur, il n'y avait que de l'herbe. Peut-être que c'était de l'herbe jusqu'au bord, et on pouvait tomber, ou quelque chose pouvait vous saisir, mais elle savait que Danny et elle ne pouvaient pas rester là, parce que quelqu'un pourrait venir et les ramener de force à la maison.

Alors, elle partit vers la barrière en essayant d'être brave.

« Viens ! dit-elle, allons voir ! »

Traduit par DOROTHÉE TIOCCA.

Great Escape Tours, Inc.

© Kit Reed, 1974.

© Librairie Générale Française, 1983, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ANVIL (Christopher). – Pseudonyme de Harry C. Crosby, Jr., dont les premières nouvelles parurent dans *Imagination* en 1952. À partir de 1956, la signature Christopher Anvil figura fréquemment aux sommaires de *Astounding* – puis d'*Analog* – avec des récits relevant habituellement de l'optique technologique, optimiste pour l'avenir de l'humanité, préconisée par John W. Campbell, Jr. Christopher Anvil a également manifesté à l'occasion un sens de l'humour très réel, sachant notamment se moquer de la prétention de certains sociologues. Il a été moins actif depuis le décès de Campbell.

BROWN (Fredric). – Auteur de plusieurs romans policiers, Fredric Brown (1906-1972) a acquis dans ce domaine un goût prononcé, ainsi qu'une maîtrise profonde, de l'effet de chute final : il l'a adroitement exploité dans de nombreuses nouvelles de science-fiction. *What Mad Universe* (1949, *L'Univers en folie*) est à la fois un aboutissement et une parodie du space opera, où Fredric Brown déploie son talent de conteur et sa verve de misanthrope. *The Lights in the Sky are Stars* (1954) est une étude psychologique du pionnier qui fait réaliser un nouveau projet spatial sans pouvoir y participer lui-même. Au cours de ses dernières années, Fredric Brown a relativement peu écrit de science-fiction, si ce n'est dans un genre qu'il a largement contribué à populariser : la *short-short story*, récit ultra-court tenant en une ou deux pages de magazine et s'achevant sur une chute fracassante.

BRUNNER (John). – Né en 1934, Brunner a été un des auteurs les plus précoces de la science-fiction anglaise, vendant son premier roman à dix-sept ans à un éditeur de son pays, et sa première nouvelle à *Astounding* à dix-huit ans. Depuis lors, il s'est consacré à une carrière littéraire, bien qu'ayant exprimé à plusieurs reprises son amertume devant les difficultés que rencontre celui qui a décidé de ne vivre que de sa plume. Après avoir écrit plusieurs romans qui se rattachent plus ou moins au genre du *space opera*, il s'est surtout consacré à des récits où ses préoccupations psychologiques et sociales se fondent sur des extrapolations de caractères actuellement discernables de nos collectivités. Il s'attache en général à montrer au lecteur l'ensemble des

forces en jeu dans les collectivités qu'il décrit. Pour cela, il recourt soit à une multiplication des points de vue narratifs, soit à une édification particulièrement méticuleuse des décors. Il fait rarement la leçon, et ne cherche pas à transmettre un message unique. La part du pessimisme et de l'optimisme, dans sa vision, peut varier d'un récit au suivant. En 1964-65, il fit paraître *The whole man* et *The squares of the city* (*La ville est un échiquier*), qui marquent un tournant définitif dans sa carrière. Le premier roman présente un télépathe contrefait qui réussit à s'assumer progressivement, tandis que le second met en scène deux hommes politiques d'Amérique latine qui règlent leurs comptes à travers une partie d'échecs dont les coups se répercutent, grâce à des techniques de perception subliminale, sur le destin de leurs partisans respectifs auxquels ils ont attribué le rôle des pièces et des pions. *Stand on Zanzibar* (1968, *Tous à Zanzibar*) présente un sombre avenir où la Terre est surpeuplée jusqu'à l'étouffement, en utilisant des techniques narratives empruntées à John Dos Passos. *The jagged orbit* (1969, *L'Orbite déchiquetée*) considère les interactions entre des complexes industriels, commerciaux et autres dans un avenir où la violence publique est devenue courante. Des raisons de santé ont contraint John Brunner à ralentir son activité après 1975.

BUDRYS (Algis). – Né en 1931 à Königsberg en Allemagne (actuellement Kaliningrad en U.R.S.S.), vivant depuis 1936 aux États-Unis, fils du consul général du gouvernement lituanien en exil, son état civil complet est Algirdas Jonas Budrys. Ses premiers récits de science-fiction furent publiés en 1952 et Budrys s'affirma petit à petit comme un des talents véritablement originaux de sa génération. Sa narration progresse fréquemment par des modifications de point de vue, par des successions d'effets kaléidoscopiques dont l'intégration ne s'opère que lentement. Le thème de la liberté, apparent ou sous-entendu dans plusieurs de ses récits, se double souvent de celui de l'individu à la recherche de lui-même. Ce motif de la quête est admirablement utilisé dans *Rogue Moon* (1960 ; *Lune fourbe*) où le sujet apparent du roman est l'investigation d'une énigmatique construction laissée sur la Lune par d'antiques extraterrestres. Dans *Michaelmas* (1977) Budrys présente une vision précise d'une terre dans le proche avenir, autour de la mission d'un journaliste qui s'efforce de démasquer l'adversaire contre lequel il sait qu'il doit lutter. Depuis 1965, Budrys a été critique de livres, dans *Galaxy* puis dans *The Magazine of Fantasy and Science-Fiction*, apportant à ses études une remarquable combinaison de points de vue : le métier de l'écrivain s'y allie à l'enthousiasme de l'amateur et à la clairvoyance de l'historien.

CONWAY (Gerard F.). – Apparu pour la première fois dans les pages d'*Amazing* en 1970, Gerard Conway est en particulier l'auteur de *Mindship* (1971), un *space opera* utilisant le motif de la coordination extrasensorielle.

CAMP (Lyon Sprague de). – Né en 1907, ingénieur diplômé, actif pendant quelques années dans une firme spécialisée dans l'étude des brevets d'invention, L. Sprague de Camp fut un des auteurs qui marquèrent, dans *Astounding* et sous la direction de John W. Campbell, Jr., ce qu'on a appelé l'âge d'or de la science-fiction. Son premier récit, *The isolinguals*, parut en 1937. Avec P. Schuyler Miller, il écrivit *Genus Homo* (1941, *Le Règne du Gorille*). La même année parut en livre *Less darkness fall* (*De peur que les ténèbres*), roman devenu un classique et illustrant clairement la manière de l'auteur c'est l'histoire d'un historien américain soudainement transporté de la Rome de Mussolini dans celle du sixième siècle, et qui essaie – avec succès – d'empêcher la venue d'une période d'obscurantisme. La minutie avec laquelle le passé est évoqué et la rigueur méthodique que le protagoniste s'efforce d'appliquer dans son étrange situation procèdent du rationalisme auquel de Camp est resté fidèle tout au long de sa carrière, même dans ses récits fantastiques. Parmi ses récits de science-fiction, le cycle de *Viagens interplanetarias* lui a permis d'utiliser à la fois son goût de la méthode et son intérêt pour le *space opera*. L. Sprague de Camp a été un des principaux auteurs qui ont ajouté aux aventures de Conan, l'indestructible Cimmérien imaginé par Robert Howard. En 1976, il publia *Literary swords and sorcerers*, une excellente étude de l'*heroic fantasy*. Après 1955, de Camp n'écrivit que rarement de la science-fiction ; il avait toutefois signé en 1953 un *Science-fiction handbook* (révisé et abrégé en 1975 avec la collaboration de sa femme, Catherine Crook) qui fut la plus complète et sérieuse étude historico-littéraire du genre publiée jusqu'alors. Attiré par le roman historique, il s'efforça de faire revivre différentes époques de l'Antiquité selon l'optique de la vie de tous les jours. Il est également l'auteur de plusieurs livres de vulgarisation scientifique ou historique, toujours solidement documentés et écrits de façon claire et vivante : *Lands beyond* (1952, en collaboration avec Willy Ley) sur les pays imaginaires ; *Lost continents* (1954, révisé en 1970) sur le thème de l'Atlantide ; *The ancient engineers* (1963) ; *Ancient ruins and archaeology* (1964, en collaboration avec sa femme) sur l'histoire de sites archéologiques célèbres ; *Spirits, stars and spells* (1966, en collaboration avec sa femme) sur l'obscurantisme parascientifique ; *Great cities of the ancient world* (1972) sur plusieurs grands centres urbains de l'Antiquité et leur rôle dans l'Histoire. Il a écrit une bibliographie de *Lovecraft* (1975). L. Sprague de Camp est un auteur dont la place dans la science-fiction et le fantastique ne reflète que partiellement la versatilité, la curiosité intellectuelle et la diversité des intérêts. En 1976, il a reçu le *Gandalf Award*, prix Hugo récompensant d'éminents auteurs de fantastique. En 1978, les *Science Fiction Writers of America* lui décernèrent leur quatrième *Grand Master Award*, après Robert A. Heinlein, Jack Williamson et Clifford D. Simak.

GOLDIN (Stephen). – Né en 1947, Stephen Goldin fit à l'Université de Californie des études couronnées par un diplôme en astronomie. Il a exercé

divers métiers, dont ceux de négociant et de rédacteur (entre 1975 et 1977, il fut responsable du Bulletin des *Science Fiction Writers of America*). En tant qu'auteur de science-fiction, il a passé d'un ton pessimiste, manifeste dans la plupart de ses nouvelles, à un optimisme qui apparaît dans ses romans. Parmi ces derniers figure un cycle inspiré des *space operas* de E.E. Smith, et commencé en 1976 avec *Imperial Stars*.

KUTTNER (Henry). – Né en 1914. Formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'*heroic fantasy* ; puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années. En 1940, il épousa Catherine L. Moore, auteur de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencèrent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous des pseudonymes (dont Lewis Padgett et Lawrence O'Donnell) : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il fournit son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Deadlock* (1942), *The Twonky* (1942), *Mimsy were the Borogoves* (1943, *Tout smouales étaient les Borogoves*), *Shock* (1943, *Choc*) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chessmen* (1946, *L'Homme venu du Futur*), *Fury* (1947, *Vénus et le Titan*), *Mutant* (1953, *Les Mutants*). Il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le grade de Master of Arts quand il mourut en 1958.

LAFFERTY (Raphael Aloysius). – Né en 1914, R.A. Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The year's best s-f*, 11^e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, ingénieur électricien, corpulent ». S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a vite montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does anyone else have something further to add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R.A. Lafferty ne fera certainement pas

école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de la rationalisation de la démenée.

McINTOSH (J.T.). – Parfois présentée avec l'orthographe J.T. M'Intosh, cette signature est le pseudonyme de James Murdock Macgregor, auteur écossais né en 1925, qui fit ses débuts en 1950 et s'est fait connaître aux États-Unis autant qu'en Grande-Bretagne. J.T. McIntosh recourt habituellement à des thèmes connus – envahisseurs cachés, imminence d'une catastrophe cosmique, mutation, etc. – qu'il traite principalement selon l'évolution psychologique des personnages. Il représente en quelque sorte la transition entre deux époques : celle au cours de laquelle seul un petit nombre d'auteurs britanniques trouvaient audience aux États-Unis, et celle qui les vit s'imposer outre-Atlantique en nombre toujours croissant.

PIERCE (John Robinson). – Né en 1910, spécialiste des sciences de communication, directeur aux *Bell Telephone Laboratories* entre 1952 et 1971, John R. Pierce a surtout écrit des ouvrages scientifiques, spécialisés ou de vulgarisation, dont *An introduction to communication theory* (1961, révisé en 1980). Il a écrit des articles scientifiques pour *Astounding*, habituellement sous le pseudonyme de J.J. Coupling. Il utilisa également celui-ci pour des récits de science-fiction généralement fondés sur l'extrapolation méthodique de données scientifiques plutôt que sur la psychologie des personnages.

REED (Kit). – Pour l'officier d'état civil, Lilian Reed, née (en 1932) Craig. Journaliste, enseignante, auteur de récits fantastiques, réalistes, et de science-fiction. Dans les meilleurs de ces derniers, elle présente, sur un ton généralement paisible et sans prétention, des fables morales où l'élément scientifique reste subordonné à l'importance des problèmes humains.

REYNOLDS (Mack). – Né en 1981, Mack Reynolds fit ses débuts en 1950 et se fit connaître d'abord par des collaborations avec Fredric Brown (en tant qu'auteur, mais aussi en tant qu'éditeur d'anthologie). Il travailla ensuite seul, voyageant beaucoup – notamment en Europe – et traduisant en récits plusieurs de ses préoccupations sociales et politiques. À partir de 1972, il a écrit plusieurs romans présentant différents aspects (non nécessairement compatibles entre eux) de la Terre vers l'an 2000 : *Commune 2000 AD* (1974), *The Towers of Utopia* (1975), *Rolltown* (1976). Lui-même se considère au-dessus de la mêlée, soulignant qu'il a écrit des récits pour et contre chacun des systèmes socio-économiques qu'il connaît.

SCOTT (Robin S.). – Pseudonyme de Robin Scott Wilson qui, né en 1928, commença à publier de la science-fiction après avoir contribué avec

Damon Knight à la fondation des *Clarion Science Fiction Writers Workshops*, sortes de séminaires où auteurs et aspirants auteurs se réunissent pour discuter, critiquer et comparer leurs récits. Il a à son actif, pour une nouvelle parue en 1972, un des titres les moins conventionnels de la science-fiction moderne : *For a while there, Herbert Marcuse, I thought you were may be right about Alienation and Eros*. Il a aussi publié une anthologie, *Those who can* (1973), où les nouvelles s'accompagnent de commentaires, observations et conseils pratiques de leurs auteurs.

SELLINGS (Arthur). – Pseudonyme de Robert Arthur Ley (1921-1968), auteur anglais peu prolifique mais méticuleux, et dont les récits se caractérisaient par le climat et la psychologie plutôt que par l'action.

SHECKLEY (Robert). – Né en 1928, Sheckley fit ses débuts en 1952 et s'imposa, au cours des années suivantes, comme l'auteur-vedette de *Galaxy* qui, à certaines époques, publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois plus (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes tels que Phillips Barbee et Finn O'Donovan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait l'action et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The status civilization* (1960, *Omega*), *Mindswap* (1965, *Échange standard*) et *Dimension of miracles* (1968, *La Dimension des miracles*), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Dead run* (1961, *Chauds les glaçons*). Sa nouvelle *The seventh victim* (1953, *La septième victime*) ayant été adaptée au cinéma par Elio Petri sous le titre de *La decima vittima*, il en tira un roman de ce titre (1965). Depuis plusieurs années, la signature de Sheckley apparaît moins souvent dans les revues spécialisées ; mais les récits qu'il publia dans les magazines comme *Playboy* prouvent que son talent satirique ne s'est nullement émoussé.

TENN (William). – Pseudonyme de Philip Klass, né en 1920. N'a écrit qu'une cinquantaine de nouvelles, surtout dans les années 50, où il fut un des auteurs marquants de la revue *Galaxy*. Il est connu par son sens de l'humour et sa désinvolture, mais le pathétique et l'amertume ne sont pas moins significatifs de son œuvre. Depuis 1959, il ne fait plus que de rares apparitions aux sommaires, car son temps est pris par l'enseignement de la science-fiction qu'il donne à l'Université de l'État de Pennsylvanie. Il a cependant donné un roman, *Of Men and Monsters* (1968, *Des Hommes et des Monstres*). Il a aussi publié une belle anthologie sur le thème de l'enfant dans la science-fiction : *Children of Wonder* (1953).

WOLFE (Gene). – Né en 1931. Ingénieur diplômé, rédacteur d'un magazine professionnel spécialisé. Ses récits unissent une minutieuse attention envers la science à une écriture précise, évitant les effets brutaux. Sa trilogie *The Island of Doctor Death*, *The Death of Doctor Island* (*Nebula* pour la meilleure nouvelle de 1974) et *The Doctor of Death Island* (1970-1978) joue sur les relations entre le monde réel et l'imaginaire, à travers un emprisonnement suggéré par les permutations des mots dans les titres. *The fifth head of Cerberus* (1972, *La cinquième tête de Cerbère*) réunit trois nouvelles en un récit de colonisation planétaire utilisant les motifs des extraterrestres, de l'ethnologie et des clones. Gene Wolfe est un auteur original, profond, qui mériterait d'être plus largement lu – et relu.

-
- 1 Cet ordre est incompatible avec la version dite « sacerdotale », donnée au chapitre 1.
 - 2 Dans la version sacerdotale, il est façonné à l'image de Dieu (qui ne s'appelle plus Yahvé mais Élohim) et destiné à dominer les animaux créés avant lui.
 - 3 Il est vrai que c'est son troisième fils. Mais son importance apparaît à un détail : c'est à l'occasion de sa naissance que son père porte pour la première fois le nom d'Adam. L'histoire ne dit pas qui le lui a donné.
 - 4 Ninmah et Ninursag ne sont qu'une seule et même déesse.
 - 5 On notera que, dans le texte biblique, c'est la version sacerdotale qui précise que « Dieu créa l'homme à son image » (*Genèse*, 1, 27).
 - 6 Relevons une différence subtile avec la Bible. Ici, l'homme meurt de vieillesse ; pour le Yahviste, il meurt au travail (dans tous les sens du terme et particulièrement dans le sens sexuel).
 - 7 Il porte ici le nom d'Ea qui est son nom accadien. Nous nous en tenons au patronyme sumérien pour ne pas embrouiller le lecteur.
 - 8 Ce détail nous est révélé dans *l'Épopée de Gilgamesh*, où Supersage (qui naturellement porte là un autre nom, mais tâchons de ne pas perdre le fil) fait un récit détaillé de toute l'affaire.
 - 9 La Bible connaît deux cas d'hommes « enlevés » directement par Dieu, sans passer par la mort : le patriarche Hénoch (*Genèse*, 5, 24) et le prophète Élie (*Deuxième livre des Rois*, 2) ; Le second a le pouvoir de transmettre ses pouvoirs extraordinaires à Élisée, son successeur.
 - 10 Dans la *Genèse*, le paradis terrestre est aux sources des fleuves.
 - 11 Eux au moins ne vieilliront pas, comme le note le poème. Ici le texte biblique montrant Yahvé soucieux d'habiller Adam et Ève est mis en perspective de façon inattendue.
 - 12 Tel est le sujet de la *Descente d'Ishtar aux enfers*. La déesse a une idée superbe : s'allier aux morts, plus nombreux que les vivants, pour exterminer ceux-ci. Mais les maîtres des enfers ne l'entendent pas de cette oreille : ils tiennent à garder le contrôle de leurs troupes, et ils

en ont les moyens.

- 13 Ce développement et les suivants doivent beaucoup au *Temps de la réflexion*, n° 3, 1982, et particulièrement aux articles de Nicole Loraux, Jean-Louis Chrétien et René Marlé.
- 14 Le mot grec *psychè* a d'abord signifié *souffle* ; il en est venu à signifier *âme* ; de ce fait, ce texte est à peu près intraduisible, et il n'est pas le seul.
- 15 *Phédon*, 77 d-e.
- 16 *Ibid.*, 115 d.
- 17 *Daniel*, 12, 2.
- 18 *Évangile selon saint Matthieu*, 22, 30.
- 19 *La Cité de Dieu*, XII, 4.
- 20 *Physique*, IV, 13. Rappelons que l'*ecstasis*, en grec, c'est l'acte par lequel on se met à l'écart, le départ ; en même temps, c'est la transe, l'acte par lequel on se met hors de soi.
- 21 *Homélie sur l'Évangile de Jean*, 23, 9.
- 22 Certains théologiens affirment subtilement que l'homme, dans l'Éden même, fut créé mortel. Mais la mortalité n'est que l'éventualité de la mort ; c'est la malédiction prononcée par Dieu qui transforme le *pouvoir mourir* en *devoir mourir*. Ce raisonnement doit être confronté avec le texte biblique, selon qui l'homme a manqué de peu la vie (c'est-à-dire l'immortalité) : c'est dire qu'il n'était pas vraiment « vivant » avant d'être chassé du jardin, et qu'il n'est pas vraiment « vivant » depuis. Mettons qu'il existe, et n'en parlons plus. La rupture entre l'homme et Dieu a rendu possible à la fois la naissance (par le désir de l'homme) et la mort (par la volonté de Dieu), ce qu'on peut résumer en disant qu'elle a déclenché le temps.
- 23 *Morales sur Job*, XI, 68.
- 24 Histoires de cosmonautes.
- 25 Histoires de pouvoirs.

- 26 Le Livre d'Or d'A.E. Van Vogt, p. 35.
- 27 Ces derniers développements doivent beaucoup au beau livre de Louis-Vincent Thomas, *Civilisations et divagations*. Qu'il en soit ici remercié.
- 28 Nain difforme, héros du folklore germanique (province de Hesse).
(N.d.T.)